

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

#### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

#### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



#### A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

#### Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

#### À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

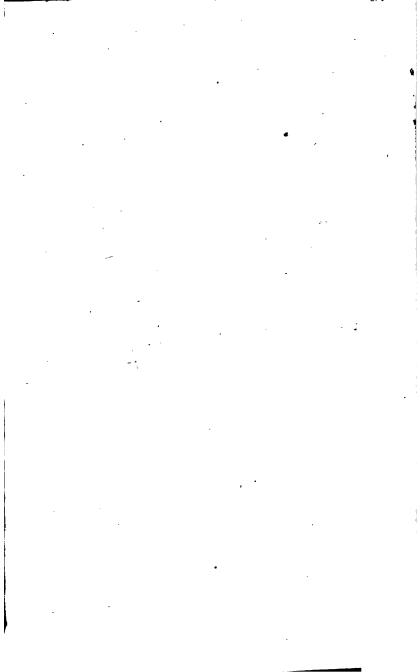


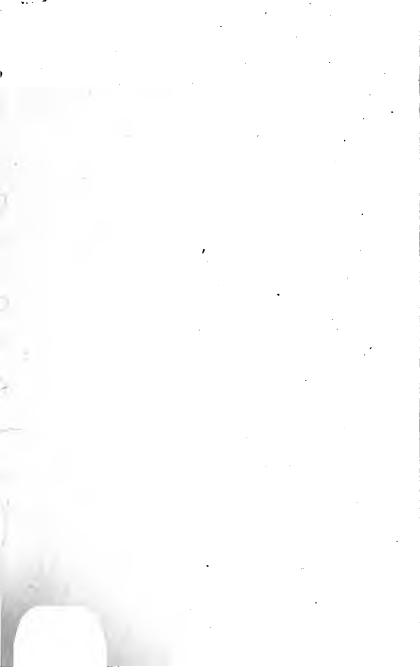












### AD. VAN BEVER & PAUL LÉAUTAUD

# 'oètes d'Aujourd'hui

# Morceaux choisis

Accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de Bibliographie



CAMILLE MAUCLAIR. — STUART MERRILL, — EPHRAÏM MIKHAËL,
ALBERT MOCKEL, — ROBERT DE MONTESQUIOU.
JEAN MORÉAS. — COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES.

PIERRE QUILLARD. — ERNEST RAYNAUD. — HENRI DE RÉGNIER,
ADOLPHE RETTÉ. — J.-A. RIMBAUD. — GEORGES RODENBACH.
P.-N. ROINARD. — SAINT-POL-ROUX. — ALBERT SAMAIN.
FERNAND SÉVERIN. — EMMANUEL SIGNORET. — PAUL SOUCHON.
HENRY SPIESS. — LAURENT TAILHADE. — PAUL VALIÉRY.
BARLES VAN LERBERGHE. — ÉMILE VERHAEREN. — PAUL VERLAINE,
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

DIX-NEUVIÈME ÉDITION



PARIS SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

Marine Committee of the Committee of the

47007

7

e w Single

# POÈTES D'AUJOURD'HUI

#### A LA MÊME LIBRAIRIE

#### Poètes d'AUJOURD'HUI, Tome I

Henri Barbusse. — Henry Bataille. — Tristan Corbière. —
Lucie Delarue-Mardrus. — Emile Despax. — Max Elskamp.
— André Fontainas. — Paul Fort. — René Ghil. — Remy
de Gourmont. — Fernand Gregh. — Charles Guérin. —
A.-Ferdinand Herod. — Gérard d'Houville. — Francis
Jammes. — Gustave Kahn. — Jules Laforgue. — Léo Larguier. — Raymond de La Tailhède. — Louis Le Cardonnel.
— Sébastien Charles Leconte. — Grégoire Le Roy. —
Jean Lorrain. — Pierre Louys. — Maurice Maeterlinck. —
Maurice Magre. — Stéphane Mallarmé.

### AD. VAN BEVER & PAUL LÉAUTAUD

# Poètes d'Aujourd'hui

# Morceaux choisis

Accompagnés de Notices biographiques et d'un Essai de Bibliographie

\* \*

CAMILLE MAUCLAIR. — STUART MERRILL. — EPHRAÏM MIKHAËL.

ALBERT MOCKEL. — ROBERT DE MONTESQUIOU.

JEAN MORÉAS. — COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES.

PIERRE QUILLARD. — ERNEST RAYNAUD. — HENRI DE RÉGNIER.

ADOLPHE RETTÉ. — J.-A. RIMBAUD. — GEORGES RODENBÂCH.

P.-N. ROINARD. — SAINT-POL-ROUX. — ALBERT SAMAIN.

FERNAND SÉVERIN. — EMMANUEL SIGNORET. — PAUL SOUCHON.

HENRY SPIESS. — LAURENT TAILHADE. — PAUL VALÉRY.

CHARLES VAN LERBERGHE. — ÉMILE VERHAEREN. — PAUL VERLAINE.

Dix-Neuvième Edition



PARIS SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

# GENERAL



PQ1183 B4 1908 V.2

#### CAMILLE MAUCLAIR

1872

Parisien et fils de Parisiens, avec des origines lorraines et danoises très lointainement, M. Camille Mauclair est né le 20 décembre 1872. Il fit ses études à Paris, montrant de très bonne heure des sptitudes littéraires très remarquables. Dans les groupes de jeunes écrivains, aux environs de 1893, il étonnait jusqu'à ses amis, et tous voyaient en lui un écrivain dont la carrière devait être rapide autant qu'éclatante. Il publia tout d'abord des vers, à La Plume, puis une étude sur le peintre Albert Besnard, dans La Revue Indépendante, puis d'autres poèmes, dans Le Mercure de France, La Conque, L'Ermitage et La Revue blanche. Son premier livre fut un ouvrage de critique morale : Eleusis, causeries sur la Cité intérieure, paru en 1893, et suivi, en 1844, d'un recueil de poèmes : Sonatines d'automne. Depuis, M. Camille Mauclair n'a pas cessé de prouver, au moins par le nombre et la diversité de ses ouvrages, la précocité qu'on admirait en lui alors qu'il sortait à peine du collège. La poésie, le roman, le conte, la critique littéraire, la critique d'art et la critique sociale, la politique, le théâtre, les conférences et les études de métaphysique, il n'est rien à quoi, littérairement, il n'ait touché, ni d'idées et de beautés, de façons de sentir et de penser auxquelles il ne se soit prêté, signe au moins d'une extrême intelligence, d'une grande sensibilité littéraire, sinon de capacité créatrice et de vraie personnalité. « La grande puissance géniale, dirait-on presque, a dit Emerson dans son Essai sur Shakespeare, consiste à n'être pas original du tout, à être une parfaite réceptivité, à laisser les autres faire tout, et à souffrir que l'Esprit de l'heure passe sans obstruction à travers la pensée. » Une parfaite réceptivité, voilà bien ce qu'a été, ce qu'est encore M. Camille Mauclair, et jamais L'Esprit de l'heure ne traversa pensée plus docile que la sienne. D'origine sémitique. M. Camille Mauclair a le génie de sa race, le don extrême de l'analyse, de l'assimilation, la faculté de tout dissocier, pour s'ap-

proprier et reconstruire à son image. De nombreux écrivains l'ont séduit, parce que chacun apportait à son esprit sans cesse curieux un aliment nouveau et une nouvelle expérience. C'est ainsi qu'on l'a vu disciple et imitateur tour à tour de Stéphane Mallarmé, de Madame Rachilde, de M. Maurice Maeterlinck, de M. Maurice Barrès, de M. Paul Adam, comme se rallier successivement aux théories ibséniennes, à la morale nietzschéenne, aux revendications féministes, etc. Certes, le changement, c'est le plaisir, et dans tous ses avatars M. Camille Mauclair a dû connaître de grandes joies intellectuelles. Il en résulte toutefois un certain manque d'unité dans son œuvre, tableau assez complet de la littérature depuis une quinzaine d'années, et où l'on chercherait en vain le moindre témoignage de personnalité. Les poèmes qu'on va lire sont tirés des deux recueils de M. Camille Mauclair : Sonatines d'automne et Le Sang parle. Ce sont, pour les premiers, tantôt des lieds, tantôt des historiettes, et tantôt des prières, tour à tour violents et lents, ou frissonnants et souriants. M. Camille Mauclair, en les composant, s'est placé sous l'invocation du Schumann des Novelettes. Comme il l'a dit, dans ces poèmes les formes du vers lui furent indifférentes. Il n'y fut question que de faire un peu de musique. C'est ici un homme se jouant à lui-même de petites sonates, dans la nonchalance de l'automne.

M. Camille Mauclair, qui est chevalier de la Légion d'Honneur depuis 1905, s'occupe aujourd'hui presque exclusivement de critique d'art, le genre à la fois le plus facile et le plus difficile. Il a collabore à La Revue Indépendante (1891); à La Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg (1892); aux Essais d'art libre (1892-1893); à L'Art Moderne (Bruxelles), à La Revue blanche (1891-1893); à L'Ermitage (1890-1893); à L'Estafette (1892); au Mercure de France (1892-1897); à L'Evènement, au Gil Blas (1895); à La Cocarde (Direction Maurice Barrès, 1896), à La Quinsaine (1896-1898); à La Grande Revue (1896-1900); au Supplément du Figaro, à La Revue pour les jeunes filles (1894 et 1896); à L'Aurore (1897-1898); à La Revue Encyclopédique (1894-1900); à La Nouvelle Revue (1895-1900); à La Revue de Paris, à La Revue des Revues (1808-1905); au Pays de France (Aix), aux revues allemandes : Deutsche revue, Wiener Rundschau, Zukunft, et à la revue viennoise Zeit. Il publie régulièrement des contes dans Le Journal.

#### Bibliographie:

Les œuvres. — Stéphane Mallarmé, Essai de critique. Paris, « Société Nouvelle », sans date, in-8. — Maurice Maeterlinck, notice biographique, Paris, Vanier, Les Hommes d'aujourd'hui, n° 434, sans date, fasc. in-fol. — Eleusis, Causeries sur la Cité Intérieure. Paris, Perrin, 1893, in-18. —

Sonatines d'Automne, poèmes. Paris, Perrin, 1894, in-18. - Couronne de Clarté, roman féerique, couverture de G. Rochegrosse. Paris, Ollendorff. 1895, in-18. — Jules Laforque, Essai, avec une préface de Maurice Maeterlinck. Paris, éd. du Mercure de France, 1896, in-18. - Les Cleis d'Or, contes. Paris, Ollendorff, 1896, in-18. - L'Orient Vierge, roman épique de l'an 2000. Paris, Ollendorff, 1897, in-18. - Le Soleil des Morts, roman contemporain. Paris, Ollendorff, 1898, in-18. - L'Ennemie des Rêves. roman contemporain. Paris, Ollendorff, 1899, in-18. - L'Art en Silence, Essais. Paris, Ollendorff, 1900, in-18. - Auguste Rodin, Conférence prononcée le 23 juillet 1900, au Musée Rodin. Paris, éd. de « La Plume », s. d. [1901], in-8. - L'Art de M. Félix Ziem. Paris, Rouveyre, 1901, in-8. -Les Camelots de la Pensée, monographie (bois en couleurs de Maurice Delcourt). Paris, Société des Cent Bibliophiles, 1902, in-4. - Les Mères Sociales, roman contemporain. Paris, Ollendorff, 1903, in-18. - Les Danaides, sept contes illustrés par Georges Rochegrosse, Albert Besnard, Eugène Carrière, Lévy-Dhurmer, Fantin-Latour, Ant. de la Gandara, Le Sidaner. Paris, Société d'art : le Livre et l'Estampe, 1903, in-8. - Le Génie est un crime, pièce en quatre actes. Paris, édition de la Grande Revue, 1903, in-8 (hors commerce). - French impressionnists, édition anglaise illustrée de 40 gravures. Londres, Duckworth, 1903, in-8. - Gustave Ricard, étude. Paris, librairie de l'Art ancien et moderne, 1903, in-4. — Le Poison des Pierreries, conte oriental, illustré d'eaux-fortes en couleurs de Georges Rochegrosse. Paris, Ferroud, 1903, in-4. - Idées vivantes, essais. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, 1904, petit in-8. — La Ville-Lumière, roman contemporain. Paris, Ollendorff, 1904, in-8. - The great French painters (and the evolution of French painting from 1830 to the present day), édition anglaise, illustrée de 112 gravures. Londres, Duckworth, 1903, grand format. - Le Sang parle, poèmes. Paris, Maison du Livre, 1904, in-8. - L'Impressionnisme, son histoire, son esthétique, nouvelle version en français illustrée de 44 grayures. Paris, Librairie de l'Art ancien et moderne, 1904, in-8. — Fragonard, étude illustrée de 24 gravures. Paris, H. Laurens, 1904, in-8. — Auguste Rodin, the man, his ideas, his works, édition anglaise illustrée de 40 gravures. Londres, Dockwort, 1905, in-4. — De Watteau à Whistler, essais de critique d'art. Paris, Fasquelle, 1905, in-18. — Trois Femmes de Flandres, contes illustrés de 50 fac-similés d'aquarelles de H. Cassiers. Paris, L'édition d'Art, H. Piazza et Cie, 1905, in-8. - Le Mystère du Visage, contes. Paris, Ollendorss, 1906, in-18. — Jean-Baptiste Greuze. Paris, L'Edition d'Art, H. Piazza et Cie, 1906, in-4. - Watteau, étude illustrée de 40 gravures, trad. en anglais par Mac Simon Bussy. Londres, Duckworth, 1906, in-4. - Schumann, étude illustrée de 24 gravures. Paris, H. Laurens, 1906, in-8. -Trois crises de l'Art actuel, critiques d'Art. Paris, Fasquelle, 1906, in-18. — Ames bretonnes, trois contes illustrés de cinquante compositions en couleurs de J. Wély. Décoration de A. Riom. Paris, L'Edition d'Art, H. Piazza et Cio, 1907, in-8. - L'Amour Tragique, nouvelles. Paris, Calmann-Lévy, 1908, in-18.

En préparation. — La Beauté des formes, critique d'art; Religion et Symphonie, critique musicale; Le Lac Intérieur, poèmes; La Femme et le Mensonge, roman; Les Blessés, comédie dramatique en cinq actes; La Montée, comédie en quatre actes (en collabor, avec Mae J. Marni); etc...

PREFACES. — Théophile Gautier: Le Pavillon sur l'Eau, illustr. de 1. Carruchet. Paris, Ferroud, 1899, in-4. — Boufflers: Aline, reine de Golconde, illustr. de Galond. Paris, Ferroud, 1900, in-4.

Ouvrages mis en musique. — Trois lieder, poésie de C. Mauclair, musique de Brnest Chausson. Paris, Beaudoux, 1897, in-fol. D'autres poèmes de M. Camille Mauclair ont été mis en musique par MM. Charpentier, Gabriel Fabre, A. Ma-

riotte, Gust. Samazeuilh, Florent Schmitt, etc.

A CONSULTER.—G.-Jean Aubry: Camille Mauclair, biographie critique, illustr. d'un portr. et d'un autogr., suivie d'opinions et d'une bibliographie par Ad. v[an] B[ever]. Paris, E. Sansot, 1905, in-18.— H. Bahr: Skizzen und Essays. Berlin, Fischer, 1897, in-18.— Maurlee Beaubourg: Camille Mauclair, notice, Portraits du prochain siècle. Paris, Girard, 1894, in-18.— Georges Le Cardonnel et Ch. Vellay: La Littérature contemporaine. Opinions des écrivains de ce temps. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18.— J.-Ernest-Charles: La Littérature d'aujourd'hui. Paris, Perrin, 1902, in-18; Les Samedis littéraires, 3° série. Paris, E. Sansot, 1905, in-18.— Remy de Gourmont: Le II° Livre des Masques. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18.— Marlus-Ary Leblond, La Société française sous la troisième République, d'après les romanciers contemporains. Paris, Alcan, 1905, in-8.— Francis de Miomandre: Visages. Bruges, Arth. Herbert, 1907, in-8.

André Fontainas: Camille Mauclair. Mercure de France, avril 1894. — Maurice Maeterlinck: Couronne de Clarté. Mercure de France, juin 1895. — Georges Pellissier: Poésies. Revue Encyclopédique, 1er février 1895.

#### Iconographie:

Louis Augustin: Portrait à l'huile, 1895. — Jacques-Emile Blanche: Portrait à l'huile, 1903. — Albert Besnard: Profi au crayon, 1897. — Joseph Granié: Portrait à l'huile, 1895. — François Guiguet: Portrait à l'huile, 1893 (Exposition des Portraits du prochain siècle, 1893) reproduit dans la Revue Encyclopédique, 15 novembre 1893. — Henri Le Sidaner: Portrait au crayon, 1897 (Exposé à la Soc. nationale des Beaux-Arts, 1898, et à la Libre Esthétique de Bruxelles, 1899). — Camille Mauclair: Têle au crayon lithographique, 1900 (appartient à M. Jean Aubry), reproduit dans Camille Mauclair, par G.-Jean Aubry, etc., 1905, in-18. — Georges Rochegrosse. Tête peinte dans Un déjeuner à Barbison, 1893; Tête peinte dans L'Angoisse humaine, 1897. — Valère Bernard, Portrait à l'huile, 1899. — Félix Vallotton, Masque, dans Le Ile Livre des Masques, de Remy de Gourmont. Paris, Mercure de France, 1898, in-18.

#### LE SOLEIL GISANT...

Le soleil gisant dans l'après-midi fade Jaunit les vieux meubles de noyer; Ah! comme nous allons nous ennuyer Avec cette lumière malade. Nous ne les avons jamais aimées, Ces amusettes du dehors : Nous nous faisons à nous-mêmes nos décors, Et nos impudeurs y dansent en almées.

Le ballet des incertitudes Voilà qu'il va se dérouler encor : On n'aura donc jamais de quiétudes, On ne sera donc jamais d'accord?

Nous voudrions la raison des choses Pour nous conduire à peu près bien : Se plaindre qu'il n'arrive jamais rien, Est-ce que c'est cela les névroses?

On n'a qu'à contempler, on s'ennuie, On ne tient à rien, tout est déjà fait : Et puis quand tout semble s'être défait, On a l'âme pleine de pluie.

Il faudrait pourtant sur ce front Mettre un peu C'ordre, ou bien alors de la folie : Car enfin pensez-vous que c'est le vin et puis la lie Ou des attouchements qui nous consoleront?

(Sonatines d'automne. Perrin.)

#### JE NE SAIS POURQUOI...

Je ne sais pourquoi Nous n'avons pas choisi notre vie : Il fallait qu'il y eût quelque envie Dans l'âme de quelque roi.

Qu'est-ce que cela importe, Une destinée ou bien une autre? Mon Dieu, comme c'est peu la nôtre, Ce vent d'automne qui nous emporte!

Qu'est-ce que cela pouvait faire

Que fut pour nous la moins lamentable? Il fallait bien qu'elle échût à la table De quelqu'un dans cette étrange affaire.

Destinée éparse et morose, Une flànerie, une querelle, et toujours ainsi : Pourquoi nous avoir faits ceci? Nous aurions bien pu être autre chose.

(Sonatines d'automne. Perrin.)

#### LES MAINS LENTES SOUS LA LAMPE...

Les mains lentes sous la lampe Jouant avec les reflets Tressent d'invisibles guirlandes De songeries et de regrets.

La dentelle des brodeuses Enlace leurs âmes aussi, Et dénoue une trame heureuse En fleurettes de souci.

Vers une fenêtre endormie Sous la lune du clair jardin Voltigent les câlines mains Sous la lampe épanouie,

Et leur fragile volonté
Croise d'un jeu soudain tragique
Le fil d'anciennes destinées
Sur leurs ongles ironiques.
(Sonatines d'automne. Perrin.)

#### UNE DOUCEUR...

Une douceur et puis une lenteur Et puis un geste caressant qui descend Sur la moiteur De mon front, C'est votre main sur ma tristesse posée. Une musique fleurie, Et puis une nostalgie inassouvie, Une musique de douleur inapaisée, Sur les fibres de mon cœur triste C'est votre voix comme une oiselle posée.

Une lueur de diamant Au fond d'une eau froide et claire, Une améthyste qui s'éclaire Au reflet de mes yeux mornes, C'est votre prunelle sur la mienne...

Mais votre bouche de sang et de crépuscule Sur ma bouche de crépuscule et de sang Ah! c'est ton âme toute Sur la mienne comme un chrysanthème posée.

(Sonatines d'automne. Perrin.)

#### JE SUIS ÉBAUCHÉ CE SOIR...

Je suis ébauché ce soir Par des mains heureuses Qui prennent mon cœur Avec lenteur Et le front si frêle et si puéril Que le désir des pleurs Tremble au bord de mes cils.

Mais il y a tant de silence Que je n'ose pas pleurer, Mais il y a tant de somnolence Que je n'ose pas rêver, Seigneur! il y a tant de magnificence Que je n'ose pas exister!

O je suis comme une eau dormante, O je suis comme une feuille oubliée A la brise où l'octobre aux cheveux d'or lamente, Triste des cygnes et de toute la rosée.

(Sonatines d'automne. Perrin.)

#### MINUTE

O ma fille, ouvre la porte,
Il y a quelqu'un qui heurte!

— Je ne peux pas aller ouvrir,
Je lisse mes cheveux devant mon miroir.

Oh! ouvre la porte, ma fille, Il y a quelqu'un qui défaille! — Je ne peux pas aller voir qui c'est, Je mets des rubans à mon corset.

La porte, ô ma fille, ouvre!
Je suis vieux, j'ai les jambes lourdes...
— Je ne peux pas aller regarder,
Père, j'agrafe mes colliers.

Un homme peut-être est mort
Derrière la porte, au vent du dehors!
— S'il était beau, je l'aurais senti :
Mes seins n'ont pas tressailli.

(Sonatines · d'automne. Perrin.)

#### PASTEL DE JEUNE FILLE

Elle doit être assise auprès d'une croisée
A petits carreaux encadrés de bois peint,
Dans une maison de briques roses, posée
Comme un jouet au bord d'un canal immobile
Allant de la ville vers la mer, bien loin,
Entre ses rangées de peupliers.
Elle doit être assise là le matin
Parmi l'ombre des tilleuls et des espaliers,
Regardant les femmes qui viennent de la campagne
Avec des pots de cuivre et des gerbes liées.

On voit, à travers la vitre, sa tête fine Blonde avec une dentelle au cou, Une dentelle blanche sur la nuque blanche Qui se penche, montrant des cheveux fous: Et ses yeux bleus, agrandis, lèvent leurs paupières tout à coup.

Sur ses genoux est son petit métier de brodeuse, Ses ongles brillent dans le treillis des fils, Elle a une petite bouche, elle a l'air peureuse, Et sérieuse en sa robe grise. On n'entend rien dans la rue, et derrière elle, Dans l'encadrement de la fenêtre, On voit des poteries, des ors de vieux portraits, Un coin de place, et une porte entr'ouverte Sur un jardin bleu de soleil qui dort derrière la maison.

Des enfants jouent sur le pavé de la place, dans l'herbe, Sous les ombres rondes des arbres taillés : il est midi. La clarté vaporeuse de Flandre est belle en silence, Et le carillon des béguines tinte au loin dans la chaleur.

Je la vois encore, le soir, Au seuil de la porte : Elle a laissé tomber ses deux mains Et s'appuie au mur, penchant la tête en arrière Dans l'ombre montante. Une fraîcheur vient de la plaine depuis la mer. Les cheminées à croix de fer Sont un peu roses tout en haut, puis c'est fini. L'enfant blonde goûte la nuit Et s'attarde avant de retourner vers la lampe. L'eau du canal se plisse et fait un peu de bruit A cause d'un chaland venu des îles du Nord Qui avance lourdement jusqu'à l'écluse Comme une bête bizarre et percluse. Les ombres des bateliers gesticulent sur le plat-bord Et se déforment dans l'eau miroitante et moirée Dont les remous font remuer les roseaux... Elle, pas très grande, plutôt mignonne, Les épaules jolies et étroites un peu, Met un doigt sur sa bouche, comme retenant son ame, Et regarde pensivement tout cela, Penchant la tête comme un petit bouquet fatigué...

Ah! venir, au long du grand chemin de halage,
Vers ce visage à la fenêtre dans ce village,
Venir sur l'eau pesante, dans le bateau bariolé,
A l'heure où naît la première lumière,
Et toucher ces lèvres avec les lèvres miennes
En disant les choses les plus simples du monde,
Et regarder ces yeux-là, et vivre là,
Et dire: « Il pleut... il y aura des fruits cette année... »
Ou « Tu es douce, il fait très bon... j'aime être avec toi...
... J'ai eu du chagrin, il y a des années... »

Et ce serait le bonheur, mon Dieu oui, le bonheur, Ou du moins tout ce qu'on peut en savoir, Après tout, le bonheur des bonnes gens : Et j'ai envie de celui-là, tout simplement.

(Le Sang parle.)

#### **PRÉSENCES**

J'ai vu les femmes qui s'en vont Légères au crépuscule, Et leurs images se défont Dans le soir vague et profond

Depuis longtemps leurs voix sont mortes, Depuis longtemps, au coin des seuils, Leurs mémoires, au coin des portes, Dorment fanées avec les feuilles.

Ainsi qu'un pauvre, pour dormir, Fera lit de ses feuilles d'or, Gouche-toi, mon souvenir, Sur ces mémoires et t'endors.

Et prends-les aussi sur ton sein Pour avoir chaud encor sous elles, Afin, aussi, que leur parfum Te reste au cœur et dans les mains.

(Le Sang parle.)

#### STUART MERRILL

#### 1868

M. Stuart Merrill est né le 1er août 1863 à Hampstead, dans l'Île de Long Island, - la patrie de Walt Whitman, - près de New-York (Etats-Unis). Son enfance passée à Paris, il fit ses études au lycée Condorcet, où l'on a vu, dans de précédentes notices, sa camaraderie avec Ephraim Mikhaël, MM. Pierre Quillard, René Ghil et Rodolphe Darzens, avec lesquels il fonda un petit journal autographié, Le Fou. Retourné après cela en Amérique, M. Stuart Merrill prépara son droit au Columbia Collège de New-York, de 1885 à 1889, mais sans aucun succès, à cause de ses préoccupations tout autres, c'est-à-dire exclusivement littéraires, il en donna d'ailleurs une preuve en publiant pendant ce séjour en Amérique son premier ouvrage de poète : Les Gammes, paru à Paris chez Léon Vanier, et bientôt suivi, chez un éditeur de New-York, de Pastels in Prose, un volume de traductions de Théodore de Banville, Aloysius Bertrand, Baudelaire, Judith Gautier, Hennequin, Huysmans, Mallarmé, Paul Margueritte, Catulle Mendès, Ephraim Mikhaël, Pierre Quillard, Henri de Régnier et Villiers de l'Isle-Adam, Revenu définitivement en France en 1890, M. Stuart Merrill fut un des plus actifs parmi les écrivains qui travaillaient alors à une renaissance littéraire, collaborant, avec des poèmes et avec des études de critique, à toutes les revues de l'époque. En même temps, il faisait paraître en Amérique, dans le Times et l'Evening Post, de nombreux articles sur des écrivains français : Gérard de Nerval, Glatigny, Alphonse Daudet. etc.

M. Stuart Merrill n'a pas été seulement un très curieux poète, un magicien du verbe, faisant revivre dans ses vers pleins de scintillements de pierreries et d'harmonies savantes les plus gracieuses des légendes. Il a été un citoyen justement préoccupé du mouvement social de son époque, généreux aux déshérités, aux opprimés, dévoué à toute cause juste, payant partout de sa personne comme de sa for-

tune. Pendant que ses vers révélaient en France un artiste délicat quelquefois jusqu'à la préciosité, il organisait à New-York les groupes socialistes américains, et, revenu en France, on l'a vu s'intéreser à toutes les affaires où l'idée d'une justice meilleure était en cause. Depuis, M. Stuart Merrill s'est un peu retiré à l'écart. Sa vie intime traversée d'un grand chagrin, il semble que son art en ait reçu une heureuse influence. Que l'on compare les derniers poèmes que nous donnons de lui à ceux qui les précèdent. Il y a là toute la différence d'un homme qui pense et qui sent vraiment à celui qui n'était, — si brillant qu'il fût, — qu'un décorateur de sentiments un peu artificiels.

M. Stuart Merrill a collaboré à La Basoche (1884-1886), au Décadent (1886-1887), au Scapin (1886), aux Ecrits pour l'Art (1887), à La Wallonie (1887-1892), au Mercure de France, 1896-1908, à L'Almanach des Poètes (1896, 1897), au Livre des Légendes (1895), à La

Plume, à La Vogue (1899) et à L'Ermitage.

#### Bibliographie:

LES CEUVRES. — Les Gammes, poèmes. Paris, Vanier, 1887, in-18. — Pastels in Prose [traductions de Banville, Aloysius Bertrand, Baudelaire, Judith Gautier, Mallarmé, E. Mikhael, Pierre Quillard, Henri de Régnier, Villiers de L'Isle-Adam, etc.], New-York. Harper et Brothers, 1890, in-18. — Les Fastes, poèmes. Paris, Vanier, 1891, in-18. — Petits poèmes d'automne. Paris, Vanier, 1895, in-18. — Poèmes, 1887-1897 (Les Gammes. Les Fastes, Petits poèmes d'automne, Le Jeu des épées). Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — Les Quatre Salsons, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18.

On trouve en outre des poèmes de M. Stuart Merrill dans l'Almanach des poètes, années 1897 et 1898. (Paris, Edit. du Mercure de France, 1896 et 1898,

2 vol. in-16).

Poèmes mis en musique. — Quelques pièces extr. de Petits poèmes d'automne

ont été mises en musique par M=c Irénée Bergé.

A CONSULTER. — André Beaunier: La Poésie nouvelle. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — Remy de Gourmont: Le Livre des Masques. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — Georges Le Cardonnel et Ch. Vellay: La Littérature contemporaine, 1905. Opinions des écrivains de ce temps. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — Adolphe Retté: Le Symbolisme. Anecdotes et souvenirs, Paris, Messein, 1903, in-18. — Christian Rimestad: Fransk Poesi i det Nittende Aarhundrede. Kobenhavn, Schubotheske, 1905, in-8. — V. Thompson: French Portraits, etc. Boston, Richard G. Badger et Cs. 1900, in-8.

Henri Degron: Paysageries littéraires. La Plume, 1° mai 1900. — Jean de Gourmont: Littér. contempor. Stuart Merrill (illustr.). Emporium (Bergame), juillet 1905. — Henri de Régnier: Stuart Merrill. Les Hommes d'aujourd'hui, Paris, Vanier, s. d. — A.-F. Herold. Petits poèmes d'automne. Mercure de France, mars 1895. — Ch. Maurras: Revue litteraire. Revue Encyclopédique, 22 janvier 1898. — Louis de Saint-Jac-

ques : Merrill. La Plume, 1º mars 1895.

#### Iconographie:

Alph. Germain: Portrait, sanguine, 1892 (app. à M. Stuart Merrill).

— Albert-E. Sterner: Portrait à la plume, 1891 (app. à M. Stuart Merrill), reproduit dans La Plume, 1891. — Portrait au fusain, 1892 (app. à M. Stuart Merrill), reproduit en couleur dans Les Hommes d'aujourd'hui. Paris, Vanier. — F. Vallotton: Masques, dans Le Livre des Masques, de R. de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France 1896.

#### NOCTURNE

A Joris-Karl Haysmans.

La blême lune allume en la mare qui luit, Miroir des gloires d'or, un émoi d'incendie. Tout dort. Seul, à mi-mort, un rossignol de nuit Module en mal d'amour sa molle mélodie.

Plus ne vibrent les vents en le mystère vert Des ramures. La lune a tu leurs voix nocturnes : Mais à travers le deuil du feuillage entr'ouvert Pleuvent les bleus baisers des astres taciturnes.

La vieille volupté de rêver à la mort A l'entour de la mare endort l'âme des choses. A peine la forêt parfois fait-elle effort Sous le frisson furtif de ses métamorphoses.

Chaque feuille s'efface en des brouillards subtils. Du zénith de l'azur ruisselle la rosée Dont le cristal s'incruste en perles aux pistils Des nénufars flottant sur l'eau fleurdelysée.

Rien n'émane du noir, ni vol, ni vent, ni voix, Sauf lorsqu'au loin des bois, par soudaines saccades, Un ruisseau turbulent roule sur les gravois : L'écho s'émeut alors de l'éclat des cascades.

(Les Gammes.

#### CHAMBRE D'AMOUR

Dans la chambre qui fleure un peu la bergamote,

Ce soir, lasse, la voix de l'ancien clavecin Chevrote des refrains enfantins de gavotte.

Eteintes par sa main pour quelque doux dessein D'amour, voici qu'enfin les lampes vespérales Fument au bruit de l'eau tintant dans le bassin,

Au bruit de l'eau qui brille en des lueurs lustrales A travers les rideaux roidis de pourpre et d'or Dont le clair éclat croule aux fenêtres claustrales.

C'est, déroulant au mur un vaporeux décor, La pastorale peinte aux pimpantes images Où des Jeux et des Ris s'éparpille l'essor.

Sur les divans fanés en leurs riants ramages Les coussins semblent lourds de l'oubli des absents : Et du bleu baldaquin s'éplorent des plumages.

Seul un éventail chu de doigts jadis lassants Présage le retour inespéré de Celle Pont l'automne a pâli les charmes languissants.

Soudain c'est le rayon roux d'une rubacelle, Un chuchotis de voix disant de doux remords, Et le baiser de ceux que la Vie ensorcelle

Dans la chambre où, le soir, s'aimèrent tant de morts!

(Poèmes, 1887-1897 : Les Fastes.)

#### CELLE QUI PRIE

A Jonathan Sturges.

Ses doigts gemmés de rubacelle Et lourds du geste des effrois Ont sacré d'un signe de croix Le samit de sa tunicelle.

Sous ses torsades où ruisselle La rançon d'amour de maints rois, Sa prunelle vers les orfrois Darde une viride étincelle.

Et c'est par l'oratoire d'or Les alléluiss en essor De l'orgue et du violoncelle

Et, sur un missel à fermail Qu'empourpre le soir d'un vitrail, Ses doigts gemmés de rubacelle.

(Poèmes, 1887-1897: Les Fastes.)

#### AU TEMPS DE LA MORT DES MARJOLAINES...

Au temps de la mort des marjolaines, Alors que bourdonne ton léger Rouet, tu me fais, les soirs, songer A ses aïeules les châtelaines.

Tes doigts sont fluets comme les leurs Qui devidaient les fuseaux fragiles. Que files-tu, sœur, en ces vigiles, Où tu chantes d'heurs et de malheurs

Seraient-ce des linceuls pour tes rêves D'amour, morts en la saison des pleurs D'avoir vu mourir toutes les fleurs Qui parfumèrent les heures brèves?

Oh! le geste fatal de tes mains Pâles, quand je parle de ces choses, De tes mains qui bénirent les roses En nos jours d'amour sans lendemains

C'est le vent d'automne dans l'allée, Sœur, écoute, et la chute sur l'eau Des feuilles du saule et du bouleau, Et c'est le givre dans la vallée.

Dénoue - il est l'heure - tes cheveux

Plus blonds que le chanvre que tu files; L'ombre où se tendent nos mains débiles Est propice au murmure des vœux.

Et viens, pareille à ces châtelaines Dolentes à qui tu fais songer, Dans le silence où meurt ton léger Rouet, ô ma sœur des marjolaines!

(Poèmes, 1887-1897: Petits poèmes d'automne.)

#### ROYAUTÉ

Je suis ce roi des anciens temps Dont la cité dort sous la mer, Aux chocs sourds des cloches de fer Qui sonnèrent trop de printemps.

Je crois savoir des noms de reines Défuntes depuis tant d'années, O mon âme! et des fleurs fanées Semblent tomber des nuits sereines.

Les vaisseaux lourds de mon trésor Ont tous sombré je ne sais où, Et désormais je suis le fou Qui cherche sur les flots son or.

Pourquoi vouloir la vieille gloire Sous les noirs étendards des villes Où tant de barbares serviles Hurlaient aux astres ma victoire?

Avec la lune sur mes yeux Calmes, et l'épée à la main, J'attends luire le lendemain Qui tracera mon signe aux cieux.

Pourtant l'espoir de la conquête Me gonfie le cœur de ses rages : Ai-je entendu, vainqueur des âges, Des trompettes dans la tempête?

Ou sont-ce les cloches de fer Qui sonnèrent trop de printemps? Je suis ce roi des anciens temps Dont la cité dort sous la mer.

(Poèmes, 1887-1897: Petits poèmes d'automne.)

#### LA CHANTEUSE A LA BAGUE

A Madame Hélène Linder.

Dame aux cheveux nimbés de l'or de tout l'automne Qui pèse sur les fleurs et les fruits du verger, Vous faisiez, ce soir, luire à votre doigt léger Une bague où battait le cœur d'une anémone.

Triste un peu, vous chantiez, sur un air monotone, La chanson d'un poète au rêve mensonger Qui sous ce ciel en feu m'a longtemps fait songer Aux rois fous qui sont morts sans glaive ni couronne.

Et lorsqu'au rythme uni des gestes et du son Le soleil transperçait la pierre de la bague, Goutte de sang perlant au coup vif d'une dague,

Mon âme abandonnée au cours de la chanson Mourait et renaissait sous le signe éphémère De votre main d'enfant qui charme la Chimère.

(Poèmes, 1887-1897 : Le Jeu des Epées.)

#### SOLITUDE

On dit que des rois morts ont foulé ce sentier Qui mène au banc de pierre où nous aimons nous asseoir, Alors que sur la solitude tombe la paix du soir Et que nos cœurs sont pleins de chants muets, comme des [psautiers. De ce rocher on vit, sous les fanfares de la conquête, La plaine se hérisser soudain d'épis de fer, Et des multitudes, revenues des étés et des hivers, Rouler comme un fleuve rouge vers la grande ville en fête.

Mais ni la chevauchée ensoleillée sous les bannières, Ni le doux tonnerre des tambours dans le printemps, Ni le cri des clairons dressés en corolles d'or

Ne valent ce silence où notre fatigue s'endort, Et la caresse des ombres qu'entremêlent les vents Et la minute éternelle de notre baiser, cette prière!

(Les Quatre Saisons.)

#### LA VISITATION DE L'AMOUR

Je veux que l'Amour entre comme un ami dans notre maison, Disais-tu, bien-aimée, ce soir rouge d'automne Où dans leur cage d'osier les tourterelles monotones Râlaient, palpitant en soudaine pâmoison.

L'Amour entrera toujours comme un ami dans notre maison, T'ai-je répondu, écoutant le bruit de feuilles qui tombent, Par delà le jardin des chrysanthèmes, sur les tombes Que la forêt étreint de ses jaunes frondaisons.

Et voici, l'Amour est venu frapper à la porte de notre maison, Nu comme la Pureté, doux comme la Sainteté; Ses flèches lancées vers le soleil mourant chantaient Comme son rire de jeune dieu qui chasse toute raison.

Amour, Amour, sois le bienvenu dans notre maison Où t'attendent la flamme de l'âtre et la coupe de bon vin. Amour, ô toi qui es trop beau pour ne pas être divin, Apaise en nos pauvres cœurs toute crainte de trahison!

Et l'Amour est entré en riant dans notre maison, Et nous ceignant le cou du double collier de ses bras, Il a forcé nos bouches closes et nos yeux ingrats A voir et à dire enfin ce que nous leur refusons. Depuis, nous avons fermé la porte de notre maison Pour garder auprès de nous le dieu errant Amour Qui nous fit oublier la fuite furtive des jours En nous chantant le secret éternel des saisons.

Mais nous l'ouvrirons un jour, la porte de notre maison, Pour que l'Amour, notre ami, aille baiser les hommes Sur leurs lèvres et leurs yeux — aveugles et muets que nous [sommes! Comme il nous baisa sur les nôtres, ce soir plein d'oraisons!

Et se sera Pâques alors autour de notre maison, Et l'on entendra prier les morts au fond des tombes, Et l'on verra s'essorer comme des âmes de colombes Entre le soleil mort et la lune née à l'horizon.

(Les Quatre Saisons.)

#### ATTENTE

Si c'est pour me faire croire à la vie Que tu viens à ce triste séjour, Prends la clef d'or, et, les marches gravies, Ouvre la porte aux pas de ton amour.

Si c'est pour me faire croire à la mort, Prends parmi tes clefs celle de fer, Et ferme les fenêtres à l'aurore Dans la chambre pleine des ténèbres d'hier.

Qu'importe la vie à mon âme ou la mort, Pourvu que ce soit toi que j'accueille, Geôlière dont la clef de fer ou d'or Violera le secret silencieux de mon seuil?

Mais pourquoi ces paroles dans la solitude, O toi qui ne viendras peut-être jamais M'éveiller de la voix douce ou rude Selon que sonnera la cloche des destinées



La neige a suivi les oiseaux sur le toit, Et seul habitant de la triste masure, J'attends toujours la détresse ou la joie De tes clefs inconnues dans la serrure.

(Les Quatre Saisons.)

#### **ÉCRIT DANS LA TRISTESSE**

I

Les heures passent sous la pluie Et dans le bruit du vent d'hiver. Ma joie est à jamais enfuie Sur les ailes des oiseaux d'hier.

L'été rouge et le jaune automne Ont donné leurs fleurs et leurs fruits. Sur mon toit la tempête tonne, Et mes beaux jardins sont détruits.

Amour, la trace est effacée De tes derniers pas sur mon seuil, Où naguère s'était dressée La folle à qui je fis accueil.

O nuits futures, quel silence Envahira cette maison Si triste après la turbulence De la danse et de la chanson?

Entendre mon pas solitaire Dans les chambres et les couloirs, Ouvrir les portes et me taire, Devant le vide des miroirs,

Quelle douleur! Puis à chaque heure Que l'horloge ne sonne plus, Quelle ombre accrue en la demeure, Où mon deuil oiseux s'est reclus! Je ne vis plus qu'avec des rêves Qui craignent le jour et le bruit. Mon âme, est-ce que tu t'achèves Dans la poussière de la nuit?

Qui viendra jeter la poignée De bois dans l'âtre désempli Où frisonne au vent l'araignée, Grise tisseuse de l'oubli?

Hélas! Il ne viendra personne. Je suis délaissé des humains. Sans moi l'on sème et l'on moissonne. Mort, mon cœur, et mortes mes mains!

#### II

La tempête tonne. Qu'importe Son vacarme à ce moribond Qui, sans pitié, laisse à sa porte Frapper les poings du vagabond?

J'écoute, le front dans mes paumes Et les coudes sur mes genoux, Le chuchotement des fantômes Qui vont rôdant autour des fous.

Femme, ne reviens pas épandre Ta chevelure sur mon seuil, Ni lancer au ciel de la cendre En murmurant des chants de deuil.

Ta voix, je l'ai bien oubliée, Comme la couleur de tes yeux. Après t'avoir tant suppliée Je t'abandonne au soin des dieux.

A toi, sous des cieux moins moroses, D'autres chansons par les chemins, D'autres danses parmi les roses, Et d'autres lèvres sur tes mains. Ainsi soit-il! Moi, je demande Aux ténèbres leur réconfort, Car les seuls baisers que j'attende Sont ceux, maternels, de la Mort.

N'ayant plus espoir qu'en les songes Qui font oublier, sans retour, Tous les masques et les mensonges Dont se leurre le pauvre amour,

Je sentirai sur moi descendre L'ombre où nulle lampe ne luit, Sans crainte ni désir d'entendre, O toi, ton appel dans la nuit.

Car je sais que veille à ma porte L'ange qui n'aime ni ne hait, Celui dont la mémoire est morte Et qui, les yeux vides, se tait.

### EPHRAIM MIKHAEL

1866-1800

Né à Toulouse le 26 juin 1866, Ephraim Mikhaël (Georges-Ephraim-Michel), mourut à vingt-quatre ans, le 5 mai 1890, laissant des poèmes et des poèmes en prose dispersés dans diverses revues, et un drame encore inédit : Briséis, écrit en collaboration avec M. Catulle Mendès. Licencié es lettres, élève de l'Ecole des Chartes, Ephraim Mikhaël fut attaché à la Bibliothèque Nationale. Ses premiers poèmes furent réunis par lui dans une plaquette d'amateur, sous ce titre : L'Automne. Il publia également, en 1888, une lègende dramatique en trois actes : La Fiancée de Corinthe, écrite en collaboration avec Bernard Lazare, et fit représenter le 10 décembre de la même année, au Théâtre Libre, une féerie en un acte : Le Cor Fleuri. Un de ses poèmes : Florimond, fut couronné en 1889, au concours de L'Echo de Paris.

Le premier acte de *Briséis*, mis en musique par Emmanuel Chabrier, fut interprété pour la première fois, le 31 janvier 1897, aux concerts Lamoureux. Le musicien, comme le poète, était mort, et M. Catulle Mendès fut seul à connaître le succès de l'œuvre.

Ephraim Mikhaël a collaboré à La Basoche (Bruxelles, 1884-1886), La Pléiade (1886), La Jeune France (1886-1887), Les Chroniques (1887), La Revue Continentale (1889), La Grande Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg, etc. Ses œuvres ont été rassemblées après sa mort, en une édition définitive, augmentée de fragments inédits, par les soins de ses amis MM. Camille Bloch, Marcel Collière, Bernard Lazzre, Catulle Mendès et Pierre Quillard.

# Bibliographie:

LES CEUVRES. — L'Automne, poèmes (sans nom d'éditeur). Paris, Alcan Lévy, 1886, in-18. — La Flancée de Corinthe, légende dramatique en trois actes (en collaboration avec Bernard Lazare). Paris, Dalou, 1888, in-8. — Le Cor Fleuri, féerie en un acte et en vers (représenté sur la scènc du Théâtre Libre le 10 décembre 1888), Paris, Tresse et Stock, 1888, in-18 (1) — Œuvres de Ephraim Mikhaël (Poésies, Poèmes en prose). Paris, Lemerre, 1890, petit in-12. — Briséls, drame lyrique (en collaboration avec Catulle Mendès). Paris, Enoch, 1893, in-4.

TRADUCTION. - Quelques pages dans Pastels in Prose, translated by Stuart

Merrill, New-York, Harper et Brothers, 1890.

A consulter. — Anonyme: Notice biographique et bibliogr. publiée en tête de l'édition des Œuvres, etc. Paris, Lemerre, 1890, petit in-12. — Catulle Mendès: Rapport à M. le Ministre de l'Instr. publique, etc., sur le Mouvement poétique français de 1867 à 1906. Paris, Imprimerie Nationale, 1902, et Fasquelle, 1903, in-8. — R. de Gourmont: Le II- Livre des Masques, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898. — Plerre Quillard: Notice, dans Portraits du prochain siècle. Paris, Girard (1894), in-18. — Christian Rimestad: Fransk Poesii det Nittende Aarhundrede. Kobenhavn, Schubotheske, 1905, in-8. — Jules Tellier: Nos Poètes. Paris, Despret, 1888, 18-18.

Jean Ajalbert: Opinions. Ephraim Mikhael. Eclair, 8 février 1897. — Alc. Bonneau: Poètes. Revue Encyclopédique, février 1891. — Catulle Mendès: Ephraim Mikhael. Echo de Paris, 15 octobre 1890. — Edm. Pilon: Ephraim Mikhael. Ermitage, avril 1894. — Pierre Quillard:

Ephraim Mikhael. La Wallonie (Liège), octobre 1890

# Iconographie:

L. Métivet: Ephraim Mikhaél sur son lit de mort, 6 mai 1890, dessin au crayon (app. à la famille). — Anonyme: Portrait à l'eau-forte, publié dans l'éd. des Œuvres (Paris, Lemerre, 1890 in-12). — Desmoulin: Portrait à l'eau-forte, Edition de Briséis. Paris, Enoch, 1893, in-4. — F. Vallotton: Masque, dans Le II. Livre des Masques, de R. de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — Ch. Mathieu: Monument (Buste d'Ephraïm Mikhaël et figures allégoriques) élevé par souscription, pour le cloître des Augustins, Musée de Toulouse, 1900.

#### EFFET DE SOIR

Cette nuit, au-dessus des quais silencieux, Plane un calme lugubre et glacial d'automne. Nul vent. Les becs de gaz en file monotone Luisent au fond de leur halo, comme des yeux.

Et dans l'air ouaté de brume, nos voix sourdes Ont le son des échos qui se meurent, tandis

(1) M. A.-F Herold a tiré de cette féerie le texte d'une œuvre lyrique qui a été jouée avec la musique de M. F. Halphen, à l'Opéra-Comique, en mai 1904. (Voyez: Le Cor fleuri, féerie lyrique, poème d'Ephraïm Mikhael et A.-Ferdin. Herold, musique de Fernand Halphen. Paris, Dupont, 1904, in-18, partition piano et chant, Paris, Dupont, 1904, in-4).

Que nous allons rêveusement, tout engourdis, Dans l'horreur du soir froid plein de tristesses lourdes.

Comme un flux de métal épais, le fleuve noir Fait sous le ciel sans lune un clapotis de vagues. Et maintenant, empli de somnolences vagues, Je sombre dans un grand et morne nonchaloir.

Avec le souvenir des heures paresseuses Je sens en moi la peur des lendemains pareils, Et mon âme voudrait boire les longs sommeils Et l'oubli léthargique en des eaux guérisseuses.

Mes yeux vont demi-clos des becs de gaz trembleurs Au fleuve où leur lueur fantastique s'immerge, Et je songe en voyant fuir le long de la berge Tous ces reflets tombés dans l'eau, comme des pleurs,

Que, dans un coin lointain des cieux mélancoliques, Peut-être quelque Dieu des temps anciens, hanté Par l'implacable ennui de son Éternité, Pleure ces larmes d'or dans les eaux métalliques.

#### TRISTESSE DE SEPTEMBRE

A Mm. Elisabeth Dayre.

Quant le vent automnal sonne le deuil des chênes, Je sens en moi, non le regret du clair été, Mais l'ineffable horreur des floraisons prochaines.

C'est par l'avril futur que je suis attristé; Et je plains les forêts puissantes, condamnées A verdir tous les ans pendant l'éternité.

Car, depuis des milliers innombrables d'années, Ce sont des blés pareils et de pareilles fleurs, Invariablement écloses et fanées;

Ce sont les mêmes vents susurrants ou hurleurs,

La même odeur parmi les herbes reverdies, Et les mêmes baisers et les mêmes douleurs.

Maintenant les forêts vont s'endormir, raidies Par les givres, pour leur sommeil de peu d'instants. Puis, sur l'immensité des plaines engourdies,

Sur la rigidité blanche des grands étangs, Je verrai reparaître à l'heure convenue — Comme un fautôme impitoyable — le printemps;

O les soleils nouveaux! la saison inconnue!

### CRÉPUSCULE PLUVIEUX

A Rodolphe Dargens.

L'ennui descend sur moi comme un brouillard d'automne Que le soir épaissit de moment en moment, Un ennui lourd, accru mystérieusement, Qui m'opprime de nuit épaisse et monotone.

Pourtant nul glorieux amour ne m'a blessé, Et c'est sans regretter les heures envolées Que je revois au loin, vagues formes voilées, Mes souvenirs errants au jardin du passé.

Et pourtant, maintenant, dans l'horreur languissante D'un soir de pluie et dans la lente obscurité, Je sens mon cœur que nul amour n'a déserté Mélancolique ainsi qu'une chambre d'absente.

# L'HIÉRODOULE

A Paul Roux.

Dans le triomphe bleu d'un soir oriental Elle s'accoude avec une lente souplesse Au rebord lumineux de la terrasse, et laisse Les cheveux étaler leur deuil sacerdotal. La ville sainte aux toits baignés de lucurs blanches Est pleine de rumeurs d'épouvante, et là-bas, Dans le Bois pollué par le sang des combats, Des feux semblent des yeux cruels entre les branches.

Les hommes durs venus de pays innommés Fouleront ce matin le sol du sanctuaire; Près des murs, attendant l'aurore mortuaire, Veillent, silencieux, des cavaliers armés.

Et vers le ciel pareil aux cuirasses brunies Que hérissent des clous brillants, leur rude main Lève de longs buccins d'or qui seront demain Les annonciateurs sacrés des agonies.

Des femmes, leurs seins nus, caressés de clartés, Dans de grands parcs plantés d'hiératiques chênes S'attardent à rêver des souillures prochaines Et s'apprêtent pour les mauvaises voluptés.

Mais, dédaignant le songe humain des vils désastres, L'hiérodoule au cœur d'éternel diamant Dans la suprême nuit regarde éperdument L'hiver du ciel blanchi par le givre des astres.

# **IMPIÉTÉS**

Dans la haute nef qui frissonne toute Au bruit triomphal de l'hymne chanté, Un étrange Evêque, au cœur plein de doute, Officie avec somptuosité.

Il chante — que Dieu soit ou non, qu'importe Qu'importe le ciel sévère ou clément ? — Impassible, il chante, et de sa main forte Lève l'ostensoir solennellement.

Mais — tandis qu'au loin sa narine avide Quête les parfums du saint encensoir — Il songe, en son âme infidèle et vide, Qu'il est beau, tenant ainsi l'ostensoir;

Que, sur son manteau de pourpre, rutile Une gloire large et de divers ors, Comme le soleil que le soir mutile Luit sur le charnier des nuages morts.

Il songe qu'un peuple obscur le contemple, Qu'au fond d'un brouillard lourd de senteurs, l'œil Voit uniquement dans la nuit du temple L'Evêque splendide en son rouge orgueil.

Et, les yeux emplis d'ivresse extatique, Le prêtre, usurpant au Christ défié L'hommage royal du dévot cantique, Sur l'autel qu'il sert s'est défié.

\*

Chère, je t'ai dit des messes hautaines, Sans y croire, ainsi qu'un prêtre mauvais, Pour que le regard des foules lointaines Me trouvât très beau lorsque je levais

Evêque vêtu de fières étoffes — L'ostensoir des vers aux riches splendeurs, Et je n'agitais l'encensoir des strophes Que pour m'enivrer avec ses odeurs.

### L'ETRANGÈRE

En son manteau d'argent tissé par les prêtresses, La vierge s'en allait vers les jeunes cités, Et la nuit l'effleurait de mystiques caresses, Et le vent lui parlait de longues voluptés.

Or, c'était en un siècle ou les rois faisaient taire Les joueurs de syrinx épars dans le printemp; Les sages enseignaient aux peuples de la terre L'horreur des jeunes dieux et des lys éclatants.

Mais tandis que là-bas se levait sur les villes La mauvaise lueur des temples embrasés, La vierge allait cherchant, parmi les races viles, Le fabuleux amant digne de ses baisers.

Elle apparut un soir, blanche et mystérieuse, Dans le mois où la faux couche les blés épais; Et de très loin, vers la foule laborieuse, Tendit ses douces mains comme des fleurs de paix.

Elle gardait dans ses cheveux et dans ses voiles Un long parfum de gloire et de divinité, Et, pour avoir dormi sous de saintes étoiles, Son corps entier était pénétré de clarté.

Elle vient et déjà de merveilleux murmures Ont réveillé comme autrefois les bois ombreux : Appel de chèvrepieds gorgés de grappes mûres, Près des nymphes riant dans les fleuves heureux.

Des voix ont dit des noms oubliés de guerrières, D'ineffables syrinx soupirent dans les airs, Le vent porte des bruits antiques de prières, Une ombre olympienne emplit les cieux déserts.

Et la vierge, attendant de glorieux éphèbes, S'offre splendide et nue aux baisers triomphaux. Alors les chefs et les vieillards gardien des glèbes La repoussent avec des bâtons et des faux.

« Va-t'en! Nous avons peur de tes yeux pleins d'aurore, Tu nous ramènerais les vieux songes pervers. Par toi nous rêverions et nous verrions encore Des ténèbres d'amour obscurcir l'univers. »

Et les femmes, quittant les prés et la fontaine, Laissant les clairs fuseaux et les vases de miel, Poursuivent en hurlant l'étrangère hautaine Qui souille le pays d'une senteur de ciel.

Des clameurs de combat sonnent dans les vallées, Les bois sont secoués de tragiques frissons, Et, comme aux rouges soirs des anciennes mêlées, Les filles aux bras forts courent dans les moissons.

Victoire! maintenant une prostituée, Qui regarde le ciel avec des yeux méchants, Traine le corps sacré de la vierge tuée; Le sang surnaturel trouble les lys des champs.

La nuit descend; les cieux fleuris d'étoiles claires Resplendissent comme un jardin prodigieux. Les filles aux cœurs froids ont senti leurs colères Grandir sous le baiser du soir religieux.

Leur fureur se ravive à l'odeur des fleurs douces, A la bonne rumeur de la plaine et des flots. Farouches, dénouant leurs chevelures rousses, Elles poussent du pied l'étrangère aux yeux clos.

Joyeuses d'insulter des neiges lumineuses, Elles mordent sa gorge avec férocité; On voit briller au fond des prunelles haineuses L'orgueil mystérieux de souiller la beauté.

Et toutes, emplissant de sables et d'ordures La bouche qui savait les mots mélodieux, Sur la divine morte, avec leurs mains impures, Se vengent de l'amour, des rêves et des dieux.

(Œuvres de Eohraïm Mikhaël. Paris, 1890.

### ALBERT MOCKEL

1866

M. Albert-Henri-Louis Mockel est né à Ongrée-lez-Liège (Belgique) le 27 décembre 1866. Sa famille paternelle fut longtemps fixée dans l'ancien duché bilingue de Limbourg, spécialement dans la petite ville d'Eupen, première agglomération allemande après la frontière actuelle. Sa famille maternelle est originaire de la Courlande, qu'elle quitta au xviii siècle pour la Hollande et la Belgique. Sa bisateule maternelle était d'ailleurs de famille française refugiée, et tous les ascendants de sa grand'mère, — une Namuroise - invoquaient une lointaine origine française, M. Albert Mockel fit ses classes primaires à Seraing, puis étudia la philosophie, la philologie et la musique à l'Université de Liège. En 1884, il fonda dans cette ville, avec ses camarades, un cercle d'étudiants : L'Etan littéraire, dont le bulletin mensuel, transformé et devenu sa propriété, devint bientôt la revue La Wallonie. On a pu se rendre compte dans de précédentes notices, et on en pourra juger encore. dans de suivantes, de l'importance de La Wallonie dans le mouvement symboliste. M. Albert Mockel l'avait fondée pour défendre la nouvelle esthétique littéraire, en même temps que pour combattre en Belgique en faveur de la culture française. La Wallonie dura sept ans, groupant la plupart des nouveaux écrivains. C'est dans ses numeros que publièrent leurs premières pages notamment Charles Van Lerberghe, Bernard Lazare, MM. Maurice Maeterlinck, Pierre Louys, Emile Verhaeren, Francis Viele Griffin, Grégoire Le Roy, Stuart Merrill, René Ghil, Jean Moréas, Pierre Quillard, André Gide. A.-Ferdinand Herold, André Fontainas, Fernand Sèverin, Albert Saint-Paul, Adolphe Retté, etc. José Maria de Heredia et Stéphane Mallarmé y collaborèrent à plusieurs reprises, et une seule fois Paul Verlaine. Après un séjour de quelques mois en Allemagne, M. Albert Mockel vint se fixer définitivement à Paris en 1890. Il avait, à cette époque, déjà publié quelques plaquettes

de vers, livres d'essais, en quelque sorte, tout à fait négligeables aujourd'hui dans son œuvre, et un petit livre satirique sur le mouvement littéraire wallon : Les Fumistes Wallons. En 1890, il publia son premier ouvrage de critique : Quelques livres, édité à Liège, et suivi, en 1891, de Chantefable un peu naïve, poème, paru sans nom d'auteur ni d'éditeur. M. Albert Mockel s'est surtout distingué dans la critique de l'école symboliste, une critique un peu précieuse et spécieuse, plus attachée au détail et au moment qu'aux idées générales et à une vue d'ensemble. L'ouvrage qui le signala dans ce sens fut ses Propos de littérature, publiés en 1894, et dans lesquels il étudiait l'esthétique poétique du mouvement symboliste à propos des œuvres de ses deux plus notoires poètes : MM. Henri de Régnier et Francis Vielé-Griffin. D'autres études l'ont encore montré comme le critique méticuleux des nouveaux poètes, notamment celles qu'il a écrites sur Stéphane Mallarme, Charles Van Lerberghe et M. Emile Verhaeren. L'œuvre poétique de M. Albert Mockel se compose aujourd'hui de deux volumes : Chante fable un peu naïve et Clartés. On y trouve, avec la même préciosité que dans ses écrits en prose, une certaine recherche d'harmonie verbale, et, musicien autant que poète, il a joint à ces deux recueils des pages de musique destinées à en souligner l'esprit. Un autre volume est en préparation : La Flamme immortelle, dont des fragments ont paru dans diverses revues. M. Albert Mockel s'est aussi essayé dans l'art du conteur, avec un volume: Contes pour les Enfants d'hier, d'une note habilement puérile et vieillotte.

Une grande part des écrits de M. Albert Mockel se trouve encore dispersée dans des revues et journaux, notamment dans La Revue de Belgique (deux études : Réflexion sur la critique. Discussion sur la méthode dans la critique,— et toute une série d'articles sur les Peintres primitifs français) et dans La Réforme, de Bruxelles

(Lettres d'Italie).

M. Albert Mockel a collaboré à L'Elan littéraire (1885), Caprice-Revue (1887-1890), Almanach de l'Université de Liège (1887), La Société nouvelle, L'Art Moderne, Les Ecrits pour l'Art, L'Indépendance belge, Floréal, La Revue, Le Réveil, La Revue Wallonne, La Réforme, Le Coq Rouge, Le Mercure de France, L'Almanach des Poètes (1896 et 1897), La Revue encyclopédique, La Revue de Belgique, Zeit (Vienne), La Vie nouvelle, La Vogue, L'Idée libre, L'Ermitage, Durendal, Wallonia, Le Beffroi, L'Européen, L'Occident, Le Courriere européen, Les Arts de la Vie, Vers et Prose, L'Express, Le Siècle, La Revue universelle, Art et Décoration, Antée, La Belgique artistique et littéraire, Poésia, La Grande Revue, etc.

### Bibliographie:

Poèmes minuscules. Liège, s n. d'éd., 1886, petit in-8 (hors commerce). - L'Essor du Rêve, vers et prose. Liège, s. n. d'éd., 1887, petit in-8 (hors commerce). - Les Fumistes Wallons. Histoire de quelques fous (publié sous le pseudonyme de L'Hemma). Liège, imprim. de H. Vaillant-Carmann, s. d. (1887), petit in-8. — Quelques Livres, critique littéraire. Liège, imprim. de H. Vaillant-Carmanne, 1890, petit in-8 (hors commerce). - Chantefable un peu naïve, poème précédé d'un prélude musical (publié sans nom d'auteur). Liège, imprimé par H. Vaillant-Carmanne sur les presses de la Wallonie, 1891, in-8 (200 ex. sur Hollande). — Propos de littérature esthétique du poème, à propos des œuvres d'Henri de Régnier et de Vielé-Griffin). Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1894, in-8. - Emile Verhaeren, avec une note biographique par Francis Vielé-Griffin. Paris, éd. du Mercure de France, 1895, in-18. — Stéphane Mallarmé. Un héros. Paris, éd. du Mercure de France, 1899, in-18. — Clartés, poèmes [suivis d'une conclusion musicale]. Paris, éd. du Mercure de France, 1902, in-8. -Charles Van Lerberghe, avec un portrait. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — Victor Rousseau, étude illustrée de 7 reproductions d'œuvres du Statuaire, Paris, éd. de «La Plume », 1905, in-18. - Contes pour les enfants d'hier, illustrés par Auguste Donnay. Paris, Soc. du Mercure du France, 1908, in-8.

On trouve des poèmes de M. Albert Mockel dans les ouvrages suivants : Almanach des poètes, années 1896, 1897 (Paris, éd. du Mercure de France, 1895 et 1896, 2 vol. in-16). — Pol de Mont: Poètes belges d'expression française. Almelo, W. Hilarius, 1899, in-18.

ACARAÎTRE. — La Flamme immortelle, poèmes. — Banalités indiscrètes, notes sur les mœurs.

A CONSULTER. — Arthur Daxhelet: Une Crise littéraire. Symbolisme et symbolistes. Bruxelles. Weissenbruck, 1904, in-8. — Eugène Gilbert: Les Lettres françaises dans la Belgique aujourd'hui. Paris, Sansot, 1906, in-18. — A.-F. Herold: Albert Mockel, notice publiée dans Les Portraits du prochain siècle. Paris, Girard, 1894, in-18. — Gustave Kahn: Symbolistes et décadents, Paris, Messein, 1902, in-18. — Georges Le Cardonnel et Ch. Vellay: La Littérature contemporaine, 1905. Opinions des écrivains de ce temps. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — Camille Lemonnier: La Vie belge. Paris, Fasquelle, 1905, in-18. — Catulle Mendès: Rapport sur le mouvement poétique français de 1867 à 1900. Paris, Imprim. Nationale, 1902, et Fasquelle, 1903, in-8. — Francis Nautet: Histoire des lettres belges d'expression française. Bruxelles, Rosez, 1892, in-8. — Robert de Souza: La Poésie populaire et le lyrisme sentimental. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18.

C. Castelyn: M. Albert Mockel, étude illustrée. La Libre Critique (Bruselles), 11 et 18 juin 1906. — Charles Delchevalerie: M. Albert Mockel (Un livre récent). Revue Blanche, mars 1892. — Anatole France: [Sur Albert Mockel]. Le Temps, 23 septembre 1891. — Hubert Krains: Les Lettres en Belgique. La Semaine littéraire (Genève), 16 et 23 mai 1903. — Stuart Merrill: Albert Mockel. Clartés. La Plume, mars 1903. — G. Rency: Propos de littérature: Un Décadent. M. Albert Mockel. La Vie intellectuelle Bruxelles), 15 avril 1908. — Sainte-Claire: M. Albert

<u>1.</u>

Mockel, Gil-Blas, 7 juillet, 1902. — Charles Tardieu: Etude. L'Indépendance belge, 3 août 1904. — Charles van Lerberghe En Italie, la Roulotte (Bruxelles), numéro spécial consacré à Ch. van Lerberghe, s. d. (1904). — Emile Verhaeren: La Renaissance actuelle des lettres en Belgique, Revue des Revues, juin 1896.

# Iconographie:

Auguste Donnay: Portrait d'Albert Mockel et de son père, fusain. Salon de blanc et noir (Liège), 1889 (app. à M. Alb. Mockel]. — Mª Mockel: Portrait d'Albert Mockel, peinture à l'huile, inachevée, 1877 (app. à M. Alb. Mockel). — E. Masui: Caricature, pastel. Salon fantaisiste (Liège), 1887. — Stuart Merrill: Caricature, au verso d'une carte de visite. Florence, 1901. — Miller: Portrait-charge, 1906 (app. à M. Alb. Mockel). — Louis Moreels: Eau-forte, portrait de face, 1889 (app. à M. Albert Mockel). — Armand Rassenfosse: Portrait, profil, crayon, 1890.

### CAR ELLES IGNORENT...

#### BALLADE

Loin dans les prés, à la fontaine, une voix chante à la verte fontaine.

# « Ah vire et gire et vire le dé!

A fontaine profonde, arrivant de la plaine, à profonde fontaine un gueux j'ai rencontré, et vire, et gire, et vire le dé! Il avait haute allure, une dague à la gaîne étrange, et ses façons de vous dire dondaine lui donnaient de grands airs comme d'un capitaine sur tous les brigands par lui commandés; et virent, et girent, et virent les dés!

Un bleu mantel aux bords déchirés, (que longue et triste! que longue est la plaine!) un bleu mantel aux bords déchirés, en ses plis ondulants comme un songe d'aimer montrait sa fière nudité.

— « Ah triste et longue, triste est la plaine, dit-il, — et de mes yeux, des larmes vit couler. Je suis triste, ma mie, et je sens votre peine; ah! je suis triste comme la plaine! Mon âme a des recels de maux à bien garder, mon cœur a des trésors inconnus à donner... Je suis triste, ma mie, venez me consoler. »

(Car longue et triste, longue est la plaine.)

— Je ne pourrais, lui dis-je. Un amant désiré, il s'en fut à la guerre il y a des années et l'attends qui viendra du bout de cette plaine, — oh longue et triste comme ma peine, — et qui boira de ses baisers tous mes pleurs esseulés coulant à la fontaine. »

(Mais vire et gire et vire le dé, il n'aurait pas dû s'en aller...)

- Morne et sombre est la triste et longue, longue plaine! L'amour d'antan, l'ami ne l'a-t-il oubliée? Ah trop longue est la plaine, il vous a dédaignée. Ton amant, je le vis aux pieds d'une autre reine: il néglige le doux délice que tu mènes, et ses larmes d'amour pour toi n'ont plus coulé. Son baiser méprisa ta caresse lontaine; selon que vire et gire et que vire le dé une autre belle, bien plus belle, a rencontré, et boit l'amour rivale à des lèvres germaines...
- S'il arrivait... Sa dague de haine d'un baiser rouge viendrait marquer mes bras fluets désenlacés et ma bondissante chevelure dénouée, inutilement dénouée sous mes baisers désavoués pour l'apaiser, prier, détourner sa haine...
- Vois comme longue et triste est la plaine; viens! je défaille sous ma peine, viens dans nos yeux jumeaux nos âmes contempler.

Vois: longue, vaste, immense est la plaine. S'il arrivait... — nous saurons nous garder.

— Je t'aime! Je t'aime! prends-moi toute, sois la carène qui tranche de l'étrave une onde aux flots pâmés.
Oui, sans espoir et trop longue est la plaine:
Ah! mirons notre mirage au cristal des fontaines, et que vire et que gire et que vire le dé!
Viens, je suis triste; partage ma peine.
Viens mirer ton désir à mes lèvres d'aimer...
Ah! verse ta langueur aux plis de mes baisers! »

(A la fontaine, au bout de longue, et triste, et longue plaine, un autre amant j'ai rencontré, et vire et gire et vire le dé!)

Mais, se dressant sur la triste plaine:

— Femme infidèle, tu m'as oublié. C'est moi qui t'appris les baisers, et pour guérir ta longue peine j'avais quitté les nobles domaines où les vents dorment apaisés; j'avais passé, pour tes baisers, la triste et longue, longue plaine!

- Ah! beau sire? Mais vire le dé! »

Soudain, sur moi, sa dague a levé; preste, m'enfuis à perdre haleine dans les grands prés, le long de la fontaine. Mais lui, de lourds sanglots le vis tout secoué qui pleurait, maudissant la triste et longue plaine.

et je l'aimais, celui qui m'apprit les baisers.

Hélas! il vit, dans la fontaine, sous le trompeur lacis des avènes il vit au fond de la fontaine un jour qui tuait jours passés. Il vit son image adorée, il vit l'Image détestée, et, dague en main, s'y est jeté pour tuer l'amant préféré.

Ah! me fut longue, longue la plaine, quand seule revins, sans baisers. Il s'est noyé dans la fontaine, et que vire, et que gire, et que vire le dé!

Pourquoi m'a-t-il voulu tromper? Sous les longs vêtements de laine, aux plis du mantel déchiré, mes lèvres voyaient les baisers qu'y mordilla leur amour vaine...

Ah! que m'a-t-il voulu tromper car j'avais reconnu l'Aimé et l'aurais vu du loin de la plus longue plaine : J'avais reconnu mes baisers.

(Chantefable un peu naive.)

### LE LIED DE L'EAU COURANTE

« La clarté qui s'épanche à mes rives de prairies glisse sur moi, comme une onde plus pure. Nue en ses transparences limpides, elle est l'image où j'apparais grandie, et je suis l'ombre diaphane de l'azur.

« Oh rayon!... oh le rêve en feu qui me pénètre... lui, mon vœu héroïque et mon céleste émoi, il vient!... mais quand sa flamme m'a toute envahie il se retire lentement de moi, et j'écoute mourir un être en mon être.

« Avec ses branches sur moi penchées, elle est belle, la haute forêt que je longe; et le vent la dénude pour l'or des jonchées, et les feuilles, par mille et mille détachées vers le reflet où leur chute vacille, imitent, par jeu, le léger mensonge d'une aile mêlée à mes eaux.

« Brises, trilles d'oiseaux chanteurs qui s'égosillent, tout ce qui vit et fait bruire les rameaux redit la mélodie que je conte aux roseaux, et c'est une musique aérienne qui se mire.

« O forêt! O forêt douce, tu me convies aux lents repos de l'ombre moussue et des prêles, et ta ramure s'est étendue comme une main qui me caresse et me retient...

« Mais je glisse, je vais, je passe sous elle, je glisse, et je vais mon oublieuse vie. L'âme qui te mirait, je l'ai déjà perdue, et mes yeux refermés ne se rappellent rien.

« Ils sont effacés, les reflets dont je fus hier effleurée. Vers d'autres lumières, vers d'autres forêts, de chute en chute, en secouant ma chevelure, je glisse, les mains dénouées, les yeux vides, et les heures sans fin meuvent ma destinée.

« Ombre errante de rêve en rive, et la sœur de tous ceux que mes ondes déçurent, insaisissable comme une âme et, comme une âme, inhabile à saisir, j'emporte des bouquets épars de souvenirs dont l'arôme se meurt en une sève amère.

« Et je ne sais pas où je suis, qui je suis...

Un seul être est vivant sous mes images fugitives, il ondule aux replis de mes lointains détours...
O toi dont j'ai baigné les pieds las, le front lourd, et la caresse des mains avides,

— passant qui m'écoutes, mon frère! — n'as-tu pas vu, depuis le seuil des monts déserts, naître et renaître en moi, puissant comme l'amour, l'indomptable courant qui me porte à la mer?

n'as-tu pas vu, force sans fin, rythme éternel,
 le désir qui me meut d'un élan immortel ? »
 (Clartés.)

### LE DOUX VISAGE

Doux visage, où les pleurs s'unissent au sourire ! Un or fervent, un or mobile que les fées parfilent de leurs frêles mains pour ta parure, déroule de ton front la chute négligée des boucles, des suaves boucles qui s'étirent.

Lève tes yeux sous les longs cils purs, azur vivant et mer aux vagues léthéennes. Tout le ciel en ces eaux méditerranéennes mêle un songe où la nuit épuise ses étoiles, et la voûte immortelle où midi se consume dénude ses clartés en leur flot virginal.

Oh dis! n'est-ce le vol intangible d'une aile mirée au vague sous la fugitive écume qu'elle touche du bout d'une plume irréelle... — est-ce la courbe, en la brise alizée, que fait la toile errante et blanche des voiliers,

ou seraient-ce les jeux légers de ta pensée qui, sur cette onde où l'aube est idéalisée, sèment l'argent mobile à la nue allié et la candide transparence des glaciers?...

(La Flamme immorteile.)

# ROBERT DE MONTESQUIOU

1855

M. le Comte Robert de Montesquiou-Fézensac est né à Paris le 19 mars 1855. Il descend d'une illustre famille française qui a produit des hommes de guerre et des hommes d'Etat, au nombre desquels le Maréchal de Montluc, le Maréchal Gaston de Gassion, Artagnan, le héros des Trois Mousquetaires, Pierre de Montesquiou. l'un des plus fameux maréchaux de Louis XIV, Anne-Pierre de Montesquiou, conquérant de la Savoie, l'abbé de Montesquiou, ministre de Louis XVIII. La jeunesse de M. de Montesquiou fut studieuse. . A quoi j'ai employé les années qui ont précédé la publication de mes livres? dit-il. Mais d'abord à former leur auteur, puis à les écrire. M. de Montesquiou, comme poète, est, en effet, un résultat de la culture. L'ordonnance des poèmes, la recherche des rythmes, le choix des images et des rimes ne sont, dans son œuvre, que l'expression d'une esthétique longtemps réfléchie et mûrie. La réputation de M. de Montesquiou comme chercheur de sensations rares et amateur d'un art compliqué et subtil était établie bien avant qu'il eut rien publié. On connaissait, chez les écrivains et les artistes, ses fantaisies de raffiné, ses vers d'une préciosité étrange, et c'est ce renom qui donna à J.-K. Huysmans l'idée de son Duc Jean des Esseintes, le heros de A Rebours. En 1892, M. de Montesquiou fit ses débuts d'écrivain avec Les Chauves-Souris, recueil de curieux poèmes avant pour sujet le nocturne dans la nature et dans l'âme. Le succès en fut vif, comme furent vives les critiques que l'ouvrage inspira, certains persistant à ne vouloir voir en l'auteur qu'un poète de salons. La réputation de M. de Montesquiou s'affermit de toutes ces contradictions. Il publia ensuite Le Chef des Odeurs suaves, « poème dont les fleurs et les parfums groupés en symboles forment le sujet varié », Le Parcours du Rêve au Souvenir, « multiples feuillets recueillis au long de ses voyages », Les Hortensias bleus, « qui représentent la vue en bleu, à savoir un peu plus mélancolique, de cette vie que d'autres

voient en rose », Les Perles Rouges, recueil de quatre-vingt-treize sonnets sur Versailles, Les Paons, « poèmes dont les pierreries et leurs correspondances forment le sujet » et Les Prières de tous. On doit également à M. de Montesquiou quatre volumes de prose : Rosaux pansants et Autels privilégiés, dans lesquels il s'est plu à évoquer des physionomies d'artistes et d'écrivains oubliés ou méconnus, et Professionnelles Beautés et Altesses Sérénissimes, recueils de divers essais. Dans l'un de ces volumes, M. de Montesquiou a notamment réimprimé en partie le texte d'un petit livre : Félicité, qu'il écrivit autrefois sur Marceline Desbordes-Valmore. Ce n'est pas un de ses moindres titres comme écrivain que d'avoir ainsi contribué par ses livres, par ses conférences et par sa participation aux fêtes de Douai, en 1896, à la résurrection littéraire de cette femme charmante.

M. de Montesquiou a collaboré à de nombreux périodiques, entre autres La Revue Illustrée (1ºº juin 1894-1ºº mai 1896); Revue Franco-Américaine (juin 1895); Revue des Deux-Mondes, Revue de Paris (1895-1896); Nouvelle Revue (1ºº février 1896, 15 octobre 1898, 15 mai 1899); Gazette des Beaux-Arts (1ºº septembre 1894, 1899. 1ºº février 1900); Les Modes; Figaro illustré (octobre 1899); Monde illustré; La Vogue (nouvelle série, juin 1899); Revue encyclopédique; Publications Laffitte, Revue félibréenne, Renaissance latine, Les Arts de la Vie, L'Art et les Artistes, Le Journal, etc. Il collabore actuellement au Figaro, au Gaulois et au Gil Blas, où il donne des articles inspirés par les sujets les plus divers d'esthétique et de sociologie, fournissant ainsi sa part de documents, pour l'avenir, sur les gens et les choses d'aujourd'hui.

# Bibliographie:

LES ŒUVRES. - Les Chauves-Souris, poèmes. Paris, Richard, 1892, m-18 (édition tirée à 100 ex. sur hollande Van Gelder à filigrane). (Réimpr. : Les Chauves-Souris, poèmes, précédés d'une lettre de Leconte de Lisle. Paris, Richard, 1893, in-16; Les Chauves-Souris, éd. ornée de trois croquis de Chauves-Souris, par MM. Forain, Antonio de la Gandara et Whistler. Paris, Richard, 1893, in-4, à trois cents exempl.; Les Chauves-Souris, éd. définitive, Paris, Richard, 1907, gr. in-8. — Félicité, étude sur la Poésie de Marceline Desbordes-Valmore, suivie d'un essai de classification de ses motifs d'inspiration. Paris, Lemerre, 1894, in-18. — Le Chef des odeurs suaves, poèmes. Paris, Richard, 1894, in-18. (Réimpr. : Le Chef des odeurs suaves, couverture ornée de la reproduction d'un tableau de fleurs par Breughel. Paris, Richard, 1894, in-8). — Le Parcours du Rêve au Souvenir, poèmes. Paris, Fasquelle, 1895, in-18. — Les Hortensias bleus, poèmes. Paris, Fasquelle, 1896, in-18. (Les exemplaires de luxe de cette édition portent une couverture ornée d'une eau-forte d'Helleu.) Le même, éd. définitive, avec un portrait de l'auteur, d'après une peinture de Laszlô. Paris, Richard, 1906, gr. in-8. -Roseaux Pensants, prose. Paris, Fasquelle, 1897, in-18. — Apollon aux

;

lanternes (Versailles). Paris, Aux bureaux de la « Nouvelle Revue », 1898, in-8. — Autels privilégiés, prose. Paris, Fasquelle, 1899, in-18. — Les Perles Rouges, quatre-vingt-treize sonnets. Paris, Fasquelle, 1899, in-18. Le même, illustré de quatre eaux-fortes de Alb. Besnard. Paris, Fasquelle, 1899, in-8). — Pays des aromates, Commentaire descriptif d'une collect. d'objets relatifs aux parfums, suivi d'une nomenclature des pièces qui la composent, ainsi que du catalogue d'une bibliothèque attenante, orné d'un portrait. Paris, Floury, 1900, in-8. - Les Paons, poèmes, couvert. de Lalique. Paris, Fasquelle, 1901, in-18. - Prières de tous, huit dizaines d'un chapelet rythmique, dessins de Mme Madeleine Lemaire. Paris, Maison du Livre, 1902, in-8. — Musée rétrospectif de la classe 90, pariumerie (Matières premières, matériel, procédés et produits) à l'Expos. univers. internat. de 1900, etc. Rapport de M. le comte Robert de Montesquiou. Saint-Cloud, Imprim. Belin fr., 1903, gr. in-8, fig. - Professionnelles beautés, prose. Paris, Juven, 1905, in-18. — Altesses Sérénissimes. prose. Paris, Juven, 1907, in-18.

PRÉFACE. - John W. Harding : La Porte du baiser, trad. de l'anglais,

par Frédéric Boutet. Paris, Carrington, 1904, in-18.

En préparation. — Chants de Cygnes, poèmes. — Les Turquoises Mortes, « un poème complémentaire des précédents et dans lequel sera de nouveau abordé chacun de leurs sujets ». — Les Quarante Bergères recueil de portraits satiriques, et Passiflora, un court poème qui retrace, poétiquement le « pathétique récit des deraiers jours d'une jeune Dame Amie ». Nouveaux recueils d'Essais presque entièrement terminés : Assemblée de Notables, Deux Triptyques, Tiarés et Diadémés.

M. de Montesquiou fait imprimer un Livre sur l'Amitié, qui lui est ins-

piré par la perte du compagnon de ses travaux et de sa vie.

Il rédige aussi des Mémoires, qui paraîtront sous le titre de Mnémo-

Enfin, en cours de publication, la réimpression transformée des sept poèmes déjà édités. Les deux premiers volumes de cette réimpression ont paru Paris chez Richard, l'un en 1906 et l'autre en 1907. (Voyez Les Hortensias bleus et Les Chauves-Souris).

Poèmes mis en musique. — Les Chauves-souris, six mélodies de M. Léon Delafosse sur des poésies de M. R. de Montesquiou. Paris, Heugel, 1895, gr. in-8; Quintette de fleurs, poésie de M. R. de Montesquiou, musique de

M. Léon Delafosse. Paris, Heugel, 1897, in-fol., etc.

A CONSULTER. - Paul Acker : Petites confessions. Visites et portraits. Paris, Fontemoing, 1903, in-8. - Adolphe Brisson: La Comédie littéraire. Paris, A. Colin, 1895, in-18. — Remy de Gourmont : Le Livre des Masques. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. - V. Thompson: French Portraits (Being appreciations of the writers of Young

France), Boston, Richard, G. Badge et Co., 1900, in-8.

Henry Bataille: Robert de Montesquiou. La Vogue (nouvelle série), 15 juillet 1899.— F. Coppée : Poètes. Journal, 4 juin 1896.— Gaston Deschamps: Jeux Floraux. Le Temps, 21 janvier 1894. — Anatole France: Le comte Robert de Montesquiou. Le Temps, 13 novembre 1892. - Louis Ganderax: Un Poète. Gaulois, 17 août 1892. — Pierre Loti: Le Chemin de Damas d'un Poète. Figaro, 13 février 1907. - Oct. Mirbeau : Les Chauves-Souris. Figaro, 16 octobre 1892. — Georges Rodenbach: Un Gentilhomme de Lettres. Figaro, 6 juillet 1892. — Paul Verlaine: A propos de Desbordes-Valmore. Figaro, 8 août 1894; Le Parcours du Rêve au Souvenir. Gil Blas, 21 juillet 1895.

### Iconographie:

Bastien-Lepage: Dessin (Cercle Volney). — Boldini: Portrait d'I'huile (Expos. de la Soc. nationale des Beaux-Arts, 1898). — Lucien Doucet: Portrait grandeur nature, à l'huile, 1879 (Salon des Artistes Français, 1879, puis Exposition Universelle, 1889). — A. de la Gandara: Dessin (Exposition de la Société nationale des Beaux-arts, 1894). — Laszlò: Portrait à l'huile, 1906, reprod. en tête de l'éd. des Hortensias bleus, publiée en 1906. — F. Vallotton: Masque, 1896, dans Le Livre des Masques, de R. de Gourmont. Paris. Soc. du Mercure de France, 1896. — Whistler: Portrait en pied, à l'huile (Exposition de la Société nationale des Beaux-Arts, 1894), reproduct. dans La Revue Illustrée, du 1er août 1894. — Autres portraits privés: Antonio de la Gandara: Dessin (1894); Claudius Popelin: Email. Albert Besnard: Eau-forte, 1899 (destinée à la 1e édition des Perles Rouges); Helleu: Pointe sèche, etc. — Albums de Henry Bataille, de Sem, de Cappiello, de Rouveyre et de Cir.

### MONSTRANCES

... puis elle cria: abricots, péches, pavis, brugnons, cerises, prunes, poires, bigarreaux, melons, muscats, pommes, oranges, citrons, groseilles, fraises, framboises, accourez à ma voix...

AULNOY.

Les étoiles sont peu visibles dans les villes, Aldébaran clignote, Arcture est partiel; Les falots rougeoyants de nos lanternes viles Eclipsent la splendeur maternelle du ciel.

L'endroit de contempler est la campagne sainte, Custode du regard solitaire et sans bruits, Où, dans le eadre obscur de la rurale enceinte, Les vergers constellés tendent leurs brûlants fruits.

Leurs grappes de clartés, leurs pulpes de lumière, Raisins mystérieux, pêches du verger pur, Dont la vendange prête et la cueillette altière Tirent la soif du cœur vers l'ivresse d'azur. Sûr lieu de savourer les récoltes profondes, De moisson éternelle, et de goûter les sucs Du berceau radieux de la treille des mondes Dont les pampres flambants ne sont jamais caducs.

Vrai seuil du rendez-vous des astres et des âmes, Quand l'œillade s'échange entre l'homme et les cieux, Où l'espalier divin à des treilles de flammes Dont les feux sont des pleurs et les grains sont des yeux.

(Les Chauves-Souris.)

### LE COUCHER DE LA MORTE

Il n'y avait point de jour où elle ne reçut à sa cour sept ou huit mille sonnets, autant d'élégies, de madrigaux et de chansons, qui étaient envoyés par tous les poètes de l'univers. Toute Belle était l'objet de la prose et de la poèsie des auteurs de son temps...

LE NAIN JAUNE.

Un jour qu'elle sentit que son cœur était las, Voyant qu'il lui faudrait mourir à cette peine, Elle fit travailler une bière d'ébène, Et disposer au fond de riches matelas.

Pour qu'ils fussent moelleux, elle les fit emplir De tous les billets doux dont on l'avait lassée; Dans la chambre on les fait apporter par brassée, Et bientôt le tapis s'en voit ensevelir.

Longtemps on en bourra les coussins de linon; Sans trêve on les tassa dans les grands sacs d'étoffe; Parfois on voyait luire, au passage, des strophes, Parfois, à la volée, on démêlait un nom.

Mais quand elle se fut de ce geste acquittée, La Belle fut plus calme, en songeant, que, ce jour, Elle aurait, pour dormir sa dernière nuitée, Un lit harmonieux de murmures d'amour.



Or, quand elle fut morte, et, sous la planche sombre, Lorsqu'on l'eut mise au lit de son cercueil soyeux, Elle entendit vibrer un cliquetis joyeux, Comme un bruit de rameaux dans un sentier plein d'ombre.

On eût dit un baiser de brise très léger Sur les feuilles du tremble aux ramures peureuses ; Un long chuchotement de choses langoureuses Que parfois des sanglots paraissaient arpèger,

Modulant des aveux, des larmes, des prières, Des adorations, des imprécations, Qui passaient sur le champ lointain des passions, Tels qu'un soupir du vent sur les roses bruyères,

Et c'étaient les espoirs et les désirs d'un jour Qui reprenaient de loin leur tendresse finie Pour tramer à la morte un lit de symphonie, Un glas délicieux, De Profundis d'amour!



Et quand les érudits et les archéologues Ouvrirent le tombeau de cette Tahoser, Ce qu'ils virent fut propre à leur faire poser L'air expérimenté de leurs allures rogues :

La Morte, par mille ans de ténèbre arrosée, Dormait sans une atteinte et sans une douleur ; En sa couche d'amour on eût dit une fleur Que de loin vivifie une ancienne rosée.

D'un effluve d'extase éternelle embaumée, Sur un tapis de mousse, immarcessible lys, Elle était, sur le bord de ses rêves pâlis, Celle qui ne meurt point, tant elle fut aimée! Mais quand du divin socle ils la firent descendre, Pour chercher du secret l'invisible filon, Ce qui reste du vol saisi d'un papillon Leur filtra dans la main, en lumineuse cendre.

21 aout... 83

(Les Ghauves-Souris.)

### LUCIFERS

Les étoiles des lys ont éclairé la plaine... Les pétales de l'astre ont éclos dans la nuit; De constellations de fleurs la route est pleine, Et de moissons de feux la voûte brille et luit.

Les anges ont baissé leurs yeux sur les prairies, Les hommes ont levé leurs yeux vers les azurs ; Et l'échange s'est vu des blanches confréries De l'étoile éthérée et du pétale pur.

Les pétales se sont envolés vers les voûtes... Les étoiles se sont éprises des humains... Et des anges aux cieux se sont trompés de routes, Et des hommes en bas ont trouvé leurs chemins.

(Le Chef des Odeurs suaves.)

#### MORTUIS IGNOTIS

Le jour des morts, chacun apporte une couronne A des parents partis, à des amis défunts; La grille du tombeau de roses s'environne Ce ne sont que lauriers, guirlandes et parfums.

Vers des seuils définis tous les pas se dirigent, Des prénoms sont tracés dans les bandeaux fleuris ; Et les stèles qui dans les frais enclos s'érigent, Pour celui-ci, pour celle-là, s'ornent d'iris.

Les regrets sont touchants de ces douleurs nommées Mais se sentir vraiment pleurer sur les os froids De ceux qu'on a chéris, rend presque parfumées Les larmes qu'on prodigue à leurs cercueils étroits.

Les vrais désespérés sont ceux qui s'acheminent Sans but et sans savoir où poser leurs cyprès ; Ceux dont les morts perdus sous terre récriminent Contre l'anonymat des pleurs et des regrets.

Pour ceux-là le champ noir a réservé son cippe Qui se dresse à son centre énigmatique et beau, Le plus mystérieux de tout ce municipe, La tombe de tous ceux qui n'ont pas de tombeau!

Le lieu de ralliement des malheurs sans boussole ; Le phare des chagrins où le deuil atterrit De ceux dont le veuvage au hasard se désole Et qui n'ont point de dalle où célébrer leur rit.

J'y vois se rassembler de modernes Electres, Dont les libations s'adressent aux lointains; Et j'y sens affluer des réserves de spectres Dont, en des pays morts, les yeux se sont éteints.

Et rien ne me saisit à l'égal de ces vagues De fleurs qu'on jette là, sans nom, aux morts sans noms ; De ces rubans unis où s'attachent des bagues, Chagrins dépareillés, mystérieux chainons

Reliant à travers les mers et par l'espace, Le survivant fidèle, aux restes exilés Des absents dont l'amour se rapatrie et passe, Ce jour-là, dans les cœurs qui les ont rappelés.

Et tout me semble étroit des concessions vaines, Des perpétuités orgueilleuses, des mots Et des titres gravés dans les marbres aux veines S'entrecroisant avec des ors et des émaux,

Lorsque je songe à ceux dont les géantes tombes Sont les glaciers, les océans, les infinis Où viennent sangloter les désespoirs des trombes Sous la rose des vents pour rosaires bénits!

(Les Hortensias Bleus. Fasquelle.)

### SOUS LES VILLOSITÉS VIOLETTES...

Sous les villosités violettes des tartres Les blancs Olympiens ont pris des tons caducs. Et, des arbres sans sève, et des plantes sans sucs L'automne qui descend les vêt comme de martres.

L'ombre et la vétusté les rouillent de leurs dartres, Ces dieux à qui les rois voulaient des airs de ducs; Et le soleil mourant qui fuse sur les stucs, Y verse les joyaux des verrières de Chartres.

Le Ciel est tout en fleurs, l'occident tout en fruits; On dirait des éclairs forgés avec des bruits, Des bouches de clairons et des rayons d'épées.

L'horizon est vraiment historique ce soir... Car dans le panier d'or du couchant on croit voir Tomber des grains saignants faits de têtes coupées!

(Les Perles Rouges. Fasquelle.)

### SERVANTE-MAITRESSE

Cette veuve de l'Astre a l'aspect de la Lune: De Phébus, fait ermite, elle est épouse et sœur; C'est par l'apothicaire, et par le confesseur, Qu'elle assoit son crédit, et fonde sa fortune,

Elle mène de front l'extase et la rancune; Nul pot-aux-roses n'a pour elle de rancœur : Elle est religieuse, et psalmodie au chœur; Elle est aussi caillette, et baisotte à la brune.

Ceinte de lis bâtards et de prude oranger,

Elle atteint de sa griffe et garde sous sa patte Les clefs du garde-meuble et du garde-manger.

Elle ne sait plus rien de l'ancien cul-de-jatte; Elle écoute les vers que Racine lui lit... Et le Soleil Couchant se couche dans son lit.

(Les Perles Rouges. Fasquelle.)

### LIS ROSE

Antoinette est an lis que l'on fauche debout. Perles dont les rubis interrompent la ligne, La blancheur est son lot, la rougeur la désigne; Une rose de France orne son marabout.

Le lait de Trianon s'empourpre à l'autre bout. La Reine voit la Mort — la Bergère se signe; Et la femme au calice enfiellé se résigne... Le lait se caille, le pleur coule, le sang bout.

Saint Denys, devançant ton martyre, y supplée: Il porte dans ses mains sa tête décollée, Et, dans sa basilique, aurait pu t'accueillir,

O Toi qui, dans tes mains, portes aussi ta tête, Rose et lis transformés en un bouquet de fête, Et que sur l'échafaud un Ange vient cueillir!

(Les Perles Rouges. Fasquelle.)

#### LOUIS DIX-SEPT

Le plus pur des Bourbons est un orphelin blême. Tendre Dauphin broyé, l'Enfant Louis Dix-Sept Humanise en ses traits l'Enfant de Nazareth, Fils de dieux et de rois qu'adopte Dieu lui-même!

Des épines, au front, lui font un diadème; Le miracle embaumé de Sainte Elisabeth En ses bras torturés a rejailli plus net; Les lis de son manteau lui servent seuls de chrême. Il porte un sceptre en fleurs, d'un air de Séraphin; Son décès discuté le fait vivre sans fin; Son sort, qui semblait dur, un mystère l'élide.

Son trépas, à jamais, demeure partiel. C'est comme un Papillon qui fuit sa chrysalide, Et dont le doux vol bleu se fond avec le Ciel.

(Les Perles Rouges. Fasquelle.)

### MON CŒUR

Mon Cœur est un Lieu sûr, tutélaire et profond; Pas un seul souvenir ne s'y fane, ou confond; J'en ai de plus anciens que ma mémoire même, Car, avant de penser, on sent très bien qu'on aime.

Mon Cœur est un Jardin, plein de rosiers meurtris, Comme, éternellement, ils paraissent fleuris, On vient pour respirer leurs parfums qui s'imprègnent... — C'est alors, seulement, qu'on s'aperçoit qu'ils saignent.

Mon Cœur est un Calice, où l'effort des douleurs Longuement exprima l'amertume des pleurs; Et quiconque appuierait sa lèvre à ce ciboire Se sentirait brûler, rien que d'oser y boire.

Mon Cœur est un Asile, où Ce qui n'a plus rien Rencontre une richesse; où retrouvent leur bien Cœux qui l'avaient laissé se déperdre, et répandre... — C'est pour cœux-là, surtout, qu'il sait se montrer tendre.

Mon Cœur est un Palais superbe et désolé Où le pas du regret qu'on n'a point consolé S'éloigne lentement en mélant sur les dalles, Le rythme des sanglots, et le bruit des sandales.

Mon Cœur est un Parvis, où sont agenouillés Et, les regards ardents, au bord des yeux mouillés, Dans une face, ensemble, et brûlante, et pâlie, Le bienfait qu'on déçoit, le pardon qu'on oublie. Mon Cœur est un Sommet solitaire et pareil A ces fidèles monts, qui gardent du soleil, Même après qu'il a fui, laissant le Ciel sans âme; Et, jusque dans la Mort, il portera ma flamme!

Mon Cœur est un Abîme, où le Passé voilé, Quand il veut y mirer son visage étoilé, Trouve toujours un peu d'eau limpide et cachée, Afin d'y refléter sa figure penchée.



# JEAN MORÉAS

### 1856

M. Jean Moréas est né à Athènes le 15 avril 1856. Il descend de deux grandes familles de la Grèce. Son aïeul paternel, Papadiamantopoulos (on sait que Moréas est un pseudonyme), mourut héroïquement au siège de Missolonghi. Son a'eul maternel Tombazis, s'illustra en brûlant, comme Canaris, les flottes turques. La Biographie Didot donne sur les Tombazis des articles très circonstancies. Le père de M. Jean Moréas, qui vit encore, fort âgé, est un jurisconsulte renommé à Athènes. Il fit longtemps autorité à la Cour de Cassation comme Procureur général. Plusieurs parents du poète brillerent ou brillent encore au jourd'hui au premier rang dans l'armée et dans le parlement helléniques. L'éducation de M. Jean Moréas, qui fit ses études à Athènes, fut toute française, Il l'a expliqué lui-même à un rédacteur du Temps : « J'ai eu pour gouvernante une femme de goût, très instruite, la tante de M. Dumény, l'acteur connu. C'est avec vos poètes que j'ai passé les moments les plus agréables de ma première jeunesse, je les lisais sans trêve, je n'avais pas encore atteint ma dixième année que je m'étais déjà promis de chanter comme eux sur une lyre française. Les dieux ont exaucé mes yœux. Lorsque, au lendemain de la guerre, je quittai mon pays pour venir en France, je laissai à Athènes une bibliothèque de deux mille volumes, œuvres de presque lous les poètes de la Renaissance et de nos meilleurs classiques. A Paris, je suivis vaguement les cours de l'Ecole de droit; mon père, élève de Savigny, me destinait à la magistrature. Mais je m'abandonnai au démon de la poésie et fréquentai les cercles artistiques et littéraires du quartier Latin, entre autres les fameux Hydropathes. Il faut que jeunesse se passe. Les bords de la Seine m'avaient conquis au point que je ne pus vivre à Athènes à mon retour chez les miens, après trois ans de séjour ici. Je revins à la hâte me fixer à Paris, et de vingt ans je n'ai plus revu la Grèce. Mon dernier voyage remonte à 1807, au moment de la guerre contre la Turquie, » Auparavant, M. Jean Moréas avait visité Francfort, Heidelberg, Stuttgard, Genève, le Rhin et l'Italie. M. Jean Moréas débuta en 1882 à La Nouvelle Rive Gauche, petit journal qui prit dans la suite le nom de Lutèce (6 avril 1883) et il publia sa première œuvre; Les Surtes. en décembre 1884. L'influence de Baudelaire et de Verlaine se retrouvait dans ces poèmes, mais quelque chose aussi de très personnel dans la nouveauté des rythmes et des notations. Les Surtes furent suivies en 1886 d'un nouveau recueil : Les Cantilènes. On était alors au début du mouvement symboliste, et M. Jean Moréas, qui en était l'un des chefs, publia dans le Supplément du Figaro (18 septembre 1886) un manifeste assez retentissant, dans lequel il formulait l'esthétique de la nouvelle école poétique et prenait sa défense, y montrant, au dire de M. Anatole France, « plus de curiosité d'art et de forme que d'esprit critique et de philosophie ». En 1891, M. Jean Moréas publia Le Pèlerin passionné, l'ouvrage qui établit solidement sa réputation de poète. A cette époque, il venait de fonder l'Ecole Romane, ayant pour disciples MM. Maurice du Plessys, M. Raymond de La Tailhède, M. Ernest Raynaud et M. Charles Maurras, et les poèmes du Pèlerin passionné étaient précédés d'un nouveau manifeste dans lequel M. Jean Moréas tentait une justification des audaces de son groupe. Poèmes et manifeste furent loin de passer inapercus de la critique. « Il (M. Jean Moréas) est nourri de nos vieux romans de chevalerie, écrivit à ce sujet M. Anatole France, alors critique littéraire au Temps, et il semble ne vouloir connaître les dieux de la Grèce antique que sous les formes affinées qu'ils prirent sur les bords de la Seine et de la Loire, au temps où brillait la Pléiade. Il fut élevé à Marseille et, sans doute, il ranime, en les transformant, les premiers souvenirs de son enfance quand il nous peint, dans le poème initial du Pèlerin passionné, un port du Levant, tout à fait dans le goût des marines de Vernet et où l'on voit « de grands vieillards qui travaillent aux felouques, le long des môles et des quais ». Mais Marseille, colonie grecque et port du Levant, ce n'était pas encore pour M. Jean Moréas la patrie adoptive, la terre d'élection. Son vrai pays d'esprit est plus au nord; il commence là où l'on voit des ardoises bleues sous un ciel d'un gris tendre et où s'élèvent ces joyaux de pierreries sur lesquels la Renaissance a mis des figures symboliques et des devises subtiles. M. Jean Moréas est une des sept étoiles de la nouvelle Pléiade. Je le tiens pour le Ronsard du symbolisme... M. Jean Moréas, qui est philologue et curieux de langage, n'invente pas un grand nombre de termes; mais il en restaure beaucoup, en sorte que ses vers, pleins de vocables pris dans les vieux auteurs, ressemblent à la maison gallo-romaine de Garnier, où l'on voyait des fûts de colonnes antiques et des débris d'architraves. Il en résulte un ensemble amusant, mais bizarre et confus. Paul Verlaine l'a appelé:

Routier de l'époque insigne, Violant des villanelles.

« Et il est vrai qu'il est de l'époque insigne et qu'il semble toujours habillé d'un pourpoint de velours. Je lui ferai une autre querelle. Il est obscur. Et l'on sent bien qu'il n'est pas obscur naturellement. Tout de suite, au contraire, il met la main sur le terme exact, sur l'image nette, sur la forme précise. Et pourtant il est obscur. Il l'est parce qu'il veut l'être; et, s'il le veut, c'est que son esthétique le veut. Au reste, tout est relatif; pour un symboliste, il est limpide...

« En définitive, M. Jean Moréas est plutôt un auteur difficile. Du moins il n'est point banal, cet Athénien mignard, épris d'archaismes et de nouveautés, qui combine étrangement dans ses vers le pédantisme élégant de la Renaissance, le joli mauvais goût du style rocaille et le vague inquiétant de la poésie décadente. » C'était aussi l'époque où M. Charles Maurras, le critique de l'Ecole Romane, dépeignait ainsi son fondateur : « On rencontre communément M. Jean Moréas sur le boulevard Saint-Michel, l'hiver dans les cafés hospitaliers au retentissement des poètes, l'été sur les terrasses, bonnement exposé à la curiosité du passant. A guelque heure du jour que vous l'abordiez, il travaille : je veux dire qu'il fait des vers ou qu'il en récite. D'une belle voix de gorge, où les muettes s'accentuent de sorte bizarre, il aggrave les strophes de Ronsard et de la Fontaine, de Thibaut de Champagne et d'Alfred de Vigny; et, au frémissement paisible de sa lèvre, tout le monde comprend que M. Moréas se sent parfaitement heureux. Il a trouvé le souverain bien. » Dans Le Pèlerin passionné, M. Jean Moréas usait du vers libre, un vers libre très modéré, qui gardait par son ordonnance et sa cadence tout le rythme de l'alexandrin, mais auquel il n'a pas moins renoncé depuis. « J'ai abandonné le vers libre, a-t-il dit un jour, m'étant aperçu que ses effets étaient uniquement matériels et ses libertés illusoires. La versification traditionnelle a plus de noblesse, plus de sûreté, tout en permettant de varier à l'infini le rythme de la pensée et du sentiment; mais il faut être bon ouvrier. »

Toutes ces choses, d'ailleurs, l'Ecole romane, Le Pèlerin passionné, le vers libre, ses Lettres et ses Manifestes, sont aujourd'hui pour M. Jean Morras du passé, un passé dont il sourit, dépris des témérités et des innovations de sa jeunesse. « Ces choses ne me regardent plus, a-t-il dit dans une récente enquête littéraire. Cependant, je ne renie point l'Ecole romane. Le mot a pu très bien prêter à quelque confusion, mais l'idée était substantielle. Mon instinct n'a-

vait pas tardé à m'avertir qu'il fallait revenir au vrai classicisme et à la vraie antiquité, ainsi qu'à la versification traditionnelle la plus sévère. Et en plein triomphe symboliste, je me séparai courageusement de mes amis, qui m'en gardèrent longtemps rancune. Aujourd'hui, j'ai le plaisir de constater que tout le monde revient au classique et à l'antique. » C'est de ce retour à la tradition, et de la solitude et du recueillement où M. Jean Moréas se retira après la publication de quelques autres recueils de poèmes : Autant en emporte le vent et Eriphyle, que sont nées Les Stances, qui sont son chefd'œuvre et peut-être un chef-d'œuvre et dont on a pu dire avec raison qu'il s'y « élève à une austérité stoïcienne qui rappelle Vigny », - et que ces vers « par l'ampleur de leur harmonie, la sévérité du style, l'élévation du sentiment philosophique, sont égaux à ceux des plus grands maîtres ». - « La forme est admirable, a écrit notamment M. Emile Faguet, d'une pureté absolument classique, avec le goût des images justes et le don de les trouver toujours sans effort. C'est une des manifestations « d'âme poétique » les plus extraordinaires que nous ayons vues depuis des années et des années.» Pour tout dire, M. Jean Moréas nous a montré que la maturité est le plus bel âge du poète. M. Jean Moréas a également publié de petits livres de voyages, de souvenirs, d'impressions littéraires : Le Voyage en Grèce, Feuillets, Paysages et Sentiments, réunis aujourd'hui en un seul volume : Esquisses et Souvenirs, et un recueil de contes : Contes de la Vieille France, récits tirés de notre vieille littérature et traduits par lui dans leur simplicité originale, en une langue belle et sobre. Il n'est personne également qui ne connaisse l'Iphigénie qu'il a écrite d'après Euripide. Représentée pour la première fois au Théâtre d'Orange en 1903 et reprise à l'Odéon en 1905, Iphigénie a été jouée depuis sur plusieurs théâtres de France et d'étranger, notamment à Athènes, au Théâtre royal et au Stade, et on ne saurait trop souhaiter que la Comédie Française, il en est question depuis longtemps - se décide enfin à l'accueillir.

M. Jean Moréas est officier de la Légion d'honneur. Il a collaboré à La Nouvelle Rive gauche; à Lutèce (1883-1885), à La Vogue (1886, et nouvelle série 1899), à La Revue Indépendante (1887, 1888, 1895), à La Wallonie (1890), à L'Evènement, au Figaro, à L'Echo de Paris, à La Plume (1898-1899), à Cosmopolis (1897). L'Hémicycle, La Volonté, Le Mercure de France, Le Temps, La Renaissance latine, L'Ermitage. Il collabore actuellement à La Gazette de France et à Vers et Prose.

# Bibliographie:

LES CEUVEES. — Les Syrtes, poésies. Paris, [Imprim, Léo Trézenik], 1884, in-18. (Réimpressions: Les Syrtes, 1883-1884. Paris, L. Vanier, 1892, in-18.

Premières poésies, 1883-1886. Les Syrtes. Les Cantilènes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18). - Les Cantilènes, poésies. Paris, L. Vanier, 1886, in-18. (Réimpressions : Les Cantilènes, 1883-1886. Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1897, in-18. Il existe des exemplaires avec une couverture en couleurs de Sofici; Premières poésies, 1883-1886. Les Syrtes. Les Cantilènes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18). — Le Thé chez Miranda, roman [en collaboration avec Paul Adam]. Paris, Tresse et Stock, 1886, in-18. — Les Demoiselles Goubert, roman | en collaboration avec Paul Adam]. Paris, Tresse et Stock, 1887, in-18. — Les Premières armes du Symbolisme [Lettres et Manifeste]. Paris, L. Vanier, 1889, in-18. -Le Pèlerin passionné, poésies. Paris, L. Vanier, 1891. (Réimpressions : Le Pèlerin passionné, éd. refondue et augmentée. Paris, L. Vanier, 1893, in-18; Poésie, 1886-1896. Le Pèlerin passionné, etc. Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1898, in-18; Poèmes et Sylves, 1886-1896. Le Pèlerin passionné, etc. Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18). - Autant en emporte le vent. Paris, L. Vanier, 1893, in-18. - Eriphyle, poème suivi de Quatre Sylves. Paris, Bibliothèque Artistique et littéraire, 1894, in-8. (Réimpressions : Poésies, 1886-1896, etc. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1898, in-18; Poèmes et Sylves, etc., Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18). Poésies, 1886-1896 [Le Pèlerin passionné. Enone au clair visage et Sylves. Eriphyle et Sylves nouvelles]. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1898, in-18. — Jean de Paris (texte rajeuni). Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1898, in-18. - Les Stances, poésies (ler et IIe livres), fac-simile du manuscrit. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1899, in-folio (tirage sur Chine, précédé du portrait du Poète par Antonio de la Gandara). - Les Stances (III., IV., V. et VI. livres). Paris, éd. de La Plume, 1901, in-16. - Feuillets Paris, éd. de La Plume, 1902, in-8.-Le Voyage de Grèce, Paris, éd. de La Plume, 1902, in-8. — Iphigénie, tragédie en cinq actes [représentée pour la première fois à Orange, sur le Théâtre Antique, le 24 août 1903, et à Paris, sur la scène de l'Odéon, le 10 décembre 1903, par les artistes de la Comédie Française et de l'Odéon]. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — Contes de la Vieille France. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — Les Stances (les VI livres complets). Paris, éd. de La Plume, 1905, in-16. (Réimpression : Les Stances, les VI livres complets) portr. de l'auteur, en héliogr. d'après le crayon d'A. de la Gandara. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18). — Paysages et Sentiments. Paris, E. Sansot, 1906, petit in-12. - Premières Poésies, 1883-1886 (Les Syrtes. Les Cantilènes). Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18. - Poèmes et Sylves, 1886-1896 (Le Pèlerin passionné, Enone au clair visage. Eriphyle. Sylves). Paris, Soc. du Mercure de France. 1907, in-18. — Esquisses et souvenirs (Paysages et sentiments. Feuillets. Le Voyage de Grèce). Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18.

On trouve, de plus, des vers de M. Jean Moréas (Sylves, etc.) dans Le Premier Livre Pastoral, de Maurice du Plessys (Paris, Léon Vanier, 1892, in-18), dans les Etudes Lyriques suivies du Premier Livre Pastoral, du même auteur (Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1896, in-16), ans Le Bocage, d'Ernest Raynaud (Bibliothèque artistique et littéraire, 1895, in-18).

Poèmes mis en musique. — Des poésies de M. Jean Moréas ont été mises en



musique par MM. Pierre de Bréville, Gaston Dubreuille, Ernest Chausson, Gabriel Fabre, Reynaldo Habn, Henri Quittard, Louis de Serres, etc.

A CONSULTER. - André Beaunier : La Poésie nouvelle. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — W. G. G. Byvanck : Un Hollandais à Paris en 1891. Paris, Perrin, 1892. - Gabrielle Delzant : Lettres, 1874-1903, publiées par Louis Loviot. Paris, Hachette, 1906, in-18, p. 193. -Emile Faguet : Propos de théâtre. Paris, Soc. d'imprimerie et de librairie, s. d. [1905], in-18. — Anatole France : La Vie littéraire (4º série). Paris, Calmann-Lévy, 1892. — Jean de Gourmont : Jean Moréas, biographie critique, illustrée d'un portrait et d'un autographe, suivie d'opinions et d'une bibliographie par Ad. v[an] B[ever]. Paris, Sansot, 1905, in-18. — R. de Gourmont : Le Livre des Masques. Paris, Soc. du Mercure de France 1896, in-18; Promenades littéraires. Paris, Soc. du Mercure de France. 1905, in-18. - J. Huret : Enquête sur l'Evolution littéraire. Paris, Charpentier, 1891, in-18. - Bernard Lazare: Figures Contemporaines. Paris. Perrin, 1895, in-18. — Georges Le Cardonnel et Charles Vellay: La Littérature contemporaine, 1905. Opinions des écrivains de ce temps. Paris. Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — Ch. Maurras : Jean Moréas. Paris, Plon, 1891, in-18. - Catulle Mendès: Rapport sur le Mouvement poétique français de 1867 à 1900. Paris, Imprimerie Nationale, 1902, in-8, et Fasquelle, 1903, in-8. - L.-G. Mostrailles : Têtes de Pipes. Paris, Vanier, 1885, in-8. - Hugues Rebell : Notice, dans Les Portraits du prochain siècle. Paris, Girard, 1894, in-18. - Adolphe Retté : Le Symbolisme. Anecdotes et souvenirs. Paris, Messein, 1903, in-18. - Christian Rimestad: Fransk Poesi i det Nittende Aarhundrede. Kobenhavn, Schubotheske. 1905, in-8. - D. de Roberto: Poeti franç. contempor. Milan, Gogliati, 1901, in-18. - R. de Souza: La Poésie populaire et le lyrisme sentimental. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18. — J. Tellier: Nos Poètes. Paris, Despret, 1888, in-18. — V. Thompson: French Portraits (Being appreciations of the writers of young France), Boston, Richard, G. Bodger et Co, 1900, in-8. - A. G. Van Hamel: Het letterkundig leven van Frankuk. Amsterdam, Van Kampen en zoon, 1907, III, in-8. - E. Vigié-Lecocq: La Poésie contemporaine, 1884-1896. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — A. Gilbert de Voisins: Sentiments. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — Emil Zilliacus : Den Nyare franska Poesin och antiken. Helsingfors, 1905, Aktiebolaget Handelstryckeriet, in-18. L.-N. Baragnon : Iphigénie de Jean Moréas. Théatre d'Orange. L'Art du Théâtre, octobre 1903. - Maurice Barrès : Jean Moréas symboliste. Figaro, 25 décembre 1890. - Dauphin Meunier : Remarques sur l'Iphigénie de Jean Moréas. Revue Latine, 25 janvier 1904. - Félix Fénéon : Jean Moréas (Les Hommes d'aujourd'hui). Paris, Vanier, s. d. — Ernest Gaubert: Chronique des spectacles en plein air. Revue Universelle, 15 septembre 1903. — Camille Mauclair: Les Modernes Athéniens: Jean Moréas. Revue Indépendante, juillet 1891. — Ch. Maurras: Littérature. Revue littéraire. Revue Encyclopédique, 23 janvier 1897 et 22 janvier 1898. - T. S. Perry: The Latest literary Fashion in France (illustré). The Cosmopolitan, New-York, juillet 1892. - Ernest Raynaud: Notices littéraires. Jean Moréas. Mercure de France, mars 1891. - Hugues Rebell : La Poésie française. L'Ermitage, septembre 1893. (Voir en outre le ne de la Plume du 1ºº janv. 1891, consacré au Symbolisme de Jean Moréas.)

# Iconographie:

Ir.-A. Cazals: Paul Verlaine et Jean Moréas. Dessin-charge. Messager français, 1891, et La Plume (numéro consacré à Paul Verlaine), 1er février 1896; Composition d l'aquarelle (original app. à l'artiste), couverture de La Plume (numéro consacré à Paul Verlaine), 1er février 1896; Verlaine et Moréas. Affiche de la 7º Exposition des Cent. Collection de La Plume. Paris, septembre 1894); Du même : Suite de Croquis inédits, 1891 (app. à l'artiste). - E. Cohl : Document photographique, tiré pour Les Têtes de Pipes de G. Mostrailles. Paris, L. Vanier, 1895, in-8; Portrait-charge (Les Hommes d'aujourd'hui). Paris, L. Vanier, s. d., reproduit dans l'Emporium, novembre 1904. - D. Estoppey: Pastel et dessin d la plume, reproduit dans La Vogue, 13 mai 1886. - A. de la Gandara: Portrait, 1883, peinture à l'huile (non signée); Portrait au crayon (app. à M. Jean Moréas). Exposition de la Société Nationale des Beaux-Arts, 1899, reproduit en frontispice dans l'édition de luxe des Stances. Paris, 1899, dans L'Art du Théâtre, octobre 1903 et dans l'édition des VI livres des Stances publiée en 1906. -Paul Gauguin : Portrait au crayon, 1891, reproduit dans le numéro de La Plume consacré au Symbolisme de Jean Moréas. - André Rouveyre . 150 Caricatures théatrales (texte de Nozière et B. Lajeunesse). Paris, Albin Michel, 1904, in-18; Carcasses divines, portr. et monographies dessinés, Paris, J. Bosc, 1907, in-4. - Félix Vallotton : Masque, dans Le Livre des Masques, de R. de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896.

### ACCALMIE

I

Lorsque sous la rafale et dans la brume dense, Autour d'un frêle esquif sans voile et sans rameurs, On a senti monter les flots pleins de rumeurs, Et subi des ressacs l'étourdissante danse,

Il fait bon sur le sable et le varech amer S'endormir doucement au pied des roches creuses, Bercé par les chansons plaintives des macreuses, A l'heure où le soleil se couche dans la mer.

### II

Que l'on jette ces lys, ces roses éclatantes, Que l'on fasse cesser les flûtes et les chants Qui viennent raviver les luxures flottantes A l'horizon vermeil de mes désirs couchants. Oh! ne me soufflez plus le muse de votre haleine, Oh! ne me fixez pas de vos yeux fulgurants, Car je me sens brûler, ainsi qu'une phalène, A l'azur étoilé de ces flambeaux errants.

Oh! ne me tente plus de ta caresse avide, Oh! ne me verse plus l'enivrante liqueur Qui coule de ta bouche — amphore jamais vide — Laisse dormir mon cœur, laisse mourir mon cœur.

Mon cœur repose, ainsi qu'en un cereueil d'érable, Dans la sérénité de sa conversion ; Avec les regrets vains d'un bonheur misérable, Ne trouble pas la paix de l'absolution. (Les Syrtes.)

### PARMI LES MARRONNIERS

Parmi les marronniers, parmi les Lilas blancs, les lilas violets, La villa, de houblon s'enguirlande, De houblon et de lierre rampant, La glycine, des vases bleus, pend; Des glaïeuls, des tilleuls de hollande.

Chère main aux longs doigts délicats, Nous versant l'or du sang des muscats, Dans la bonne fraîcheur des tonnelles, Dans la bonne senteur des moissons, Dans le soir, où languissent les sons Des violons et des ritournelles.

Aux plaintifs tintements des bassins, Sur les nattes et sur les coussins : Les paresses en les flots des tresses, Dans la bonne senteur des lilas Les soucis adoucis, les eœurs las Dans la lente langueur des caresses.

(Les Syrtes.)

**.** 

#### REMEMBRANCES

D'où vient cette aubade câline Chantée — on eût dit — en bateau, Où se mêle un pizzicato De guitare et de mandoline?

Pourquoi cette chaleur de plomb Où passent des senteurs d'orange, Et pourquoi la séquelle étrange De ces pèlerins à froc blond?

Et cette Dame, quelle est-elle, Cette Dame que l'on dirait Peinte par le vieux Tintoret Dans sa robe de brocatelle?

Je me souviens, je me souviens: Ce sont des défuntes années, Ce sont des guirlandes fanées, Et ce sont des rêves anciens!

(Les Syrtes.)

# VOIX QUI REVENEZ ...

Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix: Refrains exténués de choses en allées, Et sonnailles de mule au détour des allées, — Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

Flacons, et vous, grisez-nous, flacons d'autrefois: Senteurs en des moissons de toisons recélées, Chairs d'ambre, chairs de musc, bouches de giroflées. — Flacons, ô vous, grisez-nous, flacons d'autrefois.

En ce matin d'hiver et d'ombre, l'alouette, En ce matin d'hiver, l'alouette est muette. — Voix qui revenez, bercez-nous, berceuses voix.

Les lys sont coupés dans le jardin, et les roses,

Et les iris au bord des eaux, des eaux moroses.

— Flacons, ô vous, grisez-nous, flacons d'autrefois.

(Les Cantilènes.)

#### LE RUFFIAN

Je ne suis pas laide et je suis riche; je saurai vous aimer et me montrer reconnaissante.

I

Dans le splendide écrin de sa couche écarlate
De ses trente-deux dents l'émail luisant éclate.
Ses cheveux, pour lesquels une Abbesse l'aima
Jadis très follement, calamistrés en boucles,
Tombent jusqu'à ses yeux — féeriques escarboucles —
Et ses cils recourbés semblent peints de çurma.

### II

Sa main de noir gantée à la hanche campée, Avec sa toque à plume, avec sa longue épée, Il passe sous les hauts balcons indolemment. Son pourpoint est de soie, et ses poignards superbes Portent sur leurs pommeaux, parmi l'argent en gerbes, La viride émeraude et le clair diamant.

#### Ш

Dans son alcôve où l'on respire les haleines Des bouquets effeuillés, les fières châtelaines, Sous leur voile le front de volupté chargé, Entassent les joyaux, les doublons et les piastres Pour baiser ses yeux noirs vivants comme des astres Et sa lèvre pareille au bétail égorgé.

### IV

Ainsi, beau comme un dieu, brave comme sa dague, Ayant en duel occis le comte de Montague, Quatre neveux du pape et vingt condottieri, Calme et la tête haute il marche par les villes, Traînant à ses talons des amantes serviles Dont l'âme s'est blessée à son regard fleuri.

(Les Cantilènes.)

### L'INVESTITURE

Nous longerons la grille du parc, A l'heure où la Grande Ourse décline; Et tu porteras — car je le veux — Parmi les bandeaux de tes cheveux La fleur nommée asphodèle.

Tes yeux regarderont mes yeux; A l'heure où la Grande Ourse décline. — Et mes yeux auront la couleur De la fleur nommée asphodèie.

Tes yeux regarderont mes yeux, Et vacillera tout ton être, Comme le mythique rocher Vacillait, dit-on, au toucher De la fleur nommée asphodèle.

(Poésies, 1886-1896: Le Pèlerin Passionné..

#### UNE JEUNE FILLE PARLE

Les fenouils m'ont dit: Il t'aime si Follement qu'il est à ta merci; Pour son revenir va t'apprêter. — Les fenouils ne savent que flatter! Dieu ait pitié de mon âme.

Les pâquerettes m'ont dit: Pourquoi Avoir remis ta foi dans sa foi? Son cœur est tanné comme un soudard. -- Pâquerettes, vous parlez trop tard! Dieu ait pitié de mon âme. Les sauges m'ont dit: Ne l'attends pas, Il s'est endormi dans d'autres bras. — O sauges, tristes sauges, je veux Vous tresser toutes dans mes cheveux... Dieu ait pitié de mon âme.

(Poésies, 1886-1896: Le Pèlerin Passionné.)

#### CONTRE JULIETTE

Pour vous garder de mal empire, Pennons d'Amour et gonfalon, Je vous donnai ma chevelure Couleurs des flots sous l'Aquilon.

Boucliers aux tendres devises, Ecus de pleine loyauté, Je vous donnai mes fiers yeux contre Votre propre vulgarité.

Coupe de mélodie et baume, Afin de vous extasier Je vous donnai ma bouche vive, Telles les roses au rosier.

Dames d'atour et chambrières Attentives à votre arroi, Je vous donnai mes mains plus nobles Que la couronne au front d'un roi.

Et je vous donnai — ho! prodigue – Et je vous donnai par monceaux, Tous les trésors de ma pensée Comme des perles aux pourceaux.

(Le Pèlerin Passionné.)

### ÉGLOGUE A PAUL VERLAINE

Pour avoir tant essoufflé des cornemuses Criardes, au fredon têtu, D'une mauve guide cent brebis camuses Ménalqu'de superbe vêtu.

Maint bélier, et la profitable génisse
Qui nourrit ses deux nouveau-nés,
Ornent l'étable de Mopse, si très nice
A dire les chants alternés.

Thyrsis se rengorge d'une coupe ouvrée Des mains du noble Alcimédon; Batte, opprobre de la montagne sacrée, D'un laurier de brigue eut guerdon.

A toi, l'honneur des Lybéthrides agrestes, Abreuvé des parlantes eaux, Il ne sied prix que du son de tes doigts prestes Sus les disparates roseaux,

Divin Tityre, âme légère! comm'houppe De mimalloniques tymbons; Divin Tityre, âme légère! comm'troupe De satyreaux ballant par bonds.

(Le Pèlerin Passionné.)

# QUE FAUDRA-T-IL A CE CŒUR...

Que faudra-t-il à ce cœur qui s'obstine; Cœur sans souci, ah, qui le ferait battre! Il lui faudrait la reine Cléopâtre, Il lui faudrait Hélie et Mélusine, Et celle-là nommée Aglaure, et celle Que le Soudan emporte en sa nacelle.

Puisque Suzon s'en vient, allons Sous la feuillée où s'aiment les coulombs.

Que faudra-t-il à ce cœur qui se joue ; Ce belliqueur, ah ! qui ferait qu'il plie ! Il lui faudrait la princesse Aurélie, Il lui faudrait Ismène dont la joue Passe la neige et la couleur rosine Que le matin laisse sur la colline.

Puisque Alison s'en vient, allons Sous la feuillée où s'aiment les coulombs.

(Le Pélerin Passionné.)

### SŒUR DE PHÉBUS CHARMANTE

Sœur de Phébus charmante, Qui veille sur les flots, je pleure et je lamente, Et je me suis meurtri avec mes propres traits. Qu'avais-je à m'enquérir d'Eros, fils de la terre! Eros, fils de Vénus, me possède à jamais.

Guidant ta course solitaire, Lune, tu compatis à mon triste souci. O Lune, je le sais, non, tu n'as pas, vénale, A Pan barbu livré ta couche virginale,

Mais les feux doux-amers te renflammant aussi Par les yeux d'un berger dans sa jeunesse tendre, Sur le mont carien tu as voulu descendre. De ta douce lueur, ô Phébé, favorise

Ma plaintive chanson qu'emporte au loin la brise, Et fais que mes soupirs, de l'écho répétés, Etonnent la frayeur des antres redoutés.

(Poèmes, 1886-1896: Enone au clair visage.)

### L'AUTOMNE ET LES SATYRES

Hier j'ai rencontré dans un sentier du bois Où j'aime de ma peine à rêver quelquesois, Trois satyres amis : l'un une outre portait Et pourtant sautelait, le second secouait Un bâton d'olivier, contresaisant Hercule. Sur les arbres dénus, car automne leur chef A terre a répandu, tombait le crépuscule. Le troisième satyre, assis sur un coupeau, De sa bouche approcha son rustique pipeau, Fit tant jouer ses doigts qu'il en sortit un son Et menu et enflé, frénétique et plaisant; Lors ses deux compagnons, délivres se faisant, De l'outre le premier et l'autre du bâton, Dansèrent, et j'ai vu leurs pieds aux jambes tortes, Qui, alternés, faisaient voler les feuilles mortes.

(Poèmes, 1886-1896 : Sylves.)

### LA PLAINTE D'HYAGNIS

Substance de Cybèle, ô branches, ô feuillages, Aérien berceaux des rossignols sauvages, L'ombre est déjà menue à vos faîtes rompus, Languissants vous pendez et votre vert n'est plus. Et moi je te ressemble, automnale nature, Mélancolique bois où viendra la froidure.

Je me souviens des jours que mon jeune printemps Ses brillantes couleurs remirait aux étangs, Que par le doux métier que je faisais paraître Dessus les chalumeaux, Je contentais le cœur du laboureur champêtre Courbé sur ses travaux.

Mais la Naïade amie, à ses bords que j'évite, Hélas l ne trouve plus l'empreinte de mes pieds, Car c'est le pâle buis que mon visage imite, Et cette triste fleur des jaunes violiers. Chère flûte, roseaux où je gonflais ma joue, Délices de mes doigts, ma force et ma gaîté, Maintenant tu te plains: au vent qui le secoue Inutile rameau que la sève a quitté.

(Poèmes, 1886-1896 : Sylves nouvelles.)

### STANCES

Les roses que j'aimais s'effeuillent chaque jour, Toute saison n'est pas aux blondes pousses neuves; Le zéphir a soufflé trop longtemps; c'est le tour Du cruel Aquilon qui condense les fleuves.

Vous faut-il, Allégresse, enfler ainsi la voix Et ne savez-vous point que c'est grande folie, Quand vous venez sans cause agacer sous mes doigts Une corde vouée à la Mélancolie?



Ne dites pas: la vie est un joyeux festin; Ou c'est d'un esprit sot ou c'est d'une Ame basse. Surtout ne dites point: elle est malheur sans fin, C'est d'un mauvais courage et qui trop tôt se lasse.

Riez comme au printemps s'agitent les rameaux, Pleurez comme la bise ou le flot sur la grève, Goûtez tous les plaisirs et souffrez tous les maux Et dites: c'est beaucoup et c'est l'ombre d'un rêve.



Les morts m'écoutent seuls, j'habite les tombeaux. Jusqu'au bout je serai l'ennemi de moi-même. Ma gloire est aux ingrats, mon grain est aux corbeaux, Sans récolter jamais je laboure et je sème.

Je ne me plaindrai pas. Qu'importe l'Aquilon, L'opprobre et le mépris, la face de l'injure! Puisque quand je te touche, ô lyre d'Apollon, Tu sonnes chaque fois plus savante et plus pure?



Rompant soudain le deuil de ces jours pluvieux, Sur les grands marronniers qui perdent leur couronne, Sur l'eau, sur le tardif parterre et dans mes yeux Tu verses ta douceur, pâle soleil d'Automne.

Soleil, que nous veux-tu? Laisse tomber la fleur, Que la feuille pourrisse et que le vent l'emporte! Laisse l'eau s'assombrir, laisse-moi ma douleur Qui nourrit ma pensée et me fait l'âme forte.



Je songe aux ciels marins, à leurs couchants si doux, A l'écumante horreur d'une mer démontée, Au pêcheur dans sa barque, aux crabes dans leurs trous, A Néere aux yeux bleus, à Glaucus, à Protée.

Je songe au vagabond supputant son chemin, Au vieillard sur le seuil de la cabane ancienne, Au bûcheron courbé, sa cognée à la main, A la ville, à ses bruits, à mon âme, à sa peine.



Quand pourrai-je, quittant tous les soins inutiles Et le vulgaire ennui de l'affreuse cité, Me reconnaître enfin, dans les bois, frais asiles, Et sur les calmes bords d'un lac plein de clarté!

Mais plutôt, je voudrais songer sur tes rivages, Mer, de mes premiers jours berceau délicieux : J'écouterai gémir tes mouettes sauvages, L'écume de tes flots rafraîchira mes yeux.

Ah, le précoce hiver a-t-il rien qui m'étonne? Tous les présents d'avril, je les ai dissipés, Et je n'ai pas cueilli la grappe de l'automne, Et mes riches épis, d'autres les ont coupés.



Nuages qu'un beau jour à présent environne, Au-dessus de ces champs de jeune blé couverts, Vous qui m'apparaissez sur l'azur monotone Semblables aux voiliers sur le calme des mers ;

Vous qui devez bientôt ayant la sombre face De l'orage prochain, passer sous le ciel bas, Mon cœur vous accompagne, ô coureurs de l'espace! Mon cœur qui vous ressemble et qu'on ne connaît pas.

\*

Été, tous les plaisirs que ta saison m'apporte Comme ceux du printemps ont perdu leur attrait. Adieu, le tendre automne ! A présent, qu'à ma porte Vienne heurter l'hiver, j'ouvrirai sans regret.

Dans l'antique forêt, le vent et la cognée Sèment de l'arbre fort les rameaux à ses pieds, Et parmi les humains la juste destinée Abat à chaque coup gloire, amour, amitiés.

Moins doucement la feuille à la brise soupire, Que la branche frappée en tombant ne se plaint, Et lorsque le malheur s'exhale de la lyre, Tout autre chant n'est plus qu'un écho qui s'éteint.

Vie exécrable, ô jours, que corrompt l'amertume, Je vous surmonte encor, mais mon cœur est brisé; Et s'il a plus d'éclat, peut-être, il se consume Ce feu sombre et divin qui m'avait embrasé.

×

Grands bois, je vous verrai brillants sous un ciel d'ambre, Ou de molles vapeurs noyés; Je vous verrai si fiers quand le triste novembre Vous aura meurtris et rouillés.

Pour moi, l'amour n'est plus cette source de larmes Où je buvais avidement, Une fausse amitié me cause trop d'alarmes, Et je sais que la gloire ment. Enveloppez mon cœur dans les plis de vos ombres;
Ma muse, fille des cités,
O bois, a su garder au fond de ses yeux sombres
Le souvenir de vos beautés.

\*

Sur la plaine sans fin, dans la brise et le vent, Se dresse l'arbre solitaire, Pensif, et chaque jour son feuillage mouvant Jette son ombre sur la terre.

Les oiseaux dans leur vol viennent poser sur lui:
Sont-ils corbeaux, ramiers timides?
L'affreux lichen le ronge; îl est le sûr appui
Du faible lierre aux nœuds perfides.

Plus d'une fois la foudre et l'autan furieux Ont fracassé sa haute cime; Même il reçoit les coups de l'homme industrieux Sans s'étonner, triste et sublime.

\*

Tu souffres tous les maux et tu ne fais que rire
De ton lâche destin;
Tu ne sais pas pourquoi tu chantes sur ta lyre
Du soir jusqu'au matin.

Poète, un grave auteur dira que tu t'amuses Sans trop d'utilité; Va, ne l'écoute point: Apollon et les Muses Ont bien quelque beauté.

Laisse les uns mourir et vois les autres naître, Les bons ou les méchants, Puisque tout ici-bas ne survient que pour être Un prétexte à tes chants. \*

Quand je viendrai m'asseoir dans le vent, dans la nuit, Au bout du rocher solitaire, Que je n'entendrai plus, en t'écoutant, le bruit Que fait mon cœur sur cette terre,

Ne te contente pas, Océan, de jeter Sur mon visage un peu d'écume : D'un coup de lame alors il te faut m'emporter Pour dormir dans ton amertume.

\*

Quand reviendra l'automne avec les feuilles mortes Qui couvriront l'étang du moulin ruiné, Quand le vent remplira le trou béant des portes Et l'inutile espace où la meule a tourné,

Je veux aller encor m'asseoir sur cette borne, Contre le mur tissé d'un vieux lierre vermeil, Et regarder longtemps dans l'eau glacée et morne S'éteindre mon image et le pâle soleil.

(Les Stances.)

\*

Dépouille de l'allée où j'ai marché souvent, Feuilles mortes, tendres feuillages, Que suivait mon regard quand, portés sur le vent, Vous mêliez de l'or aux nuages;

L'Automne et sa douceur vont s'alanguir là-bas, Dans les sous-bois, le long des grèves. Et l'ancien souvenir ramènera mes pas Aux lieux où se plaisaient mes rêves.

O feuilles, que me fait, non plus que le carmin Des fleurs, votre pâle sourire ? Mon âme et la douleur sur le sombre chemin Passent et n'ont rien à se dire.

\*

La rose du jardin que j'avais méprisée A cause de son simple et modeste contour, Sans se baigner d'azur, sans humer la rosée, Dans le vase, captive, a vécu plus d'un jour,

Puis lasse, abandonnée à ses pâleurs fatales, Ayant fini d'éclore et de s'épanouir, Elle laissa tomber lentement ses pétales, Indifférente au soin de vivre ou de mourir.

Lorsque l'obscur destin passe, sachons nous taire, Pourquoi ce souvenir que j'emporte aujourd'hui? Mon cœur est trop chargé d'ombres et de mystère; Le spectre d'une fleur est un fardeau pour lui.

\*

Lorsque se lamentant comme auprès d'une tombe, Dans le creux du vallon Passait, tout vêtu d'or par la feuille qui tombe, Le tragique Aquilon,

Qu'a-t-il dit au rameau qui balançait encore Un beau fruit, une fleur, Au soleil de novembre, à la tardive aurore, A mon âme, à mon cœur?



J'allais dans la campagne avec le vent d'orage, Sous le pâle matin, sous les nuages bas; Un corbeau ténébreux escortait mon voyage, Et dans les flaques d'eau retentissaient mes pas.

La foudre à l'horizon faisait courir sa flamme Et l'Aquilon doublait ses longs gémissements; Mais la tempête était trop faible pour mon âme, Qui couvrait le tonnerre avec ses battements. De la dépouille d'or du frêne et de l'érable L'Automne composait son éclatant butin, Et le corbeau toujours d'un vol inexorable M'accompagnait sans rien changer à mon destin.

\* <sup>'</sup>

Quand de la tragique vie Se condense l'épaisseur, L'àme se sent assouvie De tendresse et de douceur.

Mais soudain la flamme brève D'un mystérieux trésor Illumine, et dans un rêve La bouche sourit encor;

Et d'espérance s'égaie Notre ancienne douleur, Comme se pare une haie Apre d'une jeune fleur.

\*

Aujourd'hui ma pensée erre sur le Céphise Et je soupire après Les pâles oliviers et la cime indécise Qu'élance le cyprès.

Mais que me font mes yeux, qu'ai-je à marquer la trace De mes pas terriens? O mon âme, ô torrent, c'est l'absence et l'espace Qui forment vos liens.



Mon cœur n'est plus le rameau tendre Qui reverdit sous le ciel bleu; Il n'est plus même cette cendre Qui couve encore un sombre feu. Mais ma blessure est si profonde, Virgile, ô Dante, mes aïeux! Que j'envelopperai le monde Dans un amour plus orgueilleux.

\*

Par ce soir pluvieux, es-tu quelque présage, Un secret avertissement, O feuille, qui me viens effleurer le visage Avec ce doux frémissement?

L'Automne t'a flétrie et voici que tu tombes, Trop lourde d'une goutte d'eau; Tu tombes sur mon front que courbent vers les tombes Les jours amassés en fardeau.

Ah! passe avec le vent, mélancolique feuille Qui donnais ton ombre au jardin! Le songe où maintenant mon âme se recueille Ouvre les portes du destin.

Ces dernières Stances n'ont paru jusqu'ici que dans le Figaro (décembre 1903) et dans la brochure de M. Jean de Gourmont: Jean Moréas, Collection des Célébrités d'aujourd'hui, Paris, Sansot, 1905.

# COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES

M=• la Comtesse Mathieu de Noailles est née à Paris. Une récente brochure de la Collèction des Gélébrités d'aujourd'hui(1) donne sur elle les renseignements biographiques suivants : « La comtesse Mathieu de Noailles descend par son père de la puissante maison valaque des Bibesco, devenus Brancovan par adoption au milieu du xixe siècle. Son grand-père Georges Bibesco, hospodar de Valachie de 1843 à 1848, avait épousé une princesse moldave de race grecque, Zoé Mavrocordato, fille adoptive du dernier des princes Bassaraba de Brancovan. Celui-ci vécut assez pour adopter également le fils aîné de Georges Bibesco et de Zoé Mayrocordato, Grégoire, à qui furent transférés tous les titres, privilèges et dignités de l'antique famille des Brancovan. La princesse actuelle de Brancovan, sa veuve. mère de Constantin de Brancovan, qui fut directeur de La Renaissance latine, et de Mmes la comtesse de Noailles et la princesse de Chimay, appartient à la famille grecque orientale des Musurus, - (originaire de l'Ile de Crète) - où la haute culture est traditionnelle. Un cardinal Musurus fut l'ami et le collaborateur d'Erasme. et l'auteur d'une recension de Platon. Le père de Mme de Brancovan, Musurus Pacha, ambassadeur de Turquie à Londres, a laissé une traduction de Dante en grec ancien... La vocation de Mme de Noailles s'affirma de très bonne heure. Vers sa dixième année elle vit venir en visite à Amphion, à quelques jours d'intervalle, un prince régnant et Frédéric Mistral. Elle vénéra, adora Mistral et négligea le prince. Dès lors son choix était fait : déjà elle s'essayait à versifier... Après avoir de 11 à 16 ans couvert de prose de volumineux cahiers, elle revint à la poésie. C'est seulement en 1901, après son mariage, qu'elle publia son premier livre, Le Cœur innombrable, depuis assez longtemps déjà achevé (couronné par l'Académie française). Puis parurent L'Ombre des Jours (1902), La Nouvelle Espérance (1903), Le Visage Emerveillé (1904), La Domi-

<sup>(1)</sup> La Comtesse Mathieu de Noailles, par René Gillouin.

nation (1905), Les Eblouissements (1907): trois romans, trois recueils de poèmes. » C'est de ces trois recueils de poèmes que sont extraits les poèmes qu'on va lire. On a appelé M=• de Noailles la « Muse des Jardins ». Elle a, en effet, assez bien mérité ce titre. Tout ce qui compose un jardin, du plus riche, du plus paré au plus agreste, lui a fourni bien souvent tout le principe de ses émotions, tout le décor de ses poèmes, et il n'est pas jusqu'aux plus bumbles légumes, aux plus modestes herbes qui n'aient mérité son amour et ue soient pour elle de « douces personnes », comme elle a dit quelque part. Toute la nature, d'ailleurs, lui est un thème inépuisable et préféré :

Les forêts, les étangs et les plaines fécondes Ont plus touché mes yeux que les regards humains,

a-t-elle dit ailleurs. « L'essence de sa poésie, a noté M. André Chaumeix, est une émotion toute personnelle devant le monde sensible. La nature est l'ample et multiple matière sur laquelle l'imagination toujours prête du poète travaille passionnément. Tous les phénomènes sont pour son cœur retentissant un sujet d'émoi éternellement neuf et qu'elle ne se lasse pas de traduire avec une merveilleuse abondance. Ses vers sont pleins, comme elle l'a dit, de l'odeur de l'aube et de la nuit, « des fleurs de mai dont chaque brin se pâme », des fruits, du vent, des douze mois, « et des trente jardins de lis et de verveines »; ils ressètent le ciel à tous ses moments. » Par une rencontre des plus heureuses, on retrouve chez M<sup>mo</sup> de Noailles beaucoup de choses de M. Francis Jammes. Ce sont souvent les mêmes motifs d'inspiration, les mêmes tableaux, qu'elle sait exprimer, rendre avec plus de rhétorique, dans des vers plus soignés. En grande dame, elle a mis des rubans à la flûte du pâtre et joué académiquement des airs analogues. Est-ce cela qui a amené M. Jean de Gourmont à formuler cette appréciation : « Vraiment, la poésie de Jammes est tout entière dans la poésie de M<sup>me</sup> de Noailles. Il ne s'agit pas ici d'imitation, mais d'une sorte de transposition inconsciente et merveilleuse, d'un résultat admirable. Instinctivement, l'auteur du Cœur innombrable a su éliminer ce qui dans Jammes était encore trop nouveau pour s'adapter à la sensibilité du public. Cependant, sous une forme plus traditionnelle, c'est la même sensibilité. Elle est d'ailleurs sincère, mais sans Jammes, se serait-elle éveillée, aurait-elle su s'exprimer? ». Ce qui revient à dire que M<sup>m</sup> de Noailles a tout bonnement vulgarisé la poésie de M. Francis Jammes. A le prendre ainsi, M. Francis Jammes n'aurait pas été le seul initiateur de M= de Noailles. Il y a aussi chez elle beaucoup de Verlaine, par endroits.

Le soir tombait, un soir si penchant et si triste

ce vers de L'Ombre des Jours ne rappelle-t-il pas, jusque par sa modulation, celui de Verlaine dans Les Ingénus :

Le soir tombait, un soir équivoque d'automne...

Mais ce sont là des détails, et une critique peut-être bien méticuleuse. Un écrivain procède toujours d'un autre, et l'action de nos ancêtres se fait sentir également en littérature. Mme de Noailles, qui doit, paraît-il, beaucoup à M. Maurice Barrès, ne démentira pas cette théorie chère à l'auteur bien changé du Jardin de Bérénice, La personnalité de Mme de Noailles c'est d'être un vrai poète, sensible, ému, ayant le don du rythme et des images, - n'est-ce point l'essentiel? - sans cesser pour cela d'être une femme, c'est-à-dire d'avoir quelquefois plus de force dans ce qu'elle sent et veut exprimer que dans ce qu'elle exprime. Pour être exact, on l'a aussi un peu apparentée aux romantiques, — et il y a du vrai, — pour son exubérance, ses dons de description, son alliance du rêve et de la réalité, « sa prédominance du sentiment sur la raison ». « Pour la quatrième fois, a écrit à son sujet M. Charles Maurras, nous avons à saluer l'influence persistante des romantiques sur un brillant esprit féminin. C'est bien d'eux que Mne de Noailles a mémoire quand elle vit, quand elle songe, quand elle écrit. La face épanouie de la lune l'émeut à peu près des mêmes pensées qui auraient visité l'imagination d'un poète du Cénacle. Elle l'interpelle et l'invoque sur le même ton qu'employait Alfred de Musset pour Phœbé la blonde. A propos d'animaux, des « sobres animaux », quand elle les admire et les salue un à un, en suppliant une divinité champêtre de la rendre ellemême pareille à ces doux bestiaux.

# Rendez-nous l'innocence ancestrale des bêtes,

le souvenir de Baudelaire s'entre-croise à celui de Vigny, qui voulait que les animaux fussent nos « sublimes » modèles. Enfin, elle s'est exercée à fusionner, sur les savants exemples de Victor Hugo, le matériel et le mystique, le pittoresque et le rêvé, le cœur et le chair ». Et M. Léon Blum : « . . . Le retour au Romantisme fut, il y a dix ans, le caractère du mouvement poétique. Ce qu'on a nommé l'humanisme ne fut qu'un romantisme rajeuni. Mais chez les plus distingués des humanistes l'influence verlainienne restait sensible, et Me de Nosilles en est restée, à ce que je crois, totalement exempte. Elle n'est guère qu'une romantique, et c'est de Musset que je la verrais proche, un Musset sans sa grâce allante et sa plaisanterie désinvolte, sans son penchant oratoire, sans toute sa facilité française, un Musset plus âpre, plus chargé, plus fièvreux, plus complexe, au sang plus lourd, je voudrais pouvoir dire un Musset bar-

bare. Il faut cependant marquer dès à présent quelques différences essentielles. Sans doute le lyrisme de Lamartine, de Musset ou même de Hugo est un lyrisme purement personnel. Mais si le poète se chante lui-même, il ne chante pas lui seul. Le poème, sorti d'un homme, vaut pour tous les hommes... Le rêve romantique, le chant romantique, même en ce qu'ils eurent de plus spécial ou de plus neuf, furent le rêve et le chant communs d'un moment de l'humanite... Rien de pareil chez Mme de Noailles. Sa poésie sort d'ellemême et retombe en elle, comme l'élan du jet d'eau dans le bassin. Son éternel sujet, c'est sa personne, mais dans ce qu'elle a de particulier, d'unique, non dans ce qu'elle a de commun et de général... » Et il y a aussi, souvent, chez Mme de Noailles, une tendresse à laquelle on ne résiste pas. Mais ce dont il faut peut-être la louer le plus, c'est de ne jamais rien montrer, à aucun endroit de son œuvre, de ce fade et vague christianisme sifréquent chez les femmes poètes, - nous voulons parler de celles passées, car pour celles d'aujourd'hui, la célébrité de Mme de Nouilles les a si fort touchées qu'elles se sont toutes mises à être païennes.

M<sup>\*\*</sup> de Noailles a collabore à La Revue félibréenne, à La Revue de Paris, à La Revue des Deux-Mondes, à La Renaissance latine,

aux Essais, au Beffroi, au Feu, au Mouvement, etc.

# Bibliographie:

LES GEUVRES. — Le Cœur innombrable, poèmes. Paris, Calmann-Lévy, 1901, in-18. — L'ombre des Jours, poèmes. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18. — La Nouvelle Espérance, roman. Paris, Calmann-Lévy, 1903, in-18. — Le Visage émerveillé, roman. Paris, Calmann-Lévy, 1904, in-18. — La Domination, roman. Paris, Calmann-Lévy, 1905, in-8. — Les Eblouissements, poèmes. Paris, Calmann-Lévy, 1907, in-18.

Voir en outre la préface d'une édition d'Œuvres choisies d'Alfred de

Musset. Paris, Gittler, 1907, in-12.

A CONSULTER. — Paul Acker: Petites Confessions, visites et portraits. Paris, Fontemoing, 1903, in-8. — Léon Blum: En lisant réflexions critiques. Soc. d'édit. littér. et art., 1906, in-18; L'Œuvre poétique de Man de Noailles. Revue de Paris, 15 janv. 1908. — Hippolyte Buffenoir: Grandes Dames contemporaines. La comtesse de Noailles et ses poésies. Avec un portrait. Paris, M. Leclerc, 1903, in-8. — Georges Casella et Ernest Gaubert: La Nouvelle littérature, 1895-1905. Paris, Sansot, 1906, in-18. — J. Ernest-Charles: Samedis littéraires, 11 et 2º séries. Paris, Perrin, 1903 et 1904, in-18. — Paul Flat: Nos femmes de lettres. Paris, Perrin, 1908, in-18. — Eugène Gilbert: France et Belgique. Etudes littéraires. Paris, Plon, 1905, in-18. — Remy de Gourmont: Promenades littéraires, II. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — G. Pellissier: Etudes de littérature et de morale contemporaines. Paris, Cornely, 1905, in-18. — Gaston Rageot: Le Succès. Auteurs et publics. Essui de critique sociologique. Paris, Alcan, 1906, gr. in-8°.

Léon Blum: L'Œuvre poétique de M<sup>mo</sup> de Noailles. Revue de Paris, 15 janv. 1908. — André Chaumeix: Les Eblouissements, Journal des Débats, 29 sept. 1907. — Jean de Gourmont: Les Nietzschénnes. Mercure deFrance, juillet 1903; Letterati contemporanei. Madame de Noailles, avec trois portraits et un fac-similé d'autogr. Emporium (Bergame), janvier 1908. — Charles Maurras: Le Romantisme féminin. Minerva, 1° mai 1903. — Péladan: De la Poésie individualiste. La Comtesse M. de Noailles et Paul Mariéton. Revue Félibréenne, janv.-sept. 1903. — Henri de Réquier: Un premier livre. Gaulois, 12 mai 1901.

### Iconographie:

Forain: Portrait, peinture à l'huile (appartient à Mae de Noailles). — Helleu: Pointe sèche (on trouve une reproduction de ce portrait dans un fascicule d'Emporium (Bergame), janvier 1908). — Antonio de la Gandara: Portrait, peinture à l'huile. Exposition Universelle de 1900 (appartient à Mae de Noailles). — Rodin: Buste (inachevé). — André Rouveyre: Caricature, publiée dans Carcasses divines. Portraits et monographies dessinés. Paris, J. Bosc, 1907, in-4.

### LE VERGER

Dans le jardin sucré d'œillets et d'aromates, Lorsque l'aube a mouillé le serpolet touffu Et que les lourds frelons, suspendus aux tomates, Chancellent de rosée et de seve pourvus,

Je viendrai sous l'azur et la brume flottante, Ivre du temps vivage et du jour retrouvé, Mon cœur se dressera comme le coq qui chante Insatiablement vers le soleil levé.

L'air chaud sera laiteux sur toute la verdure, Sur l'effort généreux et prudent des semis, Sur la salade vive et le buis des bordures, Sur la cosse qui gonfle et qui s'ouvre à demi.

La terre labourée où mûrissent les graines Ondulera, joyeuse et douce, à petits flots, Heureuse de sentir dans sa chair souterraine Le destin de la vigne et du froment enclos.

Des brugnons roussiront sur leurs feuilles, collées Au mur où le soleil s'écrase chaudement, La lumière emplira les étroites allées Sur qui l'ombre des fleurs est comme un vêtement,

Un goût d'éclosion et de choses juteuses Montera de la courge humide et du melon, Midi fera flamber l'herbe silencieuse, Le jour sera tranquille, inépuisable et long.

Et la maison, avec sa toiture d'ardoises, Laissant sa porte sombre et ses volets ouverts, Respirera l'odeur des coings et des framboises Eparses lourdement autour des buissons verts;

Mon cœur, indifférent et doux, aura la pente Du feuillage flexible et plat des haricots Sur qui l'eau de la nuit se dépose et serpente Et coule sans troubler son rêve et son repos.

Je serai libre enfin de crainte et d'amertume, Lasse comme un jardin sur lequel il a plu, Calme comme l'étang qui luit dans l'aube et fume, Je ne souffrirai plus, je ne penserai plus,

Je ne saurai plus rien des choses de ce monde, Des peines de ma vie et de ma nation, J'écouterai chanter dans mon âme profonde L'harmonieuse paix des germinations.

Je n'aurai pas d'orgueil, et je serai pareille, Dans ma candeur nouvelle et ma simplicité, A mon frère le pampre et ma sœur la groseille, Qui sont la jouissance aimable de l'été,

Je serai si sensible et si jointe à la terre Que je pourrai penser avoir connu la mort, Et me mêler, vivante, au reposant mystère Qui nourrit et fleurit les plantes par les corps.

Et ce sera très bon et très juste de croire Que mes yeux ondoyants sont à ce lin pareils, Et que mon cœur, ardent et lourd, est cette poire Qui murit doucement sa pelure au soleil...

(Le Cœur innombrable. Calmann-Lévy.)

### L'IMAGE

Pauvre faune qui va mourir, Reflète-moi dans tes prunelles Et fais danser mon souvenir Entre les ombres éternelles.

Va, et dis à ces morts pensifs A qui mes jeux auraient su plaire, Que je rêve d'eux sous les ifs Où je passe petite et claire.

Tu leur diras l'air de mon front Et ses bandelettes de laine, Ma bouche étroite et mes doigts ronds Qui sentent l'herbe et le troène,

Tu diras mes gestes légers Qui se déplacent comme l'ombre Que balancent dans les vergers Les feuilles vives et sans nombre,

Tu leurs diras que j'ai souvent Les paupières lasses et lentes, Qu'au soir je danse et que le vent Dérange ma robe traînante.

Tu leurs diras que je m'endors, Mes bras nus pliés sous ma tête, Que ma chair est comme de l'or Autour des veines violettes;

— Dis-leur comme ils sont doux à voir Mes cheveux bleus comme des prunes, Mes pieds pareils à des miroirs Et mes deux yeux couleurs de lune, Et dis-leur que dans les soirs lourds, Couchée au bord frais des fontaines, J'eus le désir de leurs amours Et j'ai pressé leurs ombres vaines...

. (Le Cœur innombrable. Calmann-Lévy.)

LE TEMPS DE VIVRE

Déjà la vie ardente incline vers le soir, Respire ta jeunesse,

Le temps est court qui va de la vigne au pressoir, De l'aube au jour qui baisse,

Garde ton ame ouverte aux parfums d'alentour. Aux mouvements de l'onde, Aime l'effort, l'espoir, l'orgueil, aime l'amour.

C'est la chose profonde;

Combien s'en sont allés de tous les cœurs vivants Au séjour solitaire Sans avoir bu le miel ni respiré le vent Des matins de la terre,

Combien s'en sont allés, qui, ce soir, sont pareils Aux racines des ronces, Et qui n'ont pas goûté la vie où le soleil Se déploie et s'enfonce,

Ils n'ont pas répandu les essences et l'or Dont leurs mains étaient pleines, Les voici maintenant dans cette ombre où l'on dort Sans rêve et sans haleine :

- Toi, vis, sois innombrable à force de désirs, De frissons et d'extase, Penche sur les chemins où l'homme doit servir Ton ame comme un vase,

Mêlée aux jeux des jours, presse contre ton sein La vie apre et farouche;

amour de la nature

Que la joie et l'amour chantent comme un essaim D'abeilles sur ta bouche.

Et puis regarde fuir, sans regret ni tourment,
Les rives infidèles,
Ayant donné ton cœur et ton consentement
A la nuit éternelle...

(Le Cœur innombrable. Calmann-Lévy.)

### LES OMBRES

Quand ayant beaucoup travaillé
J'aurai, le cœur de pleurs mouillé,
Cessé de vivre,
J'irai voir le pays où sont
Tous les bons faiseurs de chansons
Avec leur livre.

Chère ombre de François Villon Qui, comme un grillon au sillon, Te fis entendre, Que n'ai-je pu presser tes mains, Quand on voulait sur les chemins Te faire pendre.

Verlaine qui vas titubant,
Chantant et semblable au dieu Pan
Aux pieds de laine,
Es-tu toujours simple et divin,
Ivre de ferveur et de vin,
Bon saint Verlaine?

Et vous dont le destin fut tel Qu'il n'en est pas de plus cruel, Pauvre Henri Heine, Ni de plus beau chez les humains, Mettez votre front dans mes mains, Pensons à peine.

Moi, par la vie et ses douleurs,

J'ai goûté l'ardeur et les pleurs Plus qu'on ne l'ose... Laissez que, lasse, près de vous, O mes dieux si sages et fous, Je me repose...

(L'Ombre des Jours. Calmann-Lévy.)

# J'ÉCRIS POUR QUE LE JOUR OU JE NE SERAI PLUS...

J'écris pour que, le jour où je ne serai plus, On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu, Et que mon livre porte à la foule future Comme j'aimais la vie et l'heureuse nature.

Attentive aux travaux des champs et des maisons, J'ai marqué chaque jour la forme des saisons, Parce que l'eau, la terre et la montante flamme En nul endroit ne sont si belles qu'en mon âme.

J'ai dit ce que j'ai vu et ce que j'ai senti, D'un cœur pour qui le vrai ne fut point trop hardi, Et j'ai eu cette ardeur, par l'amour intimée, Pour être après la mort parfois encore aimée,

Et qu'un jeune homme alors, lisant ce que j'écris, Sentant par moi son cœur, ému, troublé, surpris, Ayant tout oublié des épouses réelles, M'accueille dans son âme et me préfère à elles.

(L'Ombre des Jours. Calmann-Lévy.)

#### CONSTANTINOPLE

J'ai vu Constantinople, étant petite fille, Je m'en souviens un peu, Je me souviens d'un vase où la myrrhe grésille Et d'un minaret bleu.

Je me souviens d'un soir aux Eaux-Douces d'Asie : Soir si trainant, si mou, Que déjà, comme un chaud serpent, la Poésie S'enroulait à mon cou.

Une barque passa, pleine de friandises,
O parfums balancés!

Des marchands nous tendaient des pâtes de cerises
Et des cédrats glacés.

Une vieille faisait cuire des aubergines Sur l'herbe, sous un toit;

Le ciel du soir était plus beau qu'on n'imagine, J'avais pitié de moi.

Et puis j'ai vu, cerné d'arbres et de fontaines, Un palais rond et frais, Des salons où luisait une étoile d'ébène Au milieu des parquets.

Un lustre clair tintait au plafond de la salle Quand on marchait trop fort; J'étais ivre d'ardeur, de pourpre orientale, Mais j'attendais encor.

J'attendais le bonheur que les petites filles Rêvent si fortement, Quand l'odeur du benjoin et des vertes vanilles

Evoque un jeune amant;

Je cherchais quelle aimable et soudaine aventure, Quel enfantin vizir,

Dans ce palais plus tendre et frais que la Nature, Allait me retenir.

Ah! si, tiède d'azur, la terre occidentale Est paisible en été,

Les langoureux trésors que l'Orient étale Brûlent de volupté!

O colliers de coraux, ô nacres en losanges, O senteurs des bazars;

Vergers sur le Bosphore, où des raisins étranges Sont roses comme un fard! Vie indolente et chaude, amoureuse et farouche, Où tout le jour l'on dort,

Où la nuit les désirs sont des chiens, dont la bouche Se provoque et se mord.

Figuiers d'Arnaout-keuï, azur qui luit et tremble, Monotone langueur

De contempler sans trêve un horizon qui semble Consacré au bonheur!

Hélas! pourquoi faut-il que les beaux paysages De rayons embrasés,

Penchent si fortement les mains et les visages Vers les mortels baisers?

Tombes où des turbans coiffent les blanches pierres, O morts qui sommeillez,

Ce n'est pas le repos, la douceur, les prières Que vous nous conseillez!

Vous nous dites : « Vivez, ce que contient le monde De sucs délicieux,

On le boit à la coupe émouvante et profonde Des lèvres et des yeux.

« La beauté du ciel turc, des cyprès, des murailles, Nul ne peut l'enfermer,

Mais le bel univers se répand et tressaille Dans des regards pamés.

« L'immense odeur du musc, du cèdre et de la rose, Glisse comme le vent ;

Mais l'Amour, de ses doigts divins, la recompose Au creux d'un chaud divan.

« Sainte-Sophie, avec ses forêts de lumière Et ses bosquets d'encens,

Se laisse contempler et toucher tout entière Sur un corps languissant... » Hélas! je vous entends, morts de la terre chaude, Vous me brûlez les os! Depuis mes premiers ans, toute mon âme rôde

Depuis mes premiers ans, toute mon âme rôde Auprès de vos tombeaux;

J'étais faite pour vivre au bord de l'eau profane, Sous le soleil pressant,

Consacrant chaque soir à la jeune Diane La Ville du Croissant.

J'étais faite pour vivre en mangeant des pignolles, ? Sous le frêle prunier

Où Xanthé préparait, enfant joyeuse et molle, Le cœur d'André Chénier.

J'étais faite pour vivre en ces voiles de soie, Et sous ces colliers verts,

Qui serrent faiblement, qui couvrent et qui noient Des bras toujours ouverts.

La douce perfidie et la ruse subtile
Auraient conduit mes jeux
Dans les jardins secrets où l'ardeur juvénile
Jette un soupir joyeux.

On n'aurait jamais su ma peine ou mon délire, Je n'aurais pas chanté, J'aurais tenu sur moi comme une grande lyre

Peut-être que ma longue et profonde tristesse, Qui va priant, criant,

Les soleils de l'été;

N'est que ce dur besoin, qui m'afflige et m'oppresse, De vivre en Orient!...

(Les Eblouissements. Calmann-Lévy.)

#### **OFFRANDE**

Mes livres je les fis pour vous, ô jeunes hommes, Et j'ai laissé dedans, Comme font les enfants qui mordent dans des pommes, La marque de mes dents.

J'ai laissé mes deux mains sur la page étalées, Et la tête en avant J'ai pleuré comme pleure au milieu de l'allée

Un orage crevant.

Je vous laisse, dans l'ombre amère de ce livre, Mon regard et mon front, Et mon âme toujours ardente et toujours ivre

Où vos mains traineront.

Je vous laisse le clair soleil de mon visage,

Ses millions de rais, Et mon cœur faible et doux, qui eut tant de courage Pour ce qu'il désirait.

Je vous laisse mon cœur et toute son histoire, Et sa douceur de lin, Et l'aube de ma joue, et la nuit bleue et noire Dont mes cheveux sont pleins.

Voyez comme vers vous, en robe misérable,

Mon Destin est venu.

Les plus humbles errants, sur les plus tristes sables,

N'ont pas les pieds si nus.

Et je vous laisse, avec son feuillage et sa rose,
 Le chaud jardin verni
 Dont je parlais toujours; — et mon chagrin sans cause
 Qui n'est jamais fini...

(Les Eblouissements. Calmann-Lévy.)

## LA VILLE DE STENDHAL

Un soir d'argent, si beau, si noble, Enveloppe et berce Grenoble. Tout l'espace est sentimental. Voici la ville de Stendhal... Pendant cette journée entière, Comme un orage de lumière Le soleil frappait la cité; Maintenant c'est le frais été.

La lune mince, rose, nette, Eclaire la place Grenette, Que l'air est doux! Dans le lointain On entend des Napolitains.

Musique brûlante, insensée, Toute notre âme est renversée, Et, désespéré de désir, Le cœur veut jouir et mourir.

Sur les ruelles populeuses Des globes de lueurs laiteuses Sont des phalènes nébuleux Qui font les pavés mous et bleus.

Des bruits troublent l'ombre émouvante, On entend parler des servantes. Sous les platanes de l'hôtel Je pense à vous, Julien Sorel...

Les maisons ferment une à une, L'Isère tremble sous la lune. Etiez-vous beau, rude ou charmant? On vous aimait si fortement!

Vous saviez ce qu'il faut d'offense, D'ardeur, de défi, de souffrance, D'orgueil, de pleurs, d'humilité Aux plaisirs de la volupté.

Venez, j'attends votre visite Dans cette rue aux Vieux-Jésuites Où Beyle, étant petit garçon, S'ébattait devant sa maison. Comme l'espace est calme et sage! La montagne de Sassenage Laisse couler dans le soir frais L'odeur du ciel et des forêts.

Pourquoi n'est-on jamais heureuse? Hier, dans la froide Chartreuse Qui dort au fond des vallons verts, Je pleurais sur tout l'univers.

C'était cette fureur profonde De vouloir possèder le monde; Quand on est comme vous et moi, On est hors du temps et des lois.

Vous aimiez comme je les aime Le trésor qu'on porte en soi-même, Le destin qui n'a pas d'égal Et le beau plaisir cérébral.

Derrière toutes ces fenêtres, Des êtres vont s'aimer, vont naître; O mouvement universel! Nous serons morts, Julien Sorel.

Tout votre amer orgueil éclate Dans mon cœur d'ombre et d'écarlate. Je vous ai bien aimé ce soir O Julien du Rouge et du Noir...

(Les Eblouissements. Calmann-Lévy.)

# PIERRE QUILLARD

1864

M. Pierre Quillard est né à Paris le 14 juillet 1864. Il fit ses études au lycée Condorcet, condisciple, comme on l'a vu précédemment, d'Ephraïm Mikhaël, de MM. Stuart Merrill, André Fontainas et René Ghil. Il suivit ensuite les cours de la Faculté des lettres. entra à l'Ecole des Chartes et à l'Ecole des Hautes-Etudes, et fut chargé par cette dernière, en 1889, d'une mission paléographique à Lisbonne. A cette époque, sa carrière littéraire était déjà commencée. Depuis 1884, il collaborait à La Basoche de Bruxelles, et en 1886 il avait fondé, avec Ephraim Mikhaël et M. Paul Roux (plus tard Saint-Pol-Roux) La Plétade, la petite revue dont il a déjà été parlé, et où collaborèrent également Charles Van Lerberghe. MM. Maurice Maeterlinck, Grégoire Le Roy, Rodolphe Darzens et Camille Bloch. C'est dans La Pléiade que M. Pierre Ouillard publia tout d'abord, outre des poèmes, La Fille aux mains coupées, mystère en deux tableaux et en vers, réimprimé en 1891 dans son volume: La Gloire du Verbe, et représenté la même année au Théatre d'Art de M. Paul Fort. Depuis 1891, M. Pierre Quillard collabore assidument au Mercure de France, où il a donné des poèmes, des pages de prose, des études de littérature et de critique, non encore rassemblées en volume, sur Stéphane Mallarmé, Bernard Lazare, José Maria de Heredia, Albert Samain, Leconte de Lisle, Emile Zola, Madame Rachilde, MM. Henri de Régnier, Anatole France, Paul Adam, Remy de Gourmont, Georges Clemenceau. Laurent Tailhade, Téodor de Wyzewa, Gustave Geffroy, Henri Barbusse, André Fontainas, etc. En 1893, M. Pierre Quillard partit pour Constantinople, où il vécut jusqu'en 1896, professeur au Collège arménien catholique Saint-Grégoire l'Illuminateur et à l'Ecole centrale de Galata. C'est pendant ce séjour en Orient, qu'il devait renouveler en 1894, pour suivre, pour le compte de L'Illustration, les opérations de la guerre gréco-turque, qu'il écrivit L'Errante, poème dialogué, représenté au Théatre de l'Œuvre en 1896, et

la plupart de ces poèmes si purs, si harmonieux, d'une inspiration à la fois orgueilleuse et désabusée, qu'on trouvera dans notre choix. Vaines images, les intitulait-il. Ce qui prend l'aspect d'une modestie un peu excessive, quand, après avoir lu ces poèmes, les vers, malgré soi, vous en reviennent tout seuls à la mémoire. Revenu à Paris vers la fin de 1896, il réunit toute son œuvre en un volume : La Lure hérolque et dolente, qui est resté à ce jour sa seule publication poétique. « M. Pierre Quillard, écrivit à ce propos M. Henri de Régnier, est fortement nourri des belles-lettres antiques ; aussi a-t-il droit plus que tout autre d'intituler ainsi son livre... Il a pris à la fréquentation des Muses helléniques et latines une gravité harmonieuse et hautaine, un reflet lumineux et calme. Lisez ses belles Elégies hérorques : Le Dieu mort, Ruines, Les Vaines images, qui sont Psyché, Hymnis et Chrysarion, Le Jardin de Cassiopée, La Chambre d'amour, et goûtez-en la beauté amère et sereine, l'âcre et doux parfum, la cadence sonore. Elles disent l'Amour, la Mort et le Temps : elles exhalent une mélancolie storque et parenne : elles sentent la rose et le cyprès : il y rôde une odeur de Bois sacré... M. Pierre Ouillard écrit durable ... »

On doit également à M. Pierre Quillard plusieurs ouvrages savants, traductions d'œuvres de Sophocle, de Porphyre, d'Hérondas, de Claudius Aelianus Prénestin, étude sur la langue de Théocrite dans Les Syracusaines, ainsi que d'autres travaux se rattachant à ses préoccupations sociales et politiques. M. Pierre Quillard, en effet, s'est souvent mêlé aux événements de notre époque. Il a notamment pris le parti, en France, du peuple arménien opprimé par le gouvernement turc, et il a fondé dans ce but un petit journal de propagande: Pro Armenia. Il a également pris une part tres active et très courageuse, aux côtés d'Emile Zola, dans une grande affaire qui passionna la France, il y a quelques années. On doit admirer en lui un vrai poète, à qui l'art ne fait pas oublier et négliger la vie.

M. Pierre Quillard, qui rédige au Mercure de France la critique des Poèmes depuis 1808, a collaboré à La Pléïade, 170 série, 1886, et 2º série, 1889, - à La Wallonie, 1888-1892, - aux Entretiens politiques et littéraires, 1890, - à Floréal, 1892, - à La Révolte, aux Temps nouveaux, aux Droits de l'Homme, à La Revue de Paris, à La Revue blanche, à L'Aurore, à Pro Armenia et à Vers et Prose.

# Bibliographie:

LES ŒUVRES. - La Fille aux mains coupées, poème dramatique, Paris, édition de La Plétade, 1886, in-18. Réimpr. : La Fille aux mains coupées. reprod. autographique du Ms. de l'auteur. Paris, Soc. du Mercure de France, 1893, in-8 (50 ex. sur papier de luxe). - Etude phonétique et morphologique sur la langue de Théocrite dans les Syracusaines. en collaboration avec M. Marcel Collière. Paris, Croville, Morant et Foucart. 1888, in-12. — La Gloire du Verbe, poème, 1885-1890. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1890, in-16. - L'Antre des Nymphes, de Porphyre, traduit par Pierre Quillard. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1893, in-16 - Les Lettres rustiques de Caludius Ælianus Prénestin, traduite, du grec en français, illustrées d'un Avant-propos et d'un Commentaire latin. Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, petit in-12. - Le Livre de Jamblique sur les Mystères, traduit par Pierre Quillard. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1895, in-16. - Philoktêtes, de Sophocle, Paris, Fasquelle, 1896, in-18. — La Question d'Orient et la politique personnelle de M. Hanotaux (en collaboration avec le docteur L. Margery). Paris, Stock, 1897, in-18. - L'Assassinat du Père Salvatore (en collaboration avec le chef Aghassi, de Zeitoun). Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. -La Lyre héroïque et dolente (De Sable et d'Or. La Gloire du Verbe. L'Errante. La Fille aux mains coupées), poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. - Le Monument Henry. Listes des Souscripteurs classés méthodiquement et selon l'ordre alphabétique. Paris, Stock, 1899, in-18. — Les Mimes d'Hérondas, trad. littérale accompagnée de notes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18.

Voy. en outre une préface aux Poèmes d'Archag Tchobanian. Paris, Soc.

du Mercure de France, 1908, in-18.

En préparation. — Loys, drame en vers.

TRADUCTION. - Pastels in Prose, translated by Stuart Merrill, New-

York, Harper et Brothers, 1890.

A CONSULTER. — R. de Gourmont: Le Livre des Masques. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — A.-F. Herold: Pierre Quillard, notice publiée dans Les Portraits du prochain siècle, Paris, Girard, 1894, in-18. — J. Huret: Enquête sur l'Evolution littéraire. Paris, Charpentier, 1891, in-18. — E. Viglé-Lecocq: La Poésie contemporaine. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — Ch. Maurras: Revue littéraire. Revue Encyclopédique, 22 janvier 1898. — L. Mulhfeld: Chronique de la littérature. Revue Blanche, 1<sup>11</sup> juin 1895. — Saint-Pol-Roux: La Gloire du Verbe, par Pierre Quillard. Mercure de France, février 1891.

# Iconographie:

G. Darbour: Aquarelle, 1893 (Exposition des Portraits du prochain siècle, 1893), reproduite dans la Revue Encyclopédique, 15 novembre 1893).

#### LE DIEU MORT

A André Fontainas.

Une étoile, une seule étoile. O funérailles Royales! solitude où la gloire mourait Sur un bûcher perdu derrière la forêt, A l'écart des drapeaux, du glaive et des batailles. Le héros s'en allait sans pourpre, enseveli Dans une soie éteinte et dans les tresses rousses Des captives et des amantes: lèvres douces Et voraces, vous qui buviez le sang pâli,

Vers quels baisers souriez-vous? Vers quelles fêtes Sonne déjà l'appel de vos chants oublieux? Ah, mensongères! pour des larmes en vos yeux, Il fallait l'apparat de célèbres défaites

Et l'horreur des clairons déchirant le ciel noir, Pour tordre avec des cris de pleureuses louées Vos corps, mimes en deuil sous le vol des nuées, Parmi la rouge odeur des torches dans le soir.

Mais nul regard viril n'a, du haut des murailles, Avidement cueilli la fleur de vos bras nus: Vous avez fui. Le roi ne s'éveillera plus. Une étoile, une seule étoile. O funérailles.

(La Lyre héroïque et dolente.)

### RUINES

A Maurice Nicolle.

L'illustre ville meurt à l'ombre de ses murs; L'herbe victorieuse a reconquis la plaine; Les chapiteaux brisés saignent de raisins mûrs.

Le barbare enroulé dans sa cape de laine Qui paît de l'aube au soir ses chevreaux outrageux Foule sans frissonner l'orgueil du sol hellène,

Ni le soleil oblique au flanc des monts neigeux, Ni l'aurore dorant les cimes embrumées Ne réveillent en lui la mémoire des dieux.

Ils dorment à jamais dans leurs urnes fermées Et quand le buffle vil insulte insolemment La porte triomphale où passaient des armées, Nul glaive de héros apparu ne défend Le porche dévasté par l'hiver et l'automne Dans le tragique deuil de son écroulement.

Le sombre lierre a clos la gueule de Gorgone.
(La Lyre hérolque et dolente.)

# L'AUTOMNE A DÉNUDÉ...

L'automne a dénudé les glèbes et le soir, Un soir d'exil et de mains désunies, S'approche à l'horizon des plaines infinies, Roi dévêtu de pourpre et spolié d'espoir.

O marcheur aux pieds nus et las qui viens t'asseoir Sans compagnon, parmi les landes défleuries, Près des eaux mornes, quelles mêmes agonies Alourdissent ton front vers ce triste miroir?

Je le sais, tout se meurt dans ton âme d'automne. Laisse la nuit prendre les fleurs qu'elle moisonne Et l'amour défaillant d'un cœur ensanglanté,

Pour qu'après le sommeil et les ombres fidèles Les clairons triomphaux de l'aube et de l'été Fassent surgir enfin les roses immortelles.

(La Lyre héroïque et dolente.)

#### PSYCHÉ

Petite âme, Psyché mélancolique, dors. Lys d'aurore surgi des heures ténébreuses, Tes bras souples et frais et tes lèvres heureuses Ont rajeuni mon cœur et réjoui mon corps.

Et tu m'as cru, petite ame blanche et farouche, Tel que ton désir vierge encore me voulait Pendant tes longs baisers de miel pur et de lait, Tant que l'ombre a menti comme mentait ma bouche. Nulle parole et nulle étreinte et nul baiser, N'ont trahi la douleur secrète du cilice; Mais éveillée avec l'aube révélatrice Tu frémissais, Psyché fragile, à te briser,

Si le jour dessillant ta paupière sereine Au lieu du doux vainqueur que rêvait ton émoi Te décelait mes poings crispés même vers toi Et mes yeux éperdus de colère et de haine;

Car je te hais de tout ton amour, ô Psyché, Pour les jours à venir et les futures heures Et les perfides flots de larmes et de leurres Qui jailliront un jour de ton être caché.

Mais avant que la nuit diviné m'abandonne, Avec le dur métal des gouffres sidéraux Je forgerai le masque amoureux d'un héros, Rieur comme l'Avril, grave comme l'Automne;

Mort vivant sur les lèvres mortes d'un vivant, Le masque couvrira ma face convulsée; Et maintenant que l'aube éclate! O fiancée Chez qui la femme, hélas! va survivre à l'enfant.

Eveille-toi, rouvre ta bouche qui s'est tue, Tu n'entendras de moi que paroles d'orgueil Et je me dresse sous les morsures du deuil Lauré d'or et pareil à ma propre statue.

(La Lyre héroïque et dolente.)

#### CHRYSARION

Sur cette mer toujours déserte, où nos yeux vains S'égaraient dans l'ennui des solitudes mornes, Le navire, aux clameurs des conques et des cornes, Fleurit avec l'aurore éclatante; et tu vins,

Apportant le parfum des terres étrangères, Le reflet des soleils morts parmi tes cheveux Et pour les cœurs lassés, graves et dédaigneux L'enchantement de quelques heures plus légères.

Trop de désirs décus et d'espoirs abusés Hantent notre mémoire et sanglotent en elle : Nous n'avons pas tendu vers ta chair fraternelle Nos lèvres dès longtemps déprises des baisers.

Mais les heures passaient douces comme la soie En vêtements tramés de soleil et de nuit, Danseuse au collier d'or qui fulgure et s'enfuit, Amante triste et grave en marche vers la joie,

Et vous qui regardiez des astres abolis, Visages inquiets ivres du vieux mensonge O faces de stupeur, d'extases et de songe Sur qui l'ombre clémente est tombée à longs plis;

Puis la dernière; et ce fut toi-même, inclinée A la poupe et semant des roses dans le soir Afin que la galère et le sillage noir S'illustrassent encor d'une pourpre fanée

Et que la sombre mer sourit à nos yeux vains.

(La Lyre héroïque et dolente.)

#### L'ERRANTE

### FRAGMENT

### DE GUEULES

Dans la mélancolique demeure où les murs s'émerveillaient de sa beauté, saluée par les figures amies des lices, irradiant l'eau ternie des miroirs, l'Errante est entrée blanche et nue.

Elle n'a point refusé ses lèvres et les rouges floraisons de la joie ont fleuri impérieusement, par la vibrante offrande de son corps à l'Homme éveillé d'un long rêve.

Il a plongé dans les coffrets de bronze ses mains fiévreuses

et prodigues, et l'armure d'or et les brocarts et les gemmes et le glaive ont échappé aux chaînes noires des ténèbres.

Sur les seins et sur les épaules de l'ERRANTE, tous les trésors enfouis dans le sépulcre du silence depuis des siècles, des ans et des jours, resplendissent avec l'aurore.

Au seuil matinal de la porte, elle se dresse en sa robe de pourpre qui recèle sous le sang figé de la soie, avec la cotte

de mailles, l'irréprochable acier du glaive.

Pensive, elle s'est retournée vers l'Homme qui fait un geste d'adieu, et, comme hésitante et retenue par la puissance d'une main invisible, elle tarde à franchir le seuil.

# L'ERRANTE

Je le sais: mon destin m'entraîne et tu le veux, J'irai. Je dois offrir aux choes tumultueux, Dès le premier appel de l'aube avant-courrière, Ma poitrine héroïque et libre de guerrière; Et mon poing brandira le glaive désormais. Je le sais: mais l'exil sombre où tu t'enfermais S'illumine pour toi de ma chair apparue, Et radieuse encor, même absente, j'obstrue Les portes de la nuit que tu heurtais déjà. Ami, dont ma venue importune outragea Le manoir de silence et d'ombre inviolée, Pardonne, pour ton deuil de solitude emblée, A l'Errante qui part, chaude de tes baisers.

# L'HOMME

Va: le soleil bondit dans les cieux embrasés; C'est l'heure, il faut franchir le seuil et vers les villes Te ruer en clamant aux oreilles serviles Tout ce que les tombeaux t'ont livré de secrets.

Viens et regarde : là de houleuses forêts Où les pasteurs de porcs se vautrent dans les bauges; Puis des plaines, rumeurs des blés, parfum des sauges, Et les paysans nus courbés sous les sillons A jamais; et plus loin des foules en haillons, Troupeaux lâches que tu mueras en fauves hardes, Tournent vers le palais des prunelles hagardes Et des poings décharnés par l'immuable faim Sans que la torche encor s'enflamme dans leur main.

Ge qui fut moi naguère et richesse stérile Et dépouille des temps silencieux rutile Autour de ton front jeune et de tes seins altiers: Voici venir un vol de cygnes éployés, Le voltardif et sûr des prophétiques ailes Qui m'invite au sommeil des ondes éternelles.

Va: la chair que la mort heureuse requérait S'évanouit parmi les choses, sans regret, Maintenant que tu m'as affranchi de moi-même Et que tu peux, maîtresse enfin du double emblème, Descendre vers les serfs de la glèbe et des murs Et, selon le vouloir des trois monstres obscurs, Tendre le rameau d'or ou férir de l'épée.

L'Homme disparaît sous les eaux immobiles, sous les eaux épaisses où ne palpite aucune lueur. L'ERRANTE contemple longuement le lac d'ombre monotone, puis marche, aureolée par la gloire du matin, vers les plaines et vers les villes orientales, tandis que sa voix dans la solitude chante les batailles futures.

# L'ERRANTE

Homme, revis en moi. Dans ma dextre crispée Je serre puissamment le pommeau froid du glaive Et si le monstre ancien se rebelle et se lève, Je rougirai le sol de sa tête coupée,

Moi, celle qui connaît les suprêmes paroles Et toute la douleur avec toute la joie; Je chasserai le loup et l'hyène de proie Et je veux emporter les royales corolles

Que les dragons jaloux gardaient des mains humaines : Afin que le parfum des roses inconnues, Epars farouchement sous la voûte des nues, Suscite dans les cœurs les désirs et les haines,

Je viens à vous, frères penchés sur les emblaves, Attelés à la meule au fond de l'ergastule; Mon verbe lacérant l'antique crépuscule Souffle une âme de pourpre à vos âmes d'esclaves;

Redressez-vous; sarclez les herbes parasites: Lancez contre le ciel les pierres de vos geôles, Et que les murs vaincus, par vos fortes épaules, Vous ouvrent le jardin des terres interdites

Où, plus belles, des fleurs de rêve vont éclore En butin triomphal pour les races vengées, Tandis que le sang vil des bêtes égorgées Se mêle par mon glaive au sang pur de l'aurore,

(La Lyre hérolque et dolente.)

# LE CHÈVRE-PIEDS

Sous cette roche en pleurs où dort la femme nue, Nuage d'aube éparse en la menteuse nuit, Le chèvre-pieds regarde à travers l'eau qui flue Les lointaines maisons de labeur et de bruit.

Les tristes paysans se penchent vers la glèbe Pour un baiser de serfs et de jaloux amants Dont la bouche haineuse évoque de l'Erèbe L'or futur des épis et des riches froments.

Avares de moissons qui fatiguent les granges, Ils méprisent l'aurore et les soleils couchants Et leur oreille est close aux paroles étranges Qui montent des taillis, des sources et des champs;

Et la charrue, avec les jours et les années, Impitoyable au deuil des bois mystérieux, Offense la beauté des forêts profanées Où rôdaient librement les fauves et les dieux. Mais le sylvain survit à la sylve abattue; Dans l'antre encor voilé de feuillage, sa chair Immortelle, à travers les siècles, perpétue Le grand frisson d'amour qui fait tressaillir l'air;

Et dans les flancs d'une passante solitaire Il sème au chant des eaux et des rameaux flottants Des fils aventureux affranchis de la terre En qui bout la jeunesse héroïque des temps.

(La Lyre héroïque et dolente.)

# **FLAMMES**

Parmi les âcres fleurs des lauriers, cette voix Évocatrice en nous de gloire révolue Emanait de la mer, du soir et d'autrefois:

« Enfants tristes penchés vers l'ombre, l'ombre afflue Et monte jusqu'à vos lèvres avec les flots Dont vous enivriez votre âme irrésolue.

La séculaire nuit opprime vos yeux clos, Enfants tristes, et vos poitrines lacérées Se gonflent lâchement de stériles sanglots.

Si votre bouche a soif des aubes emprouprées Et du sang lumineux qui sacre le matin, Quel sortilège encor vous attrait aux vesprées?

D'un geste, dans la nuit, décisif et hautain, Reniez le poison des ondes léthéennes Et marchez sans retour vers un autre destin. »

Frénétiques, hors des ténèbres anciennes, Nous avons fait jaillir, dans le ciel morne et noir, Une farouche aurore à la cime des chênes,

Et, dociles au cri de désir et d'espoir, Nous respirons les roses rouges de la joie, Depuis que, déjouant les embûches du soir, La torche avec l'épée à notre poing flamboie.

(La Lyre hérosque et dolente.)

## **JOUVENCE**

Tu parles tristement des campagnes lointaines D'une voix si dolente et lourde de regrets Que je deviens jaloux des fleurs et des forêts Et des saules d'argent penchés vers les fontaines.

Souvenirs! jours anciens! comme vous enserrez Notre âme prisonnière en d'invincibles chaînes: Tu veux, comme autrefois, baigner les sombres chênes Au clair de lune blond de tes cheveux cendrés.

Soit! l'été revenu parmi les hautes herbes, Nous marcherons, frôlés par les ailes de l'air, Au murmure divin des choses et ta chair Mêlera des parfums de Chypre aux foins en gerbes.

Et peut-être qu'un soir entre de rudes draps Embaumés de lavande et dans un lit d'auberge, Tu me rendras ta chair et tes lèvres de vierge Pour quelque amour d'enfant dont tu te souviendras.

(La Lyre héroïque et dolente.)

#### LIED

Quand sur l'eau changeante De rose et d'argent Tremblait l'ombre bleue Des peupliers blancs,

Dans le soir perfide J'ai cueilli des fleurs, Et sous les épines Je saigne et je pleure,

Et mon cœur frissonne, En se souvenant, Comme l'eau changeante De rose et d'argent.

# LA ROUTE DE THÈBES

Œdipus loquitur.

Arbres amis, la paix tombe de vos ramures.

Ailleurs, le vent fatal éveille les murmures Des chênes ; l'eau sinistre a le goût de la mort : Ici le jour sourit sur les fontaines pures Et mon cœur se détend du meurtre et de l'effort.

Le dieu mentait par la bouche de la prêtresse.

Voix funèbres, chœur d'épouvante et de détresse; O stupides corbeaux qu'offusque le matin, Vos cris n'ant pu tromper ni vaincre ma jeunesse; Je me suis évadé de mon mauvais destin.

Cependant des chevaux se cabraient vers les ombres.

Leur galop, dirigé par des étoiles sombres, Me repoussait déjà du côté de la nuit; Parmi l'écroulement des roches en décombres Leurs naseaux me brûlaient le front : je n'ai pas fui.

Mon bras n'a pas failli; la lumière m'écoute;

Le sang pâle de l'homme a coulé goutte à goutte; Au carrefour des rocs et du triple ravin, J'ai tué l'inconnu qui me barrait la route, Complice contre moi du mensonge divin.

Joyeusement, je marche aux rencontres futures.

Arbres, adieu; adieu, chant des fontaines pures; Je ne redoute rien des hommes ni du sort, Et si le dieu jamais redevient le plus fort, Sur mon front las et sur mes prunelles obscures Puisse la même paix s'épandre des ramures.

# ERNEST RAYNAUD

# 1864

M. Ernest-Gabriel-Nicolas Raynaud est né à Paris le 22 février 1864, languedocien par son père et ardennais par sa mère. Il fit ses études au lycée Charlemagne. Tourné de très bonne heure vers les lettres. il était encore lycéen qu'il écrivait déjà des vers. Il avait élu comme maître Paul Verlaine, preuve d'un goût sûr autant que libre, si l'on songe qu'un jeune homme se tourne d'ordinaire plutôt vers les talents consacrés et célèbres. Un jour il lui adressa des vers, que l'auteur de Sagesse remit à Lutèce, où ils furent publiés et bientôt suivis d'autres. Ce furent les débuts de M. Ernest Raynaud et sa première collaboration aux revues littéraires. Dans Lutèce, M. Ernest Raynaud publia, en même temps que des vers, des études et des fantaisies, une petite série de poèmes en prose : Le Carnet d'un Décadent, où se montrait déjà très sûrement sa personnalité, faite d'émotion et d'ironie. Le Décadent, fonde par M. Anatole Baju, M. Ernest Raynaud y collabora ensuite de façon assidue, le rédigeant presque entier à lui seul, sous les pseudonymes les plus divers, notamment celui du Général Boulanger, du nom duquel il signa des sonnets dont toute la presse de l'époque s'occupa, et celui d'Arthur Rimbaud, pour des pastiches qui trompèrent les meilleurs connaisseurs de l'auteur du Bateau ivre. M. Ernest Raynaud s'est fait ainsi une petit place parmi les mystificateurs littéraires, rôle où il faut autant de talent que d'ingéniosité. En 1887, M. Ernest Raynaud fit paraître son premier recueil : Le Signe, où J.-K. Huysmans admirait « des pièces vraiment belles, celle de la pauvreté, surtout, où la tristesse des dimanches embêtés, sans le sou, sans le désir de lire, se déployait avec une belle âcreté, et, dans un genre autre, Les Trianons, dont la grace fardée était tout exquise. » Le Signe fut suivi en 1880 de Chairs Profanes, et en 1800 des Cornes du Faune, dont toute la critique fut unanime à louer le profond sentiment poétique et la subtilité d'esprit. A la fin de 1880, M. Ernest Raynaud prit part, avec MM. Albert Aurier, Jean Court, Louis Denise, Edouard

Dubus, Louis Dumur, Julien Leclercq, Jules Renard, Albert Samain et Alfred Vallette, - auxquels devait venir se joindre bientôt M. Remy de Gourmont, -aux réunions préparatoires à la fondation du Mercure de France, dont le premier numéro parut dans les derniers jours de décembre, portant la date de janvier 1800. Au cours de sa collaboration à cette revue, M. Ernest Raynaud y a publié de nombreux poèmes, qu'on retrouve pour la plupart dans ses livres, des pages de critique dramatique et littéraire, et des notices et des portraits littéraires. L'Ecole Romane fondée, cette même année 1890, par M. Jean Moréas, M. Ernest Raynaud fut également de ce groupe, avec MM. Maurice du Plessys, Raymond de La Tailhède et Charles Maurras, comme on l'a déjà vu précédemment. Il publia pour sa contribution au mouvement roman Le Bocage, paru en 1895, et qui contenait, au dire d'un critique, le meilleur de l'inspiration du groupe, faite d'archaïsme et de rhétorique plutôt que de vraie sensibilité. Deux autres volumes parus depuis, La Tour d'Ivoire, en 1899, et La Couronne des Jours, en 1905, d'une inspiration plus humaine et plus diverse, où des tableaux parisiens voisinent avec des impressions de voyages et de pures notations de rêveries avec des exaltations philosophiques, complètent aujourd'hui l'œuvre poétique de M. Ernest Raynaud. Entre temps, M. Ernest Raynaud fonda, en 1900. chez l'éditeur Clerget, une petite revue : Le Sagittaire, qui dura un peu plus d'une année. Il y publia des articles de critique, des comptesrendus de Salons, et notamment Les Joyeusetes d'Aime Passereau, une trentaine de pièces malicieuses et satiriques.

M. Ernest Raynaud est l'un des administrateurs de La Société des Poètes français, dont il a été, au début, le vice-président. Il a collaboré à Lutèce, au Décadent, au Mercure de France, à La Plume, au Sagittaire, su Penseur, à La Revue du Bien, à La Jeune Cham-

pagne, à L'Occident, à Vers et Prose.

M. Ernest Raynaud a mené de front la carrière administrative et la carrière des lettres. D'abord secrétaire du commissariat de La Chapelle, puis officier de paix, il fut nommé commissaire de police du quartier Saint-Lambert, d'où il passa, en 1899, à celui de Necker, et, en 1907, à celui de Plaisance.

# Bibliographie:

LES ŒUVRES.— Le Signe, poésies. Paris, « Au Décadent », 1887, in-18 (Réimpression : Le Signe. nouvelle édition revue et augmentée de plusieurs poème nouveaux. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-18).— Chairs profanes, poésies. Paris, Vanier, 1889, in-18.— Les Cornes du Faune, poésies. Paris, Bibliothèque artist. et littéraire, 1890, petit in-18 (avec un portr. de l'auteur d'après un docum. photographique. Tirage de luve

à petit nombre). - Noce bourgeoise, un acte en prose [en collaboration avec Léon Riotor représenté au « Théâtre Electrique » (salle de la Bodinière), le 19 novembre 1892. Paris, Bibl. artist. et littér., 1892, in-16. -Le Bocage, poésies. Paris, Bibliothèque artist. et littér., 1895, in-18. — La Tour d'Ivoire, poésies. Paris, Biblioth. artist. et littér., 1899, in-18. — La Couronne des Jours, poésies. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18.

En préparation : Germania, impressions rapportées d'une excursion à travers le pays et la littérature allemande ».

A CONSULTER. - W.- G.-C. Byvanck : Un Hollandais à Paris. Paris, Perrin, 1892, in-18. - Fernand Clerget : Littérateurs et artistes. Ernest Raynaud. Paris, Bibliothèque de l'Association, 1905, in-18. (Portr. de l'au-

teur d'après le tableau de Schütz-Robert).

Anatole Baju: [Ernest Raynaud]. La Plume, 1890. - Louis Desgranges : Ernest Raynaud, Le Sagittaire, juin 1900. - Edouard Dubus : Les Cornes du Faune. Mercure de France, fév. 1891. — Ernest Raynaud L'Ecole romane française, Mercure de France, mai 1895. - Laurent Tailhade: [Ernest Raynaud]. L'Aurore, 15 avril 1903. - Paul Verlaine : [Ernest Raynaud]. Courrier français, 25 août 1894.

# Iconographie:

Brenner: Médaillon, bronze (Munich, Secession, 1906). - F.-A. Cazals: Croquis à la plume, reprod. dans La Plume du 15 sept. 1890. -Aristide Cullet: Buste, bronze (Salon des Artistes Français, 1900). -Edg. Fulde: Portrait, peinture à l'huile, 1900. - Schütz Robert: Portrait au fusain (Expos. de « la Ruche », 1904), repr. au tête de l'ouvrage de Fernand Clerget : Ernest Raynaud, etc., 1905. - Jules Valadon : Portrait, peinture à l'huile, 1899. - James Vibert : Buste (grès flammé de Massier), 1901. (Toutes ces œuvres appartiennent au poète.)

Voir en outre un portrait en héliogravure en tête d'une étude de Tausserat (Reims, Matot-Braine, 1896) et diverses reproductions photographiques dans La Revue Phocéenne (Marseil le, 1900). Le Sagittaire (juin 1900) et La Revue

littéraire, etc. (janvier 1905).

211

#### VERSAILLES

I

Le soir, où traine éparse au vent l'âme des roses, Baigne d'or le feuillage et les lointains flottants ; Le faîte du palais s'éclaire de feux roses. Un vitre frappée en a frémi longtemps.

La Gloire fatiguée du marbre se repose, Mais troublant le silence, il semble par instants, Qu'à travers les massifs où pleure quelque chose, Un long sanglot d'adieu s'élève des étangs.

Tant de pompe étalée à l'ombre de la feuille, Par ce lent crépuscule, humblement se recueille. La dernière lueur agonise aux vitraux,

Et l'importune nuit, hâtant l'œuvre du lierre, Des eaux venue, efface, en montant sur la pierre, L'image de la Grâce et le nom des héros.

II

Au premier carrefour où finit la charmille, S'attriste infiniment le marbre du bassin, Et l'onde s'en est toute échappée à dessein, Laissant à nu le fond rose de la coquille.

L'herbe y pousse, suivant un fantasque dessin, Aux pierres, lentement disjointes, la morille, Se gonfle succulente à la façon d'un sein, Et la reine des prés s'y mêle à la jonquille.

A distendre sa gueule, en vain, le mascaron S'essouffle, il n'en peut rien tirer que le silence Et de là vient l'ennui qui lui ride le front.

Mais Zéphyre imitant, pour lui plaire, la voix Des eaux dont il s'efforce à réparer l'absence, Eveille un bruit de houle en l'épaisseur des bois.

#### Ш

L'air est tiède. Un soleil joyeux joue à travers Les vieux ormes touffus, et, la tête inclinée, La déesse regarde à ses seins découverts, Une dentelle d'or et d'ombre promenée.

Sur son épaule nue ont pleuré tant d'hivers, Que, par endroits, sa pierre en est tout écornée, Sa cuisse lutte en vain contre une herbe obstinée, Sa guirlande effondrée emplit les gazons verts.

Mais les fleurs, que le vent mêle à sa chevelure,

Le bruit des nids, le frais parfum de la ramure, Le soleil, la chanson de l'eau sur les graviers,

Tout s'emploie à lui faire oublier son dommage Et, comme pour lui rendre un plus sensible hommage, Deux pigeons amoureux se baisent à ses pieds.

# IV

Avec les panneaux blancs qui portent sur leur face Les armes de l'Amour et les jeux d'Apollon, Ce qui reste aujourd'hui de l'antique salon Tressaille au bruit d'un pas désert sur la terrasse.

Une forme indécise a bougé dans la glace, Une ombre a remué à l'angle du plafond, Et la dauphine assise a relevé le front Vers la haute fenêtre où le faune grimace.

Dans le grand lustre une étincelle a pétillé. L'épinette a gémi, le plancher a crié, Un coup de vent venu de la porte entr'ouverte

A dispersé la cendre éparse d'autrefois, Et près des longs rideaux que baigne une ombre verte, On dirait que quelqu'un s'est plaint à demi voix.

(Le Signe.)

#### LE RETOUR

Je t'ai revue, ô douce ville, après dix ans D'absence, et j'ai revu tes bruissants ombrages, Où j'ébattais ma vie avec ceux de mon âge, Libre du noir souci que je porte à présent.

Les amis que n'a pas dispersés quelque orage N'offrent à mon retour que des soins négligents, Mais du moins je retrouve agréable visage Aux choses qui n'ont pas la cruauté des gens.

L'allée où l'Orne s'enfle et soudain diminue

Au gré de la marée, emmêlant sous les nues Ses branches, toujours m'offre un paisible chemin.

La feuillée y palpite encore sous la brise, Et, parfois, se levant de la nuit indécise, Un vieux rêve oublié me vient prendre la main.

(Le Signe.)

# ÉLĖGIE

Ce morceau de jardin qui rit sous mes volets S'attendrit au printemps de lilas violets, Et l'ombre d'un platane, où l'aise m'est donnée D'aller cueillir le frais au plus chaud des journées. Le marbre n'y court point en rampe aux escaliers, Nul fruit d'abeilles d'or n'y tonne aux espaliers, L'image des héros au bronze ne s'y fixe, Non plus n'y luit de vase où l'émail à l'onyx Se marie, et chez qui toute une flore abonde, Rassemblée à grands frais des quatre coins du monde. C'est assez que ma main entremêle aux œillets Des roses, comme Horace à Pœstum en cueillait. Si le lys n'y balance une tige hautaine, La capucine y croît, dont j'ai semé la graine, Et l'humble violette, apportée autrefois Par l'enfant qui voulait que je la mène au bois. Si, comme ailleurs, au long de droites promenades, On n'y est point suivi du lourd bruit des cascades, Du moins, ce petit coin de verdure me plaît Mieux que les somptueux domaines des palais, Car son ombre du Docte Apollon est bénie Et les Muses chez lui tiennent leur compagnie. Quand dévale, la nuit, la pluie ample aux graviers, On dirait d'un galop soudain de chèvre-pieds; L'herbe, au matin foulée, atteste le passage De l'espiègle Sylvain, du Silène peu sage, La fleur cueillie indique un nocturne larcin De Napée attentive à s'embellir le sein. Les Dieux n'ont-ils toujours cent façons imprévues



De faire que leur gloire éclate à notre vue! J'ai souvent éprouvé que, sous mes arbrisseaux, Calliope, empruntant la forme des oiseaux, Pour moi seul saisissable à sa douce musique, Chantait, mêlée à mes colombes domestiques.

(Le Bocage.)

# LA MATINÉE CHAMPÊTRE

J'ai fait claquer les deux volets contre le mur; Aussitôt le jardin, tout bourdonnant de fleurs, Est entré dans ma chambre avec un frais murmure D'eau vive, et ce qu'il a de lumière et de fleurs.

L'herbe, sous la poussière, étincelle de pleurs. Pas un nuage, au ciel, n'en interrompt l'azur; Les coteaux, sur qui traîne une molle vapeur, Frémissent au soleil d'un bel or déjà mûr.

La servante, au milieu des verts carrés de buis, Se remue en sabots et fait grincer le puits. Tout le poulailler piaille et le chaume roucoule,

La bêche matinale est active aux penchants, L'arbre remue, un oiseau passe, une eau s'écoule, Et j'aspire la bonne odeur qui vient des champs.

(La Tour d'Ivoire.)

#### LE FAUNE

Je fus longtemps un Faune assis sous le feuillage, Parmi des fleurs, au fond d'un parc abandonné, Où j'épiais, de mon œil de marbre étonné, Le vol d'un écureuil espiègle ou d'un nuage;

Un Musée à présent me tient lieu de bocage, Et j'ai, pour tout rappel des champs où je suis né, Le peu de ciel que la fenêtre me ménage Et deux brins de lilas dont mon socle est orné. L'Exil rend plus vivace en moi votre mémoire, Oiseaux! qui dans le creux de ma main veniez boire Ce qu'une aube imbrifère y délaissait de pleurs!

Ici, j'ai les saluts d'un peuple qui m'adore Et les soins de valets dont tout l'habit se dore, Mais mon cœur est resté là-bas parmi les fleurs!

(Les Cornes du Faune.)

#### BRUGES

Chose espagnole abandonnée en pleine Flandre, Estuaire inutile oublié par la mer, D'un dieu supplicié obstinée à t'éprendre, Ta voix depuis mille ans répète le même air.

Les blasons de Bourgogne et d'Autriche, à travers Les siècles, de leur gloire ont composé ta cendre; Et c'est d'un écu fier qu'un jour on vit descendre Le cygne consacré sur tes canaux déserts.

Je sais ton béguinage et tes quais familiers, Et ta rue endormie où, tout mélancolique, Parfois passe un bonnet à poils de grenadier.

A l'ombre du beffroi qui te marque les heures, Tu languis, oubliée ainsi qu'une relique, Dans ta châsse d'eau morte et de saules en fleurs...

(La Couronne des Jours.)

#### MUSES! JE CROIS EN VOUS...

Muses! Je crois en vous, recevez mes cantiques! Depuis que je suis né, je cultive le vœu De conquérir la Fleur qui pare vos cheveux, Et de rompre le nœud qui ferme vos tuniques.

C'est de votre seul feu que je suis consumé. Docile à vos leçons, je fais sonner l'écaille; J'en atteste Minerve au beau casque emplumé, Et Phœbus qui se cabre aux plafonds de Versailles l

Je vous atteste aussi, Pan, l'honneur des jardins, Naïades, jeunes dieux couronnés de guirlandes! Qu'un autre vous rejette à la nuit des légendes, Vous vivez! Je l'éprouve à mille émois soudains!

Lorsqu'en flots bouillonnants l'orchestre se déchaîne, Votre Image s'y dresse à la crête, et je sens Que vous me visitez si, dans l'ombre incertaine, La lumière dessine une torse adolescent.

(La Gouronne des Jours.)

### POÈTES OUBLIÉS !...

Poètes oubliés! poètes inconnus! Noire foule innombrable où n'atteint pas la gloire, Ma main vous cherche au long des quais tristes et nus, Et vous réclame, avide, aux verrous des armoires.

J'en suis récompensé lorsqu'un beau vers soudain Rencontré me salue en sonnant sa fanfare, Et je sens tout l'orgueil de celui qui répare, A la face des Dieux, l'injure du Destin.

O roses que l'Ennui triste a décolorées, O lauriers languissants résignés à mourir, Que de fois, sous ma lampe, au déclin des soirées, Une larme de moi vous a fait refleurir!

(La Couronne des Jours.)

# HENRI DE RÉGNIER

1864

Le premier et le plus célèbre des « poètes d'aujourd'hui », M. Henri-François de Régnier est né à Honfleur (Calvados), le 28 décembre 1864. Du côté paternel, sa famille est originaire de la Thiérache, petit pays dépendant autrefois de la Province de Picardie, et qui forme aujourd'hui une partie du département de l'Aisne. En 1585, un Crespin de Régnier était seigneur de Vigneux en Thiérache. Capitaine d'une Compagnie de cinquante hommes d'armes, il servit sous le duc de Bouillon et le maréchal de Balagny, durant les guerres de la Ligue, et épousa, en 1589, Yolaine de Fay d'Athies, fille de Charles de Fay d'Athies, l'un des Cent Gentilshommes de la Maison du Roil Son petit-fils, Charles de Régnier, également seigneur de Vigneux (1623-1686), fut maintenu en sa noblesse en 1667 et en sa qualité d'écuyer. On trouve encore: François de Régnier (1693-1763), Lieutenant-colonel du Régiment de Touraine, Brigadier des armées du Roi, Chevalier de Saint-Louis. (Un roman de M. de Régnier, Le Bon Plaisir, qui se passe au temps où il vécut, lui est dédie, ainsi qu'à ses deux femmes, Anne de Hézecques et Marie de Pastoureau.) Gabriel-François de Régnier (1708-1761), Brigadier des Chevaulégers de la Garde ordinaire du Roi, Chevalier de Saint-Louis. Il fut le père de François de Régnier (1745-1825), Capitaine au Régiment de Royal-dragons, Chevalier de Saint-Louis, qui émigra et servit à l'armée des Princes. Son fils, Henri-Charles-François de Régnier (1789-1875) — le grand'père de M. de Régnier — rentra en France en 1802 et fut fait, en 1826, Chevalier de la Légion d'honneur. Enfin, Henri-Charles de Régnier (1820-1893) le père du poète.

Le blason des Régnier, tel que le décrit l'Armorial général de d'Hozier de 1697, Province de Picardie, généralité de Soissons, est : d'or au sautoir de gueules cantonné de quatre merlettes de sable.

Du côté maternel, la famille de M. de Régnier est originaire de la Bourgogne, et remonte à Yves du Bard, qui vécut à la fin du xvi siècle. Il fut le père de Philippe du Bard, qui eut pour fils François du Bard. Le fils de ce dernier, Antoine du Bard, épousa, en 1662, Marie de Saumaisede Chasans, arrière-petite-nièce du célèbre érudit Claude de Saumaise et de Charlotte de Saumaise, comtesse de Brégy, dame d'honneur de la Reine Anne d'Autriche, qui a laissé des Lettres et des Poésies et fut une « précieuse » de marque. Ce mariage apporta à Antoine du Bard les terres de Chasans, Ternant et Curley, dont ses descendants portèrent les noms. Il en naquit Mare-Antoine du Bard de Chasans, dont le fils, Bénigne du Bard de Chasans, conseiller an Parlement de Dijon, fut le père d'Alexandre-Anne du Bard de Curley (1765-1849). On arrive alors à Alexandre du Bard de Curley (1805-1874), grand'père maternel de M. de Régnier, et qui épousa, en 1832, Mademoiselle de Guillermin (1).

M. Henri de Régnier passa à Honsieur une partie de son ensance. Dans un petit volume qui a pour titre Le Trèsse blanc, au chapitre intitulé: La Côte Verte, il a noté quelques-unes des impressions qui lui sont restées de ses premières années. En 1871, sa famille vint à Paris, et en 1874 il entra au Collège Stanislas. Bachelier en 1883, il fit ensuite son droit, pour satisfaire aux désirs de sa famille, qui voulait qu'il eût un métier, puis passa l'examen des Affaires étrangères. Au collège, il avait déjà commencé à écrire des vers, sans aucun dessein, comme une chose naturelle. Les premiers qu'il eut d'imprimés le furent dans Lutèce, où il débuta en 1885, et il y a des vers de collège dans son premier recueil, Les Lendemains, publié la même année à la librairie Vanier. En 1886, il publia à la

même librairie un deuxième recueil: Apaisement.

M. de Régnier vivait alors très retiré. Le seul écrivain qu'il connût était Sully Prudhomme. Il avait lu et lisait beaucoup Hugo. Il lisait aussi Baudelaire, Vigny, Mallarmé, et les sonnets de José Maria de Heredia, épars dans les revues et que les lettrés collectionnaient. Son ardeur poétique ne l'occupait pas tout entier. Un autre côté de son esprit le portait vers les livres d'analyse, les romans, les mémoires, tout ce qui peint la vie et les hommes. « J'étais double, en quelque sorte, explique-t-il à ce sujet; symboliste et réaliste, aimant à la fois les symboles et les anecdotes, un vers de Mallarmé et une pensée de Chamfort. » Seulement, le besoin poétique fut longtemps le plus fort en lui. Il comprenait aussi qu'on n'écrit guère de romans valables à vingt ans, qu'il est nécessaire d'avoir un peu vécu, et il attendait. Son œuvre poétique avancée, il songea davantage au roman. Il écrivit alors ses contes: Contes à soi-même, La Canne de Jaspe, qui lui furent une transition, un

<sup>(1)</sup> Extrait de Henri de Régnier. Collection des Célébrités d'aujourd'hui. Paris, Sansot. 1904.

apprentissage. On peut d'ailleurs se rendre compte du travail de son esprit comme romancier. Dans La Double Mattresse, le poète des Poèmes anciens et romanesques se sent encore à chaque page. On le retrouve moins dans Le Bon plaisir. On ne le retrouve presque plus dans Le Mariage de Minuit. Dans Les Vacances d'un jeune

homme sage, il n'y a déjà plus que le romancier.

La réputation de M. Henri de Régnier s'établit de bonne heure chez les lettrés. Un des promoteurs les plus en vue du mouvement littéraire appelé symboliste, il n'est pour ainsi dire pas une des revues, tant françaises que belges, suscitées par ce mouvement, où il n'ait écrit. Bientôt connu des maîtres, il fréquenta chez Leconte de Lisle, et fut aussi, selon les justes expressions de M. Francis Vielé-Griffin, qu'il faut également compter parmi eux, de « ces jeunes hommes qui, guidés par leur seule foi dans l'Art, s'en furent chercher Verlaine au fond de la Cour Saint-François, blottie sous le chémin de fer de Vincennes, pour l'escorter de leurs acclamations vers la gloire haute que donne l'élite; qui montèrent, chaque semaine, la rue de Rome, porter l'hommage de leur respect et de leur dévouement à Stéphane Mallarmé hautainement isolé dans son rêve : qui entourèrent Léon Dierx d'une déférence sans défaillance et firent à Villiers de l'Isle Adam, courbé par la vie, une couronne de leurs enthousiasmes ».

Après Les Lendemains et Apaisement, M. de Régnier publia Sites, en 1887, et Episodes, en 1888, deux recueils où sa personnalité commençait à apparaître. C'est toutefois dans les Poèmes anciens et romanesques, publiés en 1890, qu'elle se manifesta vraiment pour la première fois, et ce n'est pas trop dire que lui seul pouvait écrire les vers de ce recueil, comme presque tous les poèmes qu'il a écrits depuis. C'est dans les Poèmes anciens et romanesques que M. de Régnier commença à se servir du vers libre, soit pour le mêler à des alexandrins, soit pour écrire des pièces entières. On en a dit, de ce vers libre employé par lui, qu'il n'est qu'un alexandrin morcelé, et il l'est souvent, en effet. M. de Régnier n'en a pas moins écrit, avec ce vers libre, des poèmes remarquables au plus haut point par leur harmonie mystérieuse, pleine de nuances, de langueur et de fluidité.

Tel qu'en songe suivit les Poèmes anciens et romanesques, en 1892. C'est dans ce recueil que se trouve le poème La Gardienne, représenté au Théâtre de l'Œuvre en 1894. Il est écrit en vers libres et en alexandrins. C'est un drame à personnages emblématiques, plein de morceaux sonores, d'une longue coulée, et dans lequel M. de Régnier à fait revivre la grande période à rimes plates, délaissée depuis Hugo et Leconte de Lisle.

En 1893, parut la première œuvre en prose de M. de Régnier,

Contes à soi-même. Le style de ces contes est fort loin du style aisé et rapide que M. de Régnier montre aujourd'hui dans ses romans. C'est au contraire une prose savante, solennelle, guindée même, et même aussi un peu difficile, et dans laquelle on retrouve tout le poète, avec ses mots préférés. Un nouveau recueil de contes : Le Trèfle noir, suivit, en 1895. C'est dans ce livre que commence, tant par le style que par le choix des sujets, le changement dont nous avons parlé plus haut, surtout dans le conte intitulé Hermocrate ou le récit qu'on m'a fait de ses funérailles. Le style est plus net, il v a moins de recherche dans les mots, et plus de vie dans le sujet. Quelques années plus tard, en 1897, M. de Régnier joindra les contes du Trèfle noir à huit contes nouveaux et les publiera ensemble sous le titre : La Canne de Jaspe. Il sera alors tout préparé pour écrire ses romans. M. d'Amercœur, Le Voyage à l'Ile de Cordic, Le Signe de la Clef et de la Croix, La Maison magnifique (ce sont quelques-uns des huit nouveaux contes joints à ceux du Trèfle noir) pourraient, à peu de chose près, par le style et par le sujet, être des chapitres de La Double Mattresse.

En 1895, M. de Régnier publia une nouvelle série de poèmes, Aréthuse, d'une aussi grande importance dans son œuvre que les Poèmes anciens et romanesques, publiés avant, et que Les Jeux rustiques et divins, publiés ensuite. Aréthuse est divisée en trois parties: Flûtes d'Avril et de Septembre, L'Homme et La Sirène, Flûtes d'Avril et de Septembre, la première et la troisième écrites en alexandrins, la deuxième en vers libres. On ne saurait vraiment choisir dans ce volume. Toutes les pièces en sont également belles par la pensée, par la rèverie, par les paysages tendres, tristes et profonds qu'elles suggèrent. Les mots, les constructions poétiques qu'affectionne M. de Régnier, les mélancoliques contrastes entre l'été et l'automne, la nymphe et le faune, la tristesse et la joie, le regret et le désir, s'y trouvent assemblés dans une harmonie sans cesse plus pénétrante, et des vers qu'on ne peut oublier.

On retrouve Aréthuse dans Les Jeux rustiques et divins, publiés en 1897, et qui contenaient quatre séries de nouveaux poèmes. C'est dans Les Jeux rustiques et divins que se trouve Le Vase, qui est peut-être le chef-d'œuvre de M. Henri de Régnier, et sûrement l'un des plus beaux poèmes de la poésie actuelle. Il s'y trouve aussi une série de petits poèmes, sous le titre d'Odelettes, — nous avons donné deux exemples dans notre choix, — d'une souplesse de rythme

et d'une douceur incomparables.

C'est après Les Jeux rustiques et divins que se place le premier roman de M. de Régnier, La Double Maitresse, paru en 1900. Il fut suivi la même année d'un nouveau livre de poèmes, Les Médailles d'Argile sont dédiées à la mémoire

d'André Chénier, qui fut un grand maître pour M. de Régnier. On trouve dans ce volume une série de sonnets, Les Passants du Passé, un peu dans le goût des sonnets de José Maria de Heredia, et où il semble que M. de Régnier ait voulu se délasser, s'amuser. On en prit même prétexte pour avancer qu'il commençait à revenir aux formes poétiques traditionnelles, les uns entendant lui faire ainsi un compliment, les autres un reproche. C'était tenir peu compte de certains autres poèmes des Médailles d'Argile, où se retrouve bien, avec toute sa personnalité, le poète d'Aréthuse et du Vase.

La Cité des Eaux, publiée en 1902, tire son titre d'une série de sonnets sur Versailles.

O Versailles, Cité des Eaux, Jardin des Rois!

que M. de Régnier écrivit pour servir de commentaires à des dessins de M. Helleu. Ils sont suivis d'autres poèmes où M. de Régnier a montré un nouvel aspect de son talent. Par exemple, la pièce intitulée La Lune Jaune, qu'on trouvera dans notre choix, d'une couleur et d'une émotion tout à fait singulières. Les sonnets de La Cité des Eaux sont dédiés à José Maria de Heredia, et un des poèmes qui suivent, Marsyas, écrit en vers libres, à la mémoire de Stéphane Mallarmé. José Maria de Heredia et Stéphane Mallarmé sont certainement les deux poètes qui ont eu le plus d'influence sur M. de Régnier, le premier avec Les Trophées, le second avec L'Après-midi d'un Faune. On trouve aussi dans ce volume certains poèmes qu'on ne peut lire sans s'y arrêter, à cause de la pensée dont ils sont pleins. Le poète a accompli une grande partie de son œuvre. Il s'arrête un moment, et se retourne vers sa jeunesse, presque dans un geste d'adieu. Il y a là une songerie, une émotion auxquelles on ne peut résister.

La Sandale ailée, publiée en 1907, est à ce jour le dernier volume de vers de M. de Régnier. Le changement marqué dans les poèmes dont nous venons de parler, — l'abandon du décor pour l'expression directe des sentiments, — y est encore plus sensible. Les pièces que nous en avons extraites renseigneront d'ailleurs mieux qu'aucune appréciation. Ce n'est pas trop dire que La Voix, Le Reproche et L'Accasil, parmi plusieurs autres poèmes d'égale valeur,

peuvent être mis au rang des plus beaux de leur auteur.

Les romans de M. de Régnier sont aujourd'hui au nombre de sept. La Double Mattresse, Le Bon Plaisir, Les Rencontres de M. de Bréot, se passent au xvnº et au xvnº siècle. Le Mariage de Minuit, Les Vacances d'un jeune homme sage, Le Passé Vivant et La Peur de l'Amour sont des romans modernes. La première impression qu'on retire de ces livres est celle d'un écrivain pour qui écrire doit être un véritable plaisir. Tout y est clair, facile et orné,

avec un grand pittoresque, un ton indulgent et amusé, même dans les traits satiriques, qui y abondent. Les personnages, divers au possible, sont des gens aimables, curieux d'aspect, de mœurs et de manières, qui intéressent tout de suite, et qu'on aime à reveir. Ce sont les romans d'un observateur, pleins de traits pris à des gens d'aujourd'hui, et il n'est pas jusqu'au libertinage souvent très vif que l'auteur y répand qui n'ajoute à leur agrément.

On a également de M. de Régnier un recueil de nouvelles : Les Amants singuliers, deux volumes d'études littéraires et d'articles : Figures et Caractères et Sujets et Paysages, une comédie en prose : Les Scrupules de Sganarelle, où l'on retrouve dans leur caractère traditionnel quelques-uns des personnages de notre vieux

théatre, et un recueil de contes : Couleur du temps.

M. de Régnier a épousé en 1896 Mademoiselle Marie de Heredia. deuxième fille de l'auteur des Trophées. Il a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1897. L'Académie française lui a décerné en 1800 le Prix Vitet, et il a fait en 1900 des conférences en Amérique sur le mouvement poétique français. Il a collaboré aux revues et journaux suivants : Lutèce (1885-1886)'; Le Scapin, La Wallonie (1882-1892), poèmes et notes critiques ; c'est dans le numéro de janvier 1892 de cette revue que parut pour la première fois le poème : La Gardienne: La Jeune Belgique: La Revue Indépendante, 3º série (1886), 4º série (1889); Les Ecrits pour l'Art (1886); La Pléiade, 2º série (1899) ; La Voque, 2º série (1889) ; Les Entretiens politiques et littéraires (1890-1893); La Conque (1891); L'Ermitage (1801-1805 et 1808); La Revue Blanche (1801-1807); Floréal (1802); L'Idée moderne (1894); L'Art littéraire (1894); Mercure de France (1894 à 1898, 1901, 1902, 1907); Le Livre des Légendes (1895); Le Centaure (1896); L'Aube (1896); Echo de Paris (1896-1898); L'Image (1808); Le Gaulois (1808-1908); Revue des Deux Mondes, Revue de Paris (1897-1908); La Vogue, nonvelle série (1899); Journal (1900-1902); La Renaissance latine (1900-1903); Figaro illustré (février 1904); Vers et Prose, etc., etc.

# Bibliographie:

LES CEUVERS. — Londemains, poésies. Paris, Vanier, 1885, in-18. (Réimprimé dans le recueil : Premiers Poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18). — Apalsement, poésies. Paris, Vanier, 1886, in-18. (Réimpr. : Premiers Poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18). — Sites, poèmes. Paris, Vanier, 1887, in-18. (Réimpr. : Premiers Poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18). — Episodes, poèmes. Paris, Vanier, 1888, in-18. (Réimpr. : Premiers Poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18). — Poèmes anclens et romanesques, 1887-1898. Paris, Libraire de l'Art Indépendant, 1890, petit in-5,

(Réimprimé dans le recueil : Poèmes, 1887-1892. Paris Soc. du Mercure de France, 1895, in-18). - Episodes, Sites et Sonnets, poèmes. Paris, Vanier, 1891, in-18. (Réimpr. : Premiers Poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-18.) — Tel qu'en Songe, poème. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1892, petit in-8. (Réimpr. : Poèmes, 1887-1892. Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-18). — Contes à soi-même, prose. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1894, petit in-8. (Réimpr. : La Canne de Jaspe. Paris, Soc, du Mercure de France, 1897, in-18; Trois Contes à soi-même. Miniatures de Maurice Ray, gravées par A. Bertrand. Paris, pour les Cent Bibliophiles, 1907, in-8). - Le Bosquet de Psyché, prose. Bruxelles, Lacomblez, 1894, petit in-8. [220 ex. numérotés]. (Réimprimé dans l'ouvrage suivant : Figures et caractères. Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-18). - Le Trèfle noir, prose. Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, petit in-18. (Réimpr. dans La Canne de Jaspe, ibid., 1897, in-18.) - Aréthuse, poèmes. Paris, Librairie de l'Art Indépendant, 1895, petit in-8. (Réimpr. dans le recueil. Les Jeux rustiques, etc. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18). - Poèmes, 1887-1892 (Poèmes anciens et romanesques. Tel qu'en songe). Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-18. — Les Jeux rustiques et divins (Aréthuse. Les Rameaux de la flute. Inscriptions pour les Treize Portes de la Ville. La Corbeille des Heures. Poèmes divers). Paris, Soc. de Mercure de France, 1897, in-18. -La Canne de Jaspe (M. d'Amercœur. Le Trèfle noir. Contes à soi-même), contes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. - Premiers Poèmes (Les Lendemains, Apaisement. Sites. Episodes. Sonnets. Poésies diverses). Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18. — Le Trèfie blanc, prose. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, petit in-18. (Réimpr. dans Couleur du Temps. Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18). -La Double Maîtresse, roman. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18. - Les Médailles d'Argile, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-8. — Figures et Caractères (Michelet. Alfred de Vigny. Hugo. Stéphane Mallarmé. Le Bosquet de Psyché, etc., etc.). Paris, Soc. du Mercure deFrance, 1901, in-18. — Les Amants singuliers, nouvelles (La Femme de marbre. Le Rival. La courte vie de Balthasar Aldramin vénitien). Paris, Soc. du Mercure de France, 1901. in-18. - Le Bon Plaisir, roman [suivi d'un ingénieux pastiche qui termine le roman : Eclaircissements tirés des Mémoires de M. de Collarceaux]. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. (Réimpr. : Le Bon Plaisir, 55 illustr. de Georges Conrad. Paris, Fayard, 1908, in-8). - La Cité des Eaux, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — Le Mariage de Minuit, roman contemporain. Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18. - Les Vacances d'un jeune homme sage, roman. Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-18. (Réimpr.: Les Vacances d'un jeune homme saye, ill. de M. Lecoultre. Paris, Fayard, 1908, in-8). - Les Rencontres de M. de Bréot, roman. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. - Le Passé vivant, roman moderne. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. -La Sandale ailée (1903-1905). Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. - Sujets et Paysages [critique]. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. - Esquisses vénitiennes, ill. de Maxime Dethomas. Paris, Collection de a l'Art décoratif », 1906, in-4. — L'Amour et le Plaisir, histoire galante. Paris, Barnéoud, 1906, in-8. (Réimpr. dans Couleur du

Vibre au soir rose et bleu d'un silence de danses lassées, Nous avons rencontré les filles de la plaine Qui s'en venaient à la fontaine, Qui s'en venaient à perdre haleine, Et nous avons passé.

La douceur des ciels clairs vivait en leurs yeux tristes, Les oiseaux du matin chantaient en leurs voix douces, Oh si douces avec leurs yeux de bonne route Et si tendres avec leurs voix de colombes indicatrices! Elles s'assirent pour nous voir, tristes et sages, Leurs mains jointes semblaient garder leurs cœurs en cage.

Les ballerines ont croisé nos chemins Et nous avons suivi leurs fards, leurs rires, leurs tambourins Pour les perdre un soir d'ombre au détour du chemin...

Nous allons vers la Ville où l'on chante aux terrasses Sous les arbres en fleurs chercher les Fiancées, O cloches d'allégresse au silence des places, Les clochers tremblent comme des fleurs balancées!

Nos espoirs entreront par les portes ouvertes En vols de papillons légers aux vastes ailes, Avec les hirondelles Qui s'en viennent inertes, Lasses d'avoir passé et repassé les mers, Et vers les angles noirs et sur les pavés clairs Nos espoirs voletteront en ombres joyeuses Comme des pétales de fleurs merveilleuses Que pleut le soir d'avril aux tresses des fileuses.

(Poèmes, 1887-1892 : Poèmes anciens et romanesques.)

#### EXERGUE

Au carrefour des routes de la forêt, un soir, Parmi le vent, avec mon ombre, un soir, Las de la cendre des âtres et des années, Incertain des heures prédestinées, Je vins m'asseoir.

Les routes s'en allaient vers les jours
Et j'aurais pu aller avec elles encor,
Et toujours,
Vers des terres, des eaux et des songes, toujours
Jusques au jour
Où, de ses mains magiques et patientes, la Mort
Aurait fermé mes yeux du sceau de sa fleur de paix et d'or-

Route des chênes hauts et de la solitude,
Ta pierre apre est mauvaise aux lassitudes,
Tes cailloux durs aux pieds lassés,
Et j'y verrais saigner le sang de mon passé,
A chaque pas,
Et tes chênes hautains grondent dans le vent rude
Et je suis las.

Route des bouleaux clairs qui s'effeuillent et tremblent Pâles comme la honte de tes passants pâles Qui s'égarent en tes fanges tenaces, Et vont ensemble, Et se détournent pour ne pas se voir face à face; Route de boue et d'eau qui suinte, Le vent à tes feuilles chuchote sa plainte, Les grands marais d'argent, de lunes et de givre Stagnent au crépuscule au bout de tes chemins Et l'Ennui à qui veut te suivre Lui prend la main.

Route des frênes doux et des sables légers Où le vent efface les pas et veut qu'on oublie Et qu'on s'en aille ainsi qu'il s'en va d'arbre en arbre, Tes fleurs de miel ont la couleur de l'or des sables, Ta courbe est telle qu'on voit à peine où l'on dévie; La ville où tu conduis est bonne aux étrangers Et mes pas seraient doux sur le seuil de ses portes S'ils n'étaient pas restés le long d'une autre vie Où mes Espoirs en pleurs veillent des Ombres mortes. Je n'irai pas vers vos chênes
Ni le long de vos bouleaux et de vos frênes
Et ni vers vos soleils, vos villes et vos eaux,
O routes!
J'entends venir les pas de mon passé qui saigne,
Les pas que j'ai crus morts, hélas! et qui reviennent,
Et qui semblent me précéder en vos échos,
O routes,
Toi la facile, toi la honteuse, toi la hautaine,
Et j'écoute
Le vent, compagnon de mes courses vaines,
Qui marche et pleure sous les chênes.

O mon âme, le soir est triste sur hier, O mon âme, le soir est morne sur demain, O mon âme, le soir est grave sur toi-même! (Poèmes, 1887-1892: Tel qu'en Songe.)

### DISCOURS EN FACE DE LA NUIT

Parce que c'est le soir et que mes pieds sont nus D'avoir marché longtemps et d'être revenus, Je parlerai, debout et du fond de mon songe, Comme quelqu'un qui n'est plus là et se resonge En soi-même, non point ce qu'il n'a pas été Au fantôme de chair que sa vie a hanté, Mais ainsi qu'il fut tel en soi devant soi seul, Je parlerai, dans l'attitude du linceul Que tisse le passé autour de la stature Du passant funéraire et hautain sous sa bure Où se mêlent les fils du Temps et de la Nuit, Je parlerai étant à cette heure celui Devant qui le silence a haussé son miroir Et que la solitude orne du manteau noir.

O magnifique et sépulcral, voici le seuil Dominateur et les trois marches de l'orgueil Qui sont de bronze, de basalte et de porphyre. Là, taciturne avec le geste de se dire, Mon Destin se retourne en face du passé Vers l'ombre où, dans l'écho, mon pas s'est effacé Comme aux herbes des prés, comme au sable des plaines, Avec l'aube qui rit aux larmes des fontaines, Avec le soir qui pleure au rire des ruisseaux.

Je suis celui qui jette une pierre dans l'eau, Je suis celui qui parle au bout de l'avenue, Je peux cueillir enfin, digne de mes mains nues, La fleur d'or qui disjoint les dalles du silence, Et n'ayant plus l'épée et n'ayant plus la lance, Ni l'arc courbe ou la flèche droite, ni le cri Qui, dans la forêt sombre et le bois où fleurit A côté de la ronce, hélas! la rose en sang, Suscitent, sous les pas dangereux du passant, Le froncement du musle ou le croc de la face, N'ayant plus que la voix mélancolique et basse De quelqu'un qui n'est plus là-bas, mais se souvient Du pays monstrueux et morne d'où il vient, Je parlerai, debout en face du passé, Et, dans son ombre grave et lourde où s'est tassé L'aspect enfin des lieux par où s'en vint mon âme, J'éveillerai les yeux de cendres ou de flammes Qui luisent tout au fond de sa tragique nuit Et dont le reflet mort sur mes songes a lui, Jusqu'à ce que la pluie eut lavé ma mémoire A travers qui courut le vent expiatoire, Et je verrai peut être encor, dans la forêt Qui, faite de ténèbre et de rêve, apparaît En chacun au déclin de chaque crépuscule, Le Centaure cabré qui hennit et recule Devant l'Hydre irascible au flair de ses naseaux Parmi la boue obèse et les sveltes roseaux Que cassent, pour les joindre en flûtes maléfiques Où s'échange, répond, alterne et se réplique Une voix qui ricane à la voix qui glapit, Le Satyre équivoque et le Faune accroupi.

Mais non! de ma hautaine et solitaire emphase Pourquoi troubler encor la honte de la vase Que ma tristesse sèche en ses ternes marais, Pourquoi provoquer l'ombre et l'antique forêt A faire vers mes pieds ramper la basse ordure Du bestiaire où mon passé se configure En emblèmes, héfas! qui, par la griffe et l'aile, Montrent obscurément que ma vie était telle. Et par l'ongle et le croc, le sabot et la dent, Attestent mon désir avoir été, pendant Des jours, héfas! des nuits, héfas! avoir été Leur semblable de ruse et de stupidité.

Vous viendriez du fond des antres à mon seuil, Que vous vous buteriez aux marches de l'orgueil Où je songe du haut de moi-même, ce soir. Je ne sais même pas si je pourrais vous voir Mordre ou lécher, écumes, larves, ô décombres, Le pan de mon manteau ou le bout de mon ombre, Car voici qu'une étoile à l'Occident a lui Et vous tous n'êtes déjà plus que de la Nuit.

La porte va rouler sur les doubles gonds d'or Et fermer son sommeil de bronze qui s'endort Sur celui qui youlait parler et qui s'est tu A jamais parce que son songe l'a vêtu D'un manteau de silence et de la robe noire De l'oubli, dont le pli fatidique se moire D'un reflet d'au delà du Styx et du Léthé, Parce qu'il n'est plus rien de ce qu'il a été.

Accueille donc, ô Mort, la palme que j'apporte, Et puisses-tu sculpter au fronton de la porte Un masque bestial qui ne sourira pas Ni de ses lèvres mornes ni de ses yeux las, Et où viendront hennir longuement, face à face, Un à un, anxieux du masque qui s'efface, Du masque fraternel qui les trouble aujourd'hui, Les Centaures cabrés en fuite dans la Nuit.

(Poèmes, 1887-1892 : Tel qu'en Songe.)

### LA SAGESSE DE L'AMOUR

Avant d'être de ceux qui marchent vers la Nuit, O toi qui fus l'enfant que sa jeunesse a fui Et qui, grave, t'assieds déjà, debout hier, Ecoute encore, avant les fifres de l'Hiver, Les flûtes de l'Eté qui chantent dans l'Automne; L'heure tendre là-bas embrasse l'heure bonne, Et, quand le chant se tait, au loin, tu peux entendre Ce que le bel Août dit au calme Septembre Et ce que dit ta joie à ta mélancolie. Le fruit qui va mûrir avec sa branche plie; C'est de la brise, hélas! que sort le vent farouche, Mais la brise et le vent s'endorment bouche à bouche Aujourd'hui et le bois est vert et le soir tombe, Et les flûtes dans l'ombre appellent les colombes, Et l'Eté chante encore aux lèvres de l'Automne; Le jour sera meilleur si l'aurore fut bonne; Le soir est plus charmant lorsque l'âme est plus douce, Le sourire fait une rose de la bouche; La tresse dénouée est une chevelure; D'avoir été fontaine une eau reste plus pure. Aime et que sur tes pas les étoiles aient lui Quand tu seras de ceux qui marchent vers la Nuit.

Mon marteau lourd sonnait/dans l'air léger, the thus hechte Le vase V aprilie de l'air léger, the this hechte Le prairie et jusques au bois

Sous le ciel plus bleuf d'heure en heure,
Puis rose et mauve au crépuscule;

Puis rose et mauve au crépuscule : Alors je me levais tout droit

Et m'étirais heureux de la tâche des heures, Gourd de m'être accroupi de l'aube au crépuscule Devant le bloc de marbre où je taillais les pans Du vase fruste encor que mon marteau pesant,

Be will missically action of a continue of about 130 ms

Rythmant le matin clair et la bonne journée, Heurtait, joyeux d'être sonore en l'air léger!

Le vase naissait dans la pierre façonnée. \ Svelte et pur il avait grandi Informe encore en sa sveltesse, ? Et j'attendis, 🐧 Les mains oisives et inquiètes, Pendant des jours, tournant la tête A gauche, à droite, au moindre bruit, Sans plus polir la panse ou lever le marteau. L'eau Coulait de la fontaine comme haletante. 🗚 Dans le silence 4 J'entendais, un à un, aux arbres du verger, i l Les fruits tomber de branche en branche; 'a Je respirais un parfum messager 🐚 De fleurs lointaines sur le vent ; 4 Souvent, Je croyais qu'on avait parlé bas, 🐴 Et, un jour que je rêvais — ne dormant pas — 1 J'entendis par delà les prés et la rivière 🚶 Chanter des flûtes... 3

Un jour, encor,
Entre les feuilles d'ocre et d'or
Du bois, je vis, avec ses jambes de poil jaune,
Danser un faune;
Je l'aperçus aussi, une autre fois,
Sortir du bois
Le long de la route et s'asseoir sur une borne
Pour prendre un papillon à l'une de ses cornes.

Une autre fois,
Un centaure passa la rivière à la nage;
L'eau ruisselait sur sa peau d'homme et son pelage;
Il s'avança de quelques pas dans les roseaux,
Flaira le vent, hennit, repassa l'eau;
Le lendemain, j'ai vu l'ongle de ses sabots
Marqué dans l'herbe...

Des femmes nues
Passèrent en portant des paniers et des gerbes,
Très loin, tout au bout de la plaine.
Un matin, j'en trouvai trois à la fontaine
Dont l'une me parla. Elle était nue.
Elle me dit: Sculpte la pierre
Selon la forme de mon corps en tes pensées,
Et fais sourire au bloc ma face claire;
Ecoute autour de toi les heures dansées
Par mes sœurs dont la ronde se renoue,
Entrelacée,
Et tourne et chante et se dénoue.

Et je sentis sa bouche tiède sur ma joue.

Alors le verger vaste et le bois et la plaine Tressaillirent d'un bruit étrange, et la fontaine Coula plus vive avec un rire dans ses eaux; Les trois Nymphes debout auprès des trois roseaux Se prirent par la main et dansèrent; du bois Les faunes roux sortaient par troupes, et des voix Chantèrent par delà les arbres du verger Avec des flûtes en éveil dans l'air léger. La terre retentit du galop des centaures ; Il en venait du fond de l'horizon sonore, Et l'on voyait, assis sur la croupe qui rue, Tenant des thyrses tors et des outres ventrues, Des satyres boiteux piqués par des abeilles, Et les bouches de crin et les lèvres vermeilles Se baisaient, et la ronde immense et frénétique, Sabots lourds, pieds légers, toisons, croupes, tuniques, Tournait éperdument autour de moi qui, grave, Au passage, sculptais aux flancs gonflés du vase Le tourbillonnement des forces de la vie.

Du parfum exhalé de la terre mûrie Une ivresse montait à travers mes pensées, Et dans l'odeur des fruits et des grappes pressées, Dans le choc des sabots et le heurt des talons, En de fauves odeurs de boucs et d'étalons, Sous le vent de la ronde et la grêle des rires, Au marbre je taillais ce que j'entendais bruire; Et parmi la chair chaude et les effluves tièdes, Hennissement du mufle ou murmure des lèvres, Je sentais sur mes mains, amoureux ou farouches, Des souffles de naseaux ou des baisers de bouches.

Le crépuscule vint et je tournai la tête.

Mon ivresse était morte avec la tâche faite;
Et sur son socle enfin, du pied jusques aux anses,
Le grand Vase se dressait nu dans le silence,
Et, sculptée en spirale à son marbre vivant,
La ronde dispersée et dont un faible vent
Apportait dans l'écho la rumeur disparue,
Tournait avec ses boucs, ses dieux, ses femmes nues,
Ses centaures cabrés et ses faunes adroits,
Silencieusement autour de la paroi,
Tandis que, seul, parmi, à jamais, la nuit sombre,
Je maudissais l'aurore et je pleurais vers l'ombre.

(Les Jeux rustiques et divins.)

# LE VISITEUR

La maison calme avec la clef à la serrure,
La table où les fruits doux et la coupe d'eau pure
Se miraient, côte à côte, en l'ébène profond;
Les deux chemins qui vont tous deux vers l'horizon
Des collines derrière qui l'on sait la Mer,
Et tout ce qui m'a fait le rire simple et clair
De ceux qui n'ont jamais désiré d'autres choses
Qu'une fontaine bleue entre de hautes roses,
Qu'une grappe à leur vigne et qu'un soir à leur vie
Avec un peu de joie et de mélancolie
Et des jours ressemblant, heure à heure, à leurs jours,
J'ai compris tout cela quand je t'ai vu, Amour,
Entrer dans ma maison où t'attendait mon âme,
Et mordre les fruits mûrs de ta bouche de femme,

Et boire l'eau limpide, et l'asseoir, et ployer Ta grande aile divine aux pierres du foyer.

(Les Jeux rustiques et divins.)

## ÉLÉGIE DOUBLE

Ami, le hibou pleure où venait la colombe, Et ton sang souterrain a fleuri sur ta tombe, Et mes yeux qui t'ont vu sont las d'avoir pleuré L'inexorable absence où tu t'es retiré Loin de mes bras pieux et de ma bouche triste. Reviens! le doux jardin mystérieux t'invite Et ton pas sera doux à sa mélancolie; Tu viendras, les pieds nus et la face vieillie, Peut-être, car la route est longue qui ramène De la rive du Styx à notre humble fontaine Qui pleure goutte à goutte et rit d'avoir pleuré.

Ta maison te regarde, ami ! j'ai préparé Sur le plateau d'argent, sur le plateau d'ébène, La coupe de cristal et la coupe de frêne, Les figues et le vin, le lait et les olives, Et j'ai huilé les gonds de la porte d'une huile Qui la fera s'ouvrir ainsi que pour une ombre ; Mais je prendrai la lampe et par l'escalier sombre Nous monterons tous deux en nous tenant la main ; Puis, dans la chambre vaste où le songe divin T'a ramené des bords du royaume oublieux, Nous nous tiendrons debout, face à face, joyeux De l'étrange douceur de rejoindre nos lèvres, O voyageur venu des roseaux de la grève Que ne réveille pas l'aurore ni le vent ! Je t'ai tant aimé mort que tu seras vivant Et j'aurai soin, n'ayant plus d'espoir ni d'attente, De vider la clepsydre et d'éteindre la lampe.

— Laisse brûler la lampe et pleurer la clepsydre, Çar le jardin autour de notre maison vide

Se fleurira de jeunes fleurs sans que reviennent Mes lèvres pour reboire encore à la fontaine; Les baisers pour jamais meurent avec les bouches. Laisse la figue mûre et les olives rousses ; Hélas! les fruits sont bons aux lèvres qui sont chair. Mais j'habite un royaume au delà de la Mer Ténébreuse, et mon corps est cendre sous le marbre. Je suis une Ombre, et si mon pas lent se hasarde Au jardin d'autrefois et dans la maison noire Où tu m'attends du fond de toute ta mémoire. Tes chers bras ne pourront étreindre mon fantôme ; Tu pleurerais le souvenir de ma chair d'homme, A moins que, dans ton âme anxieuse et fidèle, Tu m'attendes en rêve à la porte éternelle, Me regardant venir à travers la nuit sombre, Et que ton pur amour soit digne de mon ombre.

(Les Jeux rustiques et divins.)

### **ODELETTE**

Un petit roseau m'a suffi Pour faire-frémir l'herbe haute Et tout le pré Et les doux saules Et le ruisseau qui chante aussi; Un petit roseau m'a suffi A faire chanter la forêt.

Ceux qui passent l'ont entendu Au fond du soir, en leurs pensées Dans le silence et dans le vent, Clair ou perdu, Proche ou lointain... Ceux qui passent en leurs pensées En écoutant, au fond d'eux-mêmes L'entendront encore et l'entendent Toujours qui chante. Il m'a suffi De ce petit roseau cueilli, A la fontaine où vint l'Amour Mirer, un jour, Sa face grave Et qui pleurait, Pour faire pleurer ceux qui passent Et trembler l'herbe et frémir l'eau ; Et j'ai, du souffle d'un roseau. Fait chanter toute la forêt.

(Les Jeux rustiques et divins.)

ODELETTE VINDAME

Si j'ai parlé De mon amour, c'est à l'eau lente Qui m'écoute quand je me penche Sur elle si j'ai parlé De mon'amour, c'est au vent. Qui rit et chuchote entre les branches; Si j'ai parlé de mon amour, c'est à l'oiseau Qui passe et chante Avec le vent: Si j'ai parlé C'est à l'écho.

Si j'ai aimé de grand amour, 💎 Triste ou joyeux, Ce sont tes yeux; Si j'ai aimé de grand amour, Ce fut ta bouche grave et douce, Ce fut ta bouche: Si j'ai aimé de grand amour, Ce furent/ta chair tiède et tes mains fraîches, Et c'est ton ombre que je cherche.

(Les Jeux rustiques et divins.)

#### LA COURONNE

Lasses du long chemin, et la tête baissée, Silencieusement, dans l'ombre, mes Pensées, Une à une, vers moi reviennent de la vie Où toutes, à l'aurore, elles étaient parties. Les voici, elles sont debout, au crépuscule, Devant moi, et chacune en tressaillant recule Lorsque je la regarde au visage, et ses yeux Se détournent pour fuir mon regard anxieux Oui retrouve, debout et la tête baissée, Celles qui furent familières, mes Pensées. Ce sont elles; j'entends encor leurs pas lointains Oui jadis m'ont quitté pour suivre le chemin Oui descend, à travers les heures, vers la vie... Ou'avez-vous fait ? Ta coupe est-elle enfin remplie, O Toi qui voulais boire aux fontaines vivantes? Mais non, sa main est vide et sa lèvre est brûlante Et, du geste, elle montre à ses pieds devant elle, Ironique risée à sa soif éternelle, Des débris de cristal et des morceaux d'argile ; Et Toi, jadis si belle et sveltement agile, A quel mauvais festin as-tu donc pris ta part Oue, la chair alourdie et les cheveux épars. Tu chancelles d'ivresse en ta robe vineuse? Va-t'en! Et Toi, dis-moi la douleur qui te creuse La joue ainsi? pourquoi crispes-tu tes deux mains Mystérieusement dans l'ombre sur ton sein. Pour cacher le serpent par qui, de veine en veine, Coule en ton âcre sang le venin de la haine? Et Toi qui visitas l'Orgueil, qu'apportes-tu? Cette pourpre en lambeaux et ce sceptre tordu. Et Toi encor qui ris et, de sueur couverte D'être allée au Désir avec tes mains ouvertes. Reviens de son étreinte enivrante et farouche Lacérée à la face et mordue à la bouche? Hélas! qu'avez-vous fait de moi, ô mes Pensées? Hélas I qu'avez-vous fait de vous, ô mes Pensées? Mais Toi qui partais chaste, ô Toi qui partais nue Et seule de tes sœurs ne m'es pas revenue, C'est vers toi, à travers moi-même, que j'irai. Tu es restée au fond de quelque bois sacré, Assise solitaire aux pieds nus de l'Amour, Et, taciturne, vous échangez, tour à tour, Toi te haussant vers lui et lui penché vers Toi, Une à une, les fleurs divines dont vos doigts, Qui d'un geste alterné les prennent et les donnent, Tressent pour vos deux fronts une seule couronne.

(Les Médailles d'Argile.)

#### **CHRYSILLA**

Lorsque l'heure viendra de la coupe remplie, Déesse, épargne-moi de voir à mon chevet Le Temps tardif couper, sans pleurs et sans regret, Le long fil importun d'une trop longue vie.

Arme plutôt l'Amour; hélas! il m'a haïe Toujours et je sais trop que le cruel voudrait Déjà que de mon cœur, à son suprême trait, Coulât mon sang mortel sur la terre rougie,

Mais non! que vers le soir en riant m'apparaisse, Silencieuse, nue et belle, ma Jeunesse! Qu'elle tienne une rose et l'effeuille dans l'eau;

J'écouterai l'adieu pleuré par la fontaine Et, sans qu'il soit besoin de flèches ni de faulx, Je fermerai les yeux pour la nuit souterraine.

(Les Médailles d'Argile.

#### SONNET POUR BILITIS

Mes Sœurs, notre jeunesse a mûri lentement Sa grappe savoureuse à nos treilles rivales Et nos jours que le Temps presse de ses sandales Ont coulé comme un vin dont l'ivresse nous ment L'age est venu sournois, furtif, fourbe et gourmand, Mordre et flétrir, hélas! nos gorges inégales; Notre vendange est faite et j'entends sur les dalles Marcher le vigneron dans le cellier dormant.

Vous, ô mes Sœurs, je vois vos mémoires perdues Vieillir poudreusement comme les outres bues, Et moi, que visita la Muse aux ailes d'or,

Je resterai pareille à l'amphore embaumée Où, captif aux parois qu'elle respire encor, Vibre et rôde le vol d'une abeille enfermée.

(Les Médailles d'Argile.)

#### L'ONDE NE CHANTE PLUS ...

L'onde ne chante plus en tes mille fontaines, O Versailles, Cité des Eaux, Jardin des Rois! Ta couronne ne porte plus, ô souveraine, Les clairs lys de cristal qui l'ornaient autrefois!

La nymphe qui parlait par ta bouche s'est tue Et le temps a terni sous le souffle des jours Les fluides miroirs où tu t'es jadis vue Royale et souriante en tes jeunes atours.

Tes bassins, endormis à l'ombre des grands arbres, Verdissent en silence au milieu de l'oubli, Et leur tain, qui s'encadre aux bordures de marbre, Ne reconnaîtrait plus ta face d'aujourd'hui.

Qu'importe! ce n'est pas ta splendeur et ta gloire Que visitent mes pas et que veulent mes yeux; Et je ne monte pas les marches de l'histoire Au-devantdu Héros qui survit en tes Dieux.

Il suffit que tes eaux égales et sans fête Reposent dans leur ordre et leur tranquillité, Sans que demeure rien en leur noble défaite De ce qui fut jadis un spectacle enchanté. Que m'importent le jet, la gerbe et la cascade Et que Neptune à sec ait brisé son trident, Ni qu'en son bronze aride un farouche Encelade Se soulève, une feuille morte entre les dents,

Pourvu que faible, basse, et dans l'ombre incertaine, Du fond d'un vert bosquet qu'elle a pris pour tombeau, J'entende longuement ta dernière fontaine, O Versailles, pleurer sur toi, Cité des Eaux!

(La Cité des Eaux.)

# LE SANG DE MARSYAS

(A la Mémoire de Stéphane Mallarmé.)

**DÉDICACE** 

1842-1898

Ceux-ci, las dès l'aurore et que tenta la vie, S'arrêtent pour jamais sous l'arbre qui leur tend Sa fleur délicieuse et son fruit éclatant Et cueillent leur destin à la branche mûrie.

Ceux-là, dans l'onyx dur et que la veine strie, Après s'être penchés sur l'eau la reflétant Dans la pierre vivante et qui déjà l'attend Gravent le profil vu de leur propre effigie.

D'autres n'ont rien cueilli et ricanent dans l'ombre En arrachant la ronce aux pentes du décombre, Et la haine est le fruit de leur obscurité.

Mais vous, Maître, certain que toute gloire est nue, Vous marchiez dans la vie et dans la vérité Vers l'invisible étoile en vous-même apparue.

(La Cité des Eaux.)

#### LA LUNE JAUNE

Ce long jour a fini par une lune jaune Qui monte mollement entre les peupliers, Tandis que se répand parmi l'air qu'elle embaume L'odeur de l'eau qui dort entre les joncs mouillés. Savions-nous, quand, tous deux, sous le soleil torride Foulions la terre rouge et le chaume blessant, Savions-nous, quand nos pieds sur les sables arides Laissaient leurs pas empreints comme des pas de sang,

Savions-nous, quand l'amour brûlait sa haute flamme En nos cœurs déchirés d'un tourment sans espoir, Savions-nous, quand mourait le feu dont nous brûlâmes Que sa cendre serait si douce à notre soir,

Et que cet âpre jour qui s'achève et qu'embaume Une odeur d'eau qui songe entre les joncs mouillés Finirait mollement par cette lune jaune Qui monte et s'arrondit entre les peupliers?

(La Cité des Eaux.)

## ÉPILOGUE

Une dernière fois reviens en mes pensées, O jeunesse aux yeux clairs, Et, dans mes mains encor, pose tes mains glacées. Le soir parfume l'air.

Souviens-toi des matins où tous deux, côte à côte, Notre ombre nous suivant, Sur le sable fragile et parmi l'herbe haute Nous allions dans le vent.

Ce que je veux de toi, ce n'est pas, ô jeunesse, De me rendre les lieux Où nous avons erré ensemble. Je te laisse Tes courses et tes jeux.

Je ne veux point de toi ces rires dont tu charmes

Mon souvenir encor:

Je te laisse tes pas, tes détours et tes larmes,

Ton âge d'aube et d'or,

Ton âme tour à tour voluptueuse ou sombre Et ton cœur incertain, Et ce geste charmant dont tu joignais dans l'ombre La couple de tes mains.

Ce que je veux de toi, c'est ta jeune colère Qui te montait au front.

C'est le sang qui roulait en toi sa pourpre claire, Lorsque, d'un vain talon,

Tu frappais à durs coups, frénétique et penchée, Le sol sec et ardent,

Comme pour qu'en jaillit quelque source cachée Que tu savais dedans;

C'est cela que je veux de toi, car je veux boire A pleine bouche, un jour,

L'eau souterraine encore à la fontaine, ô gloire, Quand ce sera mon tour!

Et, si le temps ingrat m'accorde pour salaire L'opprobre meurtrier,

Je veux m'asseoir du moins à l'ombre que peut faire La branche du laurier.

(La Cité des Eaux.)

## LA VOIX

Je ne veux de personne auprès de ma tristesse Ni même ton cher pas et ton visage aimé, Ni ta main indolente et qui d'un doigt caresse Le ruban paresseux et le livre fermé.

Laissez-moi. Que ma porte aujourd'hui reste close; N'ouvrez pas ma fenêtre au vent frais du matin; Mon cœur est aujourd'hui misérable et morose Et tout me paraît sombre et tout me semble vain.

Ma tristesse me vient de plus loin que moi-même, Elle m'est étrangère et ne m'appartient pas, Et tout homme, qu'il chante ou qu'il rie ou qu'il aime, A son heure l'entend qui lui parle tout bas, Et quelque chose alors se remue et s'éveille, S'agite, se répand et se lamente en lui, A cette sourde voix qui lui dit à l'oreille, Que la fleur de la vie est cendre dans son fruit.

(La Sandale ailée.)

#### LE REPROCHE

Quoi! vous avez ma vie avec tout mon visage
Et mon corps qui est nu,
Et qui frissonne tout du don et de l'usage
Que vous en avez eus!

Quoi! votre bouche avide a respiré ma bouche Et je fus en vos mains Celle qui vit et qui soupire et dont on touche

Et vous avez senti, sous ma poitrine lisse, Mon cœur battre à grands coups, Et toute cette angoisse, hélas! avec délice Que j'éprouvais de vous!

Le doux ventre et les seins!

Vous avezvu ma peur, ma peine et ma faiblesse, Que dis-je? et mon désir Et sa rougeur et sa folie et sa bassesse En face du plaisir.

Vous avez eu mon corps, mon cœur et mon visage;
Vous savez, orgueilleux,
Que c'est sur votre chère et redoutable image
Que se ferment mes yeux;

Vous m'avez contemplée anéantie et nue De la nuque à l'orteil, Et suppliant ainsi l'aurore revenue D'arrêter son soleil.

Et vous pourriez parler aux hommes d'autre chose Que du goût de ma peau, Vous pourriez en riant respirer une rose Sans me nommer tout haut;

Vous pourriez écouter les propos et les rires, Les paroles, les voix,

Vous pourriez vivre encor comme un autre et sans dire : Sachez qu'elle est à moi.

Mais non! Si vous m'aviez ainsi, nue et farouche,
Etreinte entre vos bras
Sans que tout votre amour criât par votre bouche,
Vous ne m'aimeriez pas!

(La Sandale ailée.)

#### L'ACCUEIL

Tous deux étaient beaux de corps et de visages, L'air franc et sage Avec un clair sourire dans les yeux, Et, devant eux, Debout en leur jeunesse svelte et prompte, Je me sentais courbé et j'avais presque honte D'être si vieux.

Les ans
Sont lourds aux épaules et pèsent
Aux plus fortes
De tout le poids des heures mortes,
Les ans
Sont durs, et brève
La vie et l'on a vite des cheveux blancs;
Et j'ai déjà vécu beaucoup de jours.
Les ans sont lourds...

Et tous deux me regardaient, surpris de voir Celui qu'ils croyaient autre en leur pensée Se lever pour les recevoir Vêtu de bure et le front nu Et non pas, comme en leur pensée, Drapé de pourpre et lauré d'or.

Et je leur dis : « Soyez tous deux les bienvenus. » Ce fut alors Que je leur dis: « Mes fils, quoi, vous avez monté la côte Sous ce soleil cuisant d'août Jusqu'à ma maison haute, O vous Qu'attend là- bas peut-être, au terme du chemin, Le salut amoureux de quelque blanche main! Si vous avez pour moi allongé votre route Peut-être, au moins mes chants vous auront-ils aidés. De leurs rythmes présents en vos mémoires, A marcher d'un jeune pas scandé? Je n'ai jamais désiré d'autre gloire Sinon que les vers du poète Plussent à la voix qui les répète. Si les miens vous ont plu : merci, Car c'est pour cela que, chantant Mon rêve, après l'avoir conçu en mon esprit, Depuis vingt ans, J'habite ici. »

Et, d'un geste, je leur montrai la chambre vide Avec son mur de pierre et sa lampe d'argile Et le lit où je dors et le sol où du pied, Je frappe pour apprendre au vers estropié A marcher droit, et le calame de roseau Dont la pointe subtile aide à fixer le mot Sur la tablette lisse et couverte de cire Dont la divine odeur le retient et l'attire Et le fait, dans la strophe en fleurs qu'il ensoleille, Mystérieusement vibrer comme une abeille.

Et je repris :

« Mes fils,

Les ans

Sont lourds aux épaules et pèsent

Aux plus fortes

De tout le poids des heures mortes.

ينك

Les ans Sont durs, la vie est brève Et l'on a vite des cheveux blancs... Si quelque jour, En revenant d'où vous allez, Vous rencontriez sur cette même route, Entre les orges et les blés, Des gens en troupe Montant ici avec des palmes à la main, Dites-vous bien Que si vous les suiviez vous ne me verriez pas Comme aujourd'hui debout en ma robe de laine Qui se troue à l'épaule et se déchire au bras, Mais drapé de pourpre hautaine Peut-être - et mort Et lauré d'or ! »

Je leur ai dit cela, pour qu'ils le sachent,
Car ils sont beaux tous deux de corps et de visages,
L'air francs et sages
Avec un clair sourire aux yeux,
Parce qu'en eux
Peut-être vit quelque désir de gloire,
Je leur ai parlé ainsi pour qu'ils sachent
Ce qu'est la gloire,
Ce qu'elle donne,
Ce qu'il faut croire
De son vain jeu,
Et que son dur laurier ne pose sa couronne
Que sur le front inerte et qui n'est plus qu'un peu
Déjà d'argile humaine où vient de vivre un Dieu.

(La Sandale ailée.)

# ADOLPHE RETTÉ

1863

M. Adolphe Retté est né à Paris le 25 juillet 1863. Son père était précepteur des enfants du grand-duc Constantin de Russie. Sa mère, — de famille ardennaise, — musicienne consommée et lauréate du Gonservatoire, était la fille de l'historien Adolphe Borgnet, cité par Michelet (1). Cet aleul maternel de M. Adolphe Retté, d'abord précepteur du prince héritier de Belgique, devenu le roi Léopold II, fut congédié pour son libéralisme et mourut en 1873, recteur de l'Université de Liège. Ses obsèques, qu'il avait voulues civiles, firent scandale.

L'enfance de M. Adolphe Retté se passa pour une grande partie en province, et il fit ses études dans un lycée franc-comtois. Il vint ensuite habiter Paris, puis, à dix-huit ans, s'engagea dans un régiment de cuirassiers. Revenu à Paris en 1886, il débuta l'année suivante par un article où, à propos d'un nouveau livre de Léon Cladel, il attaquait violemment le naturalisme. Deux ans plus tard, il fondait, avec M. Gustave Kahn, la deuxième Vogue, et, en 1892, joignant ses efforts à ceux de M. Henri Mazel, se consacrait à la direction d'une autre revue: L'Ermitage.

M. Adolphe Retté, que le goût d'une vie nomade a mené un peu partout, en Belgique, en Hollande et en Angleterre, n'en a pas moins pris une part très active au mouvement poétique de son époque. Très combatif, semblant aimer d'instinct la polémique et mettent à soutenir ses idées quelquefois plus d'enthousiasme que de goû!, il s'est fait à plusieurs reprises, dans de nombreuses revues, le défenseur et le propagandiste des écrivains de sa génération, en même temps qu'il se plaisait à étudier pour la railler, sans s'épargner lui-même, la vie littéraire contemporaine. On peut retrouver quelque chose de ce passé dans un volume de souvenirs et d'anecdotes qu'il a publié en 1903, Le Symbolisme.

(1) Histoire de la Révolution française.

On pourrait diviser l'œuvre de M. Adolphe Retté en deux parties bien distinctes; celle de l'art pur, de l'art pour l'art, en quelque sorte, celle qui va de Une belle dame passa jusqu'à Archipel en Fleurs, — et celle d'une inspiration plus large, où il s'est montré le chantre de la Nature. Cette évolution, qui a fait anathématiser à M. Adolphe Retté des maîtres qu'il avait encensés, fut produite chez lui par un séjour de plusieurs années qu'il fit à Guermantes (Seine-et-Marne), en pleine forêt de Fontainebleau. Ce fut là, loin de Paris, dans ses promenades à travers la forêt, dont il connut bientôt tous les arbres, qu'il puisa les motifs de ses nouvelles œuvres : Dans la Forêt, Campagne Première, Lumières tranquilles, Poèmes de la Forêt et Contes de la Forêt de Fontainebleau.

Après avoir été, dans sa jeunesse, d'un anarchisme aigu et un peu bruyant, M. Adolphe Retté a paru récemment se convertir au catholicisme. Cela nous a valu deux ouvrages d'un nouveau genre: Du Diable à Dieu, et Le Règne de la Bête, qu'on voit en bonne place aux vitrines des libraires de la rue Saint-Sulpice, à côté de manuels de piété.

M. Adolpĥe Retté a collaboré à La Gravache, à La Wallonie, à La Plume, au Mercure de France, à L'Ermitage, et à presque toutes les revues de ce temps.

## Bibliographie:

LES CEUVRES. - Cloches dans la Nuit, poèmes. Paris, Vanier, 1889, in-18 (Réimprimes dans : Œuvres complètes, Poésie, 1887-1892, I. Paris, Bibl. art. et litt., 1898, in-16). - Thulé des Brumes, légende moderne en prose. Eau-forte de E.-H. Meyer. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1891, in-18. - Paradoxe sur l'Amour, prose. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1892, in-18 (Réimp. : Œuvres complètes, Prose, I. Ibid., 1898, in-16. - Une belle Dame passa, poèmes. Paris, Vanier, 1893, in-18 (Réimpr : Œuvres complètes. Poésie, I. Ibid., 1898, in-16). - Réflexions sur l'Anarchie, Paris, Initiative du groupe : « l'Idée nouvelle », 1894, in-16. - Balades dans Paris (Au moulin de la Galette. A l'Hôlel Drouot. Sur les quais. Au Luxembourg), prose (en collaboration avec MM. E.-R., P. Budel et B.-H. Gausseron. Paris, Bibliophiles contemporains, 1894, petit in-4. - L'Archipel en fleurs, poèmes, portrait de l'auteur par Léon Gausson. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1895, in-16. - Similitudes, drame en prose. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1895, in-16. -Trois Dialogues nocturnes, prose. Paris, Vanier, 1895, in-16. (Réimpr. : Œuvres compl. Prose, I. Paris, Bibl. art. et litt., 1898, in-16). - La Foret bruissante, poèmes. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1896, in-18. - Promenades subversives, prose. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-18. - Aspects, Critique littéraire et sociale. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-16. - Campagne première, poèmes. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-18. (Réimp.: Poésies, 1897-1906. Paris, Messein, 1906, in-18). — XIII Idylles diaboliques,

prose, couverture en couleurs, de Léon Gausson. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1898, in-18. — Œuvres complètes. Poésies. 1887-1892. I. (Cloches dans la nuit. Une belle Dame passa). Frontispice de Léo Gausson. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1898, in-16. - Œuvres complètes. Prose. 1. (Rapports sexuels. Passantes. Paradoxe sur l'amour. Une lettre de Théodore. Trois Dialogues nocturnes. Un Assassin). Frontispice à l'eau-forte de Valère Bernard. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1898, in-16. - Arabesques, critique littéraire et sociale. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1899, in-16. - La seule Nuit, roman. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1899, in-18. - Lumières tranguilles, poème. Paris, Ed. de « la Plume », 1901, in-18. (Réimpr. : Poésies 1897-1906. Paris, Messein, 1906, in-18). - Fontainebleau (La Ville. Le Palais, La Forêt), Paris, Ed. de « La Plume », 1902, in-16. — Mémoires de Diogène, roman. Paris, Fasquelle, 1903, in-18. — Dans la Forêt, vers et prose. Paris, Messein, 1903, in-12. — Les Poètes à Fontainebleau. Bruxelles, P. Weissenbruch (Extrait de la Revue de Belgique), 1903, in-8. — Le Symbolisme. Anecdotes et Souventrs. Paris, Messein, 1903, in-8. - Virgile puni par l'Amour (Contes de la Forêt de Fontainebleau). Paris, Messein, 1905, in-18. - Poésies. 1897-1906. (Campagne première. Lumières tranquilles. Poèmes de la Forêt). Paris. Messein, 1906, in-18. -Du Diable à Dieu. Paris, Messein, 1907, in-18. — Le Règne de la Bête, roman catholique. Paris, Messein, 1908.

On trouve, en outre, un poème de M. Adolphe Retté dans l'Almanach des Poètes, 1896. (Ed. du Mercure de France, 1895, in-16.)

PREFACE. — Nouveau guide illustré de Fontainebleau, par Guy de Bonnefille. Paris, Messein, 1905, petit in-8.

A CONSULTER. — Remy de Gourmont: Le Livre des Masques, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — Roland de Marès: Notice dans les Portraits du Prochain siècle. Paris, Girard, 1894, in-18. — Adolphe Retté: Le Symbolisme. Anecdotes et Souvenirs. Paris, Messein, 1993, in-18. — V. Thompson: French Portraits (Being appreciations of the writers of Young France), Boston, Richard G. Badger et Co., 1900, in-8. — E. Vigié-Lecocq: La Poésie contemporaine, 1884-1896. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18.

[Théodore de Bèze]: Adolphe Retté. « Les Hommes d'aujourd'hui ». (Paris, Vanier, fasc. 417).— Gaston Deschamps: Intermèdes poétiques, Temps, 7 mars 1887. — Ed. Dubus: Adolphe Retté. La Plume, 1<sup>ex</sup> octobre 1891. — Edouard Lepage: Encore un converti. Adolphe Retté. Echo de Paris, 7 mai 1907. — Ch. Maurras: Littérature et Revue littéraire. Revue Encyclopédique, 14 août 1897 et 22 janvier 1898. — Henri Mazel: Les Temps héroiques du Symbolisme. Mercure de France, décembre 1903. — Edmond Pilon: Retté, L'Ermitage, février 1895. — Pierre Quillard: Adolphe Retté. Mercure de France, septembre 1901. — L. de Saint-Jacques: Psychologie passionnelle. La Plume, 15 juillet 1895; A propos de Campagng première. La Plume, 1<sup>ex</sup> septembre 1897: Œuvres complètes d'Adolphe Retté. La Plume, 1<sup>ex</sup> Septembre 1898.

## Iconographie:

Fernand Fau : Portrait-Charge (Les Hommes d'aujourd'hui). Paris, Vanier. — L. Gausson : Portrait en lithographie, édition de L'Archipel en Fleurs, 1895; Portrait, pastel. Exposition des Artistes indépendants, 1895 (appartient à M. Achille Segard). — Alphonse Germain: Portrait à la sanguine. Salon des Cent. — H. E. Meyer: Portrait à l'eau-forte, reproduit dans l'édition de Thulé-des-Brumes, 1811, et La Plume, 1870 ctobre 1891. — F. Vallolton: Masques, dans Le Livre des Masques, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — Whidopi: Portrait-Charge-La Plume, 1898.

## LUMINEUSE, ELLE VINT...

Lumineuse, elle vint : c'était toujours la même Offrant avec sa bouche un bouquet de serments — Me délaisseras-tu, princesse de Bohême : Je suis un roi banni dont la tristesse ment.

En vain le bouquet frêle et frais et de printemps Qui fleurit sur ta bouche à ma bouche vouée Se refuse du leurre d'un rire irritant, Tu restes la princesse et la seule priée.

Rêve où mon rêve succombe, Tu ris, raillant mon destin — Tes mains mièvres et tes seins Ont des tiédeurs de colombes.

Tu mens si tu me prédis Que tes lèvres sont menteuses Puisque tes yeux m'ont promis Leur douceur de nuit peureuse.

(Œuvres complètes. 1887-1892 : Une belle Dame passa.)

#### CHANSON D'HIVER

A Henri Degron.

Les gais rouets s'affairent dans la salle, Notre Dame et ses sœurs filent pour les absents — Château d'hiver et paix claustrale, Les flammes du foyer dansent allègrement.

Trilles printaniers raillant la neige Les gais rouets chantent à la ronde: « Nos doux seigneurs guerroient de par le monde: Qui pourrait mal à ceux qu'Amour protège ? »

O Dames, la folle bravade:
Des oiseaux de malheur s'abattent sur les toits...,
Passent les jours, passent les mois —
Les chevaliers sont morts à la Croisade.

Notre Dame file toute seule en la salle, Ses sœurs sont au cimetière, Ses cheveux lui font un blanc suaire — Notre Dame s'endort toute seule en la salle...

Ecoute, écoute, ô fileuse assoupie : Le vent s'éplore sous les porches, Le vent de cette nuit a souffié sur les torches, On dirait du sang aux panoplies...

Ah! le vent geint tout bas comme un enfant malade — Les chevaliers sont morts à la Croisade.

(L'Archipel en fleurs.)

## ANADYOMÈNE

Mes goélands altiers envolés sur la mer Trempaient leur aile pale en l'écume des vagues, Et vers toi mon rêve, à travers le vent amer, Sanglotait pour avoir adoré tes yeux vagues.

L'aurore en fleurs et les printemps de la floride Ont parfumé les flots qui te sacrent divine, Anadyomène, radieuse Océanide Dont les yeux dorment, lourds d'une ivresse divine.

La mer était harmonieuse et toi, sa fille, Tu vins tressant des lys mollement inclinés; Le soleil s'exilait tel un roi détrôné — Mais la mer souriait comme une jeune fille.

Or tes yeux — songes d'or, d'ombre et de volupté — Reflétèrent la mer et le soleil saignant :

F arouche, tu régnais sur mes soirs frémissants, Vénus Anadyomène, immense Volupté!

(L'Archipel en fleurs.)

## SÉRENADE

Belle la lune est si calme : Pris aux lèvres des naïades, Le soir dort dans les roseaux Et pas même un oiseau Ne se lève.—

Vois languir au long des grèves L'eau qui rêve.

Les noirs marronniers soupirent
Où palpite
L'or des étoiles limpides,
Les cascades murmurantes,
Les vagules chuchoteuses
Sous les yeuses
Vers la lune se lamentent.

Entends cette voix charmante:

L'eau qui chante.

Viens, je sais le val des fraises,
Je te tresse
Un lien de marjolaines...

Tu te détournes, tu muses
Aux bouquets blancs des sureaux?

Je détache ta ceinture

Et je cueille ton sanglot. —

L'eau lascive au loin s'argente, L'eau qui rêve, l'eau qui chante, L'eau qui fuit sous les roseaux.

(La Forêt bruissante.)

#### GRAND VENT

Mon âme, tu reviens des vieilles aventures Pour saluer l'hiver en son château de givre; Ecoute: les grands vents hurlent comme des cuivres Et troublent le sommeil de la mère Nature — Arrête-toi, mon âme, ils ont peine à te suivre.

Attends-les: accourus de la plaine et des monts, Ils sont les voyageurs mystérieux, ils sont, Ceux qui savent le sens de toutes les histoires; Ils te raconteront les combats et leur gloire Epandant sur ta vie une morne lumière — Et tu respireras l'odeur des cimetières. Ils te rappelleront, pour que tu sois dolente, Aux flancs des noirs coteaux les villes éclatantes Où bouillonnent la foule et les vins répandus; Puis, très tard, quand la nuit semble un filet tendu Qui retient le silence en ses mailles d'étoiles, Tu verras les terriens blottis autour des poêles S'assoupir en révant de moissons merveilleuses; Et les souffles seront pareils à des pleureuses. Mais tu pourras ouïr, du haut des cheminées, Le rire du grillon monter dans la fumée; Les granges te plairont que parfument les foins... Puis alors les grands vents t'emporteront plus loin.

Très loin, au fond d'un val où les arbres tordus Se lamentent ainsi que des enfants perdus, Souverain taciturne à la barbe gelée, L'hiver t'apparaîtra qu'adulent des nuées Nuptiales menant, en un blême cortège, La reine de Candeur: Notre-Dame la Neige.

Devant le blanc vieillard immobile et jaloux De garder pour lui seul sa couronne de houx, Tu te tiendras durant les heures que la nuit Compte dans les clochers pour leurrer son ennui Et frappe tour à tour d'un marteau d'argent clair. Les souffles, cependant, se révolteront, l'air Sifflant dispersera des flèches acérées Qui feront sangloter les branches fracassées... Mais le Vieux jettera, comme on jette des plumes, A la rébellion quelques loques de brume, Tu verras dans ses yeux flamboyer la Polaire Et tu t'ébahiras de l'orgueil séculaire Qui le rend impassible aux souffles acharnés : Car l'hiver est un roi très rude à détrôner.

Enfin l'aube viendra, frêle et toute frileuse, Revêtir d'or léger les collines dormeuses; Puis le Vieux la prendra pour en parer sa tête, Et les souffles vaincus pleureront leur défaite — Tandis qu'emmitouflant la plaine abandonnée, Où sommeillent les blés de la prochaine année, La Neige bienfaisante ornera son corsage Des glaçons suspendus aux tuiles des villages...

Même si cet hiver ne devait pas finir, Ame errante ravie au vent qui se désole Et s'épuise à crier de sinistres paroles, Tu t'en iras, parmi la plaine, recueillir Des flocons doux et froids comme des souvenirs.

(Campagne première.)

#### HYMNE AUX ARBRES

Louons les arbres d'être beaux et de bruire Si doucement dans les vergers et dans les bois : Rameaux éoliens où le ramier soupire, Branches frôlant les tuiles brunes des vieux toits, Célébrons-les tous à la fois.

Il est des pommiers retombants Dont le feuillage fait comme un feu d'artifices, Il est des peupliers inquiets qui frémissent Au plus léger souffle du vent. Parmi les rocs, les pins sévères Epandent un grave murmure, Les saules gracieux trempent dans les rivières Leur ondoyante chevelure.

Les acacias des jardins Balancent au soleil leurs grappes embaumées, Les ormes bienveillants qui bordent les chemins Tendent leurs bras vêtus de mousse veloutée.

Les bouleaux ont des robes d'argent où l'aurore A laissé le reflet de sa face rieuse, Les tilleuls chuchoteurs tremblent, les sycomores Sont pleins d'ombres mystérieuses.

Les hêtres tressaillants s'entrelacent, les frênes Semblent flamber au crépuscule, Quant la nuit monte, un grand rêve circule Dans la frondaison pensive des chênes.

Aimons les arbres qui nous aiment, Unissons notre voix à leur voix fraternelle, Répétons avec eux les strophes d'un poème Où chantera la vie universelle.

Que le rythme profond des forêts nous enlève, Que toute essence nous accueille, Que notre cœur batte selon les sèves, Que notre âme se fonde en l'océan des feuilles.

(Poésies, 1897-1906.)

## ÉLOGE DU VENT

Qui dira les mérites du vent?
Souffle brusque, il rebrousse les seigles,
Souffle large, il dépasse les aigles,
Souffle jeune, il s'éveille en chantant,
Souffle vieux, il s'endort en grondant —
Qui dira les mérites du vent?

En octobre, le vent se soûle de raisins : Tout barbouillé du jus des grappes purpurines, Il valse follement aux ailes des moulins Et son rire, en échos, bondit par les collines.

En décembre, le vent siffle aux trous des serrures, Il fait pirouetter les girouettes Et claquer les volets comme des castagnettes; Pour voir dans les greniers il disjoint les toitures, Puis, s'avivant au fil des rivières gelées, Il poudre de verglas, de neige et de nuées, La plaine étincelante et la nuit étoilée.

En avril, le vent joue avec les aubépines, On l'entend fredonner, sous les lilas en fleurs, Un air si doux qu'il vous ravit le cœur; Il caresse en passant les muguets, il butine Dans les jardins remplis de giroflées; Les peupliers vibrent selon ses danses Et les ruisseaux murmurent en cadence Pour célébrer son haleine embaumée.

En juillet, le vent traîne, alourdi, sur les blés, Il a le goût de la poussière et de l'orage, Lorsque le paysan rentre les foins coupés, Il sèche la sueur aux flancs des attelages...

Le vent sait des secrets profonds, il purifie Les charniers et les cimetières: Il est le rythme, il est la joie, il est la vie, Il est le rêve de la terre.

(Poésies, 1897-1906.)

# ARTHUR RIMBAUD 1854-1894

Jean-Nicolas-Arthur Rimbaud, l'un des poètes les plus significatifs du mouvement symboliste, — son nom a sa place égale à côté de ceux de Paul Verlaine et Stéphane Mallarmé, — naquit le 20 octobre 1854 à Charleville (Ardennes), dans la maison de son grandpère maternel Nicolas Cuif, chez lequel il passa ses quinze premières années. Son père était capitaine au 87° régiment de ligne, et sa jeunesse s'écoula dans l'intimité de la famille, un frère, trois sœurs dont l'une mourut jeune, et surtout « une mère bourgeoise et paysanne, de devoir autoritaire, religieuse, économe, rigoureuse dans ses principes d'honnêteté propriétaire et impitoyable sur le chapitre de la discipline ».

Le caractère extravagant d'Arthur Rimbaud et son goût jamais lassé des aventures - en dépit et peut-être même à cause de ce milieu rigoureux dans lequel il avait grandi, - se revélèrent de bonne heure. Il sortait à peine du collège, qu'un soir, en septembre 1870, il désertait soudainement la maison familiale pour venir à Paris. Ramené de force, il s'enfuit une seconde fois, et, par la vallée de la Meuse, gagna Charleroi, partant de là pour vagabonder dans les environs, puis revenant se fixer à Charleroi, d'octobre 1870 à février 1871. Cependant, Paris continuait à l'attirer, et ne pouvant plus résister, il s'y rendit de nouveau, se présentant à l'improviste chez le dessinateur André Gill qui, devinant l'escapade et peu désireux de s'y associer, s'empressa de le congédier. « Il dut alors, raconte M. Paterne-Berrichon, qui a écrit une Vie d'Arthur Rimband indispensable pour connaître le poète, - par cette fin d'hiver et huit jours durant à travers les rues, errer, sans pain, ni feu, ni lieu, jusqu'à ce que mourant littéralement de misère, il se risquât à sacrifier sa liberté en faveur de sa vie, et à reprendre à pied le chemin de Charleville. » Ce n'était toutefois là qu'un sacrifice provisoire, et désertant de nouveau sa famille, Arthur Rimbaud ne tarda pas à revenir à Paris, qu'il trouva en pleine Commune et où il s'enrôla

dans les Tirailleurs de la Révolution, obligé bientôt, quand survint la défaite, de regagner une troisième fois Charleville, au milien de toutes les difficultés causées par l'invasion.

A cette époque, Arthur Rimbaud avait dix-sept ans et déjà son talent était complet, ce talent qui semble avoir été fait de beaucoup d'inconscience, uniquement appliqué aux notations hâtives, sur le moment même, et qui a toutes les qualités de cette manière spontanée: la force et la couleur. Il avait écrit notamment Le Buffet, Le Dormeur du Val, Ma Bohême, Les Effarés, Les Poètes de sept ans, Les Pauvres à l'Eglise, Les Premières communions, Accroupissements, tous poèmes qu'on devait lire plus tard dans ses œuvres, et surtout l'extraordinaire et unique Bateau ivre, la pièce type de son talent, d'un lyrisme et d'une couleur qui n'appartiennent qu'à lui. De tels poèmes, chez un écrivain si jeune et dont la période de production fut si courte, il y a vraiment là un cas unique et doublement curieux, au point de vue littéraire et au point de vue psychologique.

Arthur Rimbaud rentré pour la troisième fois à Charleville, c'est alors que commencèrent ses relations avec Paul Verlaine, à qui il écrivit et envoya des vers. Intéressé par cet envoi, Paul Verlaine lui répondit, et, après quelques lettres échangées, l'invita à venir à Paris. Arthur Rimbaud y arriva en octobre 1871, pour y séjourner jusqu'en juillet 1872, logé d'abord dans le ménage de Paul Verlaine, puis chez Théodore de Banville, puis à l'hôtel, rue Racine, et enfin, grâce aux libéralités de Paul Verlaine, dans ses meubles, rue Campagne-Première. Les deux poètes voyagèrent ensuite de compa gnie en Angleterre, en Belgique, jusqu'en 1873, époque à laquelle se produisit leur rupture. Tous les deux se trouvaient alors à Bruxelles. Arthur Rimbaud, désireux de reprendre sa liberté, annonça son prochain départ à Paul Verlaine, qui, dans un accès de désespoir, à l'idée de perdre son compagnon, tira sur lui deux coups de révolver. Cet incident, qui conduisit Paul Verlaine en prison pour deux années, mena tout d'abord Arthur Rimbaud à l'hôpital Saint-Jean, à Bruxelles, pour y être soigné de ses blessures. Expulsé ensuite de Belgique, il fit une nouvelle apparition à Charleville, où il publia, pour la détruire aussitôt, une édition de Une Saison en Enfer, sorte d'autobiographie psychologique. Après quoi, revenu un moment à Paris, il partit pour Londres comme professeur d'anglais, avec le projet d'un long voyage en Orient. En attendant, il voyagea en Allemagne, en 1875, puis en Italie. Raccolé alors comme volontaire pour l'armée espagnole carliste et alléché par la prime, il s'engagea, n'ayant d'autre soin, la somme touchée, que de s'esquiver, pour revenir encore une fois à Paris. Ce fut alors une suite d'aventures

sans nombre, l'existence la plus diverse et les métiers les plus différents. « Rester toujours dans le même lieu, a-t-il écrit lui-même, me semblerait un sort très malheureux. Je voudrais parcourir le monde entier, qui, en somme, n'est pas si grand ». Engagé dans les troupes néerlandaises, Arthur Rimbaud partit pour l'archipel de la Sonde, où, dès l'arrivée, il déserta, errant dans les fles de Java. déjouant les recherches des sutorités, pour finir par s'embarquer en qualité d'interprète sur un bateau anglais chargeant pour Liverpool. De retour en Europe, il s'affilia comme contrôleur à la troupe du cirque Loisset, et parcourut avec elle l'Angleterre, la Belgique, la Hollande et la Suède. Puis des subsides de sa famille lui permirent enfin de réaliser son rêve. Il partit pour Alexandrie, passa le canal de Suez, pénétra en Abyssinie, jusqu'au golfe d'Aden. Semblant avoir oublié jusqu'au souvenir de son œuvre littéraire, ce fut là désormais qu'Arthur Rimbaud fixa sa vie, tout ensemble explorateur et trafiquant, tentant les premières relations avec les peuplades sauvages de l'Afrique, adressant des mémoires à la Société de géographie, formant des caravanes pour les négoces les plus divers, et se faisant le fournisseur du Négus pour les armes qui devaient servir aux Abyssins à combattre contre l'Italie. Ce fut là aussi que vint le surprendre le mal qui devait l'emporter, juste au moment où il projetait de venir en France revoir sa famille, avec laquelle il n'avait pas cessé de correspondre. En mars 1891, une tumeur dans le genou droit l'obligea à abandonner Harrar, centre de ses opérations. On le transporta à Aden, puis à Marseille, où il entra à l'Hôpital de la Conception. C'est là qu'après des des souffrances storquement supportées, il mourut le 10 novembre 1891, des suites de l'amputation de la jambe. Sa sœur, Mile Isabelle Rimbaud, dans quelques lignes qu'on lira avec intérêt, a raconté ses derniers moments, alors que, trop fatigué de souffrir, il avait demandé qu'on lui procurât un peu de répit. « Il voulut absolument recouvrer le sommeil. L'effet des potions ordonnées étant presque nul, un simple remède de bonne femme fut essayé qui ne réussit, relativement, que trop bien : il but des tisanes de pavots et vécut plusieurs jours dans un rêve réel très étrange. La sensibilité cérébrale ou nerveuse étant surexcitée en l'état de veille les effets opiacés du payot se continuèrent, procurant au malade des sensations atténuées presque agréables, extralucidant sa mémoire, provoquant chez lui l'impérieux besoin de confidence. Portes et volets hermétiquement clos, toutes lumières, lampes et cierges allumés, au son doux et entretenu d'un très petit orgue de Barbarie, il repassait sa vie, évoquait ses souvenirs d'enfance, développait ses pensées intimes, exposait plans d'avenir et projets. Ainsi l'on sut que là-bas, au Harrar, il avait appris la possibilité de réussir en France dans la littérature ; mais qu'il se

félicitait de n'avoir pas continué l'œuvre de jeunesse, parce que a c'était mal ».

## Bibliographie:

Les GEUVRES. — Une Saison en Enfer, prose. Bruxelles, Alliance typographique. Poot et Cis. 1873, in-18. (Introuvable, tous les exemplaires, sauf trois, dit-on, ayant été détruits par l'auteur). — Les Illuminations, proses, [publiées par les soins de Paul Verlaine]. Paris, Ed. de La Vogue, 1886, in-18 (200 exempl.). — Le Reliquaire, vers et prose, préface de Rodolphe Darzens. Paris, Genonceaux. 1891, in-12. — Les Illuminations, Une Saison en Enfer, préface de Paul Verlaine. Paris, Vanier, 1892, in-18. — Poésies complètes, préface de Paul Verlaine. Paris, Vanier, 1895, in-18. — Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud (Poésies, 1869-1872. Les Illuminations et Autres Illuminations, 1872-1873. Une saison en Enfer, 1873). Portrait de Rimbaud par Fantin-Latour. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18. — Lettres de Jean-Arthur Rimbaud (Egypte, Arabie, Ethiopie), avec une introduction et des notes par Paterne Berrichon. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18.

TRADUCTION. — Arthur Rimbaud: Leben und Dichtung. Ubertragen von K. L. Ammer eingeleitet von Stefan Zweig. Insel Verlag zu Leipzig, 1907, in-8. (Portrait en frontispice de Rimbaud d'après le Buste de Paterne Berrichon.)

A CONSULTER. — André Beaunier: La Poésie Nouvelle. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — Paterne Berrichon: La Vie de Jean-Arthur Rimbaud. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — Ernest Delahaye: Rimbaud. Reims et Paris, Revue Littéraire de Paris et de Champagne, 1906, in-18. — Remy de Gourmont: Le Livre des Masques. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — Gustave Kahn: Symbolistes et Décadents. Paris, Vanier, 1902, in-18. — Edmond Lepelletter: Paul Verlaine. Sa Vie. Son Œuvre. Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-8. — Stéphane Mallarmé: Divagations. Paris, Fasquelle, 1899, in-18. — Georges Moore: Impressions and Opinions. Two unknown Poets. Londres, 1891. — Adolphe Retté: Aspects. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-18. — Arthur Symons: The Symbolist movement in literature. London, Heinemann, 1900, in-8. — Paul Verlaine: Les Poètes Maudits. Paris, Vanier, 1884 et 1888, in-18.

Paterne Berrichon: Nouvelles Notes sur Rimbaud, Mercure de France, juin 1898; Arthur Rimbaud et le Capitaine Marchand, Mercure de France, février 1899. — Jean Bourguignon et Charles Houin: [Arthur Rimbaud]. Revue d'Ardenne et d'Argonne, janvier-février 1897. — R. Darzens: Enquêtes littéraires: Arthur Rimbaud. Revue Indépendante, janvier-février 1889. — A. Eloesser: Arthur Rimbaud. Berlin, Monatschrift für neue Litte rature und Kunst, II, 7 avril 1898. — Féllx Fénéon: Illuminations d'Arthur Rimbaud. Le Symboliste, 7 octobre 1886. — Anatole France: Article sur Rimbaud. Univers Illustré, 28 novembre 1891. — Ernest Gaubert: Une explication nouvelle du sonnet des Voyelles d'Arthur Rimbaud. Mercure, novembre 1904. — G. Izambard: A propos d'Arthur Rimbaud, Liberté, 9 juillet 1898. — M. D.: Sur Rimbaud, Entretiens politiques et littéraires, décembre 1891. — Georges Rodenbach: Un précurseur fran-

cais en Abyssinie. Le Figaro, 12 août 1898. — Victor Ségalen: (Max-Anély): Les Hors-la-Loi. Le Double Rimbaud. Mercure de France, 15 avril 1906. — Paul Verlaine: Arthur Rimbaud (Les Hommes d'aujourd'hui). Paris, Vanier, s. d.

## Iconographie:

Paterne Berrichon: Rimbaud en 1865, 1871 et 1885, sept dessins (appart. à MM. Ernest Delahaye, Deman, Edmond Picard et à l'auteur) ; ces dessins furent reproduits dans la Vie de Jean-Arthur Rimbaud, 1898, La Revue Blanche, 1er septembre 1897, et la Revue d'Ardenne et d'Argonne. 1897. — Du même: Buste, en bronze érigé par souscription publique dans le Square de Charleville, le 21 juillet 1901. - Blanchet : Portrait de Rimbaud, d'après une photographie de Carjat (octobre 1871), Lutèce, 1883, et Les Poètes maudits, édition de 1884. - Ernest Delahays: Croquis, publié dans la Revue Blanche, 15 août 1896. - Fantin-Latour : Coin [de table, 1872, peinture à l'huile (appartient à M. Emile Blémont). Reproduction à l'eau-forte par Rajou et en photogravure, retouchée par l'artiste (portrait de Rimbaud seul), dans l'édition des Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud, 1898. - Forain: Plusieurs croquis d'après nature, 1872 (l'un d'eux appartient à M. Raoul Gineste). - Luque: Dessin en couleurs (Les Hommes d'aujourd'hui). Paris, Vanier. - Isabelle Rimbaud : Arthur Rimbaud mourant (novembre 1891), dessin reproduit dans la Revue Blanche, 1er septembre 1897. - Paul Verlaine : Deux croquis reproduits dans l'édition des Poésies complètes. Paris, Vanier, 1895. - F. Vallotton: Dessin, reproduit dans The Chap-Book. Chicago, mai 1896; Masque d'après la photographie de Carjat, dans Le Livre des Masques, de Remy de Gourmont, Soc. du Mercure de France, 1896. -Deux photographies, de Carjat, 1871; Quatre photographies faites par Rimbaud au Harrar, en 1883 (appart. à M. Paterne Berrichon).

#### LE CHATIMENT DE TARTUFE

Tisonnant, tisonnant son cœur amoureux sous Sa chaste robe noire, heureux, la main gantée, Un jour qu'il s'en allait effroyablement doux, Jaune, bavant la foi de sa bouche édentée,

Un jour qu'il s'en allait — « Orémus » — un méchant Le prit rudement par son oreille benoîte Et lui jeta des mots affreux, en arrachant Sa chaste robe noire autour de sa peau moite:

Châtiment!... Ses habits étaient déboutonnés Et, le long chapelet des péchés pardonnés S'égrenant dans son cœur, saint Tartufe était pâle.

Donc, il se confessait, priait, avec un râle. L'homme se contenta d'emporter ses rabats. — Peuh! Tartufe était nu du haut jusques en bas.

#### LE DORMEUR DU VAL

C'est un trou de verdure, où chante une rivière Accrochant follement aux herbes des haillons D'argent, où le soleil, de la montagne fière, Luit. C'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu, Dort; il est étendu dans l'herbe, sous la nue, Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme Sourirait un enfant malade, il fait un somme. Nature, berce-le chaudement : il a froid!

Les parfums ne font pas frissonner sa narine; Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine, Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

#### PATEAU IVRE

Comme je descendais des Fleuves impassibles, Je ne me sentis plus guidé par les haleurs : Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles, Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages, Porteur de blés flamands ou de cotons anglais. Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages, Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées.

Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,
Je courus 1 et les Péninsules <u>démarrées</u>

N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes. Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes, Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots.

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sûres, L'eau verte pénétra ma coque de sapin Et des taches de vins bleus et des vomissures Me lava dispersant gouvernail et grappin.

Et, dès lors, je me suis baigné dans le poème De la mer, infusé d'astres et latescent, Dévorant les azurs verts où, flottaison blême Et ravie, un noyé pensif parfois descend,

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires Et rythmes lents sous les rutilements du jour, Plus fortes que l'alcool, plus vastes que vos lyres, Fermentent les rousseurs amères de l'amour!

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes, Et les ressacs, et les courants ; je sais le soir, L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes, Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.

J'ai vu le soleil bas taché d'horreurs mystiques, Illuminant de longs figements violets; Pareils à des acteurs de drames très antiques, Les flots roulant au loin leurs frissons de volets.

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies, Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur : La circulation des sèves inouïes, Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs.

J'ai suivi des mois pleins, Careille aux vacheries Hystériques, la houle à l'assaut des récifs, Sats songer que les pieds lumineux des Maries Pussent forcer le musle aux Océans poussifs.

J'ai heurté, savez-vous! d'incroyables Florides Mêlant aux fleurs des yeux de panthères, aux peaux D'hommes des arcs-en-ciel tendus comme des brides, Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux.

J'ai vu fermenter les marais, énormes nasses Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan; Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces, Et les lointains vers les gouffres cataractant,

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises, Echouages hideux au fond des golfes bruns Où les serpents géants dévorés des punaises Choient des arbres tordus avec de noirs parfums.

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants, Des écumes de fleurs ont béni mes dérades, Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones, La mer, dont le sanglot faisait mon roulis doux, Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes; Et je restais ainsi qu'une femme à genoux,

Presqu'île ballottant sur mes bords les querelles Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds ; Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles Des noyés descendaient dormir à reculons.

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses, Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau, Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau,

Libre, fumant, monté de brumes violettes, Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur Qui porte, confiture exquise aux bons poètes, Des lichens de soleil et des morves d'azur,

Qui courais taché de lunules électriques, Planche folle, escorté des hippocampes noirs, Quand les Juillets faisaient crouler à coups de triques Les cieux ultramarins aux ardents entonnoirs, Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues Le rut des Béhémots et des Maelstroms épais, Fileur éternel des immobilités bleues, Je regrette l'Europe aux anciens parapets.

J'ai vu des archipels sidéraux, et des îles Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur : Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles, Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ?

Mais, vrai, j'ai trop pleuré. Les aubes sont navrantes, Toute lune est atroce et tout soleil amer. L'àcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes. Oh, que ma quille éclate! oh, que j'aille à la mer!

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache Noire et froide où, vers le crépuscule embaumé, Un enfant acceroupi, plein de tristesse, lâche Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames, Enlever leur sillage aux porteurs de cotons, Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes, Ni nager sous les yeux horribles des 'pontons!

# LES CHERCHEUSES DE POUX

Quand le front de l'enfant plein de rouges tourmentes, Implore l'essaim blanc des rêves indistincts, Il vient près de son lit deux grandes sœurs charmantes Avec de frêles doigts aux ongles argentins.

Élles asseoient l'enfant auprès d'une croisée Grande ouverte où l'air bleu baigne un fouillis de fleurs, Et, dans ses lourds cheveux où tombe la rosée, Promènent leurs doigts fins, terribles et charmeurs.

Il écoute chanter leurs haleines craintives Qui fleurent de longs miels végétaux et rosés Et qu'interrompt parfois un sifflement, salives Reprises sur la lèvre ou désirs de baisers.

Il entend leurs cils noirs battant sous les silences Parfumés; et leurs doigts électriques et doux Font crépiter, parmi ses grises indolences, Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux.

Voilà que monte en lui le vin de la Paresse, Soupir d'harmonica qui pourrait délirer; L'enfant se sent, selon la lenteur des caresses, Sourdre et mourir sans cesse un désir de pleurer.

#### VOYELLES

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles, Je dirai quelque jour vos naissances latentes. A, noir corset velu des mouches éclatantes Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre; E, candeur des vapeurs et des tentes, Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles; I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

U, cycles, vibrements divins des mers virides, Paix des patis semés d'animaux, paix des rides Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême Clairon plein de strideurs étranges, Silences traversés des Mondes et des Anges : — O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux!

(Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud, édition de 1908.)

## GEORGES RODENBACH

1855-1898

.

Georges Rodenbach naquit à Tournai (Belgique), le 16 juillet 1855, tournaisien seulement sur les registres de l'état civil. Toute sa famille était, en effet, d'origine flamande. Son grand-père, Constantin Rodenbach, fut successivement membre du Conseil national, représentant, consul en Suisse, et ambassadeur de Belgique à Athènes, Il était, en 1828, professeur de médecine à Bruges, où il publia, chez Félix de Wachtere, une remarquable consultation medico-légale, mentionnée par M. Edmond Picard dans sa Bibliographie du droit Belge. Les Rodenbach sont d'ailleurs une famille d'écrivains. Un oncle de Georges Rodenbach, Alexandre Rodenbach, nommé « l'aveugle de Roulers », qui avait été l'élève, à Paris, de Valentin Hauy, et qui fut pendant plus de trente ans représentant de sa ville, estl'auteur d'un ouvrage fort connu : Les Avengles et les sourds-muets, publié à Tournai en 1855. Le père de Georges Rodenbach écrivait également, et a publié des travaux historiques sur les poids et mesures, et un excellent guide: Dinant pittoresque. Mais deux Rodenbach sont surtout à retenir comme écrivains : Albert Rodenbach, poète flamand, né à Roulers en 1856 et mort en 1880, auteur d'un ouvrage: Güdrun, qui est classé par la critique flamande parmi les chefs-d'œuvre, - et Georges Rodenbach. L'enfance de Georges Rodenbach s'écoula à Bruges, dans un vieil hôtel familial qui existe encore, non loin de canaux étroits, parmi le paysage dont il devait plus tard exprimer si bien la sommeillante et vaporeuse mélancolie. Ses parents étant venus se fixer à Gand, vers 1864, il y vécut quelques années. Puis on l'envoya à Paris, au collège Sainte-Barbe, pour faire ses études. Sorti de Sainte-Barbe en 1875, il retourna en Belgique, entra à l'Université de Gand, obtint ses diplômes, et, devenu docteur en droit, revint à Paris, vers 1876, pour écouter les professeurs et les avocats célèbres. C'est alors qu'il fit partie du cercle des Hydropathes, fondé par Emile Goudeau, et qu'il publia ses premiers livres: Les Foyers et les Champs, puis Les Tristesses,

où son talent particulier se montrait déjà et qui commençèrent à établir sa réputation. Vers 1885, il retourna encore une fois en Belgique, s'établit à Bruxelles, où il se fit inscrire au barreau. Les iournaux lui prédisaient une clientèle certaine, et il plaida avec succès plusieurs causes dont une ou deux ont laissé quelque souvenir. Il abandonna ensuite le barreau pour se consacrer exclusivement à la littérature. Il collabora pendant quelque temps à La jeune Belgique et se fit remarquer notamment par ses polémiques avec Gustave Frédérix, le critique de L'Indépendance Belge. En 1887, il quitta définitivement la Belgique, et vint se fixer à Paris, où il mourut le 25 décembre 1898, laissant une veuve et un jeune fils. Son talent, qui n'empruntait rien à personne, qui apportait au contraire une nuance nouvelle autant que pénétrante dans la poésie. et sa vie d'écrivain, lui avaient conquis une belle place dans notre littérature et mérité l'estime de tous. « S'il fallait assigner une place à Georges Rodenbach dans la littérature belge, a écrit M. Emile Verhaeren, elle serait facile à déterminer. Il prendrait rang parmi ceux dont la tristesse, la douceur, le sentiment subtil et le talent nourri de souvenirs, de tendresse et de silence, tressent une couronne de violettes pâles au front de la Flandre: Maeterlinck, Van Lerberghe, Grégoire Le Roy, Elscamp. Mais il paraît plus juste de ne point l'isoler dans un groupe, de ne point le détacher de la grande littérature française. Les groupements par pays ou par provinces rétrécissent les jugements esthétiques. L'art n'est point d'une région; il est du monde. Il n'est point ceinturé de frontières. Il prend pour tremplin la personnalité pour bondir vers l'universel. Peu importe de quelle patrie il vient. S'il s'élève à une certaine hauteur, il ne faut point s'inquiéter de quel sol il a jailli. Or, dans l'universelle littérature française, Georges Rodenbach se classe parmi les poètes du rêve, parmi les raffinés de la phrase, parmi les évocateurs, spécieux parfois, rares toujours, dans le voisinage de ces deux amis et maîtres, qui l'aimèrent autant qu'il les aima: Edmond de Goncourt et Stéphane Mallarmé. Il est de ceux qui suggèrent à l'encontre de ceux qui constatent; il est de ceux qui se renferment à l'encontre de ceux qui se déploient. Il a mis des sourdines à ses vers et à ses pensées; il déteste les tapages de l'orchestre: c'est un recueilli. Il apporta dans l'art contemporain un encens pris aux cérémonies d'un mysticisme nouveau, que ne connurent ni Baudelaire ni Verlaine. Il le recueillit non point en des chapelles espagnoles, ni en des cathédrales françaises, mais en des béguinages flamands. Mysticisme précis, propret, dominical, mysticisme de confessionnal, de triduums et de neuvaines; mysticisme de banc de communion qui, les mains jointes, s'en va vers l'hostie, non pas nupieds, en marchant sur des jonchées de ronces et d'épines, mais en

foulant des dalles bien nettes, avec des sandales blanches et pieusement feutrées. »

On a également de Georges Rodenbach, outre ses recueils de poèmes, parmi ses ouvrages en prose, un volume d'études littéraires ; L'Elite, portraits d'écrivains, d'orateurs et d'artistes, d'un grand charme de lecture et d'une intelligence très vive. On a publié depuis sa mort Le Rouet des Brumes, recueil de contes, et Le Mirage, drame en 4 actes, qu'il avait tiré de son roman Bruges la Morle. Un monument, qui est l'œuvre du sculpteur Georges Minne, lui a été élevé à Gand.

Georges Rodenbach a collaboré à La Nouvelle Revue, à La Revue des Revues, au Mercure de France, à La Revue de Paris, à La Revue Blanche, à La Revue encyclopédique, à La Revue Blene, à L'Image, à L'Almanach des Poètes (1898), à L'Aube, au Livre des Légendes, au Figaro et Supplément du Figaro (1889-1898), au Gaulois (1888-1892), au Journal (1897-1898), etc., etc.

## Bibliographie:

LES ŒUVRES. - Le Foyer et les champs, poésies. Paris, Palmé, et Bruxelles, Lebrocque, 1877, in-18. — Ode à la Belgique. Bruxelles, Office de Publicité, 1880, in-12. — Les Tristesses, poésies. Paris, Lemerre, 1881, in-12. — La Mer élégante, poésies, Paris, Lemerre. 1881, in-18. — L'Hiver mondain, poésies, ill. de Van Beers. Bruxelles, Kistemaeckers, 1884 in-18 (Georges Rodenbach avait supprimé ces cinq volumes de la liste de ses ouvrages). - La Jeunesse Blanche, poésies. Paris, Lemerre, 1886, in-18. - Du Silence, poésies, plaquette. Paris, Lemerre, 1888, in-18.- L'Art en extl, roman. Paris, Quantin, 1889, in-18.— Le Règne du Silence poésies, Paris, Charpentier, 1891, in-18 (La plaquette Du Silence a été réimprimée dans ce volume). - Bruges-la-Morte, roman, frontispice de Fernand Khnopff, illustr. de Ch. Petit. Paris, Flammarion, 1892 (Réimp. : Bruges-la-Morte, nouvelle édition, avec portrait sur la couverture, Paris, Flammarion, 1904, in-18; Bruges-la-Morte, nouv. édition, avec 43 compositions originales d'après nature, dessinées et gravées sur bois par Henri Paillard. Paris, E. Carteret et Cie, 1908, in-8). - Le Voyage dans les yeux. Paris, Ollendorff. 1893, in-18. (Réimprimé à la suite du recueil : Les Vies encloses. Paris, Charpentier, 1896, in-18). - Le Voile, un acte en vers, représenté pour la première fois sur la scène du Théâtre Français, le 24 mai 1894. Paris, Ollendorff, 1894, in-18. - Musées de béguines, poésies et nouvelles. Paris, Charpentier, 1894, in-18. - La Vocation, roman illustr. de Cassiers. Paris, Ollendorff, 1895, in-18. - Les Vierges, ill. de J. Rippl-Ronaï. Paris, Chamerot et Renouard 1895, gr. in-8. - Les Tombeaux, ill. de J. Pitcarn Knowles. Paris, Chamerot, et Renouard, 1896, gr. in-8. - Les Vies encloses, poésies. Paris, Charpentier, 1896, in-18 (La plaquette Le Voyage dans les yeux a été réimprimée dans ce volume). - Le Carillonneur, roman. Paris, Charpentier, 1897, in-18. - Villes mortes, quatre petits poèmes. S. l. n. d., petit in-4 de 3 ff., non paginés (Exemp. d'épreuve imprimé à Anvers à 50 exempl. pour Le Spectateur catholique, par J.-E. Buchmann en 1895. - L'Arbre, roman, ill. de

de Pinchon. Paris, Ollendorff, 1898, in-18. — Le Miroir du ciel natal, poésies. Paris, Charpentier, 1898, in-18. — L'Elite, études littéraires. Paris Charpentier, 1899, in-18. — Le Rouet des brumes, contes posthumes. Paris, Ollendorff, 1900, in-18. — Le Mirage, drame en 4 actes, tiré par Georges Rodenbach de son roman Bruges-la-Morte. Paris, Ollendorff, 1901, in-18.

PRIFACE. — Frédéric Saisset : Au Fil du rêve, Paris, Ollendorff, 1897, n-18.

On trouve, en outre, des extraits (prose et vers) de Georges Rodenbach dans les ouvrages suivants: Le Parnasse de la Jeune Belgique, etc. Paris, Vanier, Lacomblez. 1887, in-8; Almanach des poètes. 1898. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-8. — Poètes belges d'expression française, par Pol de Mont. Almelo, W. Hilarius, 1899, in-18, — Anthologie des Ecrivains Belges de langue française. Georges Rodenbach. Bruxelles, Dechenne et Cie, 1903, in-18, etc.

POEMES MIS EN MUSIQUE. — Dix poésies de Georges Rodenbach mises en musique par R. Strohl. Paris, Toledo, 1901, in-folio.

A CONSULTER - Ad. Brisson : La Comédie littéraire. Paris, A. Colin, 1895, in-18. — J. Casier: L'Œuvre poétique de Georges Rodenbach. Gand, Lehart et Siffer, 1888, in-18. — W.-L. Courtney: The Development of M. Maeterlinck and other sketches of foreign writers. Londres, Grant Richards, 1902, petit in-8. - Virginia-M. Crawford: Studies in foreing literature. London, Duckworth, 1899, in-8. - A. Daxhelet: Georges Rodenbach. Bruxelles, O. Scheffens, 1899, in-8. - Gaston Deschamps: La Vie et les livres, 2º série, A. Colin, 1895, in-18. - René Doumic : Les Jeunes. Paris, Perrin, 1896, in-18. - Fernand Gregh: La Fenêtre ouverte. Paris, Fasquelle, 1901, in-18. — Ch. Guérin: Georges Rodenbach. Nancy, Crépin Leblond, 1895, in-8. - Désiré Horrent : Écrivains Belges d'aujourd'hui. Bruxelles, Lacomblez, 1904, in-8. - Gustave Kahn: Symbolistes et Décadents. Paris, Vanier, 1902, in-18. - Bern. Lazare : Figures contemporaines. Paris, Perrin, 1895, in-18. - Camille Mauclair: L'Art en Silence. Paris, Ollendorff, 1900, in-18. - P. Muiche: Georges Rodenbach. Bruxelles, O. Scheppens, 1899, in-18. - A. Segard: Georges Rodenbach. Lille, Ducoulombier, 1893, in-18 — Jules Tellier: Nos poètes. Paris, Despret, 1888. - V. Thompson: French Portraits (Being appreciations of the writers of Young France). Boston, Richard G. Badger et Co 1900, in-8. - Firm. Van den Bosch : Impression de littérat. contemporaine. Bruxelles, Vromant, 1905, in-18.

Anonyme: Particularités biographiques sur Georges Rodenbach. Journal de Bruges, 30 décembre 1898. — H. Chantavoine: Revue littéraire, Journal des Débats, 2 juillet 1891. — L. Descaves: Musée de béguines, Journal, 5 mai 1894. — G. Deschamps: Georges Rodenbach. Temps, 27 décembre 1898. — A. France: La Vie littéraire: Georges Rodenbach. Temps, 31 mai 1891; La Vie littéraire: Le Règne du Silence, Temps, 26 mai 1892. — G. Getfroy: Georges Rodenbach. Justice, 2 juillet 1891. — Ch. Govaërt: Georges Rodenbach. Semaine littéraire de Bruges, 21 février 1899. — M. Guillemot: Georges Rodenbach, Revue illustrée, octobre 1895. — J. Huret: Autour du Voile. Figaro, 26 mai 1894. — J.-K. Huysmans: Bruges. Echo de Paris, 1er février 1899. — J. Jullien: Premières représentations. Paris, 23 mai 1894. — C. Mendès: Georges Rodenbach, Journal, 26 décem-

bre 1898. - Ch. Merki: Georges Rodenbach. Mercure de France, août 1894; Georges Rodenbach. Mercure de France, février 1899. - Octave Mirbeau : Notes sur Georges Rodenbach. Journal, 1er janvier 1899. - Georges Montorqueil: Chez Molière. Eclair, 21 mai 1894; Rodenbach contre Murger. Eclair. 24 juin 1895; Le poète des Vies encloses. Eclair, 28 décembre 1898. -Ed. Pilon: Georges Rodenbach. La Vogue (nouvelle série), janvier 1899. — Maurizio Rava: G. Rodenbach. Nuova Antologia (Rome) 1901, XCIV, pp. 660. - Ed. Rod: L'Art de Georges Rodenbach. Gaulois, 26 avril 1896; La Race et la tradition. Gaulois, 8 avril 1897. - J.-H. Rosny: Georges Rodenbach. Nouvelle Revue, 15 avril 1895. - P. Seippel : Georges Rodenbach. Journal de Genève, 16 janvier 1899. - A. Van Hamel: Dichter-Silhouetten. Rodenbach. Mallarmé. Gide, 1899, III, pp. 290-317. - E. Verhaeren: Georges Rodenbach, Revue Encyclopédique, 28 janvier 1899 (article illustré). - F. Weyl: Georges Rodenbach. L'Art et la Vie, 1er décembre 1894. -Voir en outre : La Lutte (Bruxelles), janvier 1899, num éro spécial sur Georges Rodenbach. — L'Indépendance belge, 21 mai 1894, interview de Edmond de Goncourt et Stéphane Mallarmé sur Georges Rodenbach.

## Iconographie:

Van den Eeden. — Peinture, 1881. — Alf. Stevens: Peinture, 1892, sur un exemplaire de Bruges-la-Morte, appartenant à Edmond de Goncourt et acheté depuis par M. de Montesquiou ·Fezensac. — Rafaëlli: Dessin, 1892, repr. dans Le Nouvel Echo, 1° mai 1898 (appartient à M™ Georges Rodenbach). — Baronne Alex. d'Anethan: Pastel, 1892 (appartient à M™ Georges Rodenbach). — Lévy-Dhurmer: Pastel, 1894 (au Musée du Luxembourg). — Alb. Besnard: Dessin, 1898 (appartient à M™ Georges Rodenbach). — Mad. Alb. Besnard: Bronze, 1898: pour le monument de Georges Rodenbach, au Père-Lachaise. — Henry Bataille; Lithographie (Têtes et Pensées. Paris, Ollendorff, 1905, in-4). — Georges Minne: Monument de Georges Rodenbach, inauguré à Gand, le 19 juillet 1903. — Et des reproductions de portraits et de photographies dans des journaux et périodiques, entre autres: L'Echo de la Semaine, août 1892, la Revue des Revues, la Revue Encyclopédique et L'Illustration, janvier-février 1899.

## BÉGUINAGE FLAMAND

T

Au loin, le béguinage avec ses clochers noirs, Avec son rouge enclos, ses toits d'ardoises bleues Reflétant tout le ciel comme de grands miroirs, S'étend dans la verdure et la paix des banlieues.

Les pignons dentelés étagent leurs gradins Par où montent le Rêve aux lointains qui brunissent, Et des branches parfois, sur les murs des jardins, Ont le geste très doux des prêtres qui bénissent. En fines lettres d'or chaque nom des couvents Sur les portes s'enroule autour des banderoles, Noms charmants chuchotés par la lèvre des vents : La maison de l'Amour, la maison des Corolles.

Les fenêtres surtout sont comme des autels Où fleurissent toujours des géraniums roses, Qui mettent, combinant leurs couleurs de pastels, Comme un rêve de fleurs dans les fenêtres closes.

Fenêtre des couvents! attirantes le soir Avec leurs rideaux blancs, voiles de mariées, Qu'on voudrait soulever dans un bruit d'encensoir Pour goûter vos baisers, lèvres appariées!

Mais ces femmes sont là, le cœur pacifié, La chair morte, cousant dans l'exil de leurs chambres; Elles n'aiment que toi, pâle crucifié, Et regardent le Ciel par les trous de tes membres!

Oh! le silence heureux de l'ouvroir aux grands murs, Où l'on entend à peine un bruit de banc qui bouge, Tandis qu'elles sont là, suivant de leurs yeux purs Le sable en ruisseaux blonds sur le pavement rouge.

Oh! le bonheur muet des vierges s'assemblant, Et comme si leurs mains étaient de candeur telle Qu'elles ne peuvent plus manier que du blanc, Elles brodent du linge ou font de la dentelle.

C'est un charme imprévu de leur dire « ma sœur » Et de voir la pâleur de leur teint diaphane Avec un pointillé de tâche de rousseur Comme un camélia d'un blanc mat qui se fane.

Rien d'impur n'a flétri leurs flancs immaculés, Car la source de vie est enfermée en elles Comme un vin rare et doux dans des vases scellés Qui veulent, pour s'ouvrir, des lèvres éternelles!

### II

Cependant quand le soir douloureux est défunt, La cloche lentement les appelle à complies Comme si leur prière était le seul parfum Qui pût consoler Dieu dans ses mélancolies!

Tout est doux, tout est calme au milieu de l'enclos; Aux offices du soir la cloche les exhorte, Et chacune s'y rend, mains jointes, les yeux clos, Avec des glissements de cygne dans l'eau morte.

Elles mettent un voile à longs plis; le secret De leur âme s'épanche à la lueur des cierges, Et, quand passe un vieux prêtre en étole, on croirait Voir le Seigneur marcher dans un Jardin de Vierges!

#### Ш

Et l'élan de l'extase est si contagieux, Et le cœur à prier si bien se tranquillise, Que plus d'une, pendant les soirs religieux, L'été répète encor les Ave de l'Eglise;

Debout à sa fenêtre ouverte au vent joyeux, Plus d'une, sans ôter sa cornette et ses voiles, Bien avant dans la nuit, égrène avec ses yeux Le rosaire aux grains d'or des priantes étoiles!

(La Jennesse Blanche.)

#### DOUCEUR DU SOIR!...

Douceur du soir! Douceur de la chambre sans lampe! Le crépuscule est doux comme une bonne mort Et l'ombre lentement qui s'insinue et rampe Se déroule en pensée au plafond. Tout s'endort.

Comme une bonne mort sourit le crépuscule, Et dans le miroir terne, en un geste d'adieu, Il semble doucement que soi-même on recule, Qu'on s'en aille plus pâle et qu'on y meure un peu.

Sur les tableaux pendus aux murs, dans la mémoire Où sont les souvenirs en leurs cadres déteints, Paysages de l'âme et paysages peints, On croit sentir tomber comme une neige noire.

Douceur du soir! Douceur qui fait qu'on s'habitue A la sourdine, aux sons de viole assoupis; L'amant entend songer l'amante qui s'est tue Et leurs yeux sont ensemble aux dessins du tapis.

Et langoureusement la clarté se retire; Douceur! ne plus se voir distincts! N'être plus qu'un! Silence! deux senteurs en un même parfum; Penser la même chose et ne pas se le dire.

(Le Règne du Silence : Du Silence, Fasquelle .)

# AH! VOUS ÊTES MES SŒURS...

Ah! vous êtes mes sœurs, les âmes qui vivez Dans ce doux nonchaloir des rêves mi-rêvés Parmi l'isolement léthargique des villes Qui somnolent au long des rivières débiles; Ames dont le silence est une piété, Ames à qui le bruit fait mal; dont l'amour n'aime Que ce qui pouvait être et n'aura pas été; Mystiques réfectés d'hostie et de saint-chrème ; Solitaires de qui la jeunesse rèva Un départ fabuleux vers quelque ville immense, Dont le songe à présent sur l'eau pâle s'en va, L'eau pâle qui s'allonge en chemins de silence... Et vous êtes mes sœurs, âmes des bons reclus Et novices du ciel chez les Visitandines, Ames comme des fleurs et comme des sourdines Autour de qui vont s'enroulant les angélus Comme autour des rouets la douceur de la laine !

in .

Et vous aussi, mes sœurs, vous qui n'êtes en peine Que d'un long chapelet bénit à dépêcher En un doux béguinage à l'ombre d'un clocher, Oh! vous, mes Sœurs, — car c'est ce cher nom que l'Eglise M'enseigne à vous donner, sœurs pleines de douceurs, Dans ce halo de linge où le front s'angélise, Oh! vous qui m'êtes plus que pour d'autres des sœurs Chastes dans votre robe à plis qui se balance, O vous mes sœurs en Notre Mère, le Silence!

(Le Règne du Silence: Du Silence. Fasquelle.)

#### EN PROVINCE...

En province, dans la langueur matutinale,
Tinte le carillon, tinte dans la douceur
De l'aube qui regarde avec des yeux de sœur,
Tinte le carillon, — et sa musique pâle
S'effeuille fleur à fleur sur les toits d'alentour,
Et sur les escaliers des pignons noirs s'effeuille
Comme un bouquet de sons mouillés que le vent cueille
Musique du matin qui tombe de la tour,
Qui tombe de très loin en guirlandes fanées,
Qui tombe de Naguère en invisibles lis,
En pétales si lents, si froids et si pâlis,
Qu'ils semblent s'effeuiller du front mort des Années!

(Le Règne du Silence: Du Silence, Fasquelle.)

# O VILLE, TOI MA SŒUR...

O ville, toi ma sœur à qui je suis pareil, Ville déchue, en proie aux cloches, tous les deux Nous ne connaissons plus les vaisseaux hasardeux Pendant comme des seins leurs voiles au soleil, Comme des seins gonflés par l'amour de la mer. Nous sommes tous les deux la ville en deuil qui dort Et n'a plus de vaisseaux parmi son port amer, Les vaisseaux qui jadis y miraient leurs flancs d'or; Plus de bruits, de reflets... Les glaives des roseaux Ont un air de tenir prisonnières les eaux, Les eaux vides, les eaux veuves, où le vent seul Circule comme pour les étendre en linceul... Nous sommes tous les deux la tristesse d'un port Toi, ville! toi ma sœur douloureuse qui n'as Que du silence et le regret des anciens mâts; Moi, dont la vie aussi n'est qu'un grand canal mort!



Qu'importe! dans l'eau vide on voit mieux tout le ciel,
Tout le ciel qui descend dans l'eau clarifiée,
Qui descend dans ma vie aussi pacifiée.
Or, ceci n'est-ce pas l'honneur essentiel
— Au lieu des vaissaux vains qui s'agitaient en elles, —
De refléter les grands nuages voyageant,
De redire en miroir les choses éternelles,
D'angeliser d'azur leur nonchaloir changeant,
Et de répercuter en mirage sonore
La mort du jour pleuré par les cuivres du soir!
Or c'est pour être ainsi souples à son vouloir
Que le ciel lointain, l'une et l'autre, nous colore
Et décalque dans nous ses jardins de douceur
O toi, mon Ame, et toi, Ville Morte, ma sœur!



Et c'est pour être ainsi que l'une et l'autre est digne De la toute-présence en elle d'un doux cygne, Le cygne d'un beau rêve acquis à ce silence Qui s'effaroucherait d'un peu de violence Et qui n'arrive là flotter comme une palme Qu'à cause du repos, à cause du grand calme, Cygne blanc dont la queue ouverte se déploie, — Barque de clair de lune et gondole de soie — Cygne blanc, argentant l'ennui des mornes villes, Qui hérisse parfois dans les canaux tranquilles Son candide duvet tout impressionnable;

Puis, quand tombe le soir, cargué comme les voiles, — Dédaignant le voyage et la mer navigable — Sommeille, l'aile close, en couvant des étoiles!

(Le Règne du Silence. Fasquelle.)

# **ĖPILOGUE**

C'est l'automne, la pluie et la mort de l'année! La mort de la jeunesse et du seul noble effort Auquel nous songerons à l'heure de la mort : L'effort de se survivre en l'Œuvre terminée.

Mais c'est la fin de cet espoir, du grand espoir, Et c'est la fin d'un rêve aussi vain que les autres : Le nom du Dieu s'efface aux lèvres des apôtres Et le plus vigilant trahit avant le soir.

Guirlandes de la gloire, ah! vaines, toujours vaines! Mais c'est triste pourtant quand on avait rêvé De ne pas trop périr et d'être un peu sauvé Et de laisser de soi dans les barques humaines.

Las! le rose de moi je le sens défleurir, Je le sens qui se fane et je sens qu'on le cueille! Mon sang ne coule pas; on dirait qu'il s'effeuille... Et puisque la nuit vient, — j'ai sommeil de mourir!

(Le Règne du Silence, Fasquelle.)

# C'EST OCTOBRE QUI S'EN REVIENT...

C'est Octobre qui s'en revient avec le Soir; Frères pensifs, ils reviennent de compagnie S'installer dans la chambre et devant le miroir Dont la clarté prolonge un éclat qui les nie; Frères lointains, envers lesquels on eut des torts Qui rapportent un peu de fleurs des jardins morts Pour les intercaler dans les fleurs des tentures, Les tentures de demi-deuil de la Toussaint. C'est le soir, c'est Octobre; une cloche se plaint Songeant confusément à des cloches futures
Dont la tristesse en pleurs dans notre âme est déjà!
Le Soir s'installe et rien de précis ne subsiste;
Octobre aussi s'installe et nous revient plus triste
Depuis tous ces longs mois où seul il voyagea
Durant l'année, à la recherche de notre âme!
Il la retrouve enfin, et doucement la blâme
De l'avoir attendu pour faire accueil au soir,
Et qu'elle soit encor si profane aux approches
De la Toussaint qui vient par un chemin de cloches...
Alors Octobre, auprès du soir, songe à s'asseoir;
Et notre âme s'éplore en voyant, face à face,
Ces deux hôtes causer de sa mort à voix basse!

(Les Vies encloses. Fasquelle.)

#### LE MALADE SOUVENT...

Le malade souvent examine ses mains, Si pâles, n'ayant plus que des gestes bénins De sacerdoce et d'offices, à peine humaines; Il consulte ses mains, ses doigts trop délicats Qui, plus que le visage, élucident son cas Avec leur maigre ivoire et leurs débiles veines.

Surtout le soir, il les considère en songeant Parmi le crépuscule, automne des journées, Et dans elles, qui sont longues d'être affinées, Voit son mal comme hors de lui se prolongeant, Mains pâles d'autant plus que l'obscurité tombe! Elles semblent s'aimer et semblent s'appeler; Elles ont des blancheurs frileuses de colombe Et, sveltes, on dirait qu'elles vont s'envoler. Elles font sur l'air des taches surnaturelles Comme si du nouveau clair de lune en chemin Entrait par la fenêtre et se posait sur elles. Or la pâleur est la même sur chaque main, Et le malade songe à ses mains anciennes;

Il ne reconnaît plus ces mains pâles pour siennes; Tel un petit enfant qui voit ses mains dans l'eau.

Puis le malade mire au miroir sans mémoire

— Le miroir qui concentre un moment son eau noire —
Ses mains qu'il voit sombrer comme un couple jumeau;
O vorace fontaine, obstinée et maigrie,
Où le malade suit ses mains, dans quel recul!
Couple blanc qui s'enfonce et de plus en plus nul
Jusqu'à ce que l'eau du miroir se soit tarie.
Il songe alors qu'il va bientôt ne plus pouvoir
Les suivre, quand sera total l'afflux du soir
Dans cette eau du profond miroir toute réduite;
Et n'est-ce pas les voir mourir, que cette fuite?

(Les Vies encloses. Fasquelle.)

#### LES YEUX DES FEMMES...

Les yeux des femmes sont des Méditerranées
Faites d'azur et de l'écume des années
Où l'âme s'aventure en sa jeune saison.
Quelles mers sont là-bas, derrière l'horizon,
Qui déferlent autour de ces îles jumelles?
En quel golfe atterrir au fond bleu des prunelles?

L'infini s'y recule en un roulis berceur;
Et l'àme part, dérive, en proie aux vents rebelles,
S'extasiant parmi les yeux des femmes belles.
Mais parfois l'ouragan convulse leur douceur
Et l'àme va toucher les récifs des traîtrises;
Elle se heurte à des banquises de froideur:
Climats gelés, glaçons, brouillards, régions grises;
Où navigue soudain sous un rouge équateur:
Flammes d'orgueil, corail sanguin de la luxure,
Feux convergeant de fleuves chauds qu'on ne voit pas.
Que d'embûches cachait ce piège qui s'azure!

L'âme est désemparée en de muets combats Et bientôt se mutile, abandonnant ses voiles, Vidant ses filets noirs de sa pêche d'étoiles, Sacrifiant ses mâts pour se sauver un peu, Jetant cargaison, or, tout, dans l'abîme bleu!

Enfin, un soir que c'est la fin de sa jeunesse, L'âme s'amarre ; elle est édifiée et cesse D'appareiller parmi les beaux yeux spacieux...

Ah! ce leurre d'aller voyager dans les yeux!

(Les Vies encloses: Le Voyage dans les yeux. Fasquelle.)

# PAUL-NAPOLÉON ROINARD

1856

M. Paul-Napoléon Roinard est né à Neufchâtel-en-Bray (Seine-Inférieure), le 4 février 1856. Il est l'un des derniers types de l'écrivain bohême, irrégulier, affranchi des contingences, sauvage et dédaigneux. Après avoir passé son enfance jusqu'à douze ans à Neufchâtel-en-Bray, il fit ses études au lycée de Ronen, mauvais élève au possible, il s'en fait un peu gloire. A vingt ans, après une lutte opiniatre avec sa famille, il vint à Paris, où il arriva au milieu d'un orage épouvantable, après un tamponnement sous le tunnel des Batignolles, circonstances où il voit encore un présage à tous ses malheurs. Elève à la fois à l'Ecole des Beaux-Arts et à l'Ecole de médecine, il se mit en même temps à écrire des milliers de vers qu'il a détruits depuis, au nombre desquels un drame : Savonarole, et un proverbe: En tout il faut considérer la fin, qu'il offrit alors inutilement au Théâtre-Français. Brouillé avec sa famille, après un an de service militaire au 11° régiment de ligne, il mena alors pendant sept années une vie de misère, manquant de tout, même de gite. Grace à sa santé robuste, il s'en sortit, et finit par vivre tant bien que malen utilisant ses talents de peintre dans de la peinture pour l'exportation, ses talents de poète à rimer des devises pour papillotes de confiseurs, et toute sa bonne volonté dans diverses besognes, comme un emploi à la Société générale, d'où le firent congédier dès le premier mois de formidables erreurs dans ses comptes. La peinture pour l'exportation allait si bien qu'il put bientôt se remettre à la poésie, — la vraie —, et publier, en 1886, son premier recueil de vers: Nos Plaies, livre de révolte intellectuelle et sociale, satiré amère et dure. Ce livre l'introduisit dans les milieux littéraires. Il fréquenta le Chat Noir, fonda avec quelques amis la Société La Butte, d'où devait sortir le mouvement libertaire et qui donna son concours à la première représentation du Théâtre Libre; il dirigea La Revue Septentrionale, collabora à divers quotidiens et revues, notamment à L'Echo de France. Ce fut quelque chose comme sa

belle époque. On vint même un jour le solliciter d'écrire un ouvrage en vers, - il ne nous a pas dit à quelle occasion ni sur quel sujet, - pour lequel on s'engageait à le faire décorer. Mais la croix. le moindre ruban, c'était pour lui l'enrégimentement dans le bataillon commun. Il refusa, noblement, et l'on dut chercher ailleurs un poète plus serviable, sinon aussi bien doué. Retiré à l'écart de 1880 à 1801, M. Roinard s'appliqua à retirer de la circulation tous les exemplaires de Nos Plaies qu'il put rencontrer, et conçut l'idée de son livre : La Mort du Réve dont les premiers fragments parurent dans la seconde Pléïade. Il reparut dans le monde littéraire en mai 1891, pour fonder avec M. Zo d'Axa le journal anarchiste L'En Dehors. Il donna au Théâtre d'Art une adaptation du Cantique des Cantiques, dont il avait lui-même composé la décoration. Cette tentative n'eut pas un résultat absolument heureux. M. Roinard avait voulu faire intervenir les parfums comme moyens d'évocation scénique. Cela parut si nouveau qu'on le traita de fou. M. Roinard prit ensuite la Direction des Essais d'Art libre, où il organisa, en 1894, L'Exposition des Portraits du prochain siècle, qui eut lieu chez le Barc de Bouteville. Les Portraits du prochain siècle, c'étaient les portraits des jeunes écrivains et artistes qui devaient être un jour de grands artistes et de grands écrivains. M. Roinard compléta même le sens de cette exposition en publiant un volume de biographies de tous ces futurs grands hommes, au nombre desquels luimême figurait. Cette nouvelle tentative ne fut pas moins bien accueillie que l'introduction des parfums sur la scène. On se moqua, on ridiculisa, et M. Roinard dut garder en carton deux autres volumes consacrés aux musiciens et aux savants de l'avenir. Un moment, il pensa revenir définitivement à la peinture pour l'exportation. Il persevera néanmoins quelque temps, frequenta Le Club d'Art Social, puis enfin se retira de nouveau à l'écart, pour écrire un grand drame de synthèse révolutionnaire: La Légende rouge, dont l'idée le hantait. Au moment où il allait le commencer, les catastrophes recommencerent. Saisi, expulsé, il se vit jeter à la rue, dépossédé de tout, et obligé de chercher un autre asile. Il est vrai qu'il eut dans ces ennuis une belle consolation comme poète. Un brocanteur acheta en bloc à la vente tous les exemplaires de Nos Plaies que M. Roinard avait si patiemment soustraits à la curiosité du public et en garnit toutes les boîtes des quais, au point qu'il n'était pas un bouquiniste qui n'en eût sa part. Puis vint le Procès des Trente, intenté par le gouvernement aux anarchistes. M. Roinard se sentit compromis par sa participation à la Société La Butte, sa fréquentation au Glub d'Art Social, sa collaboration à L'En Dehors et son zèle à répandre les listes de protestations contre l'expulsion de M. Alexandre Cohen et l'arrestation de M. Jean

Grave. Il pensa que le premier de voir d'un homme passionné pour la liberté était de la conserver, et la nuit même du verdict, sans céder à la curiosité de le connaître, il partit pour Bruxelles, exilé volontaire, comme autrefois Victor Hugo. Il n'v avait d'ailleurs à ce départ aucune raison sérieuse. M. Roinard n'était nullement compromis. Jamais on n'avait pensé à lui. Son nom n'avait même pas été prononcé. Son imagination de poète avait seule tout fait. Arrivé à Bruxelles avec cent sous en poche, M. Roinard vécut là au moyen de dessins au Petit Bleu, d'articles dans des revues, faisant de l'aréostation, de la littérature et de la peinture, jusqu'à des affiches qu'on lui commandait et qu'on lui laissait pour compte, manquant une fois d'être expulsé comme anarchiste, une autre fois jouant Joad dans une représentation d'Athalie avec le comédien Raymond, trouvant encore le temps, au milieu de cette vie active, de flaner, de rêver, de bavarder avec des artistes et des écrivains. et même de travailler à sa grande œuvre Les Miroirs, pièce en cinq actes et en vers. Au bout de deux ans, jour pour jour, il revint à Paris. L'exil ne l'avait changé en rien. Sa fortune s'était seulement un peu augmentée. Parti avec cinq francs, il revenait avec cinq francs dix. Aussitôt rentré à Paris, M. Roinard songea à faire représenter Les Miroirs. Il ouvrit dans ce but une souscription. Mais là encore le poète avait compté sans sa chance. Tout était prêt et on allait jouer, quand, sous l'effet de l'affaire Dreyfus, les souscripteurs s'éclipsèrent, laissant le rideau baissé sur l'œnvre et ses interprètes. Cette réussite dramatique à tous égards, - huit cents francs y avaient été dépensés en pure perte. — fit presque regretter à M. Roinard sa bonne vie pittoresque sur la terre de Belgique. Il se décida à revenir exclusivement à ses poèmes et se remit à travailler à son livre: La Mort du Rêve, qu'il publia en 1902, et à l'occasion duquel un banquet lui fut offert, le 28 juin de la même année, par des artistes et des écrivains, sous la présidence de M. Rodin. Naturellement, nous fait remarquer M. Roinard, la presse fit le plus unanime silence sur cet important événement. Depuis cette époque. M. Roinard ne travaille plus guère — « découragé, malade, retiré, blotti à Belleville dans un coin de grand air et sous un nid de feuilles, rendant à Paris silence pour silence ». -Peut-être aurons-nous cependant un jour un nouveau livre de lui. avec son drame, Les Miroirs, pour la publication duquel la revue La Phalange a ouvert une souscription.

M. Roinard a collaboré à L'Avenir de Rouen, à La Hève, à La Revue septentrionale, à L'Alceste, au Parisien, à L'Echo de France, à L'En dehors, aux Essais d'art libre, au Mercure de France, à La Plume, au Petit Bleu et au Public de Bruxelles, à La Revue encyclopédique, à L'Humanité, au Journal de l'aris, à La Revue

des Beaux-Arts et des Lettres, au Réveil, au Beffroi, à La Phalange, à La Revue de Paris et de Champagne, etc.

# Bibliographie:

LES CEUVARS. — Nos plaies, poésies, couverture dessinée par l'auteur. Paris, Soc. Typographique, 1886, in-18. — Chanson d'Amour, poésie, musique de Louis Hesse. Paris, Durdilly. s. d., en feuille. — Six étages, récit en vers. Paris, Ed. Girard, s. d., en feuille. — Berceuse, poésie, s. l. n. d. [Paris, Ed. Girard], 2 ff., la couverture sert de titre (50 exempl.). — A Dieu, s'il existe. Paris, chez l'auteur, 7, rue Pixérécourt, s. d., en feuille, — La Mort du Rêve, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-8. — Sur l'Avenue sans fin, poème. Paris et Reims, Revue de Paris et de Champagne (et chez l'auteur), 1906, in-8.

Pour paraitre. — Les Miroirs, moralité lyrique en cinq phases et en vers (Ed. de « la Phalange »).

PRÉFACES ET NOTICES. — Portraits du prochain siècle. Paris, Girard, 1894, in-18. — Œuvres posthumes de Paul Audricourt. Paris, Mouillot, 1902, in-18. — Soirée d'Art social. Programme illustré par Deluermoz.

On trouve, en outre, des poèmes de P.-N. Roinard dans les ouvrages suivants: Poètes du Nord, 1880-1902, morceaux choisis publiés par A.-M. Gossez. Paris, Ollendorff, 1902, in-18; Anthologie des Poètes normands contemporains, par M.-C. Poinsot. Paris, Floury s. d., in-18.

Enfin, on doit au même auteur une traduction du Cantique des Cantiques, représentée, avec la musique de M<sup>-0</sup> Flamen de Labrély, au Théâtre d'Art en décembre 1891 (non publiée).

A CONSULTER. — Léon Bloy: Léon Bloy devant les cochons. Paris, Chamuel, 1894, in-18; Le Mendiant ingrat. Bruxelles, Deman, 1898, in-18. — Georges Docquois: Le Congrès des Poètes. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1894, in-16. — A.-M. Gossez: Poètes du Nord. 1880-1902, morceaux choisis, accompagnés d'un essai bio-bibliographique, etc. Paris, Ollendorff, 1902, in-18. — Julien Leclercq: Roinard, notice dans Les Portraits du prochain siècle. Paris, Girard, 1894, in-18. — M.-C. Poinsot: Anthologie des poètes normands contemporains (Portraits de P.-N. Roinard). Paris, Floury, s. d., in-16.

Anonyme: Banquet à Roinard. La Plume, 15 juin 1902. — Anonyme: Echos. Les Fêtes Cornétiennes de Rouen. Mercure de France, juillet 1904. — Léon Bocquet: P.-N. Roinard. Le Beffroi (Lille), octobre 1902. — Jean Court: Le Cantique des Cantiques au Théâtre d'Art. Mercure de France, janvier 1892. — Félicien Fagus: P.-N. Roinard. La Revue des Beaux-Arts et des Lettres, 1° mai 1899; Sur le même. Revue Blanche, 1° novembre 1902.

# Iconographie:

Louis Anquetin: Portrait à l'huile, 1885 (appartient à M. Roinard); Portrait à l'huile [Exposition des Portraits du prochain siècle, chez Le Bare de Bouteville, 1893] (appartient à M. Roinard), reprod. dans la Revue Encyclo-pédique, 15 novembre 1893.— A. Brière: Croquis. La Plume, 15 juin 1892.— F. Courché: Dessin à la plume, reprod. dans le Messager Parisien, 1888.—

Frédéric Front: Portrait, publié dans la Revue des Beaux-Arts et des Lettres, 1<sup>st</sup> mai 1899.—Alfred Le Petti: Caricature, 1884.—P.-N. Roinard: Portraits à l'huile, 1901 et 1907 (appart. à l'auteur).—Croquis, dans le Petit Bleu, 30 juin 1902, etc...

### FIDÈLE SOUVENANCE

T

J'ai dans ma vie un lieu joli,
Un joli lieu d'intime amour et de fête
Secrète:
Un pan de ciel, avec un pli,
Des feuilles vertes sur la tête,
Des feuilles mortes sous les pieds, un joli
Lieu d'Amour grand comme un lit
De fillette.

Au loin sur la mer une voile partait.

П

J'ai dans ma vie un joli lieu
De rêve doux et de retraite sainte.
Lieu parfumé par les baumes; un peu de bleu
Vers l'Orient, c'est la forêt et son étreinte
Aux mille bras; un peu
De vent vers l'Occident, c'est la mer et sa plainte.

Au loin sur la terre une vieille chantait.

Ш

J'ai dans ma vie un joli
Lieu d'amour dont mon ame est toute pleine.
Refuge cher, tout au loin du vulgaire oubli,
Margelle en fleurs tout au bout d'une plaine,
Puits de fraîcheur où se réfléchit
Le rare éclat d'un regard d'infini
Qui doucement sommeille enseveli
Sous les frissons velus de la Verveine

Bleue et de la blême Marjolaine.

Au loin sur la mer une voile partait.

## IV

J'ai dans ma vie une minute d'or Qui tinta si longtemps, qu'elle retinte encor En ce lieu si tendre, où je m'enfuis quand je pleure, Et c'est là, qu'en berçant l'heure D'autrefois dans un ineffable leurre Je songe comme on dort, Et c'est là qu'en dormant, Dieu veuille que je meure!

Au loin sur la terre une vieille chantait.

## LA VOIX DES CHOSES

Elu! qui pour jamais peut en soi maintenir L'Idéale grandeur d'un pieux Souvenir.

(La Mort du Rève.)

## BERCEUSE

Do! gente Yvonne, do!
Dormez sous l'ombre du rideau
Où la vieillesse inassouvie
Et pourtant lasse vous envie.
Do! do!

Certes, vous serez belle Et bien des gens vous flatteront, Qui ne vous aimeront Que si vous leur êtes rebelle.

Do! gente Yvonne, do!

La vie est lourde, et son fardeau
Sous qui parfois le cœur dévie
Rend âpre la pente gravie.

Do! do!

Vous serez bonne et sage Et de faux sourires mordants Vous montreront les dents En saluant votre passage.

Do! gente Yvonne, do!
Trois voix hurlant en crescendo
Tentent notre âme poursuivie:
L'orgueil, le désir, et l'envie.
Do! do!

Votre jeunesse avide De voir ce qu'on lui cachera Hélas! ne trouvera Partout que le faux et le vide!

Do! gente Yvonne, do!

Le sommeil est un doux bandeau

Mis entre la mort et la vie:

Dormir, c'est exister ravie!

Do! do!

Craignez trop de science Et gardez vos beaux rêves d'or, Heureux le cœur qui dort Dans l'illusoire insouciance!

#### ENVOI:

Do! gente Yvonne, do!

Dormez sous l'ombre du rideau,
Candide, ignorante et ravie,
Dormez, dormez toute la vie!

Do! do!

(La Mort du Rève.)

#### LA CHANSON DE L'OSERAIE

I

Des longs pleurs dorés de blés qu'on vanne Pleuvent du crible noir de la nuit, Et, barré par la croix d'une vanne, Le linceul de la rivière luit Au travers de spectres qu'il profile Et dont semblent les têtes vers lui Prosterner leurs sanglots à la file.

> Le Râle du vent sourd Loure et reloure une houle d'amour.

> > 11

De l'aube rose et de la rosée
Monte un vol, gazouilleur, comme un chœur
De baisers, d'un chevet d'épousée.
Couleur du soleil, couleur de cœur,
Flambe l'osier jaune et violâtre!
Il pétillera de l'or vainqueur,
Cet biver, dans la bourse et dans l'âtre!

Le Râle du vent sourd Loure et reloure une houle d'amour.

Ш

Tel qu'un vaste cliquetis d'épées, Midi vibre en les osiers trembleurs. Les amants, des cheveux des cépées, Tresseront, sous leurs doigts cajoleurs, La Ruche d'usage pour l'abeille, Ruche offerte au miel des vierges fleurs, Et pour les noces une corbeille.

> Le Râle du vent sourd Loure et reloure une houle d'amour.

> > IV

A fui l'abeille vers l'oseraie, Fui la corbeille sans orangers : Les vieux troncs morts dont le soir s'effraie

Bit.

Sifflent un bruit de cranes rongés... Pour baiser, la gouine eut l'étrivière, Pour collier, trois brins d'osier chargés D'une pierre, et, pour lit, la rivière!..

> Le Râle du vent sourd Loure et reloure une houle d'amour.

> > (La Mort du Réve.)

#### REGRETS DE L'AIEULE

Filez l'or soyeux de vos baisers tressés, Filez ses linons, ses linons éphémères, Car vos fuseaux blancs, sous vos doigts de grand'mères, Fileront le lin, le lin des trépassés.

Te rappelles-tu mon voile d'épousée Où, vierges, tremblaient d'altiers fleurons de mai? Qu'alors tu m'aimas et qu'alors je t'aimai! Que ce temps est loin dans ma mémoire usée!

D'abord tu ne sus qu'effeuiller les verdeurs Des chastes amours qu'à peine l'on effane, N'osant égrener le rosaire profane Que te défendaient mes dévotes pudeurs.

Tes baisers subis m'outrèrent de leurs dîmes. Toi, par tes égards, et moi, par mes refus, Niaise que j'étais et faible que tu fus, Quels jeunes instants précieux nous perdîmes!

Pourtant, mal gardés d'enclos très anodins, Voisins plus voisins par l'attrait des caresses, Nos corps curieux de leurs beautés pairesses Entraient l'un chez l'autre ainsi que deux jardins.

Puis lasse, bientôt, d'insaveurs trop pareilles Et rêvant de fruits que tu disais meilleurs, Je cueillis l'ivresse au fond des gazouilleurs Enchevêtrements dont frissonnent les treilles. Soudain s'éclaira des charmes les plus chers Notre intimité lentement dégrafée, Et beau comme un dieu, belle comme une fée, Nous fimes le tour de nos Edens de chairs.

Dès lors tes désirs butinant au passage La pulpe imprévue aux arômes si bons, Pâmèrent mes sens bouleversés de bonds A faire jaillir seins et cœur du corsage.

Oh! la fine orgie exquise d'apreté Quand la folle lèvre ardente désaltère Sa soif d'inconnu dans le feuillu mystère Où point le plaisir non encore goûté!

Hélas!... maintenant que d'ingrates années Brouillent nos yeux creux, ligotent nos fronts las, Et ceignent nos flancs de hideux entrelacs, Pourquoi cet orgueil de nos vigueurs fanées?

Nos baisers sont morts de nous avoir vieillis! Nous avons, chacun, l'isolement d'une île, A quoi bon fleurir notre laideur sénile Des primes-azurs à jamais débleuis.

Puisque a fui le temps vernal et fastuaire Des formes s'offrant sans honte de leur nu, Linceulons d'oubli notre passé charnu De squelettes mûrs pour un autre suaire.

Filez l'or soyeux de vos baisers tressés, Filez ses linons, ses linons éphémères, Car vos fuseaux blancs, sous vos doigts de grand'm ères, Fileront le lin, le lin des trépassés.

## LA VOIX DES CHOSES

Je voudrais que, sans pleur, sans fatigue et sans trêve, On s'aimât d'un amour toujours renouvelé, Si j'avais créé le Rêve.

(La Mort du Rêve.)

# SAINT-POL-ROUX

#### 1861

M. Paul Roux, qui signe en littérature Saint-Pol-Roux, est né à Saint-Henri, dans la banlieue de Marseille, le 15 janvier 1861. Il fit partie, comme on l'a vu dans des notices précédentes, du cercle d'écrivains de La Plélade, où il débuta en 1886. Ce fut cette même année qu'il publia sa première plaquette: qazare, poème, suivie en 1880 d'une autre plaquette : Le Bouc émissaire, poème. Il collabora ensuite à toutes les revues de l'époque, au premier rang des poètes du mouvement symboliste. C'était le temps où on l'appelait Saint-Pol-Roux-le-Magnifique. « Et il paraît qu'il méritait bien ce surnom, tant à cause de la splendeur de ses costumes que par la beauté truculente de ses discours (1). » En 1895, M. Saint-Pol-Roux alla passer deux ans dans la forêt des Ardennes, en Luxembourg, où il écrivit un drame, La Dame à la Faulx, tragédie, qu'il fit paraître en 1899, et qu'il fut un moment question de représenter à la Comédie Française. Il se retira ensuite en Bretagne, à Roscanvel. dans une chaumière. Il vécut là sept années. Deux nouveaux drames, encore inédits aujourd'hui, naquirent de cette retraite : La Dame en or et Les Pécheurs de Sardines. Depuis, M. Saint-Pol-Roux s'est fixé sur les dunes de Camaret (Finistère) où il s'est fait construire un manoir et où il vit avec sa femme et ses enfants. « au milieu d'une nature qu'il adore, parmi des paysans et des pêcheurs dont il aime et comprend l'âme juste et simple ». La brièveté de ces renseignements est un témoignage de la modestie de M. Saint-Pol-Roux et de l'effacement dans lequel il se complait. A l'entendre ce serait même déjà trop « autour de son zéro », sur sa « petite personne ». Cet écrivain a cependant su se créer un domaine littéraire bien à lui et dans lequel il se montre souvent

....

<sup>(1)</sup> Francis de Miomandre : Saint-Pol-Roux. L'Art moderne, 8 septembre 1907.

surprenant de trouvaille et d'invention. Peut-ètre même trop surprenant, quelquefois. Il devient alors obscur ou puéril, et si on l'admire, pour l'adresse du tour, c'est avec moins de plaisir.

« M. Saint-Pol-Roux est l'un des plus féconds et des plus étonants inventeurs d'images et de métaphores, a écrit M. Remy de Gourmont (1). On en dresserait un catalogue ou un dictionnaire:

Sage-femme de la lumière	veut dire	: le coq.
Lendemain de chenille en		<u>-</u>
tenue de bal	_	papillon.
Péché-qui-tette	_	enfant naturel.
Quenouille vivante		mouton.
La nageoire des charrues		le soc.
Guépe au dard de fouet		la diligence.
Mamelle de cristal	_	une carafe.
Le crabe des mains		main ouverte.
Lettre faire de part	-	une pie.
Cimetière qui a des ailes		un vol de corbeaux.
Romance pour narine	_	le parfum des fleurs.
Le ver à soie des cheminées		?
Apprivoiser la mâchoire ca-		
riée de bémols d'une taras-		
que moderne		jouer du piano.
Hargneuse breloque du por-		
tail		chien de garde.
Limousine blasphémante		roulier.
Psalmodier l'alexandrin de		
bronze		sonner minuit.
Cognac du père Adam		le grand air pur.
L'imagerie qui ne se voit		
que les yeux clos		les réves.
L'oméga		en grec πυγή
Feuilles de salade vivante		les grenouilles.
Les bavardes vertes		les grenouilles.
Coquelicot sonore		chant du coq (2).

<sup>...</sup> Si toutes ces images, dont quelques-unes sont ingénieuses, se suivaient à la file vers Les Reposoirs de la Procession où les mène le poète, la lecture d'une telle œuvre serait difficile et le sourire viendrait trop souvent tempérer l'émotion esthétique; mais semées

(2) On peut ajouter celle-ci, une des plus jolies: Vivant petit clocher de plumes... — le cog.

<sup>(1)</sup> Il a été aussi un créateur de mots souvent heureux par l'exactitude de leur sens. Notamment celui d'*Idéoréatisme*, par lequel on pourrait assez bien définir son art, et qui a fait fortune.

çà et là, elles ne font que des taches et ne brisent pas toujours l'harmonie de poèmes richement colorés, ingénieux et graves. Le Pèlerinage de Sainte-Anne, écrit tout entier en images, est pur de toute souillure et les métaphores, comme le voulait Théophile Gautier, s'y déroulent multiples, mais logiques et liées entre elles : c'est le type et la merveille du poème en prose rythmée et assonancée. » (Le Livre de Masques.)

M. Saint-Pol-Roux a collaboré à La Pléiade, aux Entretiens politiques et littéraires, à l'Echo de France, au Mercure de France, à L'Ermitage, au Coq rouge, à L'Art littéraire, à La Société Nouvelle, à L'En dehors, à La Revue d'art dramatique, au Supplé-

ment'de l'Echo de Paris, à Vers et Prose, etc.

# Bibliographie:

Lazare, poème. Paris, 1886, in 12. - Le Bouc émissaire, poème. Paris, 1886, in-12, - L'Ame noire du Prieur blanc, naîve légende. Paris, Ed. du Mercure de France, 1893, in-8. — Epilogues des saisons humaines, drame en trois parties, précédé d'un prologue et suivi d'un Epilogue. Paris, Ed. du Mercure de France, 1893, in-8. - Les Reposoirs de la Procession, Tome premier (portrait de l'auteur), Paris, Ed. du Mercure de France, 1893, in-8. (Voir plus loin la réimpr., considérablement augmentée, de cet 'ouvrage'). - La Dame à la Faulx, tragédie. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18. — La Rose et les Epines du Chemin, 1885-1900. (Les Reposoirs de la Procession, I.) Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-18. - Anciennetés, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1903, in-16. — De la Colombe au Corbeau par le Paon 1885-1904. (Les Reposoirs de la Procession. II). Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — Les Féeries intérieures, 1885-1906. (Les Reposoirs de la Procession, III). Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18.

En Préparation. — Le Tragique dans l'homme, recueil d'ouvrages dramatiques (I. Monodrames. II. L'Ange et la Bête). Les Reposoirs de la Procession, IV et V.

On trouve des poèmes de M. Saint-Pol Roux dans l'Almanach des poètes, années 1896 et 1898. (Paris, Ed. du Mercure de France, 1895 et 1898, 2 vol. in-16.)

A consulter. — Remy de Gourmont: Le Livre des Masques. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — Jules Huret: Enquête sur l'Evolution littéraire. Paris, Fasquelle, 1891, in-18. — Georges Le Cardonnel et Charles Vellay: La Littérature contemporaine. 1905. Opinions des Ecrivains de ce temps. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — Camille Mauclair: Saint-Pol-Roux, notice dans les Portraits du prochain siècle. Paris, Girard, 1894, in-18. — Catulle Mendès: Rapport sur le Mouvement français, de 1867 à 1900. Paris, Imprimerie Nationale, 1902, in-8 et Paris, Fasquelle, 1903, in-8.

André Fontainas: Saint-Pol-Roux. Mercure de France, janvier 1902.

— Charles-Henry Hirsch; Saint-Pol Roux. Mercure de France, avril

1694. — Camille Mauclair: Quelques beaux poètes français mal connus. • La Revue, 15 septembre, 1º octobre 1901. — Francis de Miomandre: Saint-Pol-Roux, [\text{Art Moderne (Bruxelles), 8 septembre 1907. — Edmond Pilon: [Saint-Pol-Roux]. La Vogue, nouv. série, année 1899.

# Iconographie:

F. Vallotton: Masque, dans Le Livre des Masques, de Remy de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. (Voir, en outre, une reproduction, d'après un document photographique, en frontispice à l'édition des Reposoirs de la Procession, de 1893).

#### MESSAGE AUX POÈTES ADOLESCENTS

Pèlerin magnifique en palmes de mémoire (O tes pieds nus sur le blasphème des rouliers!) Néglige les crachats épars dans le grimoire Injuste des crapauds qui te sont des souliers.

Enlinceulant ta rose horloge d'existence, Evoque ton fantôme à la table des fols Et partage son aigle aux ailes de distance Afin d'apprivoiser la foi des tournesols.

De là, miséricorde aux bons plis de chaumière Avec un front de treille et la bouche trémière, Adopte les vieux loups qui bêlent par les champs

Et régénère leur prunelle douloureuse Au diamant qui rit dans la houille des temps Comme l'agate en fleur d'une chatte amoureuse.

(Les Reposoirs de la Procession.)

#### **ALOUETTES**

Les coups de ciseaux gravissent l'air.

Déjà le crêpe de mystère que jetèrent les fantômes du vêpre sur la chair fraîche de la vie, déjà le crêpe de ténèbre est entamé sur la campagne et sur la ville.

Les coups de ciseaux gravissent l'air.

. Ouis-tu pas la cloche tendre du bon Dieu courtiser de son tisonnier de bruit les yeux, ces belles-de-jour, les yeux blottis dessous les cendres de la nuit?

Les coups de ciseaux gravissent l'air.

Surgis donc du somme où comme morts nous sommes, ô Mienne, et pavoise ta fenêtre avec les lis, la pêche et les framboises de ton être.

Les coups de ciseaux gravissent l'air.

Viens-t'en sur la colline où les moulins nolisent leurs ailes de lin, viens-t'en sur la colline de laquelle on voit jaillir des houilles éternelles le diamant divin de la vaste alliance du ciel.

Les coups de ciseaux gravissent l'air.

Du faite emparfumé de thym, lavande, romarin, nous assisterons, moi la caresse, toi la fleur, à la claire et sombre fête des heures sur l'horloge où loge le destin, et nous regarderons là-bas passer le sourire du monde avec son ombre longue de douleur.

Les coups de ciseaux gravissent l'air.

(La Rose et les Epines du Chemin.)

#### AIGUILLES DE CADRAN

A Gustave Charpentier.

Index et pouce dont le bras invisible pousse sur une épaule de l'Eternel, que signifie ce geste essentiel?

Que, ta demande aux plumes d'or, il a suffi qu'elle s'élance hors du vase où fermentent tes phrases pour dès lors avoir les plumes blanches; car l'heure qui se lève est déjà dans le rêve.

Index et pouce dont le bras invisible pousse sur une épaule de l'Eternel, que signifie ce geste cruel? Que lourde la douleur dont ton âme est la proie! que légère la joie dont ton cœur est la fleur! Pourtant, tu dois passer le temps de cette abeille à cette louve jusqu'à ce que vide soit ta vie comme une outre pressée longtemps par le soleil.

Index et pouce dont le bras invisible pousse sur une épaule de l'Eternel, que signifie ce geste solennel?

Qu'une tombe garde la gueule ouverte, dedans laquelle tôt ou tard il te faudra sombrer, parmi ces dents molles et mobiles nommées vers.

Index et pouce dont le bras invisible pousse sur une épaule de l'Eternel, que signifie ce geste paternel?

Que tout meurt hormis l'œuvre, poète, et qu'il t'importe de sculpter la Forme à mettre sur ta pourriture à la merci des vents futurs, si tu ne veux mourir totalement à la Nature.

> Forêt des Ardennes-en-Luxembourg ce jour des Morts 1895.

(La Rose et les Epines du Chemin.)

#### CIGALES

A Paul Valery.

Le Temps récite le rosaire du Soleil.

En ces heures couleur de trésor d'église, des joues d'ange que l'on mangera sourient sur les bras verts des candélabres dont les bobèches d'herbe sèche vocalisent. Par les rubans blancs du vallon blond, dont un coteau semble une idylle de Théocrite et l'autre une bucolique de Virgile, viennent et vont des pèlerins en blouse, ceints d'un diadème qui repousse, tenace, malgré la boule de toile moyennant quoi la main tous les vingt pas l'efface, péremptoire. Dans un verger messire Epouvantail bat la mesure au-dessus d'un pupitre aux notes de cerise exécutées sur le fifre par un berger d'ouailles qui bêlent sous un vol vivace d'hirondelles tricotant l'espace. Cependant, devant son seuil enjolivé de chèvrefeuilles, un vieillard d'avant-

garde aiguise l'annuelle faulx, comme s'il lustrait avecque de la bise une lame de fond.

Le Temps récite le rosaire du Soleil.

Provence, juin 1891. (La Rose et les Epines du Chemin.)

#### CHAUVES-SOURIS

Mienne, évitons les éteignoirs manipulés par des bras maigres jusqu'à l'invisibilité.

Regarde-les s'évertuer contre les choses de clarté.

Mienne, évitons les éteignoirs manipulés par des bras maigres jusqu'à l'invisibilité.

Les voici sur les yeux des jardins, les voilà sur les fleurs des visages.

Mienne, évitons les éteignoirs manipulés par des bras maigres jusqu'à l'invisibilité.

Si ces bras n'étaient courts, il en serait tait déjà de ce premier essaim d'étoiles.

Mienne, évitons les éteignoirs manipulés par des bras maigres jusqu'à l'invisibilité.

Notre amour étant de la lumière aussi, rentrons vite jouer, paupières closes, à la mort rose, dans le lin du rêve,

O Mienne, afin de dépister les éteignoirs manipulés par des bras maigres jusqu'à l'invisibilité.

Mais, d'abord, faisant œuvre de vie c'est-à-dire divine, commençons la fille ou le garçon dont le lointain sourire se devine entre nos caresses que le destin rend une, — et préparons ainsi notre immortalité commune!

(La Rose et les Epines du Chemin.)

#### SOIR DE BREBIS

A Louis Denise.

La tache de sang dépoint à l'horizon de ci. La goutte de lait point à l'horizon de là.

Homme simple qui s'éparpille dans la flûte et dont la prudence a la forme d'un chien noir, le patre descend l'adolescence du coteau.

Le suivent ses brebis, avec deux pampres pour oreilles et deux grappes pour mamelles, le suivent ses brebis : ambulantes vignes.

Si pur le troupeau! que, ce soir estival, il semble neiger

vers la plaine enfantinement.

Ces menus écrins de vie ont, là-haut, brouté les cassolettes, et redescendent pleines.

Mes Désirs aussi, stimulés par la flûte de l'Espoir et le chien de la Foi, montèrent ce matin le coteau du Mystère, et s'en furent plus haut que les brebis de mon hameau, les brebis de mon âme.

Mais, parmi la prairie de jacinthes, l'odorante étoile incendia les dents avides qui voulaient dégrafer son corsage fertile.

C'est pourquoi mon troupeau subtil, à l'heure d'angelus, rentre en moi-même, les flancs désespérés.

Les brebis sont au bercail, et l'homme simple va dormir entre sa flûte et son chien noir.

> Domaine de Pierrefeu, 1888. (De la Colombe au Corbeau par le Paon.)

#### GOLGOTHA

Le ciel enténébré de ses plus tristes hardes S'accroupit sur le drame universel du pic. Le violent triangle de l'arme des gardes A l'air au bout du bois d'une langue d'aspic. Parmi des clous, entre deux loups à face humaine, Pantelant ainsi qu'un quartier de venaison Agonise l'Agneau déchiré par la haine, Celui-là qui donnait son âme et sa maison.

Jésus bêle un pardon suprême en la tempête Où ses os tracassés crissent comme un essieu, Cependant que le sang qui pleure de sa tête Emperle de corail sa souffrance de Dieu.

Dans le ravin, Judas, crâpaud drapé de toiles, Balance ses remords sous un arbre indulgent, — Et l'on dit que là haut sont mortes les étoiles Pour ne plus ressembler à des pièces d'argent.

1884.

(Anciennetés.)

#### LE PÈLERINAGE DE SAINTE-ANNE

A M= Sarah Bernhardt.

Les cinq Gars de faïence, à la peau de falaise, aux yeux couleur d'océan qui s'apaise, vont, bras-dessus, vers la chapelle peinte où, vieillement jolie, sourit la bonne Sainte.

Mises dimanchement, emparfumées de marjolaine, bras-dessous les accompagnent les cinq Promises de porcelaine mignonnes comme des joujoux et dont la jouerayonne ainsi qu'une pomme d'api, — car ils reviennent des baleines, des lugubres baleines aux vilaines bouches, les salubres marins destinés à leurs couches.

Donc la guirlande juvénile vers Sainte-Anne marche, à travers la lande puérile, les lins et les moulins, les ruches, le blé noir, les meules, les manoirs, les clochers de pain bis, les vaches, les brebis et les chèvres bêlant à la manière des aïeules.

Et, l'âme vive, l'on arrive à la chapelle peinte où, vieillement jolie, sourit la bonne Sainte.

Viennent offrir, les fils des vagues, leur offrande, viennent offrir à la Marraine aux fins yeux d'algue, à la Marraine des marins, qui, les sauvant des loups gloutons du vent noroit.

guida leurs grands moutons de bois vers le bercail de Cornouailles.

Et les voici cherchant au tréfonds de leurs poches, sous le bonjour des cloches, et les voici cherchant le Cœur d'or ou d'argent juré devant l'écueil qui vêt en deuil les femmes de futaine allant pleurer à la fontaine...

Et les voilà cherchant le Cœur d'or ou d'argent, cependant que, sur l'herbe et la mousse, lassées par la route, elles s'étendent toutes, les douces fiancées aux longs cheveux de gerbe.

Mais ils ne trouvent dans leurs poches, sous le bonjour des cloches, ne trouvent que des sous, du corail, de l'amadou, puis des médailles; les Cœurs d'or ou d'argent nullement.

Surpris, et pâles plus que des surplis, aussitôt ils comprennent qu'ils oublièrent au village l'ex-voto.

Lors pleurent les marins, dociles pèlerins, qui point ne veulent faire veuve des cadeaux la Sainte aux fins yeux d'algue envoyant des radeaux aux voyages fragiles, — tant on devient pieux d'aller par la mer bleue sous la superbe croix du mât et de la vergue!

Dans la brise, tout bas, déjà dorment les Promises de porcelaine emparfumées de marjolaine.



Tout à coup, dressant le cou, les cinq Gars de faïence tirent de leur ceinture cinq couteaux plus brillants que cinq sardines de Lorient et se dirigent, sur l'orteil, vers les cinq vierges en sommeil.

Les oreilles d'icelles, emmi les tresses blondes, semblent des coquillages dans le sable de l'onde.

Comme pour faire des folies, les cinq Gars s'agenouillent devant les Jolies rêvant sur l'herbe verte ainsi qu'est verte une grenouille.

Lorsqu'a défait chaque jeune homme corsage et corselet où rient deux pommes de Quimperlé voici qu'en les poitrines vives ils font d'un geste preste, avec des yeux de chandelier, font s'enfoncer les sardines d'acier.

Giclant soudain, du rose arrose la frimousse des anciens mousses : on dirait qu'un rosier de forge les pavoise d'un reflet, ou qu'ils mangèrent, jusqu'à la gorge et le gosier, des mûres et des framboises.

Leurs mains plongent enfin dans les poitrines belles et retirent cinq Cœurs, cinq Cœurs battant de l'aile.

Dans la brise, toujours dorment les Promises de porcelaine emparfumées de marjolaine.

Ensuite, ayant cousu les chairs — avec le fil du baiser cher en l'aiguille des dents — et refermé corsage et corselet où rient deux pommes de Quimperlé, les cinq Gars de faience entrent dans la chapelle peinte offrir les Cœurs, les Cœurs battants de l'aile, à la Sainte aux fins yeux d'algue qui, les sauvant des loups gloutons du vent noroît, guida leurs grands moutons de bois vers le bercail de Cornouailles.



Hélas! quand ils sortirent devers la mousse et l'herbe, plus ne virent leurs Douces aux longs cheveux de gerbe.

Toutes là-bas partaient, partaient parmi la route qui, blanche, se déroule jusqu'au village où l'on roucoule.

Eux les appellent par leurs noms : Yvonne, Marthe, Marion, Naïc et Madeleine!

Mais point ne se tournent les belles, Yvonne, Marthe, Marion, Naïc et Madeleine; et les vilaines au loin s'en vont.

Si loin que leur coiffelette, d'abord aile de mouette, devient aile de papillon, puis flocon de neige fondu par l'horizon...

Tombent alors en défaillance les cinq Gars de faïence, tandis que disparaissent les cinq Promises de porcelaine emparfumées de marjolaine.



De cœur n'ayant plus, elles n'aimaient plus : Yvonne, Marthe, Marion, Naïc et Madeleine.

Quimper, 1890.

(Les Féeries intérieures.)

# ALBERT SAMAIN

### 1858-1900

Albert-Victor Samain naquit à Lille, le 3 avril 1858. On a avec lui un bel exemple de travail et de sincérité. Né dans une famille modeste, de petits bourgeois moyens, et mis de bonne heure dans l'apprentissage de l'existence, il eut ce mérite de se faire tout seul et de ne devoir qu'à lui aussi bien sa situation matérielle. - modeste. d'ailleurs. - que sa réputation littéraire. Les parents d'Albert Samain tenaient à Lille un commerce de « Vins et Spiritueux » et il était encore au collège qu'il perdit son père. L'asné de quatre enfants, il lui fallut seconder sa mère dans les charges de la famille et il entra dans les bureaux d'un agent de change. Il a parlé dans une lettre de toute cette période de sa vie. « J'ai quitté le lycée, écrivait-il, pour entrer comme saute-ruisseau dans une maison de banque, à l'âge de quatorze ans et demi, purement et simplement. De la banque, j'ai été versé dans le courtage des sucres, où j'ai vécu très malheureux pendant plusieurs années, travaillant de huit heures et demie du matin à huit heures du soir, et le dimanche jusqu'à deux heures. C'est ainsi que, cherchant de toutes les façons à me délivrer de cet esclavage, j'ai été amené à songer à l'administration (1). » Il resta aussi à Lille pendant plusieurs années. En 1880, il fut envoyé en service auxiliaire à Paris, dont il révait depuis longtemps, attiré là par sa vocation littéraire. Mais si sa situation matérielle, pour son âge, n'était pas mauvaise, la liberté continuait à lui faire grandement défaut pour satisfaire son double désir d'étudier et d'écrire. Un de ses collègues de Lille, plus âgé que lui, en qu'il avait trouvé un ami et sauquel il faisait ses confidences, lui conseilla le journalisme, avec les meilleurs efforts pour vaincre sa timidité et ses hésitations. Albert Samain fit ainsi quelques démar-

<sup>(1)</sup> Léon Bocquet: Albert Samain, sa vie, son auvre, Paris, Mercure de France, 1905, les éléments de notre notice sont tirés de cet ouvrage, le document le plus complet sur le poète.

ches au Figaro, au Gil Blas, - ce qui était peut-être un peu osé, pour un débutant ? - mais avec si peu d'insistance et d'entrain, d'autre part, qu'il n'en retira rien. Tout son succès dans ce sens fut de collaborer à un petit hebdomadaire illustré de Lille, Le Bonhomme flamand, dans lequel il publia, sous le pseudonyme de Gry-Pearl, en octobre et novembre 1881, deux courtes histoires : Le Bout de l'Oreille et La Jarretière, qui n'ont guère d'autre intérêt que d'être ses premières œuvres. Cela le convainquit du moins de l'inutilité des tentatives de ce genre, et il résolut de travailler désormais pour lui seul, avec patience, comptant d'ailleurs, comme il l'écrivait à cette époque, « plutôt sur les coups de vent que sur autre chose ». En 1881, sa mère, quittant Lille à son tour, vint vivre avec lui à Paris. Il eut peu après la chance de passer avec succès l'examen de l'Hôtel de Ville, où il entra comme expéditionnaire. C'est à cette époque qu'il fit ses premières relations littéraires, commencées avec quelques-uns de ses collègues, écrivains comme lui. Il fréquenta le groupe de Nous Autres, sinsi qu'on l'a déjà vu dans la notice de M. Le Cardonnel, passa de là avec ses camarades au Chat Noir, où il lui arriva quelquefois de réciter des vers, collabora au Chat Noir, puis au Scapin. Comme l'a très justement fait remarquer M. Leon Bocquet, la biographie d'Albert Samain ne présente vraiment d'intérêt littéraire qu'à partir de 1890. Entre toutes ses connaissances littéraires. Albert Samain s'était senti attiré de préférence vers coux des nouveaux écrivains qui cherchaient à organiser et à réunir leurs efforts, et avec eux, nous avons donné leurs noms précédemment, il prit part à la fondation du Mercure de France, dont le premier numéro parut, comme nous l'avons dit, dans les derniers jours de décembre 1880, avec la date de janvier 1890. C'est au Mercure de France qu'il collabora alors principalement, sauf un très petit nombre de vers parus dans d'autres jeunes revues de l'époque, et c'est la vérité que dans sa modestie il ne voyait pas plus loin que ces insertions de ses poèmes dans des revues, « ne s'inquiétant pas de faire autrement profession d'écrivain ». Il fallut les encouragements de ses camarades et de ses premiers admirateurs, l'insistance, notamment, de son ami M. Raymond Bonheur, pour qu'il consentit à faire et à laisser paraître un choix de ses poèmes. Ce fut Au Jardin de l'Infante, publié en octobre 1893, dans une édition de luxe à tirage restreint. Quelques mois après, en mars 1804, un article de François Coppée dans Le Journal révélait au public le nouveau poète. « M. Albert Samain, écrivait l'auteur du Passant, est un poète d'automne et de crépuscule, un poète de douce et morbide langueur, de noble tristesse. On respire tout le long de son livre l'odeur faible et mélancolique, le parfum d'adieux des chrysanthèmes à la Saint-Martin. » Ce fut pour Albert Samain,

du jour au lendemain, presque la célébrité, aventure d'autant plus heureuse et charmante que le débutant n'était point connu du maître et que celui-ci, - on a vu avec M. Pierre Louys qu'il était coutumier du fait, - avait écrit son éloge tout spontanément. A la suite de cet article, l'édition de luxe de Au Jardin de l'Infante se trouva bientôt épuisée. En 1897, une nouvelle édition parut, augmentée d'une partie inédite, et à laquelle l'Académie française devait décerner, l'année suivante, le prix Archon-Despérouses. Tout ce succès n'avait cependant changé en rien Albert Samain, qui demeurait au contraire comblé d'étonnement qu'on pût, à ce point, s'intéresser à son œuvre, tant il était, au plus profond de son être, modeste et désintéressé. Personne non plus dans son entourage ne pouvait songer à le jalouser, tant on savait son succès mérité et tant il savait se faire aimer. « Il possédait à un haut degré, a écrit M. Louis Denise (Mercure de France, octobre 1900), ces vertus de société prisées naguère à leur valeur et qui savent encore aujourd'hui charmer : un commerce aimable, un cœur droit et bienveillant, qui savait esquiver sans inutiles blessures les lâches compromissions, une conversation primesautière et cet enjouement de l'esprit qui s'ébat parmi des idées... Il avait cette suprême politesse d'abaisser ou d'élever le ton de sa parole dont l'ironie même ne semblait être qu'une charité au niveau de ses interlocuteurs. » On lira également cette appréciation de M. le Comte Robert de Montesquiou dans une lettre à M. Léon Bocquet: « J'avais eu l'occasion de rencontrer le poèle d'Au Jardin de l'Infante chez un de nos amis communs, Antonio de La Gandara. La simplicité de son attitude et de ses manières, la dignité de sa vie ne faisaient qu'ajouter de l'estime à la prédilection qu'inspiraient ses œuvres. Mais sa vie était fermée comme son âme. attachée aussi. On n'en pouvait, on n'en voulait distraire que de brefs instants. Le reste se résolvait en ces chants purs, tendres et pénétrants dont sont faits ses livres... J'eus le plaisir de retrouver plusieurs fois Albert Samain et de le réunir à des amis en des compagnies agréables. Toujours il se montrait réservé sans affectation, du fait de sa nature distinguée et discrète ». « A l'exemple de tant d'autres, écrit M. Léon Bocquet à ce moment de sa biographie, Albert Samain aurait pu profiter de ses relations pour aiguiller vers des succès immédiats; mais loin d'intriguer, il négligeait jusqu'aux occasions bienveillantes qui s'offraient, par un sentiment où il entrait à la fois de la pudeur, de l'amour-propre, et davantage encore de défiance de soi-même... C'est le moment où, par l'entremise de José-Maria de Heredia. Ferdinand Brunetière lui ouvre la Revue des Deux Mondes, qui, à deux reprises, publie ses vers; c'est le temps où sa collaboration pourrait être accueillie dans les périodiques ou les journaux; c'est le temps où on l'espère et l'ambitionne

dans les salons. Albert Samain laisse passer, inutile, l'engouement et le crédit. » Dans ce manque d'ambition, la mauvaise santé avait aussi une grande part. A cette époque, Albert Samain était déjà malade, il le savait et le sentait, sa correspondance à ses amis en témoigne. « Ca ne marche pas, écrivait-il alors à l'un deux, M. Paul Morisse, la santé n'est pas bonne, toujours de la faiblesse du côté de l'estomac et, par suite, peu de goût à faire quelque chose, » Il se remit pourtant au travail, commença les poèmes d'Aux flancs du Vase, longtemps gardé et parfait et qui parut en 1808. Peu après, il perdit sa mère. Ce fut pour lui un profond déchirement, dont sa santé sortit encore diminuée, le spectacle des derniers moments de sa mère ne cessant de le hanter. Pour tenter de le rétablir et de le distraire de ses pensées, son ami M. Raymond Bonheur l'emmena passer quelques mois dans le Midi, puis il se rendit pour quelque temps chez un autre ami, M. Antony Mars, jusqu'au printemps de 1899. Il rentra alors à Paris. Un peu mieux portant en apparence, il reprit son emploi à l'Hôtel de Ville et se remit à travailler, écrivit son petit drame en vers Polyphème, mais l'hiver l'abattit de nouveau moralement et physiquement, et en avril 1900, à la faveur d'un congé, il se rendit à Lille pour se reposer aupres de sa sœur. Il ne s'y rétablit guère et sa rentrée à Paris, en juin 1900, sut lamentable. Le désir de vivre lui demeurait, pourtant, une grande volonté de guérir, et confiant dans le grand air de la campagne, il se laissa emmener à Magny-les-Hameaux, chez M. Raymond Bonheur. Il vécut là quelques mois, « dans un décor de paix familière » entouré des soins de l'amitié la plus pieuse, croyant chaque jour faire un pas vers la guérison, mais en réalité déclinant peu à peu, jusqu'au soir du 18 août 1900, où il mourut, calme, sans effort ni agonie, - une mort effacée et silencieuse comme avait été sa vie, une mort aussi comme celle qu'il avait entrevue :

> Oh! s'en aller sans violence, S'évanouir sans qu'on y pense D'une suprême défaillance... Silence... Silence... Silence...

Deux jours après, son corps était transporté à Lille, où il repose aux côtés de son père et de sa mère.

Depuis, la réputation d'Albert Samain n'a fait que grandir. Un recueil de vers : Le Ghariot d'or, et un volume de contes : Gontes, publiés posthumement, ont trouvé dans le public le même accueil qu'Au Jardin de l'Infante et Aux Flancs du Vase. De nombreuses éditions de luxe ont été faites de ses livres, comme de nombreuses conférences sur sa vie et sur son œuvre, et Polyphème, joué pour la première fois au Théâtre de l'Œuvre, en 1904, a trouvé récemment

un grand succès à la Comédie Française qui l'a mis à son répertoire. C'est la juste consécration d'un talent que M. Léon Bocquet a très bien défini en ces termes : « ... Albert Samain n'a pas été un précurseur. Il n'a point poussé la poésie vers l'orient des terres promises et des conquêtes nouvelles. Il n'a rien inventé, rien découvert, ni dans la forme ni dans le fond, ni même dans le rythme. Son originalité réside dans son éclectisme et dans sa sagesse. Il ne s'est point aventuré; il n'a été absolument d'aucune école, se réservant, selon l'heure et selon l'urgence, de suivre telle règle et telle discipline qui lui paraissait la meilleure, revendiquant, ici et là, tour à tour, sa part de l'hoirie littéraire. Au milieu du conflit des prosodies, il a eu ce mérite, ce tact et cette mesure de pe se point enraciner dans l'acquis, de ne pas foncer dans l'arbitraire, mais de prendre son bien partout où il jugeait quelque avantage utilisable. L'aboutissement des variations de la poésie au xixe siècle, avec ses tendances disparates, ses nouveautés hardies et son élargissement final s'est condensé dans ce poète. Il clôt son âge et le résume. Et c'est pourquoi il se trouve être comme un centre où les innombrables avenues du domaine poétique se rejoignent. Et il s'est oréé ainsi une sorte d'indépendance et de personnalité définie. Dans le chœur nombreux des poètes de son époque, instrumentant à l'unisson de l'orchestre, mais sans qu'elle pût s'y confondre ou s'y perdre, Samain a chanté d'une voix pure, grave et confidentielle, où persiste un lointain sanglot. Triste et solennelle, comme si elle montait, le soir, du fond d'une clairière, elle a, cette voix, son timbre bien distinct et telles sonorités expressives à ne point se méprendre. Elle se reconnaît à un tremblement de volupté languide et plus souvent à un frisson séraphique, immatériel, éperdu et mourant. Samain est un poète de pénétrante extase, l'ami des âmes dolentes, valétudinaires et blessées que secoue la douleur ou que trouble une indicible angoisse. Tout ce qui se devine, se suggère, mais s'exprime à peine: les ardeurs vagues, les défaillances, les horizons brumeux de nos rêves, les divins crépuscules du cœur, l'obscure émotion de la solitude, l'inquiétude des heures méditatives, tout ce que nous sentons, à certaines minutes supérieures, affluer des âmes vers notre humanité, Samain a su le rendre perceptible et insinuer en nous de l'inconnu et du mystère qui y dormaient... « Il y a des âmes femmes, » a observé un jour Albert Samain. Il portait en lui une de ces âmeslà, frêle, délicate et faible, câline, mystique et impressionnable... Et c'est elle qui unit à la grâce de ses qualités les aimables défauts du caractère féminin : la peur et comme le recul en face de l'action, l'irrésolution devant la vie, un parti-pris de fatalisme, de passivité et d'abandon qui se marque en ses vers. »

í

Ω

1

)ť

lé 14 ·

ŋĉ

): .

)SE

J۵

es,

eil

jes

;es

1

Albert Samain a collaboré au Chat Noir, au Scapin, au Mercure

de France, à La Revue des Deux Mondes, à La Revue hebdomadaire, etc.

# Bibliographie:

Les Guyres. — Au Jardin de l'Infante, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1893, in-16. (Réimpr. : Au Jardin de l'Infante. Paris, Soc. du Mercure de France, 1894, in-18; Au Jardin de l'Infante, poèmes, nouv. éd. augmentée d'une partie inédite : L'Urne penchée], couronnés par l'Académie française, prix Archon-Despérouses, 1898.) Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18; Au Jardin de l'Infante, etc. Paris, Soc. du Livre contemporain, 1908, m-8. - Aux Flancs du Vase, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-8. (Réimpr. : Aux Flancs du Vase, suivi de Polyphème et des Poèmes inachevés, Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-18. (Il a tiré de cette édition, pour la Société des XX: 20 exempl., de format in-8); Aux Fluncs du Vase, éd. de luxe, ill. par Gaston Latouche. Paris, pour la Soc. du Livie d'Art, 1901, in-8. - Le Charlot d'Or (Le Charlot d'Or. Symphonie héroique). Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-18. Il a été tiré de cette edition, 20 exemp. de format in-8, pour la Société des XX. (Réimpr. : Le Chariot d'Or, etc., avec 27 compositions et gravures de Charles Chessa. Paris, A. Ferroud, 1907, 2 vol. in-8). - Contes (Xanthis. Divine. Bontemps. Hyalis, Rovere et Angisèle). Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. (Réimpr.: Contes, etc., ill. de L.-Ed. Fournier, gravées par Jamas, Xavier Le Sueur, C. Chossa. Portr. de Samain. Paris, « Imprimé aux frais du D. Emile Gou-Lort of 1908, gr. in-8, 150 ex. hors commerce). - Polyphème, deux actes un vers représenté pour la première fois avec la musique de scène de Raymond Bonlieur, au théâtre de l'Œuvre (Nouveau-Théâtre), les 9 et 10 mai 1904, et sur la scène de la Comédie-Française, le 19 mai 1908]. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18.

On trouve en outre le texte de deux lettres de Samain dans l'ouvrage suivant : Mon Ame, par Georges Thouret. Le Havre, Imprimerie G. D. Quoist, 1963, m-16.

l'obsies misse en musique. — Des poèmes d'Albert Samain ont été mis en musique par MM. Bellenot, Berthelin, F. Berthet, Raymond Bonheur, Chansarel, Ch. Connet, César Cui, Mile Didier, Albert Diot, Robert de Fay, Fraggi, Léon Jongen, D. Leroux, Lestikou, Masson, Poirson, Mile Sauvrezis, G. de Seigneux, etc.

A consulter. — Albert de Bersaucourt: Conférence sur A. Samain, pronuncée le 4 décembre 1907 au Cercle des Etudiants catholiques du Lurembourg. Paris, Bonvalot-Jouve, s. d., in-12. — Léon Bocquet: Albert Samain, sa Vie, son Œuvre, avec un portrait et un autogr. Préface de Francis Jammes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — Henry Bortdeaux: Les Ecrivains et les mœurs, notes, essais et figures. Paris, Plon. 1300, in-18. — F. Coppée: Mon Franc-Parler (2° série). Paris, Lemerre, 1818. — Edmond Gosse: French profils. Londres, Heinemann, 1902, in-8. — A.-M. Gossez: Poètes du Nord. 1880-1902. Morceaux choires. Paris, Ollendorff, 1902, in-18. — Remy de Gourmont: Le Livre des Masques, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — Alfred Jarry: Somtains [avec un fac-simile d'une lettre de Samain adressée à M. Ad. van latter la 18 décembre 1899]. Paris, V. Lemasle, 1907, in-18. — E. Viglé-

Lecocq: La Poésie contemporaine, 1884-1886, Paris, Soc. du Mercure de France, 1897. — V. Thompson: French Portraits (Being appreciations of the writers of Young France), Boston, Richard, G. Badger et Co., 1900, in 8. — Alfred Vallette: Albert Samain, notice dans Les Portraits du prochain siècle. Paris, Girard, 1894, in-18. — Emil Zilliacus: Den Nyare franska Poesin och Antiken. Helsingfors, 1905, Aktiebolaget Handelstryckeriek, in-8.

F. Coppée: Quelques poètes. Journal, 7 octobre 1897. — Louis Denise: Albert Samain. Mercure de France, octobre 1908. — Gaston Deschamps: Le Coin des Poètes. Temps, 24 octobre 1897. — René Doumic : Trois Poètes. Revue des Deux-Mondes, 15 octobre 1900. — Jean de Gourmont : Letterati contemporanei. Albert Samain, Emporium (Bergame), mai 1906. -Otto Hauser: Albert Samain, Biographische skizze. Ausfremden Zunge. nº 13, juillet 1902. (Trad. du conte Hyalis par Mmº C. Benoit). — Jean Lorrain: L'Allée solitaire, Journal, 1er janvier 1898. - Ch. Maurras: Revue Littéraire, Revue Encyclop., 22 janvier 1898. - H. Potez : Albert Samain. Revue Septentrionale, 5 nov. 1900. — P. Quillard: Albert Samain. Mercure de France, octobre 1893. — André Rivoire: Albert Samain. Revue de Paris, 1er août 1901. - E. Viglé-Lecocq: L'Amour dans la Poésie contemporaine. Mercure de France, janvier 1897. - Articles de Achille Segard, Léon Bocquet, Paul Castiaux, Edmond Blanguernou, A.-M. Gossez, etc., publiés dans Le Beffroi - numéro spécial ill., consacré à Albert Samain, juillet-août 1900. — Lettres inédites de Albert Samain, publiées par Vers et Prose, septembre-novembre 1907.

## Iconographie:

Eugène Carrière: Albert Samain sur son lit de mort, peinture à l'huile, 1900 (appartient à M. Raymond Bonheur). — F. Vallotton: Masque, dans Le Livre des Masques, de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — Photographies d'Albert Samain en 1900 (clichés app. à M. Raymond Bonheur), dont deux reproduites, l'une, hors texte, dans Le Beffroi, juilletaoût 1900 (et en tête de l'ouvrage Albert Samain, par Léon Bocquet) et l'autre dans la Revue Emporium, mai 1906.

#### L'INFANTE

Mon ame est une infante en robe de parade, Dont l'exil se reflète, éternel et royal, Aux grands miroirs déserts d'un vieil Escurial, Ainsi qu'une galère oubliée en la rade. Un chanage

Aux pieds de son fauteuil, allongés noblement, Deux lévriers d'Ecosse aux yeux mélancoliques Chassent, quand il lui plaît, les bêtes symboliques Dans la forêt du Rêve et de l'Enchantement. Son page favori, qui s'appelle Naguère, Lui lit d'ensorcelants poèmes à mi-voix, Cependant qu'immobile, une tulipe aux doigts, Elle écoute mourir en elle leur mystère...

Le parc alentour d'elle étend ses frondaisons, Ses marbres, ses bassins, ses rampes à balustres; Et, grave, elle s'enivre à ces songes illustres Que récèlent pour nous les nobles horizons.

Elle est là résignée, et douce, et sans surprise, Sachant trop pour lutter comme tout est fatal, Et se sentant, malgré quelque dédain natal, Sensible à la pitié comme l'onde à la brise.

Elle est là résignée, et douce en ses sanglots, Plus sombre sculement quand elle évoque en songe Quelque Armada sombrée à l'éternel mensonge, Et tant de beaux espoirs endormis sous les flots.

Des soirs trop lourds de pourpre où sa fierté soupire, Les portraits de Van Dyck aux beaux doigts longs et purs, Pâles en velours noirs sur l'or vieilli des murs, En leurs grands airs défunts la font rêver d'empire.

Les vieux mirages d'or ent dissipé son deuil, Et dans les visions où son ennui s'échappe, Soudain — gloire ou soleil — un rayon qui la frappe Allume en elle tous les rubis de l'orgueil.

Mais d'un sourire triste elle apaise ces fièvres; Et, redoutant la foule aux tumultes de fer, Elle écoute la vie — au loin — comme la mer... Et le secret se fait plus profond sur ses lèvres.

Rien n'émeut d'un frisson l'eau pâle de ses yeux, Où s'est assis l'Esprit voilé des Villes mortes; Et par les salles, où sans bruit tournent les portes, Elle va, s'enchantant de mots mystérieux.

L'eau vaine des jets d'eau là-bas tombe en cascade,

Et, pâle à la croisée, une tulipe aux doigts, Elle est là, reflétée aux miroirs d'autrefois, Ainsi qu'une galère oubliée en la rade.

Mon Ame est une infante en robe de parade.

(Au Jardin de l'Infante.)

## ÉLÉGIE

A Gabriel Randon.

Quand la nuit verse sa tristesse au firmament, Et que, pale au balcon, de ton calme visage Le signe essentiel hors du temps se dégage, Ce qui t'adore en moi s'émeut profondément.

C'est l'heure de pensée où s'allument les lampes. La ville, où peu à peu toute rumeur s'éteint, Déserte, se recule en un vague lointain Et prend cette douceur des anciennes estampes.

Graves, nous nous taisons. Un mot tombe parfois, Fragile pont où l'âme à l'âme communique. Le ciel se décolore; et c'est un charme unique, Cette fuite du temps il semble, entre nos doigts.

Je resterais ainsi des heures, des années, Sans épuiser jamais la douceur de sentir Ta tête aux lourds cheveux sur moi s'appesantir, Comme morte parmi les lumières fanées.

C'est le lac endormi de l'heure à l'unisson, La halte au bord du puits, le repos dans les roses; Et par de longs fils d'or nos cœurs liés aux choses Sous l'invisible archet vibrent d'un long frisson.

Oh! garder à jamais l'heure élue entre toutes, Pour que son souvenir, comme un parfum séché, Quand nous serons plus tard las d'avoir trop marché, Console notre cœur, seul, le soir, sur les routes. Voici que les jardins de la Nuit vont fleurir. Les lignes, les couleurs, les sons deviennent vagues Vois, le dernier rayon agonise à tes bagues. Ma sœur, entends-tu pas quelque chose mourir!...

Mets sur mon front tes mains fraîches comme une eau pure. Mets sur mes yeux tes mains douces comme des fleurs; Et que mon ame, où vit le goût secret des fleurs, Soit comme un lis fidèle et pâle à ta ceinture.

C'est la Pitié qui pose ainsi son doigt sur nous ; Et tout ce que la terre a de soupirs qui montent, Il semble qu'à mon cœur enivré le racontent Tes yeux levés au ciel si tristes et si doux.

(Au Jardin de l'Infante.)

#### KEEPSAKE

Sa robe était de tulle avec des roses pâles, Et rose pâle était sa lèvre, et ses yeux froids, Froids et bleus comme l'eau qui rêve au fond des bois. La mer Tyrrhénienne aux langueurs amicales

Berçait sa vie éparse en suaves pétales. Très douce elle mourait, ses petits pieds en croix; Et, quand elle chantait, le cristal de sa voix Faisait saigner au cœur ses blessures natales.

Toujours à son poing maigre un bracelet de fer, Où son nom de blancheur était gravé « Stéphane », Sem**bl**ait l'anneau rivé de l'exil très amer.

Dans un parfum d'héliotrope diaphane Elle mourait, fixant les voiles sur la mer, Elle mourait parmi l'automne... vers l'hiver...

Et c'était comme une musique qui se fane...
(Au Jardin de l'Infante.)

## CLÉOPATRE

A Alfred Vallette.

I

Accoudée en silence aux créneaux de la tour, La Reine aux cheveux bleus serrés de bandelettes, Sous l'incantation trouble des cassolettes, Sent monter dans son cœur ta mer, immense Amour.

Immobile sous ses paupières violettes Elle rêve, pâmée aux fuites des coussins; Et les lourds colliers d'or soulevés par ses seins Racontent sa langueur et ses fièvres muettes.

Un adieu rose flotte au front des monuments. Le soir, velouté d'ombre, est plein d'enchantements; Et cependant qu'au loin pleurent les crocodiles,

La Reine aux doigts crispés, sanglotante d'aveux, Frissonne de sentir, lascives et subtiles, Des mains qui dans le vent épuisent ses cheveux.

II

Lourde pèse la nuit au bord du Nil obscur... Cléopâtre, à genoux sous les astres qui brûlent, Soudain pâle, écartant ses femmes qui reculent, Déchire sa tunique en un grand geste impur,

Et dresse éperdument sur la haute terrasse Son corps vierge, gonflé d'amour comme un fruit mûr. Toute nue, elle vibre! et, debout sous l'azur, Se tord, couleuvre ardente, au vent tiède et vorace.

Elle veut, et ses yeux fauves dardent l'éclair, Que le monde ait, ce soir, le parfum de sa chair... O sombre fleur du sexe éparse en l'air nocturne!

Et le Sphynx, immobile aux sables de l'ennui,

Sent un feu pénétrer son granit taciturne; Et le désert immense a remué sous lui.

(Au Jardin de l'Infante.)

 $\lambda$ 

SOIR

hea

Le Séraphin des soirs passe le long des fleurs... La Dame-aux-Songes chante à l'orgue de l'église; Et le ciel, où la fin du jour se subtilise, Prolonge une agonie exquise de couleurs.

Le Séraphin des soirs passe le long des cœurs...' Les vierges au balcon boivent l'amour des brises; Et sur les fleurs et sur les vierges indécises Il neige lentement d'adorables pâleurs.

Toute rose au jardin s'incline, lente et lasse, Et l'âme de Schumann errante par l'espace Semble dire une peine impossible à guérir...

Quelque part une enfant très douce doit mourir... O mon âme, mets un signet au livre d'heures, L'Ange va recueillir le rêve que tu pleures.

(Au Jardin de l'Infante.)

#### LE SACRE

Notre-Dame annonçait l'apothéose prête Avec la voix d'airain de ses beffrois jumeaux; Au loin les grands canons grondaient, et les drapeaux Se gonflaient, frissonnants, sous l'orgueil de la fête.

L'Empereur s'inclina, les mains jointes, nu-tête, Et le Pape apparut dans l'éclat des flambeaux, Tenant entreses doigts étincelants d'anneaux La couronnne portant la croix latine au faite.

Mon fils! dit le pontife... Alors l'orgue se tut. Sur tous les fronts baissés un seul frisson courut, Comme le battement soudain d'une aile immense; Et l'on n'entendit plus, ô César triomphant, Dans la nef où planait un auguste silence, Qu'une vieille à genoux qui pleurait son enfant.

(Au Jardin de l'Infante) (1).

## XANTHIS

Au vent frais du matin frissonne l'herbe fine; Une vapeur légère aux flancs de la colline Flotte; et dans les taillis d'arbre en arbre croisés Brillent, encore intacts, de longs fils irisés. Près d'une onde ridée aux brises matinales Xanthis, ayant quitté sa robe et ses sandales. D'un bras s'appuie au tronc flexible d'un bouleau, Et, penchée à demi, se regarde dans l'eau. Le flot de ses cheveux d'un seul côté s'épanche, Et, blanche, elle sourit à son image blanche... Elle admire sa taille étroite, ses beaux bras. Et sa hanche polie, et ses seins délicats, Et d'une main, que guide une exquise décence, Fait un voile pudique à sa jeune innocence. Mais un grand cri soudain retentit dans les bois, Et Xanthis tremble ainsi que la biche aux abois, Car elle a vu surgir, dans l'onde trop fidèle, Les cornes du méchant satyre amoureux d'elle.

(Aux Flancs du Vase.

## PANNYRE AUX TALONS D'OR

Dans la salle en rumeur un silence a passé...

Pannyre aux talons d'or s'avance pour danser.

Un voile aux mille plis la cache tout entière.

D'un long trille d'argent la flûte la première

L'invite; elle s'élance, entrecroise ses pas,

Et, du lent mouvement imprimé par ses bras,

Donne un rythme bizarre à l'étoffe nombreuse,

(1) Nouvelle édition augmentée.

Qui s'élargit, ondule, et se gonfie et se creuse, Et se déploie enfin en large tourbillon...
Et Pannyre devient fleur, flamme, papillon!
Tous se taisent; les yeux la suivent en extase.
Peu à peu la fureur de la danse l'embrase.
Elle tourne toujours; vite! plus vite encor!
La flamme éperdument vacille aux flambeaux d'or!...
Puis, brusque, elle s'arrête au milieu de la salle;
Et le voile qui tourne autour d'elle en spirale,
Suspendu dans sa course, apaise ses longs plis,
Et, se collant aux seins aigus, aux flancs polis,
Comme au travers d'une eau soyeuse et continue,
Dans un divin éclair, montre Pannyre nue.

(Aux Flancs du Vase.)

The second second

VERSAILLES Thet an coma.

O Versailles, par cette après-midi fanée, Pourquoi ton souvenir m'obsède-t-il ainsi? Les ardeurs de l'été s'éloignent, et voici Que s'incline vers nous la saison surannée.

Je veux revoir au long d'une calme journée Tes eaux glauques que jonche un feuillage roussi, Et respirer encore, un soir d'or adouci, Ta beauté plus touchante au déclin de l'année.

Voici tes is en cône et tes tritons jousslus, Tes jardins composés où Louis ne vient plus, Et ta pompe arborant les plumes et les casques.

Comme un grand lys tu meurs, noble et triste, sans bruit : Et ton onde épuisée au bord moisi des vasques S'écoule, douce ainsi qu'un sanglotdans la nuit.

H

Grand air. Urbanité des façons anciennes. Haut cérémonial. Révérences sans fin. Créqui, Fronsac, beaux noms chatoyants de satin. Mains ducales dans les vieilles valenciennes,

Mains royales sur les épinettes. Antiennes Des évêques devant Monseigneur le Dauphin. Gestes de menuet et cœurs de biscuit fin: Et Ces grâces que l'on disait Autrichiennes...

Princesses de sang bleu, dont l'âme d'apparat, Des siècles, au plus pur des castes macéra. Grands seigneurs pailletés d'esprit. Marquis de sèvres.

Tout un monde galant, vif, brave, exquis et fou, Avec sa fine épée en verrouil, et surtout Ce mépris de la mort, comme une fleur, aux lèvres!

## Ш

Mes pas ont suscité les prestiges enfuis. O psyché de vieux saxe où le Passé se mire... C'est ici que la reine, en écoutant Zémire, Rêveuse, s'éventait dans la tiédeur des nuits.

O visions: paniers, poudre et mouches; et puis Léger comme un parfum, joli comme un sourire, C'est cet air vieille France ici que tout respire; Et toujours cette odeur pénétrante des buis...

Mais ce qui prend mon cœur d'une étreinte infinie, Aux rayons d'un long soir dorant son agonie, C'est ce Grand-Trianon solitaire et royal,

Et son perron désert où l'automne, si douce, Laisse pendre, en rêvant, sa chevelure rousse Sur l'eau divinement triste du grand canal.

#### IV

Le bosquet de Vertumne est délaissé des Grâces. Cette ombre, qui, de marbre en marbre gémissant, Se traîne et se retient d'un beau bras languissant, Hélas, c'est le Génie en deuil des vieilles races! O Palais, horizon suprême des terrasses, Un peu de vos beautés coule dans notre sang; Et c'est ce qui vous donne un indicible accent, Quand un couchant sublime illumine vos glaces!

Gloires dont tant de jours vous fûtes le décor. Ames étincelant sous les lustres. Soirs d'or. Versailles... Mais déjà s'amasse la nuit sombre.

Et mon cœur tout à coup se serre, car j'entends, Comme un bélier sinistre aux murailles du temps, Toujours, le grand bruit sourd de ces flots noirs dans l'ombre.

. (Le Chariot d'Or.)

# SOIR DE PRINTEMPS Mane

agreate, nuice Premiers soirs de printemps : tendresse inavouée... Aux tiédeurs de la brise écharpe dénouée... Caresse aérienne... Encens mystérieux... Urne qu'une main d'ange incline au bord des cieux... Oh! quel désir ainsi, troublant le fond des ames, Met ce pli de langueur à la hanche des femmes ? Le couchant est d'or rose et la joie emplit l'air, Et la ville, ce soir, chante comme la mer. Du clair jardin d'avril la porte est entr'ouverte, Aux arbres légers tremble une poussière verte. Un peuple d'artisans descend des ateliers ; Et, dans l'ombre où sans fin sonnent les lourds souliers, On dirait qu'une main de Véronique essuie Les fronts rudes tachés de sueur et de suie. La semaine s'achève, et voici que soudain, Joyeuses d'annoncer la Paques de demain, Les cloches, s'ébranlant aux vieilles tours gothiques, Et revenant du fond des siècles catholiques, Font tressaillir quand même aux frissons anciens Ce qui reste de foi dans nos vieux os chrétiens ! Mais déjà, souriant sous ses voiles sévères, La nuit, la nuit païenne apprête ses mystères ; Et le croissant d'or fin, qui monte dans l'azur,

Rayonne, par degrés plus limpide et plus pur. Sur la ville brûlante, un instant apaisée, On dirait qu'une main de femme s'est posée; Les couleurs, les rumeurs s'éteignent peu à peu ; L'enchantement du soir s'achève... et tout est bleu! Ineffable minute où l'âme de la foule Se sent mourir un peu dans le jour qui s'écoule... Et le cœur va flottant vers de tendres hasards Dans l'ombre qui s'étoile aux lanternes des chars. Premiers soirs de printemps : brises, légères fièvres ! Douceur des yeux!...Tiédeur des mains!...Langueur des lèvres! Et l'Amour, une rose à la bouche, laissant Traîner à terre un peu de son manteau glissant, Nonchalamment s'accoude au parapet du fleuve, Et puisant au carquois d'or une flèche neuve, De ses beaux yeux voilés, cruel adolescent, Sourit, silencieux, à la Nuit qui consent.

(Le Chariot d'or.)

## VOICI LES VIEUX MÉTIERS...

Voici les vieux métiers: le cuir, le fer, le bois, La chanson d'établi dans les copeaux éclose; Le marteau sur l'enclume, et le fer chaud qu'on pose, Et cet osier qui court flexible entre les doigts.

Ah! vivre ici pareil au ciel changeant des mois!... La ville a pour ceinture un clair jardin de roses Ah! vivre ici parmi l'innocence des choses, Près de la bonne terre, et loin des tristes lois.

O songe d'une vie heureuse et monotone! Bon pain quotidien ; lait pur ; conscience bonne ; Simplicité des cœurs levés avant le jour...

Oui, mais qui sait, hélas! peut-être quels mystères Même ici, trame, aux nuits d'orage et d'adultères, Ce vieux couple éternel, l'Avarice et l'Amour?

(Le Chariot d'or.)

Ŀ.

## ELÉGIE

L'heure comme nous rêve accoudée aux remparts, Penchés vers l'occident, nous laissons nos regards Sur le port et la ville, où le peuple circule, Comme de grands oiseaux tourner au crépuscule. Des bassins qu'en fuyant la mer a mis à sec Monte humide et puissante une odeur de varech. Derrière nous, au fond d'une antique poterne, S'ouvre, nue et déserte, une cour de caserne Immense avec de vieux boulets ronds dans un coin. Grave et mélancolique un clairon sonne au loin... Cependant par degrés le ciel qui se dégrade D'ineffables lueurs illumine la rade. Et mon âme, aux couleurs mêlée intimement, Se perd dans les douceurs d'un long enchantement. L'écharpe du couchant s'effile en lambeaux pâles. Ce soir, ce soir qui meurt, s'imprègne dans nos moelles Et, d'un cœur malgré moi toujours plus anxieux, Je le suis maintenant qui sombre dans tes yeux Comme un beau vaisseau d'or chargé de longs adieux ! Nul souffle sur la rade. Au loin une sirène Mugit... La nuit descend insensible et sereine. La nuit... Et tout devient, on dirait, éternel : Les mâts, le lacis fin des vergues sur le ciel, Les quais noirs encombrés de tonneaux et de grues, Les grands vapeurs fumant des routes parcourues. Le bras de la jetée allongé dans la mer. Les entrepôts obscurs luisants de rails de fer. Et, bizarre, étageant ses masses indistinctes, Là-bas, la ville anglaise avec ses maisons peintes. La nuit tombe... Les voix d'enfants se sont éteintes Et ton cœur comme une urne est rempli jusqu'au bord Quand brillent çà et là les premiers feux du port.

(Le Chariot d'or.)

#### NOCTURNE PROVINCIAL

La petite ville sans bruit
Dort profondément dans la nuit.

Aux vieux réverbères à branches Agonise un gaz indigent; Mais soudain la lune émergeant Fait tout au long des maisons blanches Resplendir des vitres d'argent.

La nuit tiède s'évente au long des marronniers... La nuit tardive, où flotte encor de la lumière. Tout est noir et désert aux anciens quartiers; Mon âme, accoude-toi sur le vieux pont de pierre, Et respire la bonne odeur de la rivière.

Le silence est si grand que mon cœur en frissonne. Seul, le bruit de mes pas sur le pavé résonne. Le silence tressaille au cœur, et minuit sonne!

> Au long des grands murs d'un couvent Des feuilles bruissent au vent. Pensionnaires... Orphelines... Rubans bleus sur les pèlerines... C'est le jardin des Ursulines.

Une brise à travers les grilles
Passe aussi douce qu'un soupir.
Et cette étoile aux feux tranquilles,
Là-bas, semble, au fond des charmilles,
Une veilleuse de saphir.

Oh! sous les toits d'ardoise à la lune palis, Les vierges et leur pur sommeil aux chambres claires, Et leurs petits cous ronds noués de scapulaires, Et leurs corps sans péché dans la blancheur des lits!...

D'une heure égale ici l'heure égale est suivie, Et l'Innocence en paix dort au bord de la vie... Triste et déserte infiniment Sous le clair de lune électrique, Voici que la place historique Aligne solennellement Ses vieux hôtels du Parlement.

A l'angle, une fenêtre est éclairée encor. Une lampe est là-haut, qui veille quand tout dort! Sous le frêle tissu, qui tamise sa flamme, Furtive, par instants, glisse une ombre de femme.

> La fenêtre s'entr'ouvre un peu; Et la femme, poignant aveu, Tord ses beaux bras nus dans l'air bleu...

O secrètes ardeurs des nuits provinciales! Cœurs qui brûlent! Cheveux en désordre épandus! Beaux seins lourds de désirs, pétris par des mains pâles! Grands appels suppliants, et jamais entendus!

Je vous évoque, ô vous, amantes ignorées, Dont la chair se consume ainsi qu'un vain flambeau, Et qui sur vos beaux corps pleurez, désespérées, Et faites pour l'amour, et d'amour dévorées, Vous coucherez, un soir, vierges dans le tombeau!

Et mon âme pensive, à l'angle de la place, Fixe toujours là-bas la vitre où l'ombre passe.

> Le rideau frêle au vent frissonne... La lampe meurt... Une heure sonne. Personne, personne, personne.

> > (Le Chariot d'Or.)

# TOUT DORT. LE FLEUVE ANTIQUE...

Tout dort. Le fleuve antique entre ses quais de pierre Semble immobile. Au loin s'espacent des beffrois. Et sur la cité, monstre aux écailles de toits, Le silence descend, doux comme une paupière. Les palais et les tours sur le ciel étoilé Découpent des profils de rêve Notre-Dame Se reflète, géante, au miroir de mon âme. Et la Sainte-Chapelle a l'air de s'envoler!...

Tout dort dans les maisons où regarde la lune. Et ceux-là qu'éreinta la vie et son travail Jouissent, poings fermés, leur somme de bétail Ou galopent furieux la course à la Fortune.

Pour moi, je veille, l'âme éparse dans la nuit, Je veille, cœur tendu vers des lèvres absentes, Parmi la solitude aux brises caressantes, Et la lune à travers les arbres me conduit,

Paris est recueilli comme une basilique; A peine un roulement de fiacre, par moment, Un chien perdu qui pleure, ou le long sifflement D'une locomotive — au loin — mélancolique.

Le silence est profond, comme mystérieux. La nuit porte l'amour endormi sous sa mante Et je n'entends plus rien dans la cité dormante Que ton haleine frêle et douce, ô mon amante,

Qui fait trembler mon cœur large ouvert sous les cieux.

(Le Chariot d'Or.)

## AUTOMNE

Le vent tourbillonnant, qui rabat les volets, Là-bas tord la forêt comme une chevelure. Des troncs entrechoqués monte un puissant murmure Pareil au bruit des mers, rouleuses de galets.

L'Automne qui descend les collines voilées Fait, sous ses pas profonds, tressaillir notre cœur; Et voici que s'afflige avec plus de ferveur Le tendre désespoir des roses envolées. Le vol des guêpes d'or qui vibrait sans repos S'est tu; le pêne grince à la grille rouillée; La tonnelle grelotte et la terre est mouillée, Et le linge blanc claque, éperdu, dans l'enclos.

Le jardin nu sourit comme une face aimée Qui vous dit longuement adieu, quand la mort vient; Seul, le son d'une enclume ou l'aboiement d'un chien Monte, mélancolique, à la vitre fermée.

Suscitant des pensers d'immortelle et de buis, La cloche sonne, grave, au cœur de la paroisse; Et la lumière, avec un long frisson d'angoisse, Ecoute au fond du ciel venir les longues nuits.

Les longues nuits demain remplaceront, lugubres, Les limpides matins, les matins frais et fous, Pleins de papillons blancs chavirant dans les choux Et de voix sonnant clair dans les brises salubres.

Qu'importe, la maison, sans se plaindre de toi, T'accueille avec son lierre et ses nids d'hirondelle, Et, fêtant le retour du prodigue près d'elle, Fait sortir la fumée à longs flots bleus du toit.

Lorsque la vie éclate et ruisselle et flamboie, Ivre du vin trop fort de la terre, et laissant Pendre ses cheveux lourds sur la coupe du sang, L'àme impure est pareille à la fille de joie.

Mais les corbeaux au ciel s'assemblent par milliers, Et déjà, reniant sa folie orageuse, L'àme pousse un soupir joyeux de voyageuse Qui retrouve, en rentrant, ses meubles familiers.

L'étendard de l'été pend noirci sur sa hampe. Remonte dans ta chambre, accroche ton manteau; Et que ton rêve, ainsi qu'une rose dans l'eau, S'entr'ouvre au doux soleil intime de la lampe.

Dans l'horloge pensive, au timbre avertisseur, Mystérieusement bat le cœur du Silençe. La Solitude au seuil étend sa vigilance, Et baise, en se penchant, ton front comme une sœur.

C'est le refuge élu, c'est la bonne demeure, La cellule aux murs chauds, l'âtre au subtil loisir, Où s'élabore, ainsi qu'un très rare élixir, L'essence fine de la vie intérieure.

Là, tu peux déposer le masque et les fardeaux, Loin de la foule et libre, enfin, des simagrées, Afin que le parfum des choses préférées Flotte, seul, pour ton cœur dans les plis des rideaux.

C'est la bonne saison, entre toutes féconde, D'adorer tes vrais dieux, sans honte, à ta façon, Et de descendre en toi jusqu'au divin frisson De te découvrir jeune et vierge comme un monde!

Tout est calme; le vent pleure au fond du couloir; Ton esprit a rompu ses chaînes imbéciles, Et, nu, penché sur l'eau des heures immobiles, Se mire au pur cristal de son propre miroir:

Et, près du feu qui meurt, ce sont des Grâces nues, Des départs de vaisseaux haut voilés dans l'air vif, L'àpre suc d'un baiser sensuel et pensif, Et des soleils couchants sur des eaux inconnues...

Magny-les-Hameaux, octobre 1894.

(Le Chariot d'Or.)

# FERNAND SÉVERIN

#### 1867

M. Fernand Séverin est né à Grand'Manil (province de Namur) le 4 février 1867. Son père et tous ses descendants paternels et maternels étaient wallons et grands fermiers dans les pays de Namur et de Fleurus. M. Fernand Séverin vécut d'abord à Grand'Manil iusqu'à l'âge de sept ans. Puis il alla faire ses premières études à la Domschule d'Aix-la-Chapelle, au Collège Notre-Dame de la Paix à Namuret à l'Athénée de Bruxelles. Il fit ensuite ses études universitaires à l'Université libre de Bruxelles, où il obtint, en 1801, le diplôme de docteur en philosophie et lettres. Il entra alors dans la carrière de l'enseignement, professeur de français, de latin et de grec, d'abord au collège communal de Virton, puis à l'Athénée royal de Louvain, enfin à l'Athénée royal de Bruxelles, où il est actuellement.

M. Fernand Séverin débuta comme écrivain en 1886, avec des vers qui parurent dans la plupart des revues littéraires belges, notamment La Jeune Belgique, dont il fut un des plus actifs collaborateurs. Il publia ensuite successivement quelques petites plaquettes: Le Lys, Le Don d'Enfance, Un chant dans l'Ombre, réunis en un seul volume: Poèmes ingénus, qui contenait ainsi tous les vers qu'il avait écrits de dix-neuf à trente deux ans. En 1904, il publia un nouveau recueil: La Solitude heureuse. Toute son œuvre poétique se trouve aujourd'hui rassemblée dans un unique volume :

Poèmes, paru récemment.

M. Fernand Séverin a collaboré à L'Elan littéraire, à La Wallonie, à La Jeune Belgique, à Floréal, au Réveil, au Coq Rouge, à Durendal, à La Revue générale, à La Belgique artistique et littéraire, au Samedi, toutes revues belges où il a donné des vers, des poèmes en prose et des impressions de voyages, au Mercure de France et à L'Ermitage, et notamment à L'Indépendance Belge où il fit, pendant plusieurs années, de 1893 à 1899, la critique littéraire.

٠.

# Bibliographie:

LES ŒUVRES. - Le Lys, poèmes. Frontispice à l'eau-forte par Henry de Groux. Bruxelles, Lacomblez, et Paris, Lemerre, 1888, in 8. - Le Don d'Enfance, poèmes. Bruxelles, Lacomblez, 1891, in-8. (Réimpr.: Poèmes ingénus. Paris, Fischbacher, 1899, in-18; Poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18). — Un Chant dans l'Ombre, poèmes. Bruxelles, Lacomblez, 1895, în-8. (Réimpr.: Poèmes ingénus. Paris, Fischbacher, 1899, in-18; Poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18). - Poèmes ingénus. Préface de G. Barral. Portrait de l'auteur. Paris, Fischbacher, 1899, in-18 (Le Lys. Le Don d'Enfance. Un Chant dans l'Ombre, etc.). -Impressions vénitiennes. Bruxelles, Oscar Schepens (tirage à part de La Revue Générale', 1902, in-8. - Dans l'Effel. Bruxelles, Oscar Schepens (tirage à part de La Revue Générale), 1903, in-8. - La Solitude heureuse, poèmes. Bruxelles, Ed. de l'Assoc. des Ecrivains belges, Dechenne et Cie, 1904, petit in-8. (Réimpr. : Poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18. — Dans les Hautes Fagnes. Bruxelles, Oscar Schepens (tirage à part de La Revue Générale), 1905, in-8. — Poèmes. (Le Don d'Enfance. Un Chant dans l'Ombre. Les Matins angéliques. La Solitude heureuse.) Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18.

On trouve, de plus, des poèmes de Fernand Séverin dans les ouvrages suivants: Le Parnasse de la Jeune Belgique, pièces diverses de dix-huit poètes belges. Paris, Vanier, 1887, gr. in-8. — Poètes belges d'expression française [par Pol de Mont]. Almelo, W. Hilarius, 1899, in-18. — Die Belgische Lyrik von 1880-1900. Eine studie und Uebersetzungen von Otto Hauser Grossenhain, Baumert et Ronge, 1902, in-8 (traduction de trois poèmes), etc.

Poèmes mis en musique. — Des poésies de M. Fernand Séverin ont été mises en musique par MM. Wallner et Ch. Mélank.

A CONSULTER. — Eugène Gilbert: France et Belgique. Etudes littéraires. Paris, Plon, 1905, in-18: Les Lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui. Paris, Sansot, 1906, in-18. — Albert Giraud: Notice dans Portraits du prochain siècle. Paris, Girard, 1894, in-18. — Otto Hauser; Die Belgische Lyrik von 1880-1900, etc. Grossenhain, Beaumert et Ronge, 1902, in-8. — Désiré Horrent: Ecrivains belges d'aujourd'hui. Bruxelles, Lacomblez, 1904, in-8.

Albert Arnay: Fernand Séverin. La Wallonie (Liège), année 1891.—
Franz Ansel: Fernand Séverin. Durendal (Bruxelles), août 1904. — René
Bertaut: Fernand Séverin, notice bio-bibliogr. (portrait). Revue Bibliographique belge, 31 octobre 1904. — Albert Giraud: A propos d'un livre nouveau: Un Chant dans l'Ombre. Jeune Belgique (Bruxelles), juin 1895.—
Arnold Goffin: Fernand Séverin (avec un portrait). Durendal (Bruxelles),
mai 1900. — Gaston Heue: Fernand Sévevin, monographie. La Lutte
(Bruxelles), avril et mai 1900. — Hubert Krains: Littérateurs français de
Wallonie. Fernand Séverin (portrait). Wallonia (Liège), mai 1904. — Albert
Mockel: Chronique littéraire. La Wallonie (Liège), année 1888. — Georges
Rency: Trois poètes. Em. Verhaeren, Van Lerberyhe et F. Séverin. L'Art
Moderne (Bruxelles), 29 mai 1904; La Nomination de M. Fernand Séverin.
Le Samedi (Bruxelles), 12 octobre 1907. — Hubert Stiernet: Un chant dans
l'Ombre (Le Coq Rouge) Bruxelles, juin 1895. — F. Van den Bosch:

Les Poètes belges d'expression française (portrait). L'Illustration belge, 22 octobre 1905. — Maurice Wilmotte: Poètes de chez nous. Revue de Belgique, juillet 1904.

#### LA COURONNE

Flumina amem sylvasque inglorius...
vingile.

J'ai revu ma forêt, captive des hivers, S'éveiller mollement à de tièdes haleines : Déjà, dans l'air plus bleu, les grands arbres sont verts Et le parfum des bois s'exhale vers les plaines.

C'est un bonheur antique et toujours inconnu : Mon cœur, mon simple cœur tremble devant ces choses! Tout perlé de rosée, un feuillage ingénu Palpite, ce matin, sur mes forêts écloses.

O Muses! si l'écho d'un amour si profond Lui survit, grâce à vous, dans mes chansons prochaines, N'offrez point d'assouplir aux rides de mon front L'indocile rameau des lauriers et des chênes.

Les feuilles s'entr'ouvraient, frêles comme des fleurs! Oh! qu'un léger rameau de ces feuilles tremblantes, Où la froide rosée aura laissé des pleurs, Couronne à tout jamais mes tempes indolentes!

A de plus mâles fronts, les orgueilleux bandeaux. Puissé-je, sans renom, vivre loin de la vie, Et rentrer, tout entier, aux limbes virginaux, D'où mon âme d'enfant n'était jamais sortie.

1892.

(Poèmes.)

#### LA CHANSON DOUCE

« Une haleine a soufflé; la lampe s'est éteinte: La nuit, bleuatre et tiède, entre, avec sa langueur. Un chant d'oiseau lointain, triste comme une plainte, 'S'élève, par instant, dans la paix de mon cœur. Qu'il est doux d'être au monde! Et d'aimer! Et d'entendre Un aveu dérobé répondre à ses aveux.... J'ai couronné ton front d'un rameau frêle et tendre; Les larmes de la nuit tremblent dans tes cheveux.

Rapproche-toi... L'amour a de ces mots suprêmes Qui ne sont point compris, s'ils ne sont dits tout bas. Vois-tu, ma chère enfant, je sais bien que tu m'aimes, Mais mon âme, sans eux, ne le sentirait pas.

Plus près, plus près de moi! Tout nous sépare encore! Qu'un soupir, une haleine, un frisson moins discret Me livre cet aveu que la parole ignore: Il ne sera si doux qu'au prix d'un tel secret.

O mon enfant! Les morts, qui dorment sous la terre, Ont tout perdu, sans doute, avec l'aspect du jour... Mais rien n'afflige tant leur songe solitaire Que le seul souvenir de cet instant d'amour.

Je t'aime... En cette nuit, toute claire d'opales, Où monte en frissonnant la lune à son lever, Les fleurs qui font aimer, adorables et pâles, Se mêlent sur ta tête aux fleurs qui font rêver.

Nous nous croyons unis, et l'amour a des ailes!
Ah! parle, parle encor! Que j'entende ta voix,
Vague, ailée, enfantine, aux inflexions frêles,
Mourir dans l'air des nuits comme un lointain hauthois.

Prolonge-s-en toujours la douce résonnance! C'est ton cœur qui tintait dans ce frais timbre d'or. Endors-toi... J'entendrai chanter dans le silence Tous ces aveux passés, dont l'écho vibre encor.

... Une haleine a soufflé; la lampe s'est éteinte: La nuit, bleuâtre et tiède, entre avec sa langueur. Un chant d'oiseau lointain, triste comme une plainte, S'élève, par instants, dans la paix de mon cœur. »

1894.

(Poèmes.)

٤:

## L'ASILE

Mon heure est là. Le soir est tombé sur ma vie.
Abdiquant, sans regret, mon héroïque envie,
J'ai regagné, du pas résigné des vaincus,
Le seuil, aimé trop tard, où nul ne m'attend plus.
Dans le ciel clair et froid court un frisson d'automne
Parfois, interrompant la plainte monotone,
Le grand appel perdu que jette un cor lointain
Me fait, languissamment, sourire à mon destin...

Mais tout est dit. Plus rien ne me trouble, à cette heure, Que le pressentiment de la chère demeure. Elle est là : je la sens plus que je ne la vois. La douceur de la lune, éparse sur les bois, Voile de plus en plus cet heureux coin de terre D'un indicible attrait de paix et de mystère; Dans l'air, autour de moi, passe un conseil d'oubli; Je ne sais quoi de bon, de grand, de recueilli, Pénètre davantage, à chaque pas vers elle, Mon âme, où gronde encor l'ancienne querelle. Qu'importent désormais les orages d'été? Elle savoure enfin le calme souhaité, Toute tremblante encore à la seule pensée D'un monde où les plus doux l'ont mille fois blessée.

(Poèmes.)

# L'ANGÉLIQUE ADIEU

Cher parfum envolé!...

Ce qui fut un instant n'est plus... Ne pleure pas! Et souviens-toi, plutôt, qu'un jour tu m'appelas Celle qui ne sait rien et s'ignore elle-même.

Car j'étais cette enfant qui rêve, les yeux clos; Mais un pas matinal est entré dans l'enclos; Et j'ai connu par toi la tendresse suprême! Est-il vraiment passé, cet instant familier? ... Un étranger est là, dans l'ombre du sentier, Et j'écoute, en tremblant, l'ange qui me salue...

Tout sommeille, à l'entour... Il me parle tout bas... Simple comme je suis, je ne le comprends pas; Mais mon âme tressaille et sent qu'elle est élue...

Pour venir jusqu'à moi dans mon obscurité, Quel pays radieux mon hôte a-t-il quitté? Voici que le matin est entré sur sa trace...

Je ne sais ... Et mon cœur en est comme ébloui... Mais, quoique rien en moi ne soit digne lui, Quand je l'entends parler, je suis pleine de grâce...

Sans doute, tout cela n'est qu'un conte ancien? Ah! seigneur, souviens-toi quel trouble était le mien, Lorsqu'en t'agenouillant, tu m'appelais ta Dame!

Ne pleure pas! Je sais le merveilleux secret... Riche de ce seul bien, j'exhale sans regret Ce souffle frêle et pur que tu nommais mon âme...

1899.

(Poèmes.)

## SI, VRAIMENT, LA TRISTESSE ...

Si, vraiment, la tristesse est l'épreuve des bons, Hélas! j'ai mal compris les divines leçons; Car je ne suis méchant qu'autant que je suis triste.

Mais qu'un rayon de joie éclate dans ma nuit! Il suffit, Dieu le sait, pour que l'amour d'autrui Rentre, en l'élargissant, dans mon cœur égoïste...

Vous seule avez vu clair dans mon ombre, ô ma sœur, Et voici qu'il n'est plus que joie et que douceur, Ce cœur si longtemps clos, où vous avez su lire.

Vous qui fûtes pour moi la Dame de pitié,

Ah! n'abandonnez pas l'œuvre faite à moitié; Le meilleur de moi-même est dans votre sourire.

Je vais... A chaque pas, le ciel semble plus clair; Autrefois, il est vrai, j'ai douté, j'ai souffert: Ce n'était rien... A peine un nuage qui passe...

Mon cœur est confondu de ce qu'il entrevoit !... O ma sœur, si l'amour vous amène vers moi, C'est que l'Amour, sans doute, est frère de la Grâce...

(Poèmes.)

# O PENSEUR! LA BEAUTÉ...

O penseur! La beauté du printemps dans les bois T'a saisi, ce matin, pour la première fois, Et malgré toi l'odeur de la terre t'enivre...

Tes jours se sont passés à méditer en vain L'énigme que propose à l'homme son destin, Et ton front studieux a pâli sur maint livre.

A quoi bon? Laisse aux dieux leur sublime secret, Et, pendant que tu vis, savoure sans regret Ce qu'il tient de douceur, dans ce simple mot : vivre...

(Poėmes.)

~ <u>~</u> ...

# EMMANUEL SIGNORET

1872-1900

Emmanuel Signoret naquit à Lançon (Bouches-du-Rhône), le 14 mars 1872, de parents âgés. Son enfance passée au village natal, il fit ses études à Aix-en-Provence, dans un établissement dirigé par des prêtres, puis voyagea quelques années en Italie. Il vint ensuite à Paris, où il se mêla à tous les groupements littéraires et collabora aux nombreuses revues du moment. Il en fonda même une, en janvier 1890, à son usage personnel. Ce fut le Saint-Graal, qu'il continua à rédiger seul jusqu'à sa mort. Il publia successivement Le Livre de l'Amitié, Ode à Paul Verlaine, Daphné, Vers Dorés, puis La Souffrance des Eaux, qui fut couronnée en 1899 par l'Académie française. Retiré en 1898 à Puget-Théniers, puis à Cannes, Emmanuel Signoret est mort dans cette dernière ville le 20 décembre 1900.

La poésie d'Emmanuel Signoret est l'image même de l'homme qu'il était, emphatique, mégalomane et enfantin. C'est la poésie d'un homme du Midi, avec tous les défauts de la race, plus nombreux, dans le domaine littéraire, que les qualités. Emmanuel Signoret croyait à son génie, il en parlait volontiers, et n'hésitait même pas à imprimer à la fin de ses ouvrages les lettres d'éloges que de complaisants amis lui adressaient. Ce propos malicieux semblait avoir été créé pour lui, qu'un poète qui récite ses vers est au comble du bonheur. Attablé dans un café, sans qu'on eut à l'en prier, il récitait les siens d'abondance, comme un inspiré, pendant de longues heures ininterrompues, accordant ses gestes avec sa redondance, et il n'était guère, à cette époque, pour rivaliser avec lui de grandiloquence et de puérilité, que M. Jean Carrère, qui a quitté depuis la poésie pour le journalisme. Il s'est pourtant trouvé des écrivains pour comprendre cette poésie, tout au moins pour l'admirer, notamment, - et c'est un vrai contraste, M. André Gide, artiste rare autant qu'ingénieux idéologue, qui a pris

le soin récemment de rassembler en une édition complète tous les vers d'Emmanuel Signoret. Nous détacherons pour cette notice ces passages de sa préface. « Comme ivre de soleil, il (Emmanuel Signoret) avançait dans les ténèbres de sa misère, chancelant et se cognant à tout, projetant, où posait son regard, un nimbe dont s'illu minait chaque objet... Il n'admettait non seulement pas la criti que, mais même aucune restriction dans la louange: « Un doute ici, écrit-il en parlant de son œuvre, ne témoigne que de l'incertitu de du regard »; et encore: « Ne jugeons point la lumière: acclamons-la. » ... A peine admettait-il que la lumière qu'il se sentait projeter à l'entour de lui ne fût pas sensible à tous les regards. Dans le rêve qu'il faisait d'une sorte de fraternité glorieuse de tous les hommes de génie, il était plus dispos encore à décerner l'éloge qu'âpre à le réclamer pour lui. A peine lui demeurait-il pénible que tous ne reconnussent pas son génie, car la gloire lui était chose en possession de quoi il se sentait. Pas un quatrain de lui qui n'en témoigne. Il garde, au cours de ses vers, l'attitude d'un Diadumène, ou mieux encore celle du Jeune Homme de Gustave Moreau, dont la fausse mort n'interrompt pas le geste de ceindre de laurier sa tête. »

Emmanuel Signoret a collaboré notamment à La Plame, à L'Ermitage, à La Revue Blanche, au Mercure de France, au Saint-Graal, aux Mois Dorés (Aix), etc.

# Bibliographie:

LES GEUVRIS. — Le Livre de l'Amitié (Mirzaél et Myrtil), poèmes en vers et en prose. Paris, Vanier, 1894, in-18. — Ode à Paul Verlaine. Paris, Vanier, 1892, in-18. — Dephné, poèmes. (Portrait de l'auteur per Alexandre Séon). Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1894, in-16. — Vers Dorés. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1896, in-12. — La Souffrance des Eaux (première partie, suivie du Premier Livre des Sonnets, de trois Elégies et de cinq poèmes. Portrait de l'auteur). Paris, Bibliothèque du Saint-Graal, Puget-Théniers, février 1899, in-8. — ¿ Le Tombeau de Stéphane Mallarmé, poème. Bibliothèque du Saint-Graal, nº 2, 1899, in-8. — Le Premier Livre des Elégies (Les Quinze premières Elégies). Bibliothèque du Saint-Graal, nº 4. Cannes (1900), in-8. — Poésies complètes (Vers Dorés. Daphné. La seuffance des Eaux. Doux poèmes. Tombeau dressé d'Stéphane Mallarné. Le premier Livre des Elégies). Préface par André Gide. Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18.

A consultan. — Léon-Paul Fargues: E. Signoret, notice dans les Portraits du prochain siècle. Paris, Girard, 1894, in-18. — A. Gido: Lettres à Angèle. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-12; Prétextes, réflexions sur quelques points de littérature et de morale. Paris, Société du Mercure de France, 1903, in-18; Préface aux Poésies complètes, vetc. — Adolphe Retté: Le Symbolisme. Anecdotes et Souvenirs Paris, Messein, 1968,

in-18. — V. Thompson: French Portraits (Being appréciations of the writers of young France). Boston, Richard, G. Badger, 1900.

Ernest Gaubert: Émmanuel Signoret. Revue Universelle, 26 janvier 1901. — Mécislas Golberg: Emmanuel Signoret. Cahiers Mensuels de M. Golberg, novembre-décembre 1900. — Adrien Mithouard: Souvenirs sur Emmanuel Signoret. L'Occident, avril 1908. — Georges Pellissier: Poésie. Revue Encyclopédique, 1er février 1895. — P. Souchon: Critique des Poètes. M. Emmanuel Signoret. « Sur le Trimard ». Paris, 23 février 1898.

## Iconographie:

Alexandre Séon: Portrait, reproduit dans l'édition de Daphné (1894). (Voir, en outre, une reproduction photographique dans l'édition de La Souffrance des Eaux, 1899).

## LA LÉGENDE D'UN SAULE

Le prophétique azur luit au bleu de vos yeux Ou bien la Nuit d'or sombre emprunte à vos prunelles La scintillation obscure de ses feux, O vous qui n'êtes pas et serez éternelle!

Les lys se sont levés aux cieux comme vos mains! De vos larmes d'encens vous parfumez nos tempes, Vous ombragez l'ardeur des antiques chemins : Vos mains ont précédé nos pas, comme des lampes!

Comme un feuillage d'or, du bouleau blanc, jaillit, Ou comme le jet d'eau des sèves se déploie Par la forêt sacerdotale recueilli, Verte vasque où le flot des chênes saints ondoie,

Voici que vos cheveux d'or se sont répandus! Vos seins ont l'air de deux colombes assoupies, Votre âme et votre corps vers nos maux sont tendus, Comme un Saule d'argent sur des ondes croupies.

(Daphné.)

# **ÉPOUSAILLES**

Monseigneur le Printemps en robe épiscopale D'un violet vivant comme les fleurs d'iris, Ouvrant à deux battants les hauts portails fleuris Au son des clairons d'aube entre en sa cathédrale.

Une tulipe fait sa crosse; en frais camail Monseigneur le Printemps sous le dôme bleu marche; Au loin plongent les nefs, et sous leur dernière arche, Le soleil arrondit son aveuglant vitrail!

Les orangers tout blancs, fiévreux et nuptiaux, Ont des frémissements d'orgue; en la campanule Frêle encensoir, l'encens doré du pollen brûle... Sur les nids psalmodie un chœur sacré d'oiseaux.



Blonde, tu me souris vaguement, tu tressailles!
Nos cœurs royaux l'un pour l'autre ont battu longtemps.
A genoux! Pour bénir nos blanches épousailles
Entre en son temple ému Monseigneur le Printemps!

Janvier 1892. (Vers dorés.)

## RITE D'AMOUR

Notre-Dame-des-Fleurs se bâtit des chapelles Aux dômes onduleux de lierres feuillescents, La voix des cloches d'or des muguets nous appelle, Sur les champs, l'Esprit saint des vieux printemps descend.

Un vol de papillons aux ailes empourprées Hiératiquement, palpite sur les fleurs : Des messes de l'aurore au Salut des vesprées Ce sont les délicats et purs enfants de chœur.

Quelque prêtre invisible et divin du Mystère Lève le saint Soleil ainsi qu'un ostensoir : Sa chasuble d'azur flotte seule sur terre Et se fleurit de croix d'or et d'astres, le soir.



Ton sang a le parfum angélique des sèves : Oh! quitte le foyer où frissonne l'aïeul, Vierge, il ne fait pas froid dans l'église du Rêve, Où — cierges éperdus — s'allument les glaieuls ! 5 avril 1893. (Vers dorés.)

#### LES OLIVIERS

L'aile en fureur, l'hiver sur les monts vole et vente Du sang glacé des fleurs se paissent les janviers : Votre pleine verdure étincelle vivante, Vous, oliviers que j'aime, oliviers, oliviers!

Votre être fortuné c'est Pallas qui l'enfante, Sa mamelle est d'argent, jadis vous y buviez; Vos fruits broyés trempaient de flamme et d'épouvante Les muscles des lutteurs par les dieux enviés.

Les siècles garderont ma voix, et d'âge en âge Mon front resplendira sous un triple feuillage; Car à mes beaux lauriers, à mes myrtes nouveaux,

Vous dont le sang nourrit un peuple ardent de lampes, Sacrés oliviers d'or, vous joignez vos rameaux Pour courber la couronne immortelle à mes tempes.

(La Souffrance des Eaux.)

#### CHANT POUR L'AMANTE

Deux amants sont un peuple assemble.

GŒTHE.

Vierge aux pieds blancs posés sur l'éternelle cime, Jadis la fleur du hêtre embauma ton flanc pur, Reçois, toi qui guidas mes vaisseaux sur l'abîme, L'offrande d'ambroisie en des coupes d'azur!

Jadis j'ai vu briller plus que la chair des femmes Tes épaules d'argent sous nos soleils amers : Tu visites mon cœur, vierge, élevant des flammes Comme aux creux de tes mains tu portas l'eau des mers!

C'est l'heure de rosée et l'astre est sur la plaine : Entends les bûcherons chanter dans la forêt! Tous les blés sont en fleurs; mais mon âme est trop pleine ; Une face du monde en tes traits m'apparaît.

Au bois, l'astre triomphe : il fait fumer les sèves, Sois-moi l'ombre des lys, douce au cœur des bannis; Toi dont le pas sonnait sur le sable des grèves; Et qui portais des fleurs, des essaims et des nids!

Le feu gonfie le flanc des terres, et, sonore, Tressaille en jets de fleurs hors du rosier brûlant. Ne regrettes-tu pas les blancheurs de l'aurore? — Sous les feuillages gît le troupeau somnolent. —

Sur le volcan cendreux une flamme s'élance, Le pâle coudrier près des laves grandit, L'ormeau mélancolique au zéphyr se balance, Au loin la mer silencieuse resplendit!

Le feu! voici le feu! le grand soleil s'effondre. Les astres sur la mer montent et sur ses bords Un peuple de bergers lèvent pour leur répondre, Des flambeaux rayonnants sur la cendre des morts.

D'un laurier radieux j'illustrerai tes tempes : Vierge! ton cœur est doux comme un soleillevant. Lorsque l'aube d'été fera pâlir les lampes, Sur mon luth douloureux mets tes mains en rêvant.

O toi! dont le sourire alimente mon songe; Il est une montagne aux deux vallons secrets. — Dans les flots de la mer que le soleil se plonge Ou qu'en ses voiles blancs l'aube coure aux forêts.

Marchons vers la montagne où des flammes plus amples Brûlent sur un parvis qui luit à ses sommets : Je te constituerai la Vestale des temples, Mes trépieds d'or vivant sont sculptés pour jamais!

(La Souffrance des Eaux.)

· ·

## CHANT POUR PROMÉTHÉE

O ma mère! O mon culte! Vous voyez que je souffre pour la Justice? Eschyla. Prométhée;

O père des clartés, des arts et des présages! Qui formas de doux sucs pour adoucir nos maux, Un mont noir et frappé du choc des mers sauvages A nourri de ton sang les vents et les oiseaux!

Toi qui vins à Lemnos ravir aux forges saintes, Pour animer tes blocs sculptés dans les limons, Des flammes que les vents de l'Olympe ont éteintes, Surgis: la lyre éclate aux sommets de tes monts!

Sa voix d'Océanide a le frisson des ormes. Ah l pour ton cœur gonflé le printemps fut trop peu : Tu voulus devancer l'ordre éternel des formes Et pour mûrir les fruits, tu pris la foudre au dieu.

Mais qu'aujourd'hui ton corps desséché sur les cimes Refleurisse; descends de tes monts, il est temps, L'été brillant du monde a des moissons sublimes Et des vins dont la force enivre les Titans!

Ton vautour succomba sous les flèches d'Alcide.
Viens: le laurier fleurit, le ciel est sans courroux,
Les dieux moins grands que toi sont morts: l'Olympe est vide!
— Seuls Bacchus pampré d'or et l'œil toujours humide,
Et Minerve aux yeux bleus t'attendent parmi nous!.....

(La Souffrance des Eaux.)

# ÉLÉGIE IV

(Le 13 juillet 1897.)

A M. Calixte Toesca.

Je ne te confierais, ô Nuit, ces chers mystères Que si leur fruit de vie éclatait au soleil Hippocrène a vaincu les ondes adultères, Je vois le souvenir à l'avenir pareil.

Si le poids des baisers fit fléchir l'auréole, Quelque tendre laurier au myrte a succédé, Comme enfant de ces nuits j'ai conçu la parole, Erato ne m'a point aux mortelles cédé.

Esprit des nuits d'été!... Les mortels que nous sommes Des plus hautains plaisirs n'ont gardé qu'un sanglot! Extase!!... mots compris des savants jeunes hommes: Du char d'or de sa sœur Phœbus parlait au flot.

Celle qui sanglotait d'amour sur le rivage Fût-elle Juliette ou bien Cordélia? Etait-ce un myrte d'or ou ton laurier sauvage, Phœbus! qui pour jamais à ses bords me lia?

O Cannes! jamais l'œil véridique des Muses Ne t'avait éclairé pour l'immortalité. — Tremblez sur ses deux mers, belles strophes confuses, Comme oscille un brouillard au clair des nuits d'été.

(Le Premier livre des Elégies.)

## ÉLÉGIE XI

A M. Sully Prudhomme.

Rends-moi la mer brûlante et ces plages de sables Plus molles que les mers et gardant le soleil Dans leurs tendres cristaux ! sur l'île étends mes tables Et que la vague encor me verse le somme il !

Et le jardin marin où les brises fidèles,
Haleines de Pallas, viennent sculpter les fleurs: —
— Permesse y fend le sol; que ses eaux les plus belles,
Chargeant mon sein du poids des images nouvelles,
Fassent briller le front de mes jeunes Douleurs!

(Le Premier Livre des Élégies.)

## ÉLÉGIE XIII

## OU LES PRÉSENTS DES GRACES

I

Calixte tant nommé par les lèvres dorées De la tendre élégie! aux plages inspirées Que d'écume et de feux la mer latine bat, Le char flexible et pur des trois Grâces s'abat.

L'une porte une rose et soudain me l'accorde, L'autre dont l'esprit sonne à l'héroïque corde Que me tendit Phœbus suave et me urtrier Fait couler sur ma tempe un abondant laurier, Et la troisième, au bord des solitaires ondes D'où les yeux de Vénus brillèrent sur les mondes, Veut, tant mon haut sanglot à son doux cœur est cher, Par un lien de myrte à son corps m'attacher.

## Ħ

Construites d'une larme, ô mes Grâces parfaites!
Touchez ces cœurs nourris d'éphémères ardeurs:
Pitié pour les absents en proie aux faux prophètes!
Cœurs que j'aime, goûtez ces délicates fêtes;
Le front de la Victoire a de belles pudeurs.

(Le Premier livre des Elégies.)

## PAUL SOUCHON

## 1874

M. Paul Souchon est né de parents paysans, le 15 janvier 1874, à Laudun (Gard), sur la rive du Rhône qui fait face à Orange. A l'âge de cinq ou six ans, il vint habiter avec sa famille à Aix-en-Provence, où il fut élève au Lycée Mignet, avec Emmanuel Signoret et M. Joachim Gasquet, puis à la Faculté des lettres. Il vint ensuite se fixer à Paris, en 1894. M. Paul Souchon a publié plusieurs volumes de vers, et est également connu comme l'auteur de deux tragédies : Phyllis et Le Dieu Nouveau, représentées avec succès la première aux Bouffes-Parisiens, en 1905, et la seconde au Théâtre antique de la Nature, à Champigny-la-Bataille, en 1906. Il offre l'exemple, devenu rare à notre époque, d'un poète qui n'a écrit que des vers. « Sa caractéristique, a écrit un critique, est la netteté, une netteté qui n'exclut pas la fluidité; les strophes sont lumineuses; elles rappellent ces collines dont la ligne ondulense et précise se détache harmonieusement du ciel bleu. Une musicalité très pure y chante. Et cette fluidité, dans les premiers poèmes, n'allait pas sans quelque mollesse, mais les contours ont pris peu à peu plus de caractère, et la main qui dessine leurs lignes ne tremble plus. La Beauté de Paris est un beau recueil, rempli du souvenir et du regret de la Terre provençale. »

M. Paul Souchon, qui rédige actuellement au Mercure de France la Chronique des lettres du Midi, a collaboré à La Presse, à La Plume, à La Revue hebdomadaire, à L'Effort, au Feu, à L'Aurore, etc.

# Bibliographie:

LES CEUVRES. — Les Elévations poétiques, poésies. Paris, Ed. Girard, 1898, in-18. — Nouvelles Elévations poétiques, poésies. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1901, in-18. — Elégies paristennes, poésies. Paris, Ed. de « l'Effort », 1902, in-18. — Bagatount, roman, trad. du provençal, de Valère Bernard. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1902,

in-18. — Les Trols, roman de Maxime Gorki (traduit, sous le pseudonyme de Henry Martel, avec la cellaboration de Mécislas Golberg). Paris, Ollendorff, 1902, in-18. — La Beauté de Paris, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — Phyllis, tragédie en cinq actes (représentée le 16 avril 1905, au Théâtre des Bouffes-Parisiens). Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. — Le Dieu nouveau, tragédie en trois actes (représentée le 3 juin 1906, au Théâtre antique de la Nature, à Champigny-la-Bataille). Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18.

Voyez en outre : Cinq villes du Midi : Aix. Arles. Avignon. Orange.

Nîmes. Paris, Ed. des Guides d'Art de « La Plume », in-16.

A consulter. — Louis Bertrand: Paul Souchon. La Revue Provinciale (Toulouse), 15 juillet 1901. — François Carco: Paul Souchon. Le Thyrse (Bruxelles), novembre 1906. — Paul Delior: Paul Souchon. Poésie, (Castres), avril-juin 1907. — Georges Le Cardonnel et Ch. Vellay: La Littérature contemporaine (1905). Opinions des Ecrivains de ce temps. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — Martin Mamy: Paul Souchon. Le Feu (Marseille), 1° août 1907. — Emmanuel Signoret: Paul Souchon. Les Mois Dorés (Aix-en-Provence), novembre-décembre 1896.

# Iconographie:

F. Michelet: Médaille (Salon des Artistes Français, 1904); Buste (Salon d'Automne, 1905).

## L'HKURE DE MIDI

Eblouissante et dominant toutes les Heures, Voici venir la souveraine de midi. Au-devant de sa marche on ouvre les demeures; Elle s'assied près du foyer qui resplendit.

C'est elle qui suspend l'essor de vos charrues, O laboureurs, et rend vos bœufs plus indolents, Et c'est elle qui fait, dans le calme des rues, S'échapper la vapeur des repas odorants.

Elle rayonne à votre bouche, au creux des verres, Et dans l'or bienfaisant du pain; et sa clarté Se lève dans les yeux des enfants et des mères Quand son nom tout autour des tables est jeté.

Heure sainte, elle apporte au monde de la joie. Les champs ont retrouvé leur antique repos, Et la profonde mer, où tout le ciel flamboie, Sur la roche a laissé mourir le bruit des flots. Heure brillante, elle est la sœur de la lumière. C'est elle qui pétrit les hommes de soleil Et qui, dans sa bonté, glisse sous leur paupière, Au plein du jour, la fleur vivace du sommeil.

Elle est aux animaux la puissance inconnue Qui les couche et leur met des songes dans les yeux; Elle aime aussi le chêne où la brise est venue S'endormir au milieu des nids silencieux.

Mais sa fuite entre ses compagnes est rapide Si l'ombre qui la suit de toute éternité Apparaît et lui montre, au bord du pré limpide, L'image sombre du grand chêne reflété.

(Les Elévations poétiques.)

#### HYMNE A LA TRISTESSE

Coupe d'ombre, à tes bords embaumés de vin noir, Dans ma jeunesse ardente et soumise à la joie Je n'ai pas bu souvent! J'attendrai que mon âge, à son automne, ploie Pareil aux arbres dont les branches dans le soir Gémissent sous le vent!

J'attendrai que ma vie à la terre enlacée
Détourne mes regards mourants de la beauté,
Leur amante immortelle!
Et que des passions, plus rouges que l'été,
Aient assailli longtemps mon âme et l'aient blessée
De leur flamme cruelle!



Hier dans la splendeur des monts immaculés Qui reflétaient pour moi les couleurs de l'aurore Et les étoiles d'or, O tristesse qui viens sans que l'homme t'implore Tu me donnas, mes yeux d'exil étant voilés Le désir de la mort! Délivré maintenant des monts de servitude
Où la trompette effarouchait les bois sacrés,
Tristesse, coupe d'ombre,
Et pressé par les bras de l'amour adorés
Daigne répandre, loin de notre solitude,
Les flots de ton vin sombre!



La femme se dérobe au cœur qu'elle a séduit
Et j'ai vu qu'un hiver faisait danser les feuilles
Dans les soleils couchants!
Mais le bonheur, sous les mensonges, tu le cueilles
Et la clarté sur le sein même de la nuit,
O jeunesse des ans!

Et tu ris de la nuit, de l'ombre et du silence,
De l'hiver qui moissonne tout dans la forêt
De sa bise tranchante,
Tu ris des trahisons quand l'amour reparaît
Aux profondeurs des yeux d'où son charme s'élance
Comme une source chante!



Ce soir, pourtant, le ciel confondu dans les eaux,
La chute du soleil parmi sa propre cendre
Et le poids de mon cœur
Ont approché la coupe d'ombre et fait descendre
Au fond de moi l'effroi qui touche les oiseaux
Devant le soir vainqueur!

Et je songeais du feu qui s'éteint dans les temples, De la saison qui meurt de nouveau dans les bois, Et des dieux de la terre Quand l'harmonie étant accourue à ma voix Je te noyai, Tristesse, au choc de ses flots amples, En chantant ton mystère!

(Nouvelles Elévations poétiques.)

, c.

### LOUANGE DE PARIS

O Paris! ô couronne! ô fleur! J'ai quitté mon ciel et ma mère, Ma mère et sa pâle douleur, Mon ciel, le plus pur de la terre!

Et, depuis, si j'ai regretté Et ma Provence et ma jeunesse, Chaque fois, Paris, ta beauté M'a séparé de ma tristesse!

Tes jardins m'ont souvent reçu Sous leurs ombrages pacifiques Et c'est en eux que j'ai conçu Mes songes les plus magnifiques!

Tes bois, tes parcs m'ont révélé La grandeur de l'âme française, L'ordre par le rythme voilé, La force qu'une grâce apaise!

Auprès des sables débarqués Par des hommes aux chairs dorées, J'ai goûté, le long de tes quais, Des heures chaudes et sacrées!

Le soleil traçait des sillons Et coulait, fleuve, dans un fleuve! Notre-Dame, sous ses rayons, Paraissait éternelle et neuve!

J'ai suivi des yeux tes brouillards Qui brodaient leur fine dentelle Ou couvraient de leurs étendards Une céleste citadelle!

O couleurs! ô roses! ô jeux! Crépuscules pleins de batailles! O noirs triomphes orageux! Forges! Victoires! Funérailles! Mais je fus aussi pénétré, O Paris, de clartés intimes, Et l'amour que tu m'as montré M'aura conduit sur d'autres cimes:

Car, sous ton ciel, le sentiment Comme une fleur embaume et passe Et tu recherches seulement Le plaisir de toute une race!

Et j'ai subi l'enchantement Que tu verses aux cœurs, ô ville, Qui revêts par ton mouvement La splendeur d'un astre immobile!

(La Beauté de Paris.)

## AU JARDIN DU LUXEMBOURG

Que de cœurs, ô jardin, sous tes calmes ombrages, Que de cœurs ont saigné! Tous ceux qui sont ici, Femmes et jeunes gens, portent sur leurs visages Le signe de l'amour ou l'éclat du souci!

Les uns, adolescents hantés par la chimère, Viennent te confier leurs plus chères ardeurs, Ta verdure est pour eux comme une bonne mère Qui préserve leur âge et nourrit leurs candeurs.

D'autres, déjà vaincus par l'amour ou la gloire, Esprits désabusés et flétris dans leur fleur, Te demandent, jardin, d'endormir leur mémoire Et de mettre ton charme entre eux et leur douleur l

J'en ai connu qu'un jeu du soleil sur tes marbres, Un éclair de tes eaux au passage du vent, Une sleur qui brillait sous l'ombre de tes arbres, Ou le pigeon dans l'air limpide s'élevant,

Retenaient et troublaient jusqu'au fond de leur âme ! Sans doute que ceux-là cherchaient dans le jardin Le souvenir aimé d'un pays, d'une femme, Et de jours plus heureux sous un autre destin!

J'ai connu des amants qui voulaient en ce monde Plus de bonheur, hélas! qu'il ne peut en porter, Et toi seul, par ta paix et ta beauté profonde, Aux heures du couchant, savais les contenter!

Le poète et le peintre, en fuyant le tumulte Que la ville dépose aux grilles de tes murs, Ont pu faire de toi leur patrie et leur culte, Car tu les fais plus grands, plus touchants et plus purs

Et tu permets, au sein dangereux de la ville, Le rêve, le silence et le recueillement! Aussi ta poésie en sanglots est fertile Et, que de désespoirs sous ton enchantement!

Mais la lumière est belle au fond de tes allées! Elle vibre sur l'eau, se colore et bondit! Tes bordures de fleurs en sont presque aveuglées, Et ton palais, comme une flamme, resplendit!

(La Beauté de Paris.)

# ÉLÉGIE A MIDI

Dans la rue, à midi, quand la marée humaine
Dégorge des maisons et que son flot m'entraîne,
Quand le bruit envahit les bars, les restaurants,
Quand, vers le pâle azur, montent les plats fumants,
Et, que dans un air lourd, le tumulte et la fange,
C'est Paris qui s'attable et c'est Paris qui mange,
Je songe que, là-bas, dans la campagne d'or,
Le calme moissonneur cherche l'ombre et s'endort,
Qu'il chasse en sommeillant la bourdonnante mouche
Qui se posait au coin entr'ouvert de sa bouche,
Et qu'il voit, les yeux clos, au moment du réveil,
A travers tout son sang resplendir le soleil!

(La Beauté de Paris.)



## HENRY SPIESS

1876

M. Henry-Charles Spiess est né, de nationalité Suisse, à Genève, le 12 juin 1876. Ses études terminées au collège, il fit son droit à l'Université de Genève. Devenu ensuite avocat stagiaire, il demeura inscrit au barreau de la ville pendant deux ou trois années. C'est à ce moment qu'il composa les petits poèmes de sa première plaquette: Rimes d'Audience, dont le titre dit à lui seul toute l'inspiration. Ce sont de petits croquis d'audience, en effet, où l'on voit passer des silhouettes de magistrats, de « chers maîtres » amis, de clercs, d'huissiers et de plaideurs, tout le monde de la basoche et de la procédure, au milieu duquel l'auteur s'est mis lui-même en scène. On trouve là comme un ressouvenir de Villon, un Villon qui aurait lu Laforgue et M. Francis Jammes. S'il faut le dire, M. Henry Spiess ne voit plus dans ce petit volume qu'un amusement de jeunesse, et nous l'aurions écouté que rien n'en figurerait dans notre choix. Mais l'humour est si rare chez les poètes! Les fantaisies de M. Henry Spiess distrairont un peu des grands morceaux élégiaques, des tirades sonores et emphatiques. Après Rimes d'Audience, M. Henry Spiess, qui a abandonné le barreau pour se consacrer tout entier aux lettres, publia Le Silence des Heures, poèmes d'une tout autre inspiration. Voici sur ce recueil quelques lignes d'appréciation d'un critique, M. Gaspard Vallette, dans La Semaine littéraire de Genève « Il y a du rêve, dans ces vers, de la tristesse, des vélléités d'action et des recherches dans le doute inactif et la mélancolie craintive. La volonté du poète semble incertaine et flottante entre le doute et la foi, le désespoir et la sérénité, l'inaction résignée et la joie conquérante, la volupté délicate du nirvana poétique et l'austère cilice du devoir humain accepté et de la lutte affrontée. Les dernières pièces du livre, qui me paraissent, même au point de vue purement artistique, les plus belles de toutes, semblent conclure à la volonté, à l'action, à la lutte.

:92\*.5

12 ....

Elles ont un accent tout particulièrement personnel de sincérité et d'intimité, de virilité et de résolution. Mais cette note-là retentit rarement dans cette poésie dont le fond constant reste mélancolique, un peu sombre, dans des grisailles souvent tendues de deuil, dans de la tristesse estompée de rève. Serait-ce là la note personnelle et la marque distinctive de notre poète? Nous inclinerions à le croire, quoique cette personnalité soit trop souvent encore par trop voilée de littérature, par des réminiscences livresques qui, en s'interposant entre le poète et le poème, diminuent à la fois la force impressionnante des vers et le plaisir du lecteur. »

M. Henry Spiess a collaboré à La Montagne (1898), à La Revue Helvétique, au Sapajou (1896); au Passe-Partout, à La Suisse, au Journal de Genève, à La Semaine littéraire de Genève, à La Revue Maurice, au Papillon, à La Tribune de Genève, au Génevois, au Foyer romand, au Noël Suisse et à La Voile Latine, tous journaux et revues suisses.

## Bibliographie:

LES ŒUVAES. — Rimes d'audience. Genève, Eggimann, 1903, in-18. — Le Silence des Heures, poésies. Genève, Eggimann, 1904, in-18. (Réimpr.: Le Silence des Heures, 2° édition. Genève, Pasche, 1905, in-18). — Rodolphe, Silhouette gènevoise. Genève, Jullien, 1906, in-18.

Poème mis en musique. — Une poésie de M. H. Spiess, Un Conte, a été mise en musique par C.-H. Richter (Paris, Serpeille, éditeur).

A CONSULTER. — Emile Julliard: Un sextuor de Poètes génevois. Geneve, Atar, in-18.

Adrien Bovy: Henry Spiess. La Voile latine (Genève), janvier 1905. — Jules Cougnard: Le Silence des Heures. Patrie Suisse, 5 octobre 1904; Causerie littéraire, id., 23 janvier 1907. — Augustin Filon: Les Poètes français de l'étranger. Journal des Débats, 27 janvier 1905. — Philippe Monnier: Henry Spiess et ses Rimes d'audience. Gazette de Lausanne, 22 juillet 1903; Un Nouveau Poète gènevois. Journal de Genève, 21 octobre 1904. — Edouard Platzholf-Lejeune: Neue aus der Westschweiz. Litteraisches Echo, 15 juillet 1905. — Virgile Rossel: Poésie française, hors de France. Tribune Libre (Chaux-de-fonds), 29 octobre 1904; Rodolph. National Suisse, 31 janvier 1907. — Gaspard Vallette: Ein Genfer Dichter. Neue Zürcher Zeitung, 6 octobre 1904; Un Poète gènevois. Henry Spiess et son « Silence des Heures ». Semaine Littéraire (Genève), 9 octobre 1904; La Vie Gènevoise, Journal de Genève, 10 janvier 1907. — J.-J. Widmann: Kunst und Literatur. Der Bund (Berne), décembre 1904.

# Iconographie:

Charles Giron : Portrait. — James Vibert : Buste.

## MÉLANCOLIES DU LUNDI MATIN

A l'Audience du Lundi, mon cœur, hélas! célibataire, se met à battre avec mystère et palpite jusqu'à midi.

Je reprends plaisir à la vie et j'ai du bonheur jusqu'au soir car parfois je crois entrevoir ma chimère en vain poursuivie.

Car Celles qu'un mari trompa, au mépris de toute décence, viennent s'asseoir à l'audience avec leur mère ou leur papa.

J'aimeles voir à la requête du Président, Monsieur Pauly, (ah ma chère, il est si poli!) « persister » d'un signe de tête.

Je maudis le mari brutal, monstre d'orgueil et d'imposture, car leur vertu n'a, je le jure, jamais quitté son piédestal.

Tandis que, pour Berthe ou Pauline, ce gueux faisait danser les sous, chaque soir elles pleuraient sous la lampe, — avec une voisine.

O pouvoir essuyer ces yeux, forcer ces bouches à sourire, consoler toutes ces Martyres et leur dire, en attendant mieux:

« Mesdames, l'Etre sans scrupules que vous appeliez votre Epoux, jamais ne fut digne de vous ; donc oubliez cette crapule. « Et songez au jeune avocat qui, se morfondant sur sa chaise, vous surveille d'un œil de braise en maudissant le célibat. »

Je vais de la brune à la blonde, et, stagiaire sans amour, je les épouse tour à tour dans l'espace d'une seconde.

Mais quand, sur leur chapeau fleuri, se referme la porte verte, je reste en plan, l'âme déserte, éphémère mari marri.

Et, si je rêve en plein midi sur des strophes mal agencées, c'est que je pense aux Divorcées 'a l'Audience du Lundi.

(Rimes d'Audience.)

## BALLADE

### POUR EN PRENDRE MON PARTI

à M. Raisin, Président de l'Ordre des Avocate.

Parmi les Avocats moroses, bilieux plus que Jean Calvin, quand je prête l'oreille, en vain, pour répondre à l'appel des causes; abasourdi par le fracas, tandis qu'on pérore ou qu'on cause, je me dis : « Quelle étrange chose : Verhæren était Avocat! »

Sur la chaise où je m'ankylose depuis neuf heures du matin, pour entendre, comme un refrain, « à rappeler » ou « je dépose » ; hélas! sans autre résultat que de compliquer ma névrose, je soupire: « Tout n'est pas rose : Rodenbach était Avocat. »

Et, lorsque je rédige (en prose) un Exploit, que je crois malin, pourtant, hélas! qui sera plein de nullités que l'on m'oppose, je me console des tracas du métier que le sort m'impose, car, avant sa métamorphose, Mæterlinck était Avocat.

#### ENVOI:

Prince de l'Ordre, crois-tu qu'à mon trépas, sur ma tombe close, on puisse écrire, sans qu'on glose : Henry Spiess était Avocat?

(Rimes d'Audience.)

#### JE MOURRAI...

A mon ami William Rossel et à Francis Jammes qui a été clerc de notaire.

Je mourrai par un jour paisible et pluvieux, par un jour doucement attristé de Septembre; je mourrai par un jour d'ennui silencieux, je mourrai par un jour de quatrième chambre.

Neuf heures tomberont lentement de la Tour et j'aurai pour toujours quitté les Contamines; les trottins passeront pourtant au Bourg-de-Four, en montrant leur cheville et en faisant des mines.

Charriant leur serviette, affairés et bavards, les petits clercs se hâteront vers l'audience. Et l'on dira : « Le Tribunal est en retard. » Et puis : « Allons ouïr cette Jurisprudence. » Henri Martin, penché sur ses pièces dira:
« Vous savez ? Spiess est mort. » Chacun prendra sa place,
c omme hier et comme demain; et l'on verra
Rossel entrer, sans se presser, la tête basse.

Ce sera la rumeur des chaises qui décroît. On entendra : « Y a-t-il des Experts dans la salle ? » Il fera lourd. La pluie aura, sous le vent froid, fait des méandres lents contre les vitres sales.

Je ne serai plus là, dépliant le « Journal » et m'arrêtant pour allumer des cigarettes et demandant pourquoi Coulin est radical... De Morsier ne me dira plus : « Bonjour poète! »

On dira: « Spiess est mort; il s'est trop promené; on ne le verra plus venir avec un livre. »
Ceux qui ne m'aiment pas m'auront tous pardonné.
Aubert supputera ce qui lui reste à vivre.

Il ne restera rien de moi que quelques vers scandés un jour d'automne au rythme de la pluie. On dira : « Spiess est mort ; voici bientôt l'hiver. » On dira : « Il s'était assuré sur la vie. »

Et moi, qui pense tant à mourir, je saurai peut-être s'il faut croire à la métempsycose, ô vous, tous mes amis, que je regretterai du haut du Paradis des Avocats sans causes...

(Rimes d'Audience.)

. . . .

### CHANSON LOINTAINE

Un air fragile et triste un peu, simple et discret comme un aveu, un air de tendresse et d'adieu

me hante ; il y pleure un espoir lassé, un souvenir presque effacé car en lui c'est tout le passé qui chante. On le modulait en rêvant,
jadis, par les soirs décevants,
où le cœur, leurré trop souvent,
se grise
d'un bonheur volage et subtil;
soirs de musique et de babil...
Peut-être vous en souvient-il,
Marquise?

La romance aujourd'hui se tait.
Où sont les Belles qui chantaient?
Où sont les parfums qu'apportait
la brise?
De tout cela qu'est-il resté?
Plus rien qu'un soupir attristé;
et mon cœur, rien qu'à l'écouter,
se brise.

Et pourtant l'écho du vieil air, après tant d'étés, tant d'hivers, empêche que ce passé cher ne meure :

Tout fuit, Marquise, et doit pâlir; le rêve cesse et le plaisir; qu'importe, si le souvenir demeure?

(Le Silence des Heures.)

#### LES MAINS...

Les mains que je vois en rêve faire signe à mon destin, m'ont promis des roses brèves et des lys lointains.

Les mains que je voudrais miennes pour leurs gestes inconnus, ont des bagues anciennes à leurs doigts menus.

A Description

Les mains qu'il faudrait aux fièvres de ma bouche et de mes yeux, sont plus douces que des lèvres et caressent mieux.

Quand j'ai cru les reconnaître ma vie a toujours douté : hélas ! elles n'ont peut-être jamais existé.

Mais, pour avoir rêvé d'elles un soir, il y a longtemps, je leur suis resté fidèle et je les attends.

(Le Silence des Heures.)

## PARLONS BAS...

à P. F. et à P. N.

Parlons bas dans la chambre close où toute vie est suspendue. La pendule dit quelque chose à nos deux âmes confondues.

Et voici la Lampe et le Livre, trésor des humbles comme nous. La pendule dit qu'il faut vivre, aimer, lutter, porter des coups.

Parlons bas. Dans la chambre amie le silence entr'ouvre ses fleurs. La pendule dit que la vie est faite d'amours et de pleurs.

Le Rêve à nos côtés incline ses yeux clairs et sa face vaine. Le temps s'en va, le temps chemine. Oh! le bruit de la lutte humaine...

(Le Silence des Heures.)

### MA JEUNESSE

Encore un peu de temps, mon âme, quelques jours, quelques heures de vaine attente ou de tristesse, et je verrai, pâle et pensive, ma jeunesse renoncer à me suivre et me fuir pour toujours.

Encore un peu de temps, quelques heures furtives, quelques moments d'incertitude ou de regret, puis, devers l'ombre où tout s'achève et disparaît, je verrai s'en aller ma jeunesse pensive.

Je la verrai me tendre, en un geste d'adieu, les chimériques fleurs dont je l'avais ornée, et qui, l'une après l'autre, hélas! se sont fanées d'avoir donné leur ame à tous les vents des cieux.

Je la verrai, les yeux pleins de larmes amères, dépouiller ses habits de fête, déposer sa couronne illusoire et son sceptre brisé pour prendre, en me quittant, le deuil de mes chimères.

Enfin je la verrai fuir et se perdre au loin, sans grâce ni beauté, le cœur et les mains vides, sans même avoir reçu sur ses lèvres avides l'humble baiser d'amour dont elle avait besoin.

Alors, privé de guide et dénué d'escorte, je poursuivrai ma route avec le double effroi d'être seul et de voir se dresser devant moi le spectre accusateur de ma jeunesse morte.

(Le Silence des Heures.)

## LAURENT TAILHADE

### 1854

M. Laurent Tailhade (Laurent-Bernard-Paul-Marie) est né à Tarbes (Hautes-Pyrénées), le 16 avril 1854, d'une vieille famille de magistrats et d'officiers ministériels. Bien que tourné de très bonne heure vers les lettres, M. Laurent Tailhade n'eut tout d'abord d'autre ambition que de faire de la littérature en amateur. Cependant, vers sa trentième année, réunissant tous ses vers, il se décida à publier un volume : Le Jardin des Réves, que Théodore de Banville présenta dans une préface enthousiaste. M. Laurent Tailhade commença alors à collaborer aux journaux et aux innombrables revues littéraires, petites et grandes, de son époque, éparpillant dans les unes et les autres la plupart des poèmes qui composèrent plus tard deux autres petits livres : Dizains de Sonnets et Vitraux. Ce furent surtout ses poèmes satiriques, un genre où il a excellé, qui commencèrent sa réputation, et son volume : Au Pays du Mufle, dans lequel il a fouaillé, tantôt dans des sonnets, tantôt dans des ballades, les ridicules bourgeois, la sottise publique et les écrivains qu'il n'aime pas, est resté célèbre par toutes les colères qu'il souleva. Les nombreux duels que sa verve attira à M. Laurent Tailhade ne sont pas moins connus, ni la manière dont, paisible dineur, il fut blessé, le 4 avril 1894, au restaurant Foyot, par l'explosion d'une bombe d'anarchiste. M. Laurent Tailhade s'est aussi mélé très activement aux polémiques suscitées par l'affaire Dreyfus, et il en est resté un petit livre de poèmes : A travers les Grouins, le dernier ouvrage que nous ayons eu de lui comme poète satirique. Depuis cette époque. M. Laurent Tailhade semble avoir renoncé aux polémiques individuelles et être rentré dans la retraite. Il a mis à profit ce recueillement pour travailler à une édition corrigée et définitive de son œuvre poétique, rassemblée aujourd'hui en deux volumes : Poèmes Aristophanesques et Poèmes Elégiaques.

Les premiers vers de M. Laurent Tailhade n'apportaient rien de

bien nouveau. C'étaient des vers parnassiens dans toute l'acception du terme. Beaucoup de virtuosité dans le rythme et un sens artiste de la langue y remplaçaient ce qui constitue avant tout la poésie : le sentiment, la sensibilité. Il a fallu, pour révéler vraiment en M. Laurent Tailhade un poète lyrique, ses merveilleuses Bellades, où il a ressuscité en maître une des formes poétiques les plus belles et les plus difficiles. On les admirera — sur nos exemples — non seulement pour leur beauté verbale, mais encore pour les sentiments qu'elles expriment. M. Laurent Tailhade a également publié plusieurs livres de prose, dont on trouvera le détail à la bibliographie. Ce sont des ouvrages de beau style, d'éloquence contournée et maniérée, uniquement faits d'érudition. M. Laurent Tailhade s'y montre tel que dans ses premiers vers : un rhéteur infatigable.

M. Laurent Tailhade a collaboré: à Lutèce, 1833;— à La Revue Indépendante, 1º0 série, 1884;— au Décadent, 1886;— au Paillasson (Toulouse et Bigorre), dont il était l'unique rédacteur, 1886-1887;— au Scapin, 1886:— à La Plétade. 2º série, 1889;— au Mercure de France, sous son nom et sous le pseudonyme de dom Junipérien;— à L'Effort (Toulouse) 1896;— à Minerve, à La Revue Blanche, à L'Ermitage, à La Revue Rouge, etc..;— pour les journaux: au Voltaire;— à L'Echo de Paris, sous le pseudonyme de Tybalt; au Journal, sous le pseudonyme de Renzo;— à La Renaissance, au Libertaire, au Journal du peuple, à L'Aurore, aux Droits de l'homme, à La Petite République;— et en province: à La Petite Gazette et à L'Avenir des Hautes-Pyrénées (Bagnères-de-Bigorre),— à La Gazette des Etrangers (Pau);— et à La Dépéche et à L'Art Méridional (Toulouse).

# Bibliographie :

Les œuvres. - Le Jardin des Rêves, poésies, préface de Théodore de Banville. Paris, Lemerre, 1880, in-18 (Réimpr. : en partie dans Poèmes élégiaques, Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18). - Un dizain de Sonnets. Paris, Lemerre, 1881, in-18. — Au Pays du Musie, poèmes, préface d'Armand Silvestre. Paris, Vanier, 1891, petit in-12 (Réimpr : Au Pays du Musie, poèmes, préface d'Armand Silvestre. Nouvelle édition, revue et considérablement augmentée, illustr. d'Hermann Paul. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1894, in-16; et dans Poèmes aristophanesques. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18). - Vitraux, poésies. Paris, Vanier, 1891, petit in-8 (Réimpr. : Vitraux, poésies. Paris, Lemerre, 1894, petit in-12, et dans Poèmes élégiaques, Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18). - Terre Latine, prose, préface de E. Ledrain. Paris, Lemerre, 1897, in-18. - A travers les Grouins, poèmes. Paris, Stock, 1899, petit in-12 (Réimpr. : dans Poèmes aristophanesques, etc., 1904, in-18). - La Pâque sociatiste, d'Emile Veyrin, conférence faite au Nouveau-Théâtre le 15 avril 1899. Paris, Stock, 1899, in-18. — L'ennemi du Peuple, conférence, suivie de

laBallade Solness. Paris, Soc. libre d'Edition des gens de lettres, 1900, in-18. - Le Dr Jean-Paul Tailhade. Tarbes, Imprim. J.-A. Lescamela, 1900, in-8. - Imbéciles et Gredins (1895-1900), prose. Paris, Ed. de la « Maison d'Art », 1900, in-16. — La Touffe de Sauge, prose. Paris, Ed. de « La Plume », 1901, in-18. - La Sotie de Bridoye, deux actes en prose (en collaboration avec Raoul Ralph), représentés sur la scène du Théâtre des Latins (Nouveau-Théâtre), le 18 janvier 1902 (non publié). - Sales bourgeois. Son Importance Auguste Pluchon (1), roman (en collaboration avec Raoul Ralph). Paris, Offenstadt, 1902, in-18. - Le Satyricon, de Pétrone, traduction. Paris, Fasquelle, 1902, in-18. - L'Œuvre d'Emile Zola, conférence faite à l'Université populaire de Tours, le 30 novembre 1902. Tours (32, rue Etienne-Marcel), 1902, in-8. - Discours civiques (4 nivôse an 109 - 19 brumaire an 110). Portrait de l'auteur par F. Vallotton. Paris, Stock, 1902, in-18. - Lettres familières. Paris, Librairie de « La Raison », 1904, in-18. - Poèmes Aristophanesques (Au Pays du Mufie. A travers les Grouins. Dix-huit ballades familières, etc.) Portrait de l'auteur par Evelio Torent. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — Omar Khayyam et les poisons de l'intelligence. Paris, Carrington, 1905, in-18. — Poèmes Elégiaques (Le Jardin des Rêves. Epigrammes. Nocturnes. Rêve Antique. Six ballades élégiaques. La Forêt. Vitraux. Poèmes en prose). Portrait de l'auteur en héliogravure. Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-18. - La Noire Idole, Essai de Morphinomanie. Paris, Messein, 1907, in-12. — La Corne et l'Epée (Etude sur les Courses de taureaux). Paris, Messein, 1908, plaq. in-12. — Le Troupeau d'Aristée. Paris, Sansot, 1908, petit in-12.

PREFACES. — Emile Bans: Ballades rouges. Paris, chez l'auteur, 1903, in-18. — Henri Duhamel: Journal d'un défroqué. Paris, Soc. d'Ed. littér., 1899, in-18. — Livre d'hommages à M. le Président Magnaud. Paris, A. Wolff, 1900, in-8. — Victor Litschlousse: L'Ame d'autrui. Paris, Messein, 1907, in-16.

A CONSULTER. — Th. de Banville: Préface. Le Jardin des Rêves. Paris, Lemerre, 1880, in-18 (Réimpr.: en appendice aux Poèmes aristophanesques 1904). — Jules Bertaut: Chroniqueurs et polémistes. Paris, Sansot, 1906, in-18. — Ad. Brisson: La Comédie littéraire, Paris, A. Colin, 1895, in-18. — F.-A. Cazals: Iconographie de M. Laurent Tailhade, avec une préface de Stéphane Mallarmé. Paris, Bibliothèque artististique et littéraire, 1894, in-8. — Remy de Gourmont: Le Livre des Masques, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — Jules Huret: Enquête sur l'Evolution littéraire, Paris, Charpentier, 1891, in-18. — Bernard Lazare: Figures contemporaines, Paris, Perrin, 1895, in-18. — E. Ledrain: Préface d Terre Latine. Paris, Lemerre, 1897, in-18. — Stéphane Mallarmé: Divagations, Paris, Fasquelle, 1897, in-18. — Henri de Régnier: Tailhade, notice dans les Portraits du prochain siècle. Paris, Girard, 1894, in-18. — A. Silvestre: Préface. Au Pays du Muste, Paris, Vanier, 1891, et Bibliothèque artistique

<sup>(1)</sup> Quoique portant le nom du poète, ces deux dermers ouvrages (La Sotie de Bridoye et Son Importance Auguste Pluchon) ne sont pas de Laurent Tailhade. Seuls deux petits poèmes de La Sotie (dont l'un, Villanelle, a été inséré par la suite dans Poèmes élégiaques appartiennent en propre à notre auteur.

et littéraire, 1894. (Réimpr. : en appendice aux Poèmes aristophanesques, 1904.) — J. Tellier : Nos Poètes. Paris, Despret, 1888, in-18.

J. de Bolsjolin: La Poésie aristophanesque chez M. Laurent Tailhade, La Plume, 15 septembre 1897. — Alcide Guérin: Laurent Tailhade, La Plume, 15 août 1891. — A. Ferdinand Herold: Une traduction du « Satyricon », Mercure de France, octobre 1902. — Jules Huret: Etat d'ame d'un dynamité ou la convalescence de Laurent Tailhade. Journal, 27 avril 1894 (cet article a été reproduit en partie dans le Mercure de France, janvier 1892. (Réimpr.: en appendice aux Poèmes aristophanesques, 1904). — Ernest Raynaud: Laurent Tailhade. Mercure de France, janvier, 1891. — A. Vallette: Au Pays du Muse, Mercure de France, juil 1891; Les Conférences de Laurent Tailhade. Mercure de France, juillet 1893; Le Geste ignoble. Mercure de France, mai 1894. — Ch. Vigner: Laurent Tailhade, Les Hommes d'aujourd'hui, nº 391, Paris, Vanier (Réimpr.: en appendice aux Poèmes aristophanesques, 1904).

## Iconographie:

F.-A. Cazals: Iconographie de Laurent Tailhade, douze dessins originaux, avec préface de Stéphane Mallarmé. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1894, in-8. — Hermann Paul : Lithographie, 1892. — Ch. Léandre : Portrait-charge, dans « Les Hommes d'aujourd'hui », nº 391, 8º vol. Paris, Vanier, s. d. (repr. à l'appendice de Poèmes aristophanesques, 1904); Portrait, Neuilly, 1895; Caricature en Don Quichotte et en Saint-Georges d cheval, dans La Revue Rouge, 1896; Portraits: En Sauveur de pierreuses, en Causeur au café de la Nouvelle-Athènes, 1899 ; Portrait, en frontispice de l'ouvrage: A travers les Grouins. Paris, Stock, 1899. - Félix Régamey: Croquis d la plume. Hôtel-Dieu, 1899 (app. à M. Anatole France). — Toché: Vitrail, 1891 (Exposition des Portraits du prochain siècle, 1893). reproduit dans la Revue Encyclopédique, 15 novembre 1893. - Evelio Torent : Portrait au fusain, repr. en frontispice à l'édition de Poèmes aristophanesques. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904. - James Vibert : Médaillon, sculpture, 1895. - F. Vallotton : Masque, dans Le Livre des Masques, de Remy de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898.

Voir en outre : Portrait de Laurent Tailhade, en Dom Junipérien. Mercure de France, mai 1894; Portrait en héliogravure (frontispice à l'édition de

Poèmes élégiaques, 1907).

## HYMNE ANTIQUE

Hominum Divamque voluptas, Alma Venus!

Aphrodité, Déesse immortelle, aux beaux rires, Qui te plais aux chansons lugubres des ramiers, Les cœurs mortels par toi vibrent comme des lyres, Et le printemps gonfle de sève les pommiers. Salut, Génératrice auguste de la vie, Qui courbes à ton joug les monstres furieux, Qui fais voler la lèvre à la lèvre ravie, Cypris! ò volupté des hommes et des dieux!

C'est par toi que, le soir, à l'ombre des allées, Imbus d'ivresse et de langueur appesantis, Les éphèbes, sous les ramures emperlées, Chantent l'hymne vermeil de leurs oarystis:

Car l'Univers flétri par la haine et les flèvres Et qui souffre, oublieux de l'Olympe vermeil, Depuis dix-huit cents ans, vers toi seul tend ses lèvres, Comme vers un ruisseau consolant, ô Sommeil!

Pour moi, chanteur épris des extases sans trêve, Qui m'enivre des bois, du grand ciel et des eaux, Fais fleurir sur mon front l'irréprochable rêve, Fais chanter en mon cœur d'invisibles oiseaux.

Effeuille autour de moi les plantes funéraires Aux jardins de la Nuit éclose sous tes pas, Les pavots endormeurs, les noires cinéraires, D'où tombe comme un vin la douceur du trépas.

Afin que, dans l'azur où les heures d'ébène Des astres fugitifs rallument le flambeau, Mon ame, dépouillant toute douleur humaine, Monte se rajeunir aux sources du vrai Beau.

Et je t'adorerai suivant le rit antique, Jusqu'à l'heure indécise où, du ciel emperlé, L'alouette dira son matinal cantique Au soleil radieux du jour renouvelé.

C'est pour toi qu'effeuillant la pourpre renaissante, La rose dit au vent son désir embaumé Et que la vierge apporte, heureuse et rougissante, Sa couronne et son cœur aux bras du bien-aimé.

Et c'est toi qui, rythmant les divines étoiles, Fais tressaillir d'amour le cœur de l'Univers, Afin que l'harmonie en qui tu te dévoiles Apprenne aux hommes purs à composer des vers.

Je t'implore, Déesse immense et vénérable, Soit que, glorifiant les soleils rajeunis, Sous les myrthes en fleurs et les bosquets d'érable Tu couvres de baisers les songes d'Adônis;

Soit que le dur Arès t'enchaîne à sa victoire, Ou que, domptant les flots, ô Mère des Amours, La très-sainte Lesbos murmure ton histoire : Mon encens à tes pieds s'exhalera toujours.

Garde-moi de l'ennui, de la vieillesse immonde Et, poète vêtu d'orgueilleuse splendeur, O Reine qui formas et gouvernes le Monde, Avant tout, garde-moi de l'infâme laideur!

Fais que je tombe dans ma force et ma jeunesse, Que mon dernier soupir ait un puissant écho, Et, pour qu'un jour mon âme en plein soleil renaisse, Que je meure d'amour comme Ovide ou Sappho.

(Poèmes élégiaques.)

# HÉLÈNE

Le laboratoire de Faust à Wittemberg.

Des âges révolus j'ai remonté le fleuve Et, le cœur enivré de sublimes desseins, Déserté le Hadès et les ombrages saints Où l'âme d'une paix ineffable s'abreuve.

Le temps n'a pu fléchir la courbe de mes seins: Je suis toujours debout et forte dans l'épreuve, Moi, l'éternelle vierge et l'éternelle veuve, Gloire d'Hellas, parmi la guerre aux noirs tocsins.

O Faust, je viens à toi, quittant le sein des Mères l Pour toi, j'abandonnai, sur l'aile des Chimères, L'ombre pâle où les Dieux dorment, ensevelis. J'apporte à ton amour, du fond des cieux antiques, Ma gorge dont le Temps n'a pas vaincu les lys Et ma voix assouplie aux rythmes prophétiques.

(Poèmes élégiaques.)

### LE CHANT DE GLAUCOS

A Casimir Destrem.

La Mer! comme elle est bleue, au loin, la mer sonore! La plaine harmonieuse et que ne déshonore Jamais le pied tremblant des hommes au cœur bas, La Mer qui, dans le calme ou dans les durs combats De la tempête, garde une âme inspiratrice, La Mer impétueuse et douce est la nourrice Des Dieux.

La Mer, avec ses écumes, ses cris,
Ses hurlements, ses épouvantes, ses débris,
Est l'auguste mamelle où vient boire le Monde.
Plus que les champs couverts de blés, elle est féconde
Et ses gouffres, au sol de nacre et de coraux,
Ses lames où le vent creuse des soupiraux
Gardent, comme une fleur à tous les yeux ravie,
La fermentation énorme de la vie.

La Mer est belle et semble, au bord du ciel change ant,
Un poisson monstrueux aux écailles d'argent.
La Mer est belle.

Avec amour, le ciel la baise Quand, sombre ou reluisante ainsi qu'une fournaise, Elle prête au Soleil l'abîme de ses flots.

La Mer, pour les plongeurs et pour les matelots, A des sourires clairs et des baisers sans nombre. Je l'aime!

Cet amour est éclos avec l'ombre, Avec l'ombre a grandi silencieusement, Lorsque impubère encore et, près des flots dormant, Je sentais, à mon front, de ses glauques vallées, Monter languissamment des haleines salées.

k .

O Thalassa! Thétys! Calme divinité Qui règnes dans la paix et dans l'immensité, Bienfaisante! si j'ai rêvé ce chaste rêve De m'incarner en un dieu des eaux, sur la grève, Moi qui, pasteur, paissais, jadis, au pied des monts, Les farouches troupeaux nourris de goëmons, C'est pour m'unir à toi, Déesse! O Bienheureuse! Qui te montres et fuis, quand la vague se creuse, Avec tes seins de perle et tes squammes d'or vert. Oui, je veux m'élancer dans le gouffre entr'ouvert, Comme les goëlands et comme les poètes. A force d'écouter la plainte des mouettes Qui se bercent, au loin, blanches sur les flots bleus, Mon cœur est plein de fièvre et de désirs houleux. Tel un ormeau que la tempête déracine, Je penche vers le glauque azur qui me fascine, Mes jours vers Thalassa courent comme un torrent.

Ce soir, je descendrai sur la grève, implorant, A l'heure d'or où Séléné touche les cimes, Votre clémence, Déités des purs abîmes. Là, dépouillant les jours et les espoirs déçus, Lentement, j'ôterai ma robe de byssus; Le souffle de Thétys gonflera mes narines Et je m'endormirai sous les algues marines.

Toi qui, vers ton déclin, marches, éclaboussant
L'azur de clairs métaux couleur d'ambre et de sang,
Maître du jour et de la flamme expiatoire,
Titan dont les Saisons affirment la victoire,
Juvénile dompteur qui te plais aux travaux
Glorieux de tes blancs et féroces chevaux,
Hypérion! Soleil! Archer! Roi des espaces!
Je te salue encore, avant que tu t'effaces
Et que a molle Nyx ombre le ciel vermeil:
Je ne te verrai pas, demain! Salut, Soleil!
A présent, reçois-moi dans tes ondes tentantes,
Déesse au péplos bleu!

Les tiges palpitantes

Des blêmes tamaris déclinent vers les bords. Telle descend vers toi l'àme des enfants morts Dans le désir de ton étreinte insidieuse.

Je vais à toi !

Pourtant, sous le frêne et l'yeuse,
Des vierges aux bras purs, belles comme tes eaux,
Entrelacent leurs chœurs à l'ombre des roseaux;
Mon chien noir garde encor mes génisses sauvages,
Et, dans la plaine, loin de tes mornes rivages,
Il est un toit discret, de pampres embaumé,
Où je peux abriter mes jours, sûr d'être aimé,
Une maison tranquille où, sous les vignes blondes,
Voltigent par essaims les abeilles fécondes,
Où ma mère, ce soir, en m'apprêtant ses bras,
Regardera longtemps si je ne reviens pas.

(Poèmes élégiaques.)

# BALLADE MYSTIQUE SUR LA DOUGEUR DE PAUVRETÉ

Par les chemins où croît l'épine affreuse, La Vierge aux maigres flancs, la Pauvreté, Malgré Douloir qui sa paupière creuse Et Malefaim debout à son côté, Franchit sans peur le roc ensanglanté. Car elle sait, la Dame tutélaire, Quel vêtement de gloire, et quel salaire, Et quels joyaux faits des pleurs anciens L'investiront d'une gloire stellaire, Lorsque Jésus reconnaîtra les siens.

Un astre dort sous guenille poudreuse. Amour sans fin, éternelle Beauté, Vont rajeunir ta face, bienheureuse Reine du simple et du déshérité! Sur les parvis d'azur, en la Cité Qu'un blanc soleil immarcessible éclaire, Tes pieds lassés par la fange et par l'erre, Malgré les cris des vils pharisiens, Se poseront comme un aiglon sur l'aire, Lorsque Jésus reconnaîtra les siens.

Donnez la rose avec la tubéreuse! Et le Poète aussi, tant molesté, Verra finir sa course douloureuse Au matin bleu de l'Immortalité. Son fier désir, à présent exalté, Resplendira sur sa face très claire. Pour ce dolent accoiter et complaire, Des chœurs épris d'Anges musiciens Diront ses vers à l'Agneau jubilaire, Lorsque Jésus reconnaîtra les siens.

#### ENVOI

A Paul Verlaine.

Prince des vers si doux, le scapulaire Et l'humble froc, chez tels béotiens, Ebaudit un mufle patibulaire. Mais toi, sans peur, sans feinte, sans colère, Sois de ton Dieu l'éternel vexillaire, Lorsque Jésus reconnaîtra les siens.

Septembre 1892.

(Poèmes élégiaques.)

## BALLADE

POUR L'EXALTATION DE LA SAINTE PITIÉ

Vieux pèlerin aux jambes mutilées, Courbe la tête et vois grandir le soir. Le crépuscule obombre les allées Où ta jeunesse, en riant, vint s'asseoir En des bosquets de myrte et d'azalées, Près des grands lis aux parfums d'encensoir. Les lis sont morts. Les roses diffamées, S'échevelant au gré du vent moqueur, Pleurent le deuil des lointaines aimées. La Nuit descend. Pour guérir ta rancœur, Avant que soient les ténèbres fermées, Cherche un autel où suspendre ton cœur!

Les Thalestris et les Penthésilées
Nymphes d'orgueil que tu crus émouvoir,
Et ce laurier des Victoires ailées,
Ton rêve meurt dans la nuit sans espoir.
Une hideur sort des plèbes foulées
Comme le vin qui gicle du pressoir.
Sous le talon assassin des armées
Par qui le dol tortueux est vainqueur,
Le sang humain exhale ses fumées
Et réjoui par la sombre liqueur,
Le prêtre boit à lèvres enflammées.
Cherche un autel où suspendre ton cœur!

Aux cieux amis où s'en vont les galées, Sur la mer blonde et verte, pur miroir, Partent aussi nos amours esseulées, Rires, baisers d'antan, frais reposoir Des jeunes bras, lèvres ensorcelées Qui nous dictaient le Rythme et le Devoir. Novembre hurle et geint sous les ramées. Voici l'automne et sa morne langueur! Dans un linceul de regrets, embaumées, Triste et menant le funéraire chœur, Le chœur plaintif des sœurs et des aimées, Cherche un autel où suspendre ton cœur!

#### ENVOI

Pitié! vers toi, de justice affamées, Pour conquérir le calme et la vigueur, S'élèveront nos âmes ranimées. Reine aux doux yeux des foules opprimées, Bravant du sort l'infamante rigueur, Je t'ai bénie, et voulue, et nommée L'unique autel où suspendre mon cœur.

(Poèmes élégiaques.)

## BALLADE SOLNESS

POUR LE 780 ANNIVERSAIRE D'HENRICK IBSEN

« SOLNESS. — Une tour ! Que voulez-vous dire ? « HILDE VANGEL. — Je pense à quelque chose qui s'élève... qui s'élève librement dans les airs. » HENRICK IBSEN ; Solness le Constructeur.

Dans le cloaque aux herbes pestilentes, Gonflé d'orgueil, de boue et de venin, L'impur Dragon nage à travers les plantes. Pour abriter le Difforme et le Nain, La plaine grasse a plus d'un lieu bénin : Caserne, bouge, hôpital ou chaumine. Entrez, les gueux, en loques, en sarraux, Bétail humain dompté par la famine! Pourtant, voyez! Par les airs sidéraux, Monte, en plein ciel, droite comme un héros, La claire Tour qui sur les flots domine.

Une Princesse aux lèvres consolantes, Rôdeurs blessés, y conduit par la main.
La voix se tait des foules insolentes
Près de la Dame au geste surhumain.
Venez goûter l'espoir du lendemain
A ses genoux! Que vers elle chemine
Le Peuple exempt des geôles, des barreaux!
Un souffle tiède éclot la balsamine
Et Floréal jase emmi les sureaux:
Car le solcil dore, en tous ses vitraux,
La claire Tour qui sur les flots domine.

Eldorados, Icarie ou Salentes,

Fuyons cet air opaque et saturnin.

Plus de mensonge ou de guerres sanglantes:
Carguons la voile et rompons le funin!
Là-bas, ainsi qu'à l'aube, un Apennin,
Du temple neuf la crête s'illumine.

Prêtres abjects, rois, soudards ou bourreaux,
Juges, souillant de leur honte l'hermine
Et de la foudre attisant les carreaux,
Voici, loin des gredins et des marauds,
La claire Tour qui sur les flots domine.

### ENVOI

Vienne ton jour, Déesse aux yeux si beaux, Dans un matin vermeil de Salamine! Frappe nos cœurs en allés en lambeaux, Anarchie! ô porteuse de flambeaux! Chasse la nuit! écrase la vermine! Et dresse au ciel, fût-ce avec nos tombeaux, La claire Tour qui sur les flots domine!

(Poèmes élégiaques.)

# BALLADE SURANNÉE

DI

# LA CONSOLATION AUTOMNALE

Tu le connais, à toi qui fus ma mie, Ce parc hautain jonché de feuilles d'or, Où du couchant la lueur accalmie Incendiait les arbres en décor, Et les appels nostalgiques du cor, Et tout le soir d'octobre, et les feux roses Parmi la Seine aux lointains gracieux, Et ces parfums de mousse, et les choses D'autrefois qui montaient dans nos adieux. La Belle a dit: « Ne pleurez pas les roses. »

Rose de Mai qu'a l'automne blêmie, Où respirer tes effluves encor ? Luths, violons, musette et chalemie, Sous les pins noirs, ont cessé leur accord. La vigne pend au souffle aigu du nord. Comme un Géronte imbécile, tu causes, Vieil Aquilon, par le bois spacieux, Et, déchainant les Hyades moroses, Un lourd brouillard se traîne dans les cieux. La Belle a dit : « Ne pleurez pas les roses. »

Le Temps déjà, furieuse Lamie, Des cœurs aimants ruine le trésor. Sans épargner beauté ni preud'homie. Cassandre vient qui remplace Lindor. Adieu les jours fervents de thermidor! Adieu Lignons, Cythères et Formoses! Vendange est faite aux ceps délicieux. Le Souvenir bougonne quelques gloses Et peint d'azur ses frêles camaïeux. La Belle a dit : « Ne pleurez pas les roses .»

#### ENVOI

Prince d'amour, quand, leurs pennes décloses, Stryges, corbeaux et chats-huants soyeux Voltigeront, secouant des névroses, Tourne-toi vers le printemps de ses yeux. La Belle a dit : « Ne pleurez pas les roses, »

(Poèmes élégiaques.)

# BALLADE ÉLÉGIAQUE POUR LE MOROSE APRÈS-MIDI

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées. MALHERBE.

Je veux m'enfuir sous les branches pucelles Où du Printemps ardent les clairs midis, Ephèbe-Dieu, Soleil, quand tu ruisselles Dans les rameaux de parfums alourdis!

Je veux m'enfuir loin des temples maudits, Loin de la plèbe immonde et forcenée! Voici finir la chaste matinée, Avril, au bois, montre ses jeunes flancs. Vous, cependant, comme aux soirs d'hyménée, De quelques fleurs parez mes cheveux blancs!

Les archiluths, et les violoncelles,
Et les hauthois aux timbres assourdis,
Mystérieux, disent les noms de celles
Qui m'apportaient les roses de jadis.
Bleus souvenirs des lointains paradis,
Embellissez la fin de ma journée!
Que soient par vous mes tempes couronnées,
Et, dans l'accord des rythmes nonchalants,
Pour me conduire aux tles Fortunées,
De quelques fleurs parez mes cheveux blancs!

Vers l'occident fusent des étincelles.
Ce dernier jour des jours que tu perdis,
Mon cœur, décline, hélas! et tu chancelles.
Meure l'orgueil de tes songes hardis!
Cesse tes chants, églogues ou bardits!
Au loin s'en vont Eros et Thyonée:
Plus d'arc-en-ciel pour ta vigne égrenée,
Le vent s'épeure et pleure en cris dolents!
— Ah! si la fleur suprême n'est fanée,
De quelques fleurs parez mes cheveux blancs!

#### ENVOL

Amour, qu'aima Celle de Mantinée! Amour, Seigneur de nos désirs tremblants! Sur les remous glauques des cyanées, En plein azur, montent les goëlands. Telle, vers vous, notre ame abandonnée: De quelques fleurs parez mes cheveux blancs!

(Poèmes élégiaques.)

## SI TU VEUX, PRENONS UN FIACRE....

Si tu veux, prenons un fiacre Vert comme un chant de hautbois. Nous ferons le simulacre Des gens urf qui vont au Bois.

Les taillis sont pleins de sources Fraîches sous les parasols; Viens! nous risquerons aux courses Quelques pièces de cent sols.

Allons-nous-en! L'ombre est douce, Le ciel est bleu; sur la mousse Polyte mâche du veau.

Il convient que tu t'attifes Pour humer, près des fortiffes, Les encens du renouveau.

(Poemes aristophanesques.)

### BARCAROLLE

Sur le petit bateau-mouche, Les bourgeois sont entassés, Avec les enfants qu'on mouche, Qu'on ne mouche pas assez.

Combien qu'autour d'eux la Seine Regorge de chiens crevés, Ils jugent la brise saine Dans les Billancourts rêvés.

Et mesdames leurs épouses, Plus laides que des empouses, Affirment qu'il fait grand chaud

Et s'épaulent sans entraves A des Japonais très graves Dans leurs complets de Godchau.

(Poèmes aristophanesques.)

## MUSÉE DU LOUVRE

Cinq heures. Les gardiens en manteaux verts, joyeux De s'évader enfin d'au milieu des chefs-d'œuvre, Expulsent les bourgeois qu'ahurit la manœuvre, Et les rouges Yankees écarquillant leurs yeux.

Ces voyageurs ont des waterproofs d'un gris jaune Avec des brodequins en allés en bateau; Devant Rubens, devant Rembrandt, devant Watteau, Ils s'arrêtent, pour consulter le Guide Joanne.

Mais l'antique pucelle au turban de vizir, Impassible, subit l'attouchement du groupe. Ses anglaises où des lichens viennent moisir

Ondulent vers le sol; car, sur une soucoupe, Elle se penche pour fignoler à loisir Les Noces de Cana qu'elle peint à la loupe.

(Poèmes aristophanesques.)

### PLACE DES VICTOIRES

Les femmes laides qui déchiffrent des sonates Sortent de chez Érard, le concert terminé Et, sur le trottoir gras, elles heurtent Phryné Offrant au plus offrant l'or de ses fausses nattes.

Elles viennent d'ouïr Ladislas Talapoint, Pianiste hongrois que *le Figaro* vante, Et, tout en se disant du mal de leur servante, Elles tranchent un cas douteux de contrepoint.

Des messieurs résignés à qui la force manque Les suivent, approuvant de leur chef déjà mûr; Ils eussent préféré le moindre saltimbanque.

Leur silhouette court, falote, au ras d'un mur, Cependant que Louis, le vainqueur de Namur, S'assomme à regarder les portes de la Banque.

(Poèmes aristophanesques.)

### SUR CHAMP D'OR -

Certes, monsieur Benoist approuve les gens qui Ont lu Voltaire et sont aux Jésuites adverses. Il pense. Il est idoine aux longues controverses, Il déprise le moine et le thériaki.

Même il fut orateur d'une Loge Ecossaise. Toutefois — car sa légitime croit en Dieu — La petite Benoist, voiles blancs, ruban bleu, Communia. Ça fait qu'on boit maint litre à seize.

Chez le bistro, parmi les bancs empouacrés, Le billard somnolent et les garçons vautrés, Trône la pucelette aux gants de filoselle.

Or Benoist qui s'émèche et tourne au calotin Montre quelque plaisir d'avoir vu, ce matin, L'hymen du Fils Unique et de sa « demoiselle ».

(Poèmes aristophanesques.)

## INITIATION

A Saint-Mandé. — Parmi les badauds hésitants, Le cornac loue avec pudeur sa marchandise, Une Vénus d'un poids énorme et, qu'on le dise! Montrée aux hommes seuls de plus de dix-huit ans.

Des militaires, des loustics entre deux âges Pénètrent, soucieux du boniment complet, Sous la tente où, massive et fidèle aux usages, La dame, en tutu rose, exhibe son mollet.

Seul, un potache ému de cette plasmature Gigantale, pour voir des pieds à la ceinture, Allonge un supplément dans le bassinet gras.

Et tandis que, penaud, vers l'estrade il s'amène, D'un accent maternel et doux, le Phénomène Lui dit : « Tu peux toucher, Monsieur, ça ne mord pas. »

(Poèmes aristophanesques.)

## PAUL VALERY

### 1872

M. Paul-Ambroise Valéry, qui est né à Cette (Hérault) le 30 octobre 1872, n'a guère écrit, jusqu'ici, que pour ses amis, dans des revues fermées, comme La Conque de M. Pierre Louys, et Le Centaure, dont il fut l'un des fondateurs. La plupart des poèmes qu'on va lire furent composés de 1889 à 1895. Depuis, M. Paul Valéry a plutôt peu écrit. C'est à peine si l'on trouve son nom dans Le Mercure de France, vers 1898, au bas d'études dont le titre : Méthodes, est significatif des abstractions et des spéculations mathématiques où s'est jeté son esprit. M. Paul Valéry s'adonne en effet depuis plusieurs années à des recherches extra-littéraires qu'il est malaisé de définir, car elles semblent se fonder sur une confusion préméditée des méthodes des sciences exactes et des instincts artistiques. Ces recherches n'ont encore fait l'objet d'aucune publication. On n'a de M. Paul Valery, avec les poèmes que nous donnons et les Méthodes mentionnées plus haut, qu'une étude sur J.-K. Huysmans: Durtal, parue dans Le Mercure de France, mars 1898, une Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci, parue dans La Nouvelle Revue, août 1895, et quelques pages brillantes et mystérieuses: La Soirée avec M. Teste, publiées dans Le Centaure en 1896 et que la revue Vers et Prose a reproduites dans son tome IV (décembre 1905, janvier-février 1906). Il convient d'y ajouter: Paradoxe sur l'architecte (Ermitage, mars 1891); Purs Drames (Entretiens politiques et littéraires, mars 1892); La Conquête Allemande, essai sur l'expansion germanique (paru en français dans The New-Review, janvier 1897).

M. Paul Valery a, en outre, collaboré à La Revue Indépendante, 1891; à Chimère, 1891; à La Syrinx, 1892; à La Wallonie, 1892; et à La Coupe, 1895.

# Bibliographie:

LES ŒUVRES. — Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci,

(Extrait de La Nouvelle Revue du 15 août 1895). Paris, Librairie de « la Nouvelle Revue », 1895, in-8.

A CONSULTER. — Paul Souchon: Critique des Poètes: M. Paul Valéry, Le Geste (Nimes), n° du 12 au 19 décembre 1897. — Gilbert de Voisins: Sentiments. Voyez le chapitre intitulé: Le Kiosque vert près de l'Etang (Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18).

# HÉLÈNE, LA REINE TRISTE

Azur! c'est moi. Je viens des grottes de la mort Entendre l'onde se rompre aux degrés sonores Et je revois les galères dans les aurores Ressusciter de l'ombre au fil des rames d'or.

Mes solitaires mains appellent les monarques Dont la barbe de sel amusait mes doigts purs. Je pleurais. Ils chantaient leurs triomphes obscurs Et les golfes enfuis des poupes de leurs barques.

J'entends les conques sonores et les clairons Militaires rythmer le vol des avirons. Le chant clair des rameurs enchaîne le tumulte,

Et les Dieux! à la proue héroïque exaltés Dans leur sourire antique et que l'écume insulte Tendent vers moi leurs bras indulgents et sculptés.

### NARCISSE PARLE

NARCISSÆ PLACANDIS MANIBUS.

O frères, tristes lys, je languis de beauté Pour m'être désiré dans votre nudité Et vers vous, Nymphes! nymphes, nymphes des fontaines, Je viens au pur silence offrir mes larmes vaines Car les hymnes du soleil s'en vont!...

C'est le soir.
J'entends les herbes d'or grandir dans l'ombre sainte
Et la lune perfide élève son miroir
Si la fontaine nue est par la nuit, éteinte.
Ainsi, dans ces roseaux harmonieux, jeté

Je languis, ô saphir, par ma triste beauté, Saphir antique et fontaine magicienne Où j'oubliai le rire de l'heure ancienne. Que je déplore ton éclat fatal et pur Source funeste à mes larmes prédestinée Où puisèrent mes yeux dans un mortel azur Mon image de fleurs humides couronnée. Hélas! l'image est douce et les pleurs éternels! A travers ces bois bleus et ces lys fraternels Une lumière ondule encor, seule améthyste Assez pour deviner ici le Fiancé Dans ton miroir dont m'attire la lueur triste Pâle améthyse, ô miroir d'un songe insensé! Voici dans l'eau ma chair de lune et de rosée Ou'élève la fontaine ironique et rusée; Voici mes bras d'argent dont les gestes sont purs. Mes lentes mains dans l'or adorable se lassent D'appeler ce captif que les feuilles enlacent Et je lance aux échos les noms des dieux obscurs!

Adieux! reflet perdu sur l'onde calme et close, Narcisse, l'heure ultime est un tendre parfum Au cœur suave. Effeuille aux mânes du défunt Sur ce vide tombeau la funérale rose.

Sois, ma lèvre, la rose effeuillant son haiser Pour que le spectre dorme en son rêve apaisé, Car la Nuit parle à demi voix, seule et lointaine Aux calices pleins d'ombre pale et si légers; Mais la lune s'amuse aux myrtes allongés.

Je t'adore, sous ces myrtes, ô l'incertaine l' Chair pour la solitude éclose tristement Qui se mire dans le miroir au bois dormant O chair d'adolescent et de princesse douce! L'heure menteuse est molle au rêve sur la mousse Et le délice sombre enfle ce bois profond. Adieu! Narcisse, ou meurs! Voici le crépuscule La flûte sur l'azur enseveli module Des regrets de troupeaux sonores qui s'en vont. Sur la lèvre de gemme, en l'eau morte, ô pieuse Beauté pareille au soir, beauté silencieuse Tiens ce baiser nocturne et tendrement fatal Caresse, dont l'espoir altère ce cristal!

Emporte-le dans l'ombre, ô ma chair exilée, Et toi, verse pour la lune, flûte isolée Verse des pleurs lointains en des urnes d'argent.

## BAIGNÉE

Un fruit de chair se baigne en quelque jeune vasque (Azur dans les jardins tremblants), mais, hors de l'eau, Isolant la torsade où se figure un casque La tête d'or scintille au calme du tombeau.

Eclose sa beauté par la rose et l'épingle! Du miroir même issue où trempent ses bijoux Pendeloques et lys dont le bouquet dur cingle L'oreille abandonnée aux mots nus du flot doux.

Un bras vague inondé dans le néant limpide Pour une ombre de fleur à cueillir doucement S'effile, ondule, ou dort par le délice vide

Si l'autre, courbé pur sous le beau firmament Parmi la chevelure immense qu'il humecte Capture dans l'or simple un vol ivre d'insecte.

### LA FILEUSE

Lilia... neque ent

Assise la fileuse au bleu de la croisée Où le jardin mélodieux se dodeline. Le rouet ancien qui ronfle l'a grisée.

Lasse, ayant bu l'azur, de filer la câline Chevelure, à ses doigts si faibles évasive, Elle songe, et sa tête petite s'incline... Un arbuste et l'air pur font une source vive Qui, suspendue au jour, délicieuse arrose De ses pertes de fleur le jardin de l'oisive.

Une tige, où le vent vagabond se repose Courbe le salut vain de sa grâce étoilée Dédiant magnifique, au vieux rouet, sa rose.

Mais la dormeuse file une laine isolée Mystérieusement l'ombre frêle se tresse Au fil de ses doigts longs et qui dorment, filée.

Le songe se dévide avec une paresse Angélique, et sans cesse, au fuseau doux, crédule La chevelure ondule au gré de la caresse...

Tu es morte naıve au bord du crépuscule, Fileuse de feuillage et de lumière ceinte. Tout le ciel vert se meurt. Le dernier arbre brûle.

Ta sœur, la grande rose où sourit une sainte Parfume ton front vague au vent de son haleine Innocente, et tu crois languir. Tu es éteinte

Au bleu de la croisée où tu filais la laine.

#### FRAGMENT

Un soirt avorisé de colombes sublimes,
La pucelle doucement se peigne au soleil.
Aux nénuphars de l'onde elle donne un orteil
Ultime et pour tiédir ses molles mains errantes
Parfois trempe au couchant leurs roses transparentes.
Tantôt, si d'une ondée innocente, sa peau
Frissonne, c'est le dire absurde d'un pipeau,
Flûte dont le coupable aux dents de pierrerie
Tire un futile vent d'ombre et de rêverie
Par l'occulte baiser qu'il risque sous les fleurs.
Mais tout indifférente à ces jeux doux de pleurs
Ni se divinisant par aucune parole

De rose, la beauté jouant de l'auréole Mire dans l'œil auguste émerveillé d'un or D'éparse chevelure où fuit la myrrhe encor, De la lumière vue entre ses doigts limpides! ... Une feuille meurt sur ses épaules humides Une goutte tombe de la flûte sur l'eau Et le pied pur s'épeure comme un bel oiseau Ivre d'ombre...

## ĖTĖ

A F. Viele-Griffin.

Eté, roche d'air pur, et toi, ardente ruche, O mer, éparpillée en mille mouches sur Les touffes d'une chair fraîche comme une cruche Et jusque dans la bouche où bourdonne l'azur,

Et toi, maison brûlante, Espace, cher Espace Tranquille, où l'arbre fume et perd quelques oiseaux, Où crève infiniment la rumeur de la masse De la mer, de la marche et des troupes des eaux,

Tonnes d'odeurs, grands ronds par les races heureuses Sur le golfe qui mange et qui monte au soleil, Nids purs, Ecluses d'herbe, ombres de vagues creuses, Bercez l'enfant ravie en un poreux sommeil.

Mais les jambes (dont l'une est fraîche et se dénoue De la plus rose), les épaules, le sein pur, Le bras qui se mélange à l'écumeuse joue Brillent abandonnés non loin du vase obscur

Où filtrent les grands bruits pleins de bêtes puisées Dans les cages de feuille et les mailles de mer Par les moulins marins et les huttes rosées Du jour. Toute la peau dore les treilles d'air.

#### VALVINS

AS.M.

Si tu veux dénouer la forêt qui t'aère Heureuse, tu te fonds aux feuilles, si tu es Dans la fluide yole à jamais littéraire Traînant quelques soleils ardemment situés

Aux blancheurs de son flanc que la Seine caresse Emue, ou pressentant l'après-midi chanté, Tandis que le grand bois trempe une longue tresse Et mélange ta voile au meilleur de l'été.

Mais toujours près de toi que le silence livre Aux cris multipliés de tout le brut azur L'ombre de quelque page éparse d'aucun livre

Tremble comme ta voile et vagabonde sur, Sur la poudreuse chair immense de l'eau verte Parmi le long regard de la Seine entr'ouverte.

# CHARLES VAN LERBERGHE

## 1861-1907

Charles Van Lerberghe naquit à Gand (Belgique) le 21 octobre 1861. « Son père était un Flamand de vieille roche, homme d'études et d'archives, grand amateur d'estampes (1). » Il le perdit il avait sept ans, et il alla vivre alors avec sa mère et une sœur plus jeune que lui dans un quartier retiré de Gand, tout près des bords de l'Escaut. Vers treize ans, il fut gravement malade pendant toute une année. Peu après, sa mère mourut, et par les soins de son tuteur, oncle de M. Maurice Maeterlinck, il fut placé en pension à la campagne. Il entra ensuite au collège Sainte-Barbe de Gand, dirigé par les Jésuites, où il eut comme condisciples MM. Maurice Maeterlinck et Grégoire Le Roy, - groupe de trois amis qui devait donner un jour trois poètes à la Flandre. Les premiers vers de Charles Van Lerberghe parurent dans La Pléïade, en 1886. Il collabora ensuite à La Wallonie, à La Jeune Belgique. « Sa conception de la poésie lui appartenait déjà, a noté M. Albert Mockel. Symboliste au sens véritable de ce mot, il voyait des lignes, des couleurs se former à ses yeux en une suite de petits tableaux qu'il peignait avec une libre grace; une image l'avait séduit, il la transcrivait dans une sorte de lumineuse buée, et abandonnait aux choses le soin de dire elles-mêmes le sentiment ou la pensée qu'elles pouvaient évoquer (2). » C'est dans La Jeune Belgique qu'il publia en 1889 Les Flaireurs, petit drame en prose pour le théâtre des fantoches, représenté au Théâtre d'art en 1802, puis au Théâtre de l'Œuvre en 1806, et dans lequel on a voulu, bien à tort, voir une imitation d'un drame analogue de M. Maurice Maeterlinck: L'Intrase. En effet, L'Intruse parut pour la première fois dans La Wallonie juste un an après Les Flaireurs, et il ne serait pas moins

<sup>(1)</sup> Albert Mockel: Charles Van Lerberghe, avec un portrait. Mercure de France, 1904.
(2) Albert Mockel, ibid.

inexact de voir dans la pièce de M. Maurice Maeterlinck une imitation de celle de Charles Van Lerberghe. Camarades depuis le collège, travaillant souvent ensemble, la même idée leur était tout simplement venue, que chacun avait réalisée à sa façon, avec sa manière propre: M. Maurice Maeterlinck en philosophe, Charles Van Lerberghe en poète et en artiste. Après avoir passé quelques années de solitude dans sa maison de Gand, Charles Van Lerberghe vint se fixer à Bruxelles, en vue de conquérir ses grades de docteur en philosophie. En même temps, il écrivait les vers d'Entrevisions, petit recueil qu'il publia à Bruxelles en 1808. Ses études terminées, il se mit alors à voyager. Un séjour à Londres, en 1899, un autre, plus long, en Allemagne, en 1900, puis il alla passer quelque temps en Italie, à Rome et dans les environs de Florence, où il composa les premiers poèmes de La Chanson d'Eve, et traça l'esquisse d'une comédie satirique, Pan, qui fut représentée au Théâtre de l'Œuvre en 1906. Rentré ensuite en Belgique, Charles Van Lerberghe se retira à Bouillon, travaillant à terminer et à parachever La Chanson d'Eve. Deux années se passèrent ainsi et c'est peu de temps après que se manifesta la maladie qui devait l'emporter. En septembre 1906, se trouvant chez son ami M. Grégoire Le Roy, Charles Van Lerberghe fut frappé de congestion, moment d'affreuse lucidité, suivi de nombreux jours d'inconscience. Sa famille, qui avait rompu avec lui pour des motifs religieux, le fit transporter dans une clinique, puis à l'hôpital Saint-Jean et Elisabeth, à Bruxelles, le même où fut soigné autrefois Charles Baudelaire. C'est là qu'il mourut le 26 octobre 1907, sans souffrance, dans un évanouissement, après une sorte de demi-convalescence qui n'avait pu tromper personne, tant il était profondément atteint. Nous extrayons de très intéressantes Notes sur Van Lerberghe publiées récemment par M. Fernand Séverin les passages suivants; « Partout dans l'œuvre lyrique de Van Lerberghe, se retrouve un idéal de beauté, de pure beauté, souvent caché sons un voile de brume et de lumière qui le laisse seulement entrevoir. On n'a peut-être pas assez remarqué combien cet idéal est exclusivement esthétique. « Une âme d'ange ne me ferait pas détourner la tôte. dit-il d'une façon saisissante dans une de ses lettres, si elle n'était pas enveloppée de beauté. Un ange, pour moi, ce n'est qu'une pure forme, une jolie fille dont je revets mes pensées. Je suis très flamand sous ce rapport. » (5 septembre 1894.) Toute délicate, toute raffinée, tout éthérée que soit cette conception de la beauté, elle est éminemment plastique et voluptueuse. Elle est d'un peintre, ou, du moins, d'un dessinateur, plutôt que d'un poète. « Le dessinateur au crayon d'or » dont a parlé Albert Giraud. Van Lerberghe « voit en images »; de plus, « ses images sont des symboles ». « Il ne parle

jamais des choses qu'indirectement, par allégorie vague, par suggestion... » En outre, la beaute, pour lui, est toujours plus ou moins voilée; parmi les règles d'art qu'il a le plus fidèlement observées, il v a celle d'Edgar Poe : « Ou'il n'est pas de beauté sans une certaine étrangeté, sans un certain air de mystère... » Il en résulte que Van Lerberghe n'est pas toujours clair. Du moins, il ne l'est pas à la façon classique, française, c'est-à-dire de manière à satisfaire le prosaique entendement. Ses poésies ont toujours quelque chose de flottant, d'indéterminé, d'inexpliqué... Les choses, chez lui, baignent dans un brouillard de lumière, comme par les beaux matins d'été... Des formes merveilleuses apparaissent à demi... On ne s'explique pas toujours ni qui elles sont, ni d'où elles viennent, ni ce qu'elles font... Et le symbole non plus n'est pas toujours entièrement clair. Y a-t-il même toujours un symbole? On peut en douter et, dans bien des cas, croire qu'on n'a vraiment affaire qu'à une image, exquise ou rare, mais dépourvue de toute signification. .

Charles van Lerberghe a collaboré à La Pléiade, au Parnasse de la Jeune Belgique, à La Wallonie, à La Jeune Belgique, à La Semaine Illustrée de Bruxelles, à L'Indépendance Belge, à L'Art jeune, à La Société Nouvelle, au Réveil de Gand, à La Plume, à L'Ermitage, à La Revue Générale de Bruxelles, etc., etc.

## Bibliographie:

LES CEUVARS. — Les Flaireurs (1), petit drame en trois actes, en prose, pour le théâtre des fantoches. Liège, Ed. de « La Wallonie », 1889, plaquette in-8, carré (25 exempl. Hollande; Le même. Bruxelles, Lacomblez, 1891, in-18. (Il existe des exemplaires avec une couverture portant la marque du Mercure de France, et cette date : 1904.) — Entrevisions, poèmes. Bruxelles, Lacomblez, 1898, petit in-8 (400 exempl. numérotés; savoir : 15 ex. sur Japon, 385 ex. sur papier à la main du Marais). — La Chanson d'Évepoème (Premières paroles. Tentation. La Faute. Crépuscule.) Paris, Soc. du Mercure de Francc, 1904, in-18. — Pan, comédie satyrique en trois actes, en prose (représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre de l'Œuve [Nouveau-Théâtre], le 29 novembre 1906). Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18.

On trouve des poèmes de Charles Van Lerberghe dans les ouvrages suivants: Parnasse de la Jeune Belgique, etc. Paris, Vanier, 1887, gr. in-18. — Almanach de l'Université de Gand. Gand, Hoste, 1888, 1889 et 1897. — Almanach des Poètes (années 1896 et 1898). Paris, Soc. du Mercure de France, 1895 et 1898, 2 vol. petit in-8. — Pol de Mont: Poètes belges d'expression française. Almelo, W. Hilarius, 1899, in-18. — La Roulotte,

<sup>(1)</sup> Première représentation à Paris, au Théâtre d'Art, le 5 février 1892. Reprise au Théâtre de l'Œuvre, le 18 janvier 1896.

numéro spécial consacré à Charles Van Lerberghe. Bruxelles, Lacomblez, s. d. [1905], in-4 (huits poèmes inédits), etc.

Poèmes mis en musique. — Des poèmes de Charles Van Lerberge ont été mis en musique par Gabriel Fabre, Gabriel Fauré et Louis de Serres.

A CONSULTER. — Ad. van Bever: Maurice Maeterlinck, etc. Paris, Sansot, 1904, in-18. — Albert Mockel: Charles Van Lerberghe, avec portrait. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — Valère Gille: Van Lerberghe, notice dans Les Portraits du prochain siècle. Paris, Girard, 1894, in-18. — Otto Hauser: Die Belgische Lyrik, 1880-1900. Eine studie und Ubersetzung. Grossenhain, Beaumert et Rouge, 1902, in-8.

Hubert Krains: Charles Van Lerberghe. La Vie Intellectuelle (Bruxelles), 15 juin 1908. — Grégoire Le Roy: Charles Van Lerberghe. La Belgique artistique et littéraire, décembre 1907. — Maurice Maeterlinck: Charles Van Lerberghe et La Chanson d'Eve, Figaro, 1904 (article reproduit dans Vers et prose, décembre 1905-février 1906). — Rodrigue Sérasquier: Charles Van Lerberghe, La Coupe, juin 1895. — Alfred Vallette: Maurice Maeterlinck et Charles Van Lerberghe, Mercure de France, octobre 1890. — Fornand Séverin: Notes sur Van Lerberghe, Mercure de France, 1st août 1908.

Voir de plus: La Roulotte, numéro spécial consacré à Charles Van Lerberghe (portraits, autogr., illust. diverses. Notes bio-bibliographiques, opinions, proses et poèmes inédits). Bruxelles, Lacomblez, s. d. (1905), in-4.

#### PSYCHÉ

Ouvre tes yeux comme une flamme, Mais sois silence, l'Amour dort. Viens, lève-toi, Psyché, mon âme, Et prends en main ta lampe d'or.

Regarde bien, l'Amour s'éveille, Vois comme il s'est évanoui. En la lumière et la merveille Que ton regard posa sur lui.

Et maintenant c'est le mystère, L'abandon et la pauvreté; Mais en tes larmes la lumière Et le songe de sa beauté.

Demain, triste, mais frêle et blanche, Belle d'avoir voulu mourir, Tu sentiras ton front qui penche, Sous des roses s'épanouir. Aux splendeurs de l'aube future, Demain tes lèvres apprendront A n'être qu'un divin murmure De mots de résurrection.

(Entrevisions.)

#### L'ATTENTE

Du monde invisible et d'aurore Où me guidaient mes anges pieux, Qui viendra me rouvrir les yeux? Voici le jour. Je rêve encore.

Le doux enchantement des airs Qui passent sur les roseraies, Dans mes prunelles azurées Vient comme une aube au fond des mers.

Heures et choses incertaines; Au loin, dans des bosquets de fleurs, Me chantent mes divines sœurs, Et j'écoute leurs voix lointaines.

Je tremble et de joie et d'effroi. Nue, en ma chevelure blonde, J'attends que le soleil m'inonde, Et qu'une ombre tombe de moi.

(Entrevisions.

# BARQUES D'OR

Dans une barque d'Orient S'en revenaient trois jeunes filles; Trois jeunes filles d'Orient S'en revenaient en barque d'or.

Une qui était noire, Et qui tenait le gouvernail, Sur ses lèvres aux roses essences Nous rapportait d'étranges histoires Dans le silence...

Une qui était brune, Et qui tenait la voile en main, Et dont les pieds étaient ailés, Nous rapportait des gestes d'ange, En son immobilité.

Mais une qui était blonde, Qui dormait à l'avant, Dont les cheveux tombaient dans l'onde Comme du soleil levant, Nous rapportait, sous ses paupières, La lumière.

(Entrevisions.)

## L'ASSISTANCE

Avec sa beauté rose et sombre, Sa bonté claire et son amour, Dans sa petite chambre d'ombre Elle repose, et c'est le jour.

La Beauté rêve dans ses ailes, Et c'est comme une étrange sœur; Elle est faite de choses frêles, Et dans sa main porte une fleur.

La Bonté, sa compagne, dort Sur sa poitrine virginale; Dans sa main sous ses boucles d'or, Elle porte une perle pâle.

Mais son amour veille et sourit, En l'ombre où sommeillait son ame, Celui-ci vint et la surprit. Et son amour porte une flamme.

(Entrevisions.)

## DE MON MYSTÉRIEUX VOYAGE...

De mon mystérieux voyage Je ne t'ai gardé qu'une image, Et qu'une chanson, les voici: Je ne t'apporte pas de roses, Car je n'ai pas touché aux choses, Elles aiment à vivre aussi.

Mais pour toi de mes yeux ardents, J'ai regardé dans l'air et l'onde, Dans le feu clair et dans le vent, Dans toutes les splendeurs du monde, Afin d'apprendre à mieux te voir Dans toutes les ombres du soir.

Afin d'apprendre à mieux t'entendre J'ai mis l'oreille à tous les sons, Ecouté toutes les chansons, Tous les murmures, et la danse De la clarté dans le silence.

Afin d'apprendre comme on touche Ton sein qui frissonne ou ta bouche, Comme en un rêve, j'ai posé Sur l'eau qui brille, et la lumière, Ma main légère, et mon baiser.

(La Chanson d'Ève.)

## NE SUIS-JE VOUS...

Ne suis-je vous, n'êtes-vous moi, O choses que de mes doigts Je touche, et de la lumière De mes yeux éblouis ? Fleurs où je respire, soleil où je luis, Ame qui penses, Qui peut me dire où je finis, Où je commence ? Ah! que mon cœur infiniment
Partout se retrouve! Que votre sève
C'est mon sang!
Comme un beau fleuve,
En toutes choses la même vie coule,
Et nous rêvons le même rêve.

(La Chanson d'Ève.)

## LE SEIGNEUR A DIT...

Le Seigneur a dit à son enfant :
Va, par le clair jardin innocent
Des anges, où brillent les pommes
Et les roses. Il est à toi. C'est ton royaume.
Mais on n'éveille des choses
Que la fleur ;
Laisse le fruit aux branches,
N'approfondis pas le bonheur.

Ne cherche pas à connaître Le secret de la terre Et l'énigme des êtres. N'écoute pas la voix qui attire Au fond de l'ombre, la voix qui tente, La voix du serpent, ou la voix des sirènes,

Ou celle des colombes ardentes
Aux bosquets sombres de l'Amour.
Reste ignorante.
Ne pense pas ; chante.
Tout science est vaine,
N'aime que la beauté.
Et qu'elle soit pour toi toute la vérité.

(La Chanson d'Ève.)

#### MA SOEUR LA PLUIE...

Ma sœur la Pluie, La belle et tiède pluie d'été, Doucement vole, doucement fuit, A travers les airs mouillés.

Tout son collier de blanches perles Dans le ciel bleu s'est délié. Chantez les merles, Dansez les pies! Parmi les branches qu'elle plie, Dansez les fleurs, chantez les nids; Tout ce qui vient du ciel est béni.

De ma bouche, elle approche Ses lèvres humides de fraises des bois; Rit, et me touche, Partout à la fois, De ses milliers de petits doigts.

Sur des tapis de fleurs sonores, De l'aurore jusqu'au soir, Et du soir jusqu'à l'aurore, Elle pleut et pleut encore, Autant qu'elle peut pleuvoir.

Puis, vient le soleil qui essuie, De ses cheveux d'or, Les pieds de la Pluie.

(La Chanson d'Ève.)

# QUAND VIENT LE SOIR...

Quand vient le soir,
Des cygnes noirs,
Ou des fées sombres,
Sortent des fleurs, des choses, de nous :
Ce sont nos ombres.

Elles avancent : le jour recule. Elles vont dans le crépuscule, D'un mouvement glissant et lent. Elles s'assemblent, elles s'appellent, Se cherchent sans bruit, Et toutes ensemble, De leurs petites ailes, Font la grande nuit.

Mais l'Aube dans l'eau
S'éveille et prend son grand flambeau.
Puis elle monte,
En rêve monte, et peu à peu,
Sur les ondes elle élève
Sa tête blonde,
Et ses yeux bleus.

Aussitôt, en fuite furtive,
Les ombres s'esquivent,
On ne sait où.
Est-ce dans l'eau ? Est-ce sous terre ?
Dans une fleur? Dans une pierre ?
Est-ce dans nous?
On ne sait pas. Leurs ailes closes
Enfin; reposent.
Et c'est matin.

(La Chanson d'Ève.)

## JE L'AI TUÉ...

Je l'ai tué, je l'ai tué! Il tombe. Ecoute. Une voix dans le soir a crié Sur la mer sombre : Tu l'as tué!

Comment l'ai-je tué, mon Dieu, de ces mains blanches Qui n'auraient pas blessé une colombe Ni tué une fleur?

Ah! rien ne savait qu'il vivait, Et tout ignore qu'il n'est plus. Et l'aurore se lève encore. Rien ne le pleure. Pas un sourire de la terre Ne s'est effacé: Pas une fleur, pas un rayon, Pas une étoile de ma chanson.

Sans que j'y pense, Il s'est éteint dans le silence.

(La Chanson d'Ève.)

## VERS LE SOLEIL S'EN VONT ENSEMBLE...

Vers le soleil s'en vont ensemble Mes pensées, divines sœurs. Elles chantent ; l'air pâle en tremble, Comme s'il y tombait des fleurs.

Une s'attarde la dernière, Tristement, au bord du chemin D'où monte l'âme du matin Et la rosée à la lumière.

Celle-là qui s'évanouit, Au fond de ses larmes mortelles, Ne chante pas, mais c'est par elles Que le soleil l'attire à lui.

(La Chanson d'Ève.)

# ÉMILE VERHAEREN

#### 1855

M. Emile Verhaeren est né à Saint-Amand, près Anvers, le 21 mai 1855. Nous extrayons d'une biographie écrite par M. Léon Balzalgette (1) les fragments suivants:

« Le bourg de Saint-Amand se trouve situé à l'intersection de la Flandre orientale, de la province d'Anvers et du Brabant, au bord de l'Escaut, qui domine toute la contrée. A l'horizon des plaines vastes, balavées par les vents, s'érigent les clochers des villes et des villages, qui seuls en rompent l'uniformité. Dissimulés jusqu'au poitrail dans l'herbe grasse des prairies annuellement fécondées par le fleuve, errent des bestiaux. Et par delà les digues, ce sont de grandes voiles qui passent, dorées par le soleil ou rougeovantes au crépuscule. Toute l'enfance du poète s'est écoulée en ce paysage Apre et magnifiquement triste, qui le façonna pour jamais. Verhaeren est un enfant de l'Escaut et les approches de la mer du Nord l'ont sacré... La maisonnée se composait, hormis le père du poète et sa mère, née Adèle Debock, du frère de celle-ci - dont l'usine crachait ses fumées non loin du logis, - et de sa sœur, Amélie Debock, une tante pour laquelle l'enfant éprouva une tendresse très vive. Ces Debock, qui étaient du pays et qui en étaient fiers - (leur mère venait d'Herenthals et avait nom Lepaige, nom sans doute révélateur d'une origine française) traitaient amicalement « d'étranger » Gustave Verhaeren, le père d'Emile, qui était de Bruxelles, où son père avait conquis une honnête aisance en vendant du drap dans une boutique de la rue de l'Ecuyer. Il vivait à Saint-Amand en rentier de village. Les Verhaeren néanmoins venaient probablement de Hollande. Dans la famille, - exception curieuse - on ne parlait que le français et les bonnes étaient liégeoises : le flamand qu'il ne sut jamais, le poète ne s'y essaya qu'à sept ans, avec le maître

Les Célébrités d'aujourd'hui. Emile Verhaeren. Paris, Sansot et Cle, 1907.

d'école du village, M. Ch. Mertens... Le jeune Verhaeren fréquenta l'école communale de Saint-Amand jusqu'à sa première communion, qui eut lieu le 18 mars 1866, — date gravée sur le fermoir de son livre de communiant qu'il conserve comme une relique de son enfance. Il allait avoir onze ans et il était temps de songer à des études plus sérieuses. Alors c'est le départ pour Bruxelles et l'exil à l'Institut Saint-Louis, où il passa deux ans. Vers treize ou quatorze ans, il entre au collège Sainte-Barbe, à Gand, sur les bancs duquel viendront s'asseoir, quelques années après lui, Maeterlinck et Van

Lerberghe...

Le désir s'était implanté chez les Verhaeren et les Debock de Saint-Amand de voir le petit Emile succéder un jour à son oncle. dans son huilerie. Le malheur était que l'adolescent, nullement alléché par la perspective d'une existence d'usinier en un bourg perdu. n'entrait pas dans ces vues. Il allait avoir vingt ans et il avait achevé ses humanités : un seul grand désir le poignait, comme tous les jeunes gens d'esprit généreux et de cœur ardent, celui de voir le monde, de vivre une existence plus large, de quitter les milieux où l'on se ratatinait, pour la grande ville. Néanmoins il fallut provisoirement céder et, pendant un an, venir s'asseoir dans le bureau de l'oncle, pour s'initier aux arcanes de la comptabilité. A force de lutter, il obtint un jour gain de cause. Mais pour s'échapper, il fallait trouver une raison plausible. Ce fut celle-ei : l'usinier manqué irait faire son droit pour devenir avocat... Verhaeren partit donc pour l'Université de Louvain, qu'il ne quitta qu'en 1881, ayant acquis les preuves de sa véritable vocation. Ces cinq années fécondes furent celles de son initiation à la vie intellectuelle et de son apprentissage poétique. Dans le milieu d'étudiants où il fréquents, un petit groupe très uni se forma. Chaque semaine on se communiquait les uns aux autres ses vers et, gravement, on s'intitulait entre soi les a quatre plus grands poètes de l'époque »... Un fait que nous devons retenir fut la fondation par Verhaeren et ses camarades, apprentis-poètes comme lui, d'un petit journal d'étudiants, La Semaine. Fondée en octobre 1870, la follicule vécut jusqu'en janvier 1881, - supprimée par une décision académique. C'est dans ses colonnes que notre poète, sous le pseudonyme de Rodolphe, publia ses premières chroniques... En 1881, son dernier examen passé, l'étudiant en droit quitte Louvain et vient se faire inscrire au barreau de Bruxelles. C'est vraiment de ce temps-là que date pour Verhaeren une nouvelle existence. Verhaeren tout de suite noue des amitiés. se mèle à des groupes. Il est du nombre des premiers rédacteurs de La Jeune Belgique, que fonde Max Waller, l'ex-directeur du Type; bientôt sa signature paraîtra dans L'Art Moderne et La Société Nouvelle, - pour de là se multiplier et conquérir toutes les revues de

son temps. On imagine bien que, participant à une telle effervescence, le souci d'une profession qu'il n'avait fait mine d'embrasser que pour complaire aux siens ne dominait pas l'existence du jeune homme. En 1881 il faisait partie du Jeune Barreau et était entré comme stagiaire chez Me Picard... Mais il passait plus de temps à la Bibliothèque royale qu'à compulser des dossiers. Pourtant il dut plaider à l'occasion. Mais il n'avait pas grand cœur au métier. Edmond Picard, constatant ses médiocres dispositions, lui conseillait franchement de ne pas persévérer... Et Les Flamandes paraissaient en 1883, chez l'éditeur bruxellois Hochstein. L'œuvre était violente, d'une impudeur massive et d'une liberté d'exécution qui devaient provoquer le scandale ; aussi recut-elle l'accueil qu'en un pareil milieu il était aisé de conjecturer. Des éreintements furieux rappelèrent à la décence l'audacieux débutant. D'autre part, dans les colonnes de L'Europe, où pour la première fois il avait publié Un Male, Lemonnier plaidait magnifiquement la cause de l'artiste conspué. Albert Giraud et Edmond Picard, tout en indiquant leurs réserves, saluaient également un tempérament...

Les Moines avait paru chez Lemerre, l'éditeur du Parnasse, en 1886. Ce recueil avait des origines lointaines et se rattachait à d'intimes impressions d'enfance. Il y avait à une lieue environ de Saint-Amand, à Bornhem, un cloftre de Bernardins, où Gustave Verhaeren, très lié avec l'un des Supérieurs, avait coutume de se rendre chaque mois en pieux pèlerinage. Son fils l'accompagnait quand il était à la maison et l'on partait à quatre heures et demie du matin pour se confesser et communier. Ces matinales expéditions et les hautaines figures, si nobles dans les plis du froc, qu'il apercevait dans les couloirs du cloître avaient énormément frappé l'imagination de l'enfant, et, pour longtemps, les solitaires de Bornhem lui demeurèrent une hantise. Ce sont eux qui ont posé pour Les Moines. Et au temps où Verhaeren portait en lui les vers qu'il leur dédia, il s'en fut, pour essayer de revivre ses souvenirs, au monastère de Forges, près de Chimay, accomplir une retraite de vingt-et-un iours... Jan. 1,000

Alors c'est la trilogie fameuse des Soirs (1887), des Débàcles (1888) ét des Flambeaux Noirs (1890), la partie la plus souvent commentée de l'œuvre du poète. Ce sont là des pages « pleines de pleurs, pleines d'affres, pleines de mort », comme les « Mers Novembrales » qu'il a chantées et où il rôde souvent aux confins de la démence, celle d'un Van Gogh ou d'un Nietzsche.

A l'époque où il burinait ces strophes exasperées, Verhaeren faisait à Londres des séjours fréquents et prolongés. Il y travaillait beaucoup et c'est de là que presque toute la trilogie est sortie. Les aspects sombres de fer et de bitume, les brouillards de poix, l'atmos-

Peroc

phère fuligineuse de la ville où passe le trafic du monde lui procuraient une volupté forte et amère. Entre son moi d'alors, tourmenté et malade, et le décor désolé des cités d'industrie et de charbon, des correspondances surgissaient, le grisant d'âpres délices. En ce Londres brutal et noir et si âprement vivant et si captivant dans sa laideur, Verhaeren venait se saturer de la tristesse ardente que suent les villes du Nord et leurs usines et leurs chantiers et leurs wharfs, exacerber son intime souffrance, exalter ses nostalgies et s'affadir le cœur. Il y venait aussi — sans peut-être s'en rendre compte — pour y découvrir une nouvelle beauté cachée au fond de ce que l'humanité courante nomme la laideur.

O mon âme du soir, ce Londres noir qui traîne en toi!

Après ces pages de douleur et d'orgueil exaspéré, un apaisement est survenu, que traduisent Les Apparas dans mes Chemins (1891) et Les Campagnes Hallucinées (1893). Le recueil qui vint ensuite annonce clairement des préoccupations nouvelles. Il fait époque dans l'œuvre. Les Villages Illusoires (1804) renferme en effet les strophes les plus augurales que le poète ait jusque-là publiées, de même qu'il offre une signification d'art très à part des volumes antérieurs. L'intention que réalisa Les Villages était celle-ci : choisir comme héros les gens des petits métiers, les pauvres artisans des bourgades qu'il avait connus à Saint-Amand, et les « immensifier », par les vertus de l'art, jusqu'à en faire des types symboliques d'humanité. Par là Verhaeren se rattachait à la tradition de Millet et de Rembrandt, opposée à celle de Wagner et des Italiens, suivie par tel autre poète contemporain, Henri de Régnier, par exemple. Il faisait sienne cette tendance si moderne et si feconde inoubliablement illustrée par Emerson, suivant laquelle l'héroïque, le sublime et le divin sont à chercher dans la vie quotidienne, et non dans les exploits des paladins, dressés sur leur palefroi avec des gestes traditionnels. Il magnifiait l'homme moyen, allait tirer de leur chaumière les gens du commun, pour les introniser. C'était adopter là un art idoine à la démocratie, l'art type de l'âge moderne. Dans Les Villages Illusoires, ces petites gens des métiers ont passé à l'état synthétique et abstrait par une volonté de les exprimer sous leur aspect d'éternité... Je ne crois pas que jusque-là Verhaeren ait composé d'aussi magnifiques pages que celles du Meunier, du Sonneur ou du Forgeron. Ce forgeron splendide forgeant l'avenir sur son enclume en psalmodiant son rêve. - du même geste que Siegfried, dans la caverne du Niebelung, battant l'épée de victoire. - c'est de loin l'annonciateur du sens nouveau d'humanité qui va ruisseler bientôt des strophes du poète. Mais à ce

point de vue, aucun poème du recueil n'est aussi gonfié de significations que celui des Cordiers, qui, malgre l'œuvre postérieure, demeurera l'une des plus pures merveilles qu'ait réalisées le visionnaire des campagnes slamandes...

Les Villes Tentaculaires (1895), c'est toute l'agonie d'un monde et la naissance de celui qui aspire à le remplacer. L'étrange suggestion de ces vers ne communique-t-elle pas le sentiment du volume

entier?

Et les vitraux, grands de siècles agenouillés Devant le Christ, avec leurs papes immobiles Et leurs martyrs et leurs héros, semblent trembler Au bruit d'un train lointain qui roule sur la ville.

Au flanc des glèbes dont Les Campagnes Hallucinées interprétait la désolation, la bêche inutile est restée plantée : réciproquement Les Villes débute par l'évocation des plaines d'où les humanités, à flots pressés, s'acheminent vers les industries reines. C'est un dyptique où les champs abandonnés s'opposent aux cités bruissantes. A présent c'est en leurs rues noires et vertigineuses que rêve le poète, capté par les aspects tragiques du phénomène nouveau, frémissant, aux écoutes, tour à tour hagard, apitoyé, bondissant de joie ou frissonnant de tristesse, mais sachant l'inéluctable et ignorant les malédictions. Et c'est l'énorme et rougeovante vision du music-hall dans Les Spectacles, le mystère de l'or et de l'agio dans La Bourse, - oui, un poète sans dédain pour cet immense phénomène du monde moderne, le troc des valeurs, et s'attardant près de la « corbeille », parmi les hurlements des vendeurs et des acheteurs, - la flèvre autour des comptoirs assiérés par la foule des grands magasins dans Le Bazar, l'évocation de telle rue chaude de Marseille ou d'Anvers, L'Etal, - où l'art du formidable évocateur dresse une de ses plus rouges flambées, - des ruées de Commune et de foules en folie dans La Révolte, le savant exalté dans son ardeur d'investigation et le laboratoire magnifié dans La Recherche - le poème de la science par un artiste assez authentique pour ne pas redouter l'apparente banalité du thème, - et ce cantique inoubliable à la force, à la beauté, aux « lois », dans Les Idées... Plus spécialement ici Verhaeren confesse sa foi, et atteint ces sommets où la méditation à la suprême poésie s'allie...

En présence d'une œuvre comme Les Villes Tentaculaires, qui si génialement attestait, en les exaltant, les puissances poétiques, si longtemps endormies, d'un peuple, la Belgique artistique s'émut et résolut d'offrir publiquement à Emile Verhaeren son hommage — où l'affection et l'admiration demeuraient inséparables. Une vaillante

petite revue, L'Art Jeune, prit l'initiative d'un banquet qui eut lieu à Bruxelles, le 24 février 1896. Une foule était venue. L'heure fut émouvante, fraternelle et mémorable. On fêtait l'homme admirable de bonté, de droiture et d'indépendance autant que le poète.

Les Visages de la Vie (1899) et un peu plus tard Les Forces Tumultueuses (1902), dans cette neuve voie moderne et universelle que suit désormais Emile Verhaeren, représentent une autre étape. Moins àpres et tourmentés que Les Villes, ces deux recueils offrent les indices d'une sérénité d'autant plus émouvante et large que le poète dut longtemps errer et peiner avant de la conquérir...

Verhaeren est essentiellement un Barbare que le destin voua à peindre ses visions à l'aide d'une langue plutôt faite pour traduire les sensations délicates et raffinées de l'extrême civilisation. Il faut comprendre cela avant de le juger. Il est hors de doute d'ailleurs qu'à l'égard de la « mesure », de la « tradition » et du « goût », ce triple idéal périodiquement invoqué par ceux-là qui estiment qu'un écrivain comme Musset, par exemple, représente tout le génie, toute la beauté et tout le sublime, l'attitude poétique de Verhaeren est celle d'un iconoclaste. On a essayé de montrer en lui un artiste ataviquement dominé par les fièvres d'or et de torture du catholicisme espagnol. Je trouve qu'il est, de toutes ses forces de poète, un homme du Nord, tout autant qu'un Carlyle ou qu'un William Blake. Sa tragique vision de la nature et de l'humanité, sa richesse d'âme, ses inquiétudes spirituelles, son farouche individualisme révèlent absolument un septentrional... C'est un tourmenté, dont l'art suggère des impressions volcaniques ou cycloniques. Les grondements le secouent qui paraissent sortir des profondeurs de la terre orageusement. Une strophe de lui est une décharge d'électricité humaine. Son art est le plus subjectif qui se puisse concevoir. Il est empli d'infini et se distingue par un sentiment exalté et surhumain. Comme celui de Rembrandt il est fait de matière et de féerie broyées ensemble. Il représente l'engloutissement de « l'universelle humanité dans l'abime d'un cœur », la fusion du mystère et de la vie, tordus « en un même éclair ». Verhaeren a le don d'évocation et de puissance à un degré inconnu chez nous depuis le chantre de La Légende des Siècles... Verhaeren ne procède de personne. Il n'est pas sorti comme les chefs de sa génération poétique, de Laforgue, de Villiers, de Mallarmé ou de Verlaine. Il n'a subi que les influences générales de son temps. Il n'en est point d'autres aujourd'hui pour faire entendre ce large accent religieux qui appartient aux seuls grands bardes.

La fréquence à travers toute son œuvre de telle interjection, « Dites !... » lui communique je ne sais quoi de communial et de

fervent. Sa réverie a l'intensité et l'ardeur d'une oraison : en présence des nouveaux dieux, le poète a conservé la piété brûlante du fidèle...

## Et je songe, comme on prie... »

M. Emile Verhaeren a collaboré à de nombreuses publications, savoir : La Semaine, Journal Universitaire (Louvain), L'Artiste (Bruxelles), L'Art Moderne (Bruxelles), Les Ecrits pour l'Art, Le Scapin, La Vogue, Le Journal des Beaux-Arts, La Plage, Le Réveil de Gand, La Jeune Belgique, La Société Nouvelle, L'Art Jeune (Bruxelles), Le Coq Rouge (Bruxelles), L'Humanité Nouvelle, La Revue-Journal, Nouvelle Revue, L'Ermitage, Les Entretiens politiques et littéraires, L'Image, Mercure de France, La Revue Blanche, Durendal, Le Thyrse (Bruxelles), Le Monde Moderne, Revue Encyclopédique, Fortnightly Review, Magazine of Art, Les Arts de la Vie, Antée, La Belgique artistique et littéraire, La Grande Revue, La Revue de Paris, Zukunft (Berlin), etc.

## Bibliographie:

LES LIVRES. - Les Flamandes, poèmes. Bruxelles, Lucien Hochsteyn, 1883, in-18 (1) (Réimpr. dans Poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France. 1895, in-18). — Les Contes de Minuit, prose. Bruxelles (Collection de la Jeune Belgique), Franck, 1885, in-18. — Joseph Heymans, peintre, critique. Bruxelles, « Société Nouvelle », 1885, in-8. — Les Moines, poèmes. Paris, Lemerre, 1886, in-18. (Réimpr. dans Poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-18). - Fernand Khnopff, critique. Bruxelles, « Société Nouvelle », 1887, in-18. — Les Soirs, poèmes. Bruxelles, Ed. Deman, 1887, in-8 [100 exempl. sur hollande, dont 50 illustrés par Odilon Redon]. (Réimpr. dans Poèmes, nouv. série. Paris, Soc. du Mercure de France. 1896, in-18). - Les Débâcles, poèmes. Bruxelles, Ed. Deman, 1888, in-8 [100 exempl. sur hollande, dont 50 illustrés par Odilon Redon]. (Réimprimé dans Poèmes, nouv. éd. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18). Les Flambeaux noirs, poèmes. Bruxelles, Ed. Deman, 1890, in-8 [100 exempl. sur hollande dont 50 illustrés par Odilon Redon]. (Réimpr. dans Poèmes, nouv. série. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18). — Au bord de la Route, poèmes. Liège (Extrait de La Wallonie). Bruxelles, Vaillant-Carmanne, 1891, petit in-8 (Réimpr. dans Poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18). — Les Apparus dans mes chemins, poèmes. Bruxelles, P. Lacomblez, 1891, in-8 (Réimpr. dans Poèmes, III série. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18). — Les Campagnes hallucinées, poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman. 1893, in 8. (Réimpr. à la suite des Villes tentaculaires. Paris,

<sup>(1)</sup> Un des 25 exemplaires, sur papier de Hollande, appartenant à l'auteur, a vec illustrations hors texte et tôte de chapitre à l'encre de chine, par Guillaume Delsaux.

Soc. du Mercure de France, 1904, in-18). - Almanach, poèmes, illustré par Théo van Rysselberge. Bruxelles, Dietrich, 1895, in-8. - Les Villages illusoires, poèmes, illustrés de quatre dessins de Georges Minne. Bruxelles, Ed-Deman, 1895, in-8. (Réimpr. dans Poèmes, IIIº série. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18). - Poèmes (Les Bords de la route. Les Flamandes. Les Moines, augmentés de plusieurs poèmes). Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-18 (Réimpr. augmentée de plusieurs poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18). — Les Villes tentaculaires, poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1895, in-8. (Réimpr. : Les Villes tentaculaires précédées des Campagnes hallucinées. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18). -Poèmes, Nouvelle série (Les Soirs, Les Débâcles, Les Flambeaux noirs), Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — Les Heures Claires, poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles. Deman, 1896, in-8. - Emile Verhaeren, 1883-1896 (Anthologie) portrait par Theo van Rysselberghe. Sans lieu ni date. « Pour les amis du Poète ». (Bruxelles, Ed. Deman, 1897), in-18. — Les Aubes, drame lyrique en quatre actes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1898, [in-8. - Les Visages de la Vie, poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1899, in-8. (Réimp.: Les Visages de la Vie. Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18). - Poèmes, III. série (Les Visages Illusoires. Les Apparus dans mes chemins. Les Vignes de ma muraille). Paris, Soc. du Mercure de France, sans date (1899), in-18. - Le Cloître, drame en quatre actes, en prose et en vers (représenté à Bruxelles, au Théâtre du Parc, le 20 février 1900, et à Paris sur la scène du Théâtre de « L'Œuvre », le 8 mai 1900), couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1900, in-8. - Petites Légendes, poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1900, in-8. - Philippe II, tragédie en trois actes (représentée sur la scène du Théâtre de l'Œuvre, Nouveau Théâtre, les 9 et 10 mai 1904). Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-8. - Les Forces Tumultueuses, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, m-18. (Il a été tiré 20 exempl. de format in-8, pour la Société des XX. signés par l'auteur.) - Les Villes tentaculaires, précédées des Campagnes hallucinées, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — Toute la Flandre.Les Tendresses premières, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe, poèmes. Bruxelles, Ed. Deman, 1904, gr. in-8. — Les Heures d'après-midi, poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe, Bruxelles, Ed. Deman, 1905, in-8. -Rembrandt (Les Grands Artistes, leur Vie, leur Œuvre), biographie critique illustrée de 24 reproductions hors texte. Paris, H. Laurens, 1905, in-8. -La Multiple splendeur, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-i8. — Toute la Flandre. La Guirlande des dunes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1907, gr. in-8. — Les Visages de la Vie (Les Visages de la Vie. Les Douze Mois). Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in 18. - Toute la Flandre, Les Béros, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Deman, 1908, in-8.

On trouve en outre des poèmes d'Emile Verhaeren dans les ouvrages suivants : Le Parnasse de la Jeune Belgique, pièces diverses de dix-huit

poètes belges. Bruxelles, Lacomblez, 1887, in-8. — Pol de Mont: Poètes d'expression française. Almelo, W. Hilarius, 1899, in-18. — Almanach des poètes. Paris, Ed. du Mercure de France, années 1896 et et 1897, in-12. — Henry Detouche: Les Péchés capitaux, album d'eaux-fortes Paris, Boudet, 1900, in-8. — Anthologie des Ecrivains belges de langue française. Emile Verhaeren, portraits par Charles Bernier. Bruxelles, Dechenne et Ci\*, 1904, in-18. — Anthologie des Poètes du Nord, par Henri Potez, etc., 1908, in-18. — La Nation Belge: 1830-1905, conférences faites à l'Exposition Universelle et Internationale de Liège en 1905 (pages 240 260), Liège, Ch. Desoer, et Bruxelles, P. Weissenbruch, s. d. (1906), in-8, etc...

Paéraces. — Exposition Henri-Edmond Cross: Lettre-Préface. Paris, Galerie E. Druet, 114, faubourg Saint-Honoré, 21 mars, 8 avril [1905], in-12. Couverture illustrée servant de titre. — Max Stevens: L'Ecroz (Préfac). Bruxelles, Larcier, 1906, in-12. — Francis Yard: L'An de Terre, (Lettre-autogr.). Paris, Sansot, 1906, in-4. — F. Crommelynek: Le Sculpteur de Masques, symbole, Paul Deltombe, trag. en un acte. Bruxelles, Deman, 1908, in-8. — Paul Spaak: Kaatje, 3° 6d. Bruxelles, Lamertin. 1908, in-18. — Peintures, présentées par Emile Verhaeren chez Eugène Blot, 11, rue Richepanse, du 6 au 31 mai 1908, petit in-4. Couverture servant de titre.

Poèmes mis en musique. — Des poèmes de M. Emile Verhaeren ont été mis en musique par Ernest Delterre, Louis Timal, Léon Saint-Requier, Louis de Serres (Les Visayes de la Vie), etc.

Traductions. — The Dawn (Les Aubes), traduit par Arthur Symons. Londres, Duckworth, 1898. - Poems by Emile Verhaeren, selected and rendered nto English by Alma Strettel, London, John Lane, 1899. - Espana Negra, pages « originales » d'Emile Verhaeren, traduites, commentées et illustrées par Dario de Regoyos, Barcelone, 1899. — Jutrznie (Les Aubes), trad. par M. Markowskieij. Cracovie, Nakladem « Ksiazski », 1904. — Die Belgische Lyrik von 1880-1900 Eine Studie und Ubersetzung. Grossenhain, Baumert et Rouge, 1902, in-8. — Ausgewæhlte Gedichte, in Nachdichtung von Stefan Zweig, Berlin, Schuster et Loeffler, 1904. - Choix de vers contemporains [de Verhaeren], trad. par Valère Brussev. Moscou, Ed. du « Scorpion», 1906, etc. — Lichte Stunden. Stunden des Nachmittags, (Les Heures Claires), trad. par Erna Rehwold. Stuttgart, Arel Juncter, s. d. (1907), in-12 (couverture en couleurs). Voir, de plus : Le Clottre, traduit en russe par Ellis. Moscou, Bibliothèque Universelle, 1908. - Les Aubes, traduites en russe par Vorotnikoff et Chambinago. Moscou, Narodna Misl, 1906 - Les Campagnes Hallucinées, traduites en russe par Vassilieff. Kazan, 1908. - La Jeune Belgique. Traductions des poèmes d'E. Verhaeren, par Ellis. Moscou, 1908. - Les Aubes, traduites en russe par Tchoulkoff. Almanach « Znanié ». Saint Pétersbourg, 1906. - Le Clottre, traduit en russe par M<sup>me</sup> Stepanoff. Almanach « Znanié ». S aint-Pétersbourg, 1908. - Hélène de Sparte, traduite en russe par Valère Brussov. « La Balance ». Moscou, 1908, etc., etc.

A CONSULTER. — Léon Bazalgette: Emile Verhaeren, biographie suivie d'opinions, d'une bibliographie par Ad. van Bever et ornée d'un portrait et d'un fac-simile d'autographe. Paris, Sansot (Les Célébrités d'aujourd'hui, 1907,

in-18). - André Beaunter: La Poésie nouvelle: Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. - Albert de Bersaucourt : Conférence sur Emile Verhaeren. Paris, Jouve, 1906, in-18. - Julius de Boër : Emile Verhaeren portrait par Théo van Rysselberghe et fac-simile d'autographe, s. l. n. d., 1907, in-8. - F. Von Oppeln-Bronikowski: Das Junge Frankreich. Berlin, (Esterheld et Cir, 1908, in-8. - Jean Casier : Les Moines d'Em. Verhaeren. Gand. Leliaert et Siffer, 1887, in-8. - Virgina M. Crawford: Studiesin foreign literature. London, Duckworth, 1899, in-8. — Eugène Gilhert: France et Belgique, Paris, Plon, Nourrit et Cio, 1905, in-18. -- Maurice Gauchez: Emile Verhaeren. Bruxelles, Ed. du Thyrse, 1908, in-8. -- Remy de Gourmont : Le Livre des Masques, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18: Promenades littéraires. I. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — Henri Guilbeaux : E. Verhaeren. Verviers, Wauthy, 1908 in-16. - Otto Hauser: Die Belaische Lurick von 1880-1900. Grossenham. Beaumert et Rouge, 1902, in-8. - Désiré Horrent : Ecrivains belges d'au. jourd'hui, 1º série. Bruxelles, Lacomblez, 1904, iu-8. — Georges Le Cardonnel et Charles le Vellay: La Littérature contemporaine, 1905. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — Camille Lemonnier : La Vie Belge, Paris, E. Fasquelle, 1905, in-18. - Albert Mockel: Emile Verhaeren, avec une note biographique par Fr. Vielé-Griffin. Paris, Ed. du Mercure de France, 1895, in-18. - G. Ramaekers : E. Verhaeren (I. L'homme du Nord, II. L'homme moderne). Bruxelles, éd. de « La Lutte », 1900, in-8. — Christian Rimestad: Fransk Poesi i det nittende aarhundrede. Kopenhague, Det Schubotheske, 1906, in-8. - Johannes Schlaf: Emile Verhaeren, avec des portraits et un fac-simile d'autogr. Berlin et Leipzig, Schuster et Loeffler, s. d. (1905), petit in-12. — Alma Strettel: Préface de Poems of Emile Verhaeren Selected, etc. London et New-York, John Lane et The Bodley head, 1899, petit in-8. — Arthur Symons: Préface to a Dawn ». London, Duckworth et Cio, 1898; Emile Verhaeren, Atheneum. avril 1901. - Jules Tellier: Nos Poètes. Paris, Despret, 1888, in-18. - V, Thompson: French Portraits (Being appreciations of the writers of Young France). Boston, Richard G. Badger et Co, 1900, in-8. - W. G. Van Nouhuys: Van Over de Grezen, studien en critieken. Baarn, Hollandia Drukkerij, 1906, in-8. - Firmin van den Bosche: Impression de littérature contemporaine. Bruxelles, Vromant et Cio, 1905, in-18. - E. Vigié-Lecocq: La Poésie contemporaine, 1884-1896. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — Zinaïda Wenguerowa: a Portraits littéraires », tome II. Saint-Pétersbourg, 1905, in-8 (Etude reproduite en partie dans le Grand Dictionnaire Encyclopédique russe, édition Brokeaus et Efron, tome supplémentaire, I, Saint-Pétersbourg, 1905). - Stefan Zweig: Emile Verhaeren's Ausgewahlte Gedichte in Nachdichtung. Berlin, Leipzig, Schuster et Læffler, 1903, in-8. - Voir, de plus. La Littérature belge d'expression française, par Raymond Poincaré, etc.

Georges Brandes: Emile Verhaeren. Politiken, 8 juin 1903. — Arthur Daxhelet: Une Crise littéraire, Revue de Belgique, 15 mars 1904. — Geman Edwards: Essai. The Savoy (Londres), novembre 1897. — André Fontainas: Emile Verhaeren, L'Art Moderne (Bruxelles), 23 février 1902. — Edmund Gosse: M. Verhaeren's new Poems (« Les Forces Tunultueuses »). The Daily Chronicle (Londres), 17 février 1902. — Hubert Krains: Emile Verhaeren. Société Nouvelle (Bruxelles), juin 1895. —

Marius-Ary Leblond: La Survivance flamande de l'Espagne. Mercure de France, février 1904. — Camille Mauclair: Trois poètes. Revue Encyclopédique, 25 avril 1896. — Charles Maurras: Littérature. Revue Encyclopédique, 23 janvier 1897. — Gustave Meyer: Emile Verhaeren. Die Zeit (Vienne), 31 juillet 1902. — Henri de Régnier: Emile Verhaeren. Revue Blanche, mars 1895. — Karl Haus Strobl: Emile Verhaeren. Algemeine Zeitung (Munich), 30 août 1904. — Francis Vielé-Griffin: Emile Verhaeren (Les Hommes d'aujourd'hui). Paris, Vanier, s. d., in-fol.; Emile Verhaeren. La Plume, 25 avril 1896. — Tancrède de Visan: Sur l'Œuvre d'Emile Verhaeren. Vers et Prose, septembre-novembre 1905.

Voir en outre: Virgile Rossel: Les Poètes belges contemporainsSemaine littéraire (Genève), 1894. — Rudolf Komadina: Emile Verhaeren. Die Gesellchaft (Berlin), 1900. — René Arot: Emile Verhaeren, Mouvement Socialiste, 1901. — Franz Carl Pinzkey: Emile Verhaeren, Prazer
Tagespost, 1905. — Ellen Key: Zwei Bücher und Zwei Menschen. Aufremden Zungen, 1906. — Georges Brandes: Verhaeren als Dramatiker.
Die Schaubühne, 1906. — Perez Jorba: Em. Verhaeren. Catalonia (Barcelone), 1898. — G. Eekhoud: Naar aanerding van « Le Clottre ». Ontwaaking, 1907. — A.-G. Van Hamel: Dichter-Silhouetten. Gids (Amsterdam)
1907. — Van de Wæstyne: Emile Verhaeren. Europa (Amsterdam), 1907. — Paul Hermant: [Btude]. Revue Germanique, mars-avril 1908. —
Frantz Clément: Die Lyrick des E. Verhaeren. Socialistche Monatschefte
(Berlin), juillet 1908, etc.

Numéro consacré d la Belgique (article d'Albert Mockel et Camille Mauclair). Revue Encyclopédique, 24 juillet 1897.

## Iconographie:

Théo van Rysselberghe: Sept portraits. Io Pastel, 1882-1883; IIo Verhaeren lisant, dessin, 1891; IIIo Dessin, 1891; IVo Peinture d l'huile (app. à M. Emile Verhaeren) exposée à Paris (Artistes Indépendants, 1893), à Bruxelles (Salon de la Libre Esthétique, 1894), à Vienne (Salon de la Sécession, 1898-1899 et à Dresde, 1899); Vo Dessin, 1892 (app. à Mme van Rysselberghe), exposé à Bruxelles (Salon des XX, 1893) reproduit dans La Plume, 1895, dans une plaquette: Emile Verhaeren, 1883-1896, et dans diverses revues littéraires ; VI. Dessin, 1896 (app. à M. Francis Vielé-Griffin), reproduit dans Les Hommes d'Aujourd'hui, Paris, Vanier; VII. Verhaeren lisant, eau-forte, 1898 (hors commerce). — Théo van Rysselberghe: Portrait dans le tableau La Lecture, peinture à l'huile (1985), Musée de Gand reprod. dans la Revue L'Art Flamand (1906) et dans l'ouvrage de Victorio Pica: L'Arte Mondiale alla VII. Esposizione di Venezia. Bergame, Istitut. ital. d'Arti grafiche, 1907, in-4. — D'autres portraits ont été exécutés par Lemmen : Peinture à l'huile. - Jammes Ensor : Peinture à l'huile. -Ruffin: Portrait en pied, peinture. — G. Montald: Portrait en pied. peinture.— A. Mucho: Dessin. — Wolles: Dessin en trois couleurs (Musée de Bruxelles.) - Félix Vallotton : Masque, dans Le Livre des Masques. de R. de Gourmont, Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. - Charles Bernier: Dix portraits à l'eau-forte. Une de ces gravures, reprod. en frontispice dans l'Anthologie d'Emile Verhaeren, publiée par l'éditeur Dechenne en 1904). - Constantin Meunier: Buste, bronze, 1902. - Ch. Van der

Stappen: Buste, bronze, 1904. — Boleslas Biegas: Buste, bronze, 1906. — M. Cladel: Buste, platre. 1908 (ces dernières œuvres appartiennent à M. Emile Verhaeren).

## L'ABREUVOIR

En un creux de terrain aussi profond qu'un antre, Les étangs s'étalaient dans leur sommeil moiré, Et servaient d'abreuvoir au bétail bigarré, Qui s'y baignait, le corps dans l'eau jusqu'à mi-ventre.

Les troupeaux descendaient, par des chemins penchants: Vaches à pas très lents, chevaux menés à l'amble, Et les bœufs noirs et roux qui souvent, tous ensemble, Beuglaient, le cou tendu, vers les soleils couchants.

Tout s'anéantissait dans la mort coutumière, Dans la chute du jour : couleurs, parfums, lumière, Explosions de sève et splendeurs d'horizons ;

Des brouillards s'étendaient en linceuls aux moissons, Des routes s'enfonçaient dans le soir — infinies, Et les grands bœufs semblaient râler ces agonies.

(Poèmes: Les Flamandes.)

# LES PAYSANS

Ces hommes de labour, que Greuze affadissait
Dans les molles couleurs de paysanneries,
Si proprets dans leur mise et si roses, que c'est
Motif gai de les voir, parmi les sucreries
D'un salon Louis-Quinze animer des pastels,
Les voici noirs, grossiers, bestiaux — ils sont tels.

Entre eux, ils sont parqués par villages: en somme, Les gens des bourgs voisins sont déjà l'étranger, L'intrus qu'on doit haïr, l'ennemi fatal, l'homme Qu'il faut tromper, qu'il faut leurrer, qu'il faut gruger, La patrie ? Allons donc! Qui d'entre eux croit en elle? The sur result has each hour to home shidhes. Ele 1e eur es 10ar a est materiele. La verra les notes un revai de leura franc La paire, in "grace at out the eur amounte. Ce of is when marteness tage in non ie berment. Ces e ma l'admine en le lat ronne llactemente. Asia tana e regime france le son maniera : Ces tou in appara to raite, he mornings. Embolanant es nurs le lalais andresses. Que protest les Boilos rues blars i fragilmes. La ne saveno que ja do prompoz — Dest assento f Al Pene, eur signi, labori en dine mose, Marcherae en sancis a cratery from bertier, à volve et libera — l'assurer les marrise : Una nacam masseur, ville une leur sevice : Et e la son enleson right an don les villes. Les rerollables les par lant effrates. Que, tata a little filmaine, is restent les servies, De peut, s'ils se caursieur, it eure au jour les irroyés.

France: Les Flamendes.)

## SOIRS RELIGIEUX

Le déclin du soleil éten il jusqu'aux inimains, Son shence et sa paix comme un pale rilice; Les cocess sont d'aspect meticuleux et lisse Et se détailant clair sur des fon is byzantins.

L'averse a sabré l'air de ses lames de grêle, Et voici que le ciel luit comme un parvis bleu. Et que c'est l'heure où meurt à l'occident le feu, Ou l'argent de la nuit à l'or du jour se mêle.

A l'horizon, plus rien ne passe, si ce n'est Une allée infinie et géante de chènes, Se prolongeant au loin jusqu'aux fermes prochaines, Le long des champs en friche et des coins de genêt.

Consider vont — ainsi des moines mortuaires Qui s'en iraient, le cœur assombri par les soirs, Comme jadis partaient les longs pénitents noirs Pèleriner, là-bas, vers d'anciens sanctuaires.

Et la route d'amont toute large s'ouvrant Sur le couchant rougi comme un plant de pivoines, A voir ces arbres nus, à voir passer ces moines, On dirait qu'ils s'en vont ce soir, en double rang,

Vers leur Dieu dont l'azur d'étoiles s'ensemence; Et les astres, brillant là-haut sur leur chemin, Semblent les feux de grands cierges, tenus en main, Dont on n'aperçoit pas monter la tige immense.

(Poèmes : Les Moines.)

## RENTRÉE DES MOINES

1

On dirait que le site entier sous un lissoir Se lustre et dans les lacs voisins se reverbère; C'est l'heure où la clarté du jour d'ombres s'obère, Où le soleil descend les escaliers du soir.

Une étoile d'argent lointainement tremblante, Lumière d'or dont on n'aperçoit le flambeau, Se reflète mobile et fixe au fond de l'eau Où le courant la lave avec une onde lente.

A travers les champs verts s'en va se déroulant La route dont l'averse a lamé les ornières; Elle longe les noirs massifs des sapinières Et monte au carrefourcouper le pavé blanc.

Au loin scintille encore une lucarne ronde Qui s'ouvre ainsi qu'un œil dans un pignon rongé : Là, le dernier reflet du couchant s'est plongé, Comme, en un trou profond et ténébreux, la sonde.

Et rien ne s'entend plus dans ce mystique adieu, Rien — le site vêtu d'une paix métallique Semble enfermer en lui, comme une basilique, La présence muette et nocturne de Dieu.

#### П

Alors les moines blancs rentrent aux monastères, Après secours portés aux malades des bourgs, Aux remueurs cassés de sols et de labours, Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A ceux qui crèvent seuls, mornes, sales, pouilleux, Et que nul de regrets ni de pleurs n'accompagne Et qui pourriront nus dans un coin de campagne, Sans qu'on lave leur corps ni qu'on ferme leurs yeux,

Aux mendiants mordus de misères avides, Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus Se béquiller là-bas vers les enclos feuillus Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tels les moines blancs traversent les champs noirs Faisant songer aux temps des jeunesses bibliques Où l'on voyait errer des géants angéliques, En longs manteaux de lin, dans l'or pâli des soirs.

#### III

Brusque, résonne au loin un tintement de cloche, Qui casse du silence à coups de battant clair Par-dessus les hameaux, et jette à travers l'air Un long appel, qui long, parmi l'écho, ricoche.

Il proclame que c'est l'instant justicier Où les moines s'en vont en chœur chanter Ténèbres Et promener sur leurs consciences funèbres La froide crusuté de leurs regards d'acier.

Et les voici priant: tous ceux dont la journée S'est consumée au long hersage en pleins terreaux, Ceux dont l'esprit, sur les textes préceptoraux, S'épand, comme un reflet de lumière inclinée. Ceux dont la solitude âpre et pâle a rendu L'âme voyante et dont la peau blême et collante Jette vers Dieu la voix de sa maigreur sanglante, . Ceux dont les tourments noirs ont fait le corps tordu.

Et les moines qui sont rentrés aux monastères, Après visite faite aux malheureux des bourgs, Aux remueurs cassés de sols et de labours, Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A leurs frères pieux disent, à lente voix, Qu'au dehors, quelque part, dans un coin de bruyère, Il est un moribond qui s'en va sans prière Et qu'il faut supplier, au chœur, le Christ en croix,

Pour qu'il soit pitoyable aux mendiants avides Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus Se béquiller au loin vers les enclos feuillus Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tous alors, tous les moines, très lentement, Envoient vers Dieu le chant des lentes litanies; Et les anges qui sont gardiens des agonies Ferment les yeux des morts, silencieusement.

(Poèmes : Les Moines.)

# LE MOULIN We and I would

Le moulin tourne au fond du soir, très lentement, Sur un ciel de tristesse et de mélancolie, Il tourne e ttourne, et sa voile, couleur de lie, Est triste et faible et lourde et lasse, infiniment.

Depuis l'aube, ses bras, comme <u>des bras</u> de plainte, Se sont tendus et sont tombés ; et <u>les voici</u> Qui retombent encor, là-bas, dans l'air noirci Et le silence entier de la nature éteinte.

Un jour souffrant d'hiver sur les hameaux s'endort, Les nuages sont las de leurs voyages sombres, Et le long des taillis qui ramassent leurs ombres, Les ornières s'en vont vers un horizon mort.

Sous un ourlet de sol, quelques huttes de hêtre Très misérablement sont assises en rond; Une lampe de cuivre est pendue au plafond Et patine de feu le mur et la fenêtre.

Et dans la plaine immense et le vide dormeur Elles fixent — les très souffreteuses bicoques ! Avec les pauvres yeux de leurs carreaux en loques, Multiple vieux moulin qui tourne et, las, qui tourne et meurt.

(Poèmes. - Nouvelle série : Les Soirs.)

## LES BRUMES

Brumes mornes d'hiver, mélancoliquement Et douloureusement, roulez sur mes pensées Et sur mon cœur vos longslinceuls d'enterrement Et de rameaux défunts et de feuilles froissées Et livides, tandis qu'au loin, vers l'horizon, Sous l'ouatement mouillé de la plaine dormante, Parmis les échos sourds et souffreteux, le son D'un angélus lassé se perd et se lamente Encore et va mourir dans le vide du soir. Si seul, si pauvre et si craintif, qu'une corneille, Blottie au creux humide et noir d'un vieux voussoir, A l'entendre gémir et sangloter, s'éveille Et doucement répond et se plaint à son tour A travers le silence entier que l'heure apporte, Et tout à coup se tait, croyant que dans la tour L'agonie est éteinte et que la cloche est morte.

(Poèmes : Les Bords de la route.)

#### LES HORLOGES

La nuit, dans le silence en noir de nos demeures, Béquilles et bâtons qui se cognent, là-bas; Montant et dévalant les escaliers des heures, Les horloges, avec leurs pas; Emaux naïfs derrière un verre, emblèmes Et fleurs d'antan, chiffres maigres et vieux; Lunes des corridors vides et blèmes Les horloges, avec leurs yeux;

Sons morts, notes de plomb, marteaux et limes, Boutique en bois de mots sournois Et le babil des secondes minimes, Les horloges, avec leurs voix;

Gaînes de chênes et bornes d'ombre, Cercueils scellés dans le mur froid, Vieux os du temps que grignote le nombre, Les horloges et leur effroi;

Les horloges Volontaires et vigilantes, Pareilles aux vieilles servantes Boitant de leurs sabots ou glissant sur leurs bas, Les horloges que j'interroge Serrent ma peur en leur compas.

(Poèmes, Nouvelle série: Les Bords de la route.)

#### LA PEUR

Par les plaines de ma crainte, tournée au Nord, Voici le vieux berger des Novembres qui corne, Debout, comme un malheur, au seuil du bercail morne, Qui corne au loin l'appel des troupeaux de la mort.

L'étable est cimentée avec mon vieux remords, Au fond de mes pays de tristesse sans borne, Qu'un ruisselet, bordé de menthe et de viorne Lassé de ses flots lourds, flétrit, d'un cours retors.

Brebis noires, à croix rouges, sur les épaules, Et béliers couleur feu rentrent, à coups de gaule, Comme ses lents péchés, en mon âme d'effroi ;

Le vieux bergerdes Novembres corne tempête.

Dites, quel vol d'éclairs vient d'effleurer ma tête Pour que, ce soir, ma vie ait eu si peur de moi? (Poèmes, Nouvelle série: Les Apparus dans mes chemins,)

## NOVEMBRE

Les grand'routes tracent des croix
A l'infini, à travers bois;
Les grand'routes tracent des croix lointaines
A l'infini, à travers plaines;
Les grand'routes tracent des croix
Dans l'air livide et froid,
Où voyagent les vents déchevelés
A l'infini, par les allées.

Arbres et vents pareils aux pèlerins, Arbres tristes et fous où l'orage s'accroche, Arbres pareils au défilé de tous les saints, Au défilé de tous les morts Au son des cloches.

Arbres qui combattez au Nord Et vents qui déchirez le monde, O vos luttes et vos sanglots et vos remords Se débattant et s'engouffrant dans les ames profondes!

Voici novembre assis auprès de l'âtre, Avec ses maigres doigts chauffés au feu; Oh! tous ces morts là-bas, sans feu ni lieu, Oh! tous ces vents cognant les murs opiniâtres Et repoussés et rejetés Vers l'inconnu, de tous côtés.

Oh! tous ces noms de saints semés en litanies, Tous ces arbres, là-bas, Ces vocables de saints dont la monotonie S'allonge infiniment dans la mémoire; Oh! tous ces bras invocatoires Tous ces rameaux éperdument tendus Vers on ne sait quel christ aux horizons pendu. Voici novembre en son manteau grisâtre Qui se blottit de peur au fond de l'âtre Et dont les yeux soudain regardent, Par les carreaux cassés de la croisée, Les vents et les arbres se convulser Dans l'étendue effarante et blafarde,

Les saints, les morts, les arbres et le vent,
Oh l'identique et affolant cortège
Qui tourne et tourne, au long des soirs de neige;
Les saints, les morts, les arbres et le vent,
Dites comme ils se confondent dans la mémoire
Quand les marteaux battants
A coups de bonds dans les bourdons,
Ecartélent leur deuil aux horizons,
Du haut des tours imprécatoires.

Et novembre, près de l'âtre qui flambe, Allume, avec des mains d'espoir, la lampe Qui brûlera, combien de soirs, l'hiver; Et novembre si humblement supplie et pleure Pour attendrir le cœur mécanique des heures!

Mais au dehors, voici toujours le ciel, couleur de fer, Voici les vents, les saints, les morts
Et la procession profonde
Des arbres fous et des branchages tords
Qui voyagent de l'un à l'autre bout du monde.
Voici les grand'routes comme des croix
A l'infini parmi les plaines
Les grand'routes et puis leurs croix lointaines
A l'infini, sur les vallons et dans les bois!

(Poèmes, III. série: Les Vignes de ma muraille.)

# × UN MATIN

Dès le matin, par mes grand'routes coutumières Qui traversent champs et vergers, Je suis parti clair et léger, Le corps enveloppé de vent et de lumière. Je vais, je ne sais où. Je vais, je suis heureux;
C'est fête et joie en ma poitrine;
Que m'importent droits et doctrines,
Le caillou sonne et luit, sous mes talons poudreux;

Je marche avec l'orgueil d'aimer l'air et la terre,
D'être immense et d'être fou
Et de mêler le monde et tout
A cet enivrement de vie élémentaire.

O les pas voyageurs et clairs des anciens dieux !

Je m'enfouis dans l'herbe sombre

Où les chênes versent leurs ombres

Et je baise les fleurs sur leurs bouches de feu.

Les bras fluides et doux des rivières m'accueillent;

Je me repose et je repars,

Avec mon guide: le hasard,

Par des sentiers sous bois dont je mâche les feuilles.

Il me semble jusqu'à ce jour n'avoir vécu Que pour mourir et non pour vivre : Oh! quels tombeaux creusent les livres Et que de fronts armés y descendent vaincus!

Dites, est-il vrai qu'hier il existât des choses, Et que des yeux quotidiens Aient regardé, avant les miens, Se pavoiser les fruits et s'exalter les roses.

Pour la première fois, je vois les vents vermeils Briller dans la mer des branchages, Mon âme humaine n'a point d'âge; Tout est jeune, tout est nouveau, sous le soleil.

J'aime mes yeux, mes bras, mes mains, ma chair, mon torse
Et mes cheveux amples et blonds
Et je voudrais, par mes poumons,
Boire l'espace entier pour en gonfler ma force.

Oh! ces marches à travers bois, plaines, fossés, Où l'être chante et pleure et crie Et se dépense avec furie Et s'enivre de soi ainsi qu'un insensé!

(Les Forces tumultueuses.)

# VERS LE FUTUR 🗶



O race humaine aux astres d'or nouée, As-tu senti de quel travail formidable et battant. Soudainement, depuis cent ans, Ta force immense est secouée?

Du fond des mers, à travers terre et cieux, Jusques à l'or errant des étoiles perdues, De nuit en nuit et d'étendue en étendue, Se prolonge là-haut le voyage des yeux.

Tandis qu'en bas les ans et les siècles funèbres, Couchés dans les tombeaux stratifiés des temps, Sont explorés, de continent en continent, Et surgissent poudreux et clairs de leurs ténèbres.

L'archarnement à tout peser, à tout savoir, Fouille la forêt drue et mouvante des êtres Et malgré la broussaille où tel pas s'enchevêtre L'homme conquiert sa loi des droits et des devoirs.

Dans le ferment, dans l'atôme, dans la poussière, La vie énorme est recherchée et apparaît. Tout est capté dans une infinité de rets Que serre ou que distend l'immortelle matière.

Héros, savant, artiste, apôtre, aventurier, Chacun troue à son tour le mur noir des mystères Et grâce à ces labeurs groupés ou solitaires, L'être nouveau se sent l'univers tout entier.

Et c'est vous, vous les villes, Debout

De loin en loin, là-bas, de l'un à l'autre bout Des plaines et des domaines Qui concentrez en vous assez d'humanité, Assez de force rouge et de neuve clarté, Pour enflammer de fièvre et de rage fécondes Les cervelles patientes ou violentes De ceux Qui découvrent la règle et résument en eux, Le monde.

L'esprit des campagnes était l'esprit de Dieu; Il eut la peur de la recherche et des révoltes, Il chut; et le voici qui meurt, sous les essieux Et sous les chars en feu des nouvelles récoltes.

La ruine s'installe et souffle aux quatre coins D'où s'acharnent les vents, sur la plaine finie, Tandis que la cité lui soutire de loin Ce qui lui reste encor d'ardeur dans l'agonie.

L'usine rouge éclate où seuls brillaient les champs; La fumée à flots noirs rase les toits d'église; L'esprit de l'homme avance et le soleil couchant N'est plus l'hostie en or divin qui fertilise.

Renaîtront-ils, les champs, un jour, exorcisés De leurs erreurs, de leurs affres, de leur folie; Jardins pour les efforts et les labeurs lassés, Coupes de clarté vierge et de santé remplies?

Referont-ils, avec l'ancien et bon soleil, Avec le vent, la pluie et les bêtes serviles, En des heures de sursaut libre et de réveil, Un monde enfin sauvé de l'emprise des villes ?

Ou bien deviendront-ils les derniers paradis Purgés des dieux et affranchis de leurs présages, Où s'en viendront rêver, à l'aube et aux midis, Avant de s'endormir dans les soirs clairs, les sages?

En attendant, la vie ample se satisfait

D'être une joie humaine, effrénée et féconde; Les droits et les devoirs? Rêves divers que fait Devant chaque espoir neuf, la jeunesse du monde!

(Les Villes tentaculaires.)

## L'ARBRE

Tout seul, Que le berce l'été, que l'agite l'hiver, Que son tronc soit givré ou son branchage vert, Toujours, au long des jours de tendresse ou de haine, Il impose sa vie énorme et souveraine Aux plaines.

Il voit les mêmes champs depuis cent et cent ans Et les mêmes labours et les mêmes semailles; Les yeux aujourd'hui morts, les yeux Des plus lointains aïeux Ont regardé, maille après maille, Se nouer son écorce et ses rudes rameaux. Il présidait tranquille et fort à leurs travaux; Son pied velu leur ménageait un lit de mousse; Il abritait leur sieste à l'heure de midi Et son ombre fut douce A ceux de leurs enfants qui s'aimèrent jadis.

Dès le matin, dans les villages,
D'après qu'il chante ou pleure, on augure du temps
Il est dans le secret des violents nuages
Et du soleil qui boude aux horizons latents;
Il est tout le passé debout sur les champs tristes,
Mais quels que soient les souvenirs
Qui, dans son bois, persistent,
Dès que janvier vient de finir
Et que la sève, en son vieux tronc, s'épanche,
Avec tous ses bourgeons, avec toutes ses branches,
— Lèvres folles et bras tordus —
Il jette un cri immensément tendu
Vers l'avenir.

Alors, avec des rais de pluie et de lumière, Il fixe le tissu de ses feuilles trémières; Il contracte ses nœuds, il lisse ses rameaux; Il pousse au ciel vaincu son front toujours plus haut; Il projette si loin ses poreuses racines Qu'il épuise la mare et les terres voisines Et que parfois il s'arrête, comme étonné De son travail muet, profond et acharné.

Mais pour s'épanouir et régner dans sa force,
O les luttes qu'il lui fallut subir, l'hiver!
Glaives du vent à travers son écorce,
Chocs d'ouragan, rages de l'air,
Givres pareils à quelque apre limaille,
Toute la haine et toute la bataille,
Et les grêles de l'Est et les neiges du Nord,
Et le gel morne et blanc dont la dent mord
Jusqu'à l'aubier, l'ample écheveau des fibres,
Tout lui fut mal qui tord, douleur qui vibre,
Sans que jamais pourtant
Un seul instant
Ne s'alentit son énergie
A fermement vouloir que sa vie élargie
Fût plus belle, à chaque printemps.

En octobre, quand l'or triomphe en son feuillage, Mes pas larges encor, quoique lourds et lassés, Souvent ont dirigé leur long pèlerinage Vers cet arbre d'automne et de vent traversé. Comme un géant brasier de feuilles et de flammes, Il se dressait, tranquillement, sous le ciel bleu, Il semblait habité par un million d'âmes Qui doucement chantaient en son branchage creux. J'allais vers lui les yeux emplis par la lumière, Je le touchais, avec mes doigts, avec mes mains, Je le sentais bouger jusqu'au fond de la terre D'après un mouvement énorme et surhumain; Et j'appuyais sur lui ma poitrine brutale, Avec un tel amour, une telle ferveur,

Que son rythme profond et sa force totale Passaient en moi et pénétraient jusqu'à mon cœur.

Alors, j'étais mêlé à sa belle vie ample; Je m'attachais à lui comme un de ses rameaux ; Il se plantait, dans la splendeur, comme un exemple; J'aimais plus ardemment le sol, les bois, les eaux, La plaine immense et nue où les nuages passent ; J'étais armé de fermeté contre le sort, Mes bras auraient voulu tenir en eux l'espace; Mes muscles et mes nerfs rendaient léger mon corps Et je criais: « La force est sainte. Il faut que l'homme imprime son empreinte Violemment, sur ses desseins hardis : Elle est celle qui tient les clefs des paradis Et dont le large poing en fait tourner les portes. » Et je baisais le tronc noueux, éperdûment, Et quand le soir se détachait du firmament, Je me perdais, dans la campagne morte, Marchant droit devant moi, vers n'importe où, Avec des cris jaillis du fond de mon cœur fou.

(La Multiple Splendeur.)

#### L'OMBRE S'INSTALLE

L'ombre s'installe, avec brutalité; Mais les ciseaux de la lumière, Au long des quais, coupent l'obscurité, A coups menus, de reverbère en reverbère.

La gare et ses vitraux larges et droits Brillent, comme une châsse, en la nuit sourde, Tandis que des voiles de suie et d'ombre lourde Choient des pignons et des sonnants beffrois.

Et le lent défilé des trains funè bres Commence, avec ses bruits de gonds Et l'entrechoquement brutal de ses wagons, Disparaissant — tels des cercueils — vers les ténèbres. Des cris! — et quelquefois de tragiques signaux, Par au-dessus des fronts et des gestes des foules. Puis un arrêt, puis un départ — et le train roule Toujours, avec son bruit de fers et de marteaux.

La campagne sournoise et la forêt sauvage L'absorbent tout à coup en leur nocturne effroi ; Et c'est le mont énorme et le tunnel étroit Et la mer tout entière, au bout du long voyage.

A l'aube, apparaissent les bricks légers et clairs, Avec leur charge d'ambre et de minerai rose Et le vol bigarré des pavillons dans l'air Et les agrès menus où des aras se posent.

Et les focs roux et les poupes couleur safran, Et les câbles tordus et les quilles barbares, Et les sabords lustrés de cuivre et de guitran Et les mâts verts et bleus des îles Baléares,

Et les marins venus on ne sait d'où, là-bas, Par au delà des mers de faste et de victoire, Avec leurs chants si doux et leurs gestes si las Et des dragons sculptés sur leur étrave noire.

Tout le rêve debout comme une armée attend : Et les longs flots du port, pareils à des guirlandes, Se déroulent, au long des vieux bateaux, partant Vers quelle ardente et blanche et divine Finlande?

Et tout s'oublie — et les tunnels et les wagons Et les gares de suie et de charbon couvertes — Devant l'appel fiévreux et fou des horizons Et les portes du monde en plein soleil ouvertes.

(La Multiple Splendeur.)

## L'EFFORT

Groupes de travailleurs, fiévreux et haletants, Qui vous dressez et qui passez au long des temps Avec le rêve au front des utiles victoires, Torses carrés et durs, gestes précis et forts, Marches, courses, arrêts, violences, efforts, Quelles lignes fières de vaillance et de gloire Vous inscrivez tragiquement dans ma mémoire!

Je vous aime, gars des pays blonds, beaux conducteurs De hennissants et clairs et pesants attelages, Et vous bûcherons roux des bois pleins de senteurs, Et toi, paysan fruste et vieux des blancs villages, Qui n'aimes que les champs et leurs humbles chemins Et qui jettes la semence d'une ample main D'abord en l'air, droit devant toi, vers la lumière, Pour qu'elle en vive un peu, avant de choir en terre;

Et vous aussi, marins qui partez sur la mer Avec un simple chant, la nuit, sous les étoiles, Quand se gonflent, aux vents atlantiques, les voiles Et que vibrent les mâts et les cordages clairs; Et vous, lourds débardeurs dont les larges épaules Chargent ou déchargent, au long des quais vermeils, Les navires qui vont et vont sous les soleils S'assujettir les flots jusqu'aux confins des pôles;

Et vous encor, chercheurs d'hallucinants métaux, En des plaines de gel, sur des grèves de neige, Au fond de pays blancs où le froid vous assiège Et brusquement vous serre en son immense étau; Et vous encor mineurs qui cheminez sous terre, Le corps rampant, avec la lampe entre vos dents Jusqu'à la veine étroite où le charbon branlant Cède sous votre effort obscur et solitaire;

Et vous enfin, batteurs de fer, forgeurs d'airain, Visages d'encre et d'ortrouant l'ombre et la brume, Dos musculeux tendus ou ramassés, soudain, Autour de grands brasiers et d'énormes enclumes, Lamineurs noirs bâtis pour un œuvre éternel Qui s'étend de siècle en siècle toujours plus vaste, Sur des villes d'effroi, de misère et de faste, Je vous sens en mon cœur, puissants et fraternels!

O ce travail farouche, âpre, tenace, austère,
Sur les plaines, parmi les mers, au cœur des monts,
Serrant ses nœuds partout et rivant ses chaîn ons
De l'un à l'autre bout des pays de la terre!
O ces gestes hardis, dans l'ombre ou la clarté,
Ces bras toujours ardents et ces mains jamais lasses,
Ces bras, ces mains unis à travers les espaces
Pour imprimer quand même à l'univers dompté
La marque de l'étreinte et de la force humaines
Et recréer les monts et les mers et les plaines,
D'après une autre volonté.

(La Multiple Splendeur.)

## SOUVENIR

Connaissez-vous ces beaux soirs d'or, Où les anges voilent les yeux du jour, L'été, quand on aime, d'un lent amour, Ceux d'autrefois à qui l'on a fait tort : Les doux, qui se donnèrent, sans envie, Et dont aucun ne se découragea, Bien que, souvent, on affligeât Leur cœur, pour se prouver, avec hargne, sa vie.

Ils étaient bons jusqu'à lasser, Et pardonnants jusqu'à froisser, Leurs cœurs naïfs et inventifs De bienveillance et de tendresse, Se dévouaient, avec des mots presque sacrés.

Enleurs yeux purs et inspirés, Où se mouillaient des regrets de caresses, Se maintenait la confiance Intacte encor de la première enfance.

Ils arrivaient, du côté du matin, Avec le rêve, en eux, des temps lointains, Où les lèvres des vierges bénévoles Parlaient, avec des banderoles, Selon leur vœu, qui rendait simples leurs paroles. Ils étaient blancs d'une lumière
Dont la flamme dormait, au berceau de la terre;
Ils étaient forts d'une autre joie
Que celle, hélas! qui tient, entre ses mains
Des fleurs rouges, comme des proies.
Et leurs pas lents suivaient, par nos chemins,
L'empreinte d'or dont les Jésus, sans doute,
Au temps des saints, avaient marqué la route.
Aussi vécurent-ils, sans nulle plainte,
Dupes du monde — et néanmoins
Voulant toujours porter plus loin
L'offrande à tous de leur douceur sans crainte.

Mais aujourd'hui qu'ils sont les morts, Loin des dédains et loin des haines, — En ces heures de beaux soirs d'or Où les anges voilent les yeux du jour — Hélas! comme au-delà de l'heure humaine, On les aime d'un triste et régressif amour. On les rêve, là-bas, vêtus de laines, Parmi les herbes et les fleurs, En des jardins ornant des plaines Etdescendant, vers la rivière, Mirer les rosiers blancs de la prière.

Ils habitent les pays de clarté
Qui sont leur âme
Revenue à son essence et sa flamme;
Leur âme de candeur et de bonté,
Que personne, durant leur passage sur terre,
N'a visitée.

Leur voix n'a rien changé à son mystère, Leurs yeux profonds et assidus N'ont rien perdu De la sereine violence De leur silence.

Ils nous hèlent, là haut, parmi les firmaments, Bien qu'on voudrait Les voir renaître, ici, pour s'en aller, auprès, Dès à présent, Se repentir, en les aimant, Profondément.

En rêvant d'eux, en ce décor d'or sombre, Où les anges ferment, avec de l'ombre, Les yeux du jour, Le cœur trop longtemps clos à leur amour, Immensément, se donne, Tandis que, dans la paix du soir, Leur tranquille mémoire Toujours plus douce, nous pardonne.

(Les Visages de la Vie.)

## LES PAUVRES

Il est ainsi de pauvres cœurs avec, en eux, des lacs de pleurs, qui sont pâles, comme les pierres d'un cimetière.

Il est ainsi de pauvres dos plus lourds de peine et de fardeaux que les toits des cassines brunes, parmi les dunes.

Il est ainsi de pauvres mains, comme feuilles sur les chemins, comme feuilles jaunes et mortes, devant la porte.

Il est ainsi de pauvres yeux humbles et bons et soucieux et plus tristes que ceux des bêtes, sous la tempête.

Il est ainsi de pauvres gens, aux gestes las et indulgents sur qui s'acharne la misère, au long des plaines de la terre.

(Les Visages de la Vis.)

# PAUL VERLAINE

# 1844-1896

Paul-Marie Verlaine, le plus admirable poète que nous avons eu depuis longtemps, est ne à Metz le 30 mars 1844, d'une famille originaire des Ardennes. Sa maison natale, 26, rue Haute-Pierre, aujourd'hui Hoschteinstrasse, existe encore. Son père, Nicolas-Auguste Verlaine, né à Bertrix (Belgique) en 1798, était capitaine adjudant major au 2º régiment de génie et chevalier de la Légion d'honneur. Il avait été soldat dans les armées de Napoléon et avait opté pour la nationalité française, quand son pays était devenu luxembourgeois à la suite des traités de 1815. La mère de Paul Verlaine était née à Fampoux (Pas-de-Calais). Les premières années de Paul Verlaine s'écoulèrent dans les garnisons de son pere, d'abord à Metz, puis à Montpellier, puis à Nîmes, puis de nouveau à Metz. En 1851, le capitaine Verlaine donna sa démission et vint s'établir avec sa famille à Paris, rue Saint-Louis, aujourd'hui rue Nollet. Paul Verlaine, qui avait alors sept ans, fut mis comme externe dans une petite institution de la rue Hélène. Il entra ensuite dans une grande pension de la rue Chaptal, l'Institution Landry, où l'on préparait aux cours du Lycée Bonaparte. Sa première communion faite, il entra au Lycée Bonaparte, depuis Lycée Condorcet, où il eut comme condisciple M. Edmond Lepelletier, avec lequel devait le lier une amitié de trente-six années, sans une heure de brouille. Reçu bachelier es-lettres en 1862, et sauvé de la conscription par un « bon numéro », Paul Verlaine, après avoir pris bien inutilement une inscription d'étudiant en droit, entra comme employé à la Compagnie d'assurances l'Aigle et le Soleil réunis. Il obtint ensuite, en 1864, un poste d'expéditionnaire à la Mairie de la rue Drouot, d'où il passa bientôt à l'Hôtel-de-Ville, bureau des Budgets et des Comptes. A la fin de 1865, son père mourut, à dem ruiné par une opération de bourse. Sa mère, dupée par des spéculateurs, perdit une partie de la fortune qui lui restait, et lui-même

commença à négliger son emploi, plus préoccupé de littérature que d'administration, et déjà fantasque, irrégulier, bohême. Il s'était lié à l'Hôtel-de-Ville avec quelques-uns de ses collègues, écrivains comme lui : MM. Georges Lafenestre, Armand Renaud, Léon Valade et Albert Mérat, et passait son temps, loin de son bureau, à discuter littérature avec eux, dans un café de la rue de Rivoli où le groupe tenait ses réunions. Dans le salon de M.Louis Xavier de Ricard, il se méla aussi un moment au groupe des Parnassiens: Leconte de Lisle, José-Maria de Heredia, Sully Prudhomme, François Coppée, MM. Léon Dierx et Catulle Mendès. En 1866, le même jour que François Coppée publiait Le Reliquaire, il fit paraître son premier livre: Poèmes Saturniens, qui passa complètement inaperçu. Trois ans plus tard, il publia Les Rêtes galantes, que lui inspirèrent, au dire de M. Edmond Lepelletier, les travaux des Goncour sur les artistes du xvine siècle et l'ouverture, au Louvre, d'une salle consacrée aux peintres de cette époque. En 1870, il publia La Bonne Chanson, composée pendant ses fiançailles avec M116 Mathilde Mauté, sœur utérine du compositeur Charles de Sivry. Leur mariage eut lieu au mois d'août de la même année. Bientôt après, la guerre franco-allemande éclata. Le désastre de Sedan, l'envahissement, le siège de Paris et la Commune survinrent. Plus ou moins compromis ou s'imaginant l'être par ses amitiés dans le camp insurrectionnel, Paul Verlaine, qui avait fait comme les autres le héros dans la garde nationale, crut prudent de quitter Paris, et s'en alla avec sa femme passer quelque temps dans le Nord, chez des parents et des amis. La mésintelligence était déjà entre les époux, causée par les coups de tête fréquents de Paul Verlaine et les habitudes d'intempérance qu'il avait contractées de bonne heure. Rentrés à Paris, la naissance de leur fils Georges ne les rapprocha en rien, et c'est alors que Paul Verlaine se lia avec Arthur Rimbaud, qui devait avoir tant d'influence sur sa vie. Comme on l'a vu dans la notice d'Arthur Rimbaud. Paul Verlaine ne le connut d'abord que par une lettre et quelques poèmes dont la singularité l'intéressa. Il lui répondit, lui envoya même quelque argent, puis, d'accord avec sa femme et sa belle-mère, l'invita à venir à Paris, chez eux, où on le logerait. Arthur Rimbaud accourut, mais ses excentricités lui firent bientôt signifier son congé par Mme Verlaine et sa mère, et il dut aller loger chez des amis de Paul Verlaine, notamment chez Théodore de Banville, comme on l'a vu aussi précédemment. Cette séparation, contre le gré de Paul Verlaine, ne fit qu'accroître l'attraction qu'Arthur Rimbaud exerçait sur lui, et qu'augmenter encore son désaccord avec sa femme. De longues discussions d'art que les deux poètes eurent ensemble pendant leurs promenades è travers Montmartre, comme l'enthousiasme de Paul Verlaine à produire Arthur Rimbaud

dans tous les milieux littéraires, jusque chez Victor Hugo, vinrent encore resserrer leur union, et un matin de juillet 1872, tous deux partirent ensemble. Ils se rendirent d'abord à Arras, où ils se posèrent si bien, dans leurs conversations, comme deux criminels, qu'on les arrêta et qu'on leur fit reprendre le train pour Paris, en compagnie de deux gendarmes. Arrivés à la gare du Nord et rendus à la liberté. ils remontèrent aussitôt en wagon, pour se rendre d'un trait en Belgique, d'où ils passèrent en Angleterre. Ils vécurent ensemble à Londres environ une année. Pendant ce temps, la femme de Paul Verlaine, arguant de son brusque abandon et encore plus de sa singulière intimité avec Arthur Rimbaud, engageait contre lui un procès en séparation de corps. Au printemps de 1873, Paul Verlaine, qu'Arthur Rimbaud avait délaissé à Londres pour retourner à Charleville, rentra à son tour en France et alla passer quelque temps chez une parente, à Jéhonville, entre Sedan et Bouillon. C'est pendant ces divers séjours en Belgique, en Angleterre et dans les Ardennes que furent composées Les Romances sans paroles, publiées seulement en 1875. A Jéhonville, Paul Verlaine essaya de se réconcilier avec sa femme, sans rien obtenir. Il se retourna alors vers Arthur Rimbaud, qui vint le rejoindre à Bouillon. Liés de nouveau comme auparavant, ils vagabondèrent tous les deux pendant quelque temps dans les Ardennes, puis s'embarquèrent une nouvelle fois pour l'Angleterre. Là, fugue de Paul Verlaine, qui quitte brusquement Arthur Rimbaud pour se rendre seul à Bruxelles, où il s'empresse ensuite de le rappeler. Nous arrivons alors à l'incident qui devait les séparer, les deux coups de revolver tirés par Paul Verlaine sur Arthur Rimbaud, en juillet 1873, à la suite du désir manifesté par le second de reprendre sa liberté. Condamné à deux années de prison par le Tribunal correctionnel de Bruxelles, Paul Verlaine fut enfermé aux Petits Carmes de Bruxelles, puis transféré à Mons. Là, le calme se fit en lui, il s'arma de courage et de patience et se mit au travail. Il avait envoyé depuis longtemps le manuscrit des Romances sans paroles à M. Edmond Lepelletier, qui dirigeait alors à Sens un journal républicain supprimé à Paris et qui imprima les vers de son ami avec les caractères mêmes de son imprimerie. Il en corrigea les épreuves dans sa prison, et le livre parut. « Le volume, raconte M. Edmond Lepelletier dans le livre qu'il a écrit sur Paul Verlaine et qui est le document le plus complet et le plus exact sur le poète (1), fut tiré à peu d'exemplaires, cinq cents, je crois, et ne fut pas mis dans le commerce. Je remis, à diverses reprises, un certain nombre de volumes à Mme Verlaine mere, j'expédiai les envois que Paul Verlaine avait indiqués, je fis

<sup>(1)</sup> Paul Verlaine. Sa vie. Son œuvre. Mercure de France, 1907.

un service aux journaux très complet. Pas un ne cita même le titre du livre. J'avais conservé quelques exemplaires, devenus très rares, et considérés comme des curiosités bibliographiques: j'en ai fait, par la suite, la distribution à des amis de Verlaine, à des écrivains qui, comme M. Henry Bauer, ignoraient le poète, méprisaient l'homme, et que la lecture de ce petit volume impressionna et changea en admirateurs sincères et en défenseurs ardents du grand et malheureux poète. C'est cette plaquette de Sens qui m'a permis de maintenir parmi les vivants le poète enfermé dans le tombeau cellulaire, mure dans un sépulcre d'animosité et d'oubli. » Ce fut aussi à Mons que Paul Verlaine éprouva les premiers sentiments de cette conversion religieuse qui devait aboutir à ce chef-d'œuvre : Sagesse. La cause principale paraît avoir été le déchirement qu'il ressentit à la nouvelle du jugement qui prononçait sa séparation d'avec sa femme, alors, que transformé par le régime sobre, régulier et solitaire de la prison, il révait de réconciliation, d'apaisement et d'un fover retrouvé. Il fit appeler l'aumonier, s'entretint à plusieurs reprises avec lui, et trouvant dans la religion, comme l'a très bien noté M. Edmond Lepelletier, autant un réconfort moral qu'un renouvellement poétique, il se convertit et communia. Libéré le 16 janvier 1875 après avoir purgé sa condamnation complète, il rentra en France, alla se reposer dans sa famille, à Arras, à Fampoux, dans les Ardennes, puis se rendit en Angleterre, où il vécut environ une année, donnant des leçons de français et de latin, et même de dessin. Il rentra en France en 1878 et accepta un poste de prefesseur au Collège de Réthel, puis, cédant brusquement à un désir qui l'occupait depuis longtemps, se fit cultivateur à Coulommes, dans l'arrondissement de Vouziers. Cette fantaisie, étant donnés son manque d'application et son inexpérience, fut de courte durée, et, en 1881. après une douloureuse histoire dont on trouve le récit détaillé dans l'ouvrage de M. Edmond Lepelletier, il revint à Paris. Sagesse. commencée dans la prison de Mons, était achevée. Paul Verlaine avant perdu tout contact avec les éditeurs, M. Edmond Lepelletier s'occupa d'en trouver un. Après bien des échecs, il trouva enfin accueil chez l'éditeur catholique Victor Palmé, et Sagesse parut, fruit de « six années d'austérité, de recueillement, de travail obscur ». Ce livre, qui devait un peu plus tard faire tant pour la réputation du poète, passa complètement inaperçu, les amateurs de poésie se méfiant d'un ouvrage sorti d'une librairie religieuse et les dévots lui trouvant quelque chose de profane. Les ressources de sa mère tres diminuées. Paul Verlaine dut songer à vivre de sa plume, et il s'y essaya courageusement. C'est ainsi qu'il collabora pendant quelque temps au Réveil, journal quotidien dont M. Edmond Lepelletier était rédacteur en chef, et où il publia plusieurs articles qu'on retrouve dans les Mémoires d'un Veuf. En même temps, il fréquenta le Ouartier latin, et le groupe des jeunes rédacteurs de la petite revue Lutèce, un des premiers organes du Symbolisme. Il publia dans Lutèce quelques poèmes, notamment son celèbre Art poétique, qui fit tout de suite de lui un maître pour les nouveaux poètes, puis des études sur Tristan Corbière, Arthur Rimbaud et Stéphane Mallarmé, qui parurent ensuite en volume sous le titre Les Poètes maudits. C'est alors qu'après avoir remis à l'éditeur Vanier les manuscrits des Mémoires d'un veuf, de deux autres volumes de prose et d'un nouveau recueil de vers : Jadis et Naguère, le goût de la culture le reprit. Il quitta brusquement Paris, et retourna s'improviser cultivateur à Coulommes, où il s'installa avec sa mère, en octobre 1883. Là, nouvelle aventure, en février 1885, à la suite d'une scène qu'il eut avec sa mère, qu'un témoin intéressé assura avoir été frappée par lui. Dénoncé et arrêté, Paul Verlaine comparut devant le Tribunal correctionnel de Vouziers, et malgré les dénégations de sa mère, désireuse de l'innocenter, fut condamné à un mois de prison. A sa sortie, il dut vendre sa ferme, et revint à Paris, plus pauvre qu'il n'en était parti. Il voulut se remettre à vivre de sa plume. mais déjà la maladie l'envahissait, le paralysant peu à peu. De ce moment date l'existence lamentable, pleine de misère, d'hôpital en hôpital ou dans d'affreux taudis, qu'il devait mener jusqu'à sa fin. En 1886, sa mère mourut, nouvel événement funeste pour lui, qui se trouva désormais sans frein ni appui dans la vie, toujours laborieux, cependant, ne cessant de travailler, de produire, malgré ses déboires de « Pauvre Lélian » comme il s'était surnommé lui-même. Entre ses séjours à l'hôpital on le voyait dans Paris, « Il traînait sa jambe malade, s'appuyant sur sa canne, mais le torse redressé, la tête haute, légèrement fière, avec un sourire sarcastique, il allait, s'attablant dans les cafés du Quartier latin, et là rimant des vers, écrivant des ébauches de contes en prose, discutant, ah! discutant trop longuement avec de jeunes poètes qu'attirait sa renommée grandissante (1). » En 1889, après un séjour à Broussais, il alla faire une cure a Aix les-Bains, puis entra de nouveau à Broussais. Il fréquenta ensuite les soirées de La Plume, qui organisa plusieurs banquets en son honneur. En 1891, on représenta au Vaudeville, à son bénéfice, par les soins du Théâtre d'Art de M. Paul Fort, une de ses saynètes: Les Uns et les Autres, opération dont il ne retira pas un sou, toute la recette ayant été absorbée par les frais, les décors et les costumes d'un ouvrage de M. Catulle Mendès, représenté en même temps. Il collabora à L'Echo de Paris, partit faire quelques conférences en Belgique, en Hollande, en Angleterre, puis

<sup>(1)</sup> M. Edmond Lepelletier

revint à Paris. On représenta aux soirées du Café Procope son autre saynète: Mme Aubin. Leconte de Lisle étant venu à mourir et un reporter ingénieux ayant eu l'idée de proposer un vote pour le remplacer dans l'admiration des jeunes poètes, Paul Verlaine fut élu son successeur par 77 voix. On parla même un moment de sa candidature à l'Académie, fantaisie plutôt que projet vraiment réalisable. Entre temps, de plus en plus malade, il avait du entrer à Saint-Louis. A sa sortie, il alla habiter quelque temps l'Hôtel de Lisbonne, rue de Vaugirard, où étaient venus le visiter en 1886 ses amis de la première heure : Gabriel Vicaire, Ary Renan, Villiers de l'Isle Adam, Jules Tellier, Mme Rachilde, MM. Jean Moréas, Laurent Tailhade, etc. Puis ce fut 1805, qui devait être sa dernière année. Sa maladie encore aggravée, il dut s'aliter, soigné par ses fidèles médecins, les docteurs Chauffard et Parisot. Il logeait alors rue Des. cartes 30, dans un petit logement où, « ne pouvant plus sortir, il passait ses journées, avec un pinceau et des flacons de vernis dit « or liquide », à dorer tous ses objets usuels : la tasse où il mettait son tabac, ses chaises, sa lampe et les objets les plus imprévus ». C'est là qu'il mourut le 6 janvier 1896. Voici maintenant quelques opinions sur Paul Verlaine et son œuvre. « Il ne faut pas juger ce poète comme on juge un homme raisonnable. Il a des idées que nous n'avons pas, parce qu'il est à la fois beaucoup plus et beaucoup moins que nous. Il est inconscient, et c'est un poète comme il ne s'en rencontre pas un par siècle... Il est fou, dites-vous; je le crois bien. Et si je doutais qu'il le fût, je déchirerais les pages que je viens d'écrire. Certes, il est fou. Mais prenez garde que ce pauvre insensé a créé un art nouveau et qu'il y a quelque chance qu'on dise un jour de lui ce qu'on dit aujourd'hui de François Villon, auquel il faut bien le comparer : c'était le meilleur poète de son temps. » (A. France, La Vie Littéraire, 3º série.) — « ... Il est un barbare, un sauvage, un enfant ... Seulement cet enfant a une musique dans l'âme, et, à certains jours, il entend des voix que nul avant lui n'avait entendues ... » (J. Lemastre, Les Contemporains. 4º série.) - « Verlaine, né dans une époque de décadence, survivant aux plus affreux désastres qui puissent frapper la tête et le cœur d'un peuple, a résisté à la double faillite de la foi et de la poésie... Oue nous importe son histoire? c'est la terre commune de l'humanité; que nous importe son œuvre, calculée par le nombre de ses volumes, la richesse, la variété et la nouveauté de sa prosodie? c'est la base de tous les penseurs, c'est l'art dont se servent tous les poètes; mais plus haut, ce qui est bien à lui, c'est sa foi retrouvée. Ce qu'il importe de savoir d'un homme, c'est jusqu'à quel point il s'est élevé; or, Verlaine s'est élevé jusqu'à Dieu par la

prière. » (Ch. Fuinel, La Statue de Paul Verlaine, La Lyre universelle, décembre 1896.)

Paul Verlaine a collaboré à: La Revue des lettres et des arts, 1867; La Nouvelle Némésis, 1868; Lutèce, 1883-1885; La Revue contemporaine, 1885; Le Décadent, 1886; La Vogue, 11º série, 1886, Le Scapin, 1886; La Décadence, 1886; La Revue Indépendante, 3º série, 1886, et 4º série, 1889; Les Chroniques, 1887; La Petite Revue, 1888; La Revue d'aujourd'hui, 1890; Les Entretiens politiques et littéraires, 1890; Le Saint-Graal, 1892; La Plume, La Revue Encyclopédique, La Revue Blanche, La Cravache, Vendémiaire, Art et Critique, Le Chat Noir, La France littéraire, L'Epreuve littéraire, Gil Blas, Figaro, Echo de Paris, The Senate, The Savoy, La Revue Rouge, etc., etc.

Ses œuvres ont été réunies en une édition complète par la librairie Vanier (Messein, successeur). Elles comprennent six tomes, dont on trouvera le détail dans la bibliographie ei-après.

# Bibliographie:

LES ŒUVRES. - Poèmes saturniens, poésies. Paris, Lemerre, 1866, in-12. (Réimpr. : Poèmes saturniens, nouvelle édition. Paris, Vanier, 1890, in-18). - Fôtes galantes, poésies. Paris, Lemerre, 1869, in-12. (Réimpr. : Fétes galantes. Paris, Vanier, 1886, in-18; Fêtes galantes, soixante-neuf dessins de A. Gérardin. gravés sur bois. Paris, Soc. Artist. du Livre Illustré, 1899, in-8; Fêtes galantes, éd. ill. de 24 dessins et 24 culs-de-lampe de Robaudi. Paris, Maison du Livre, 1903, 125 exempl. numérotés). - Les Amies, scènes d'amour saphique, Sonnets, par le licencié Pablo de Herlagnez | Bruxelles, Poulet-Malasis], 1867, petit in-12 (50 exempl.). La même, Ségovie, 1870, petit in-12, couverture grise. Il existe une contrefaçon de cette édition. Réimpr. dans La Trilogie érotique de P. Verlaine, 1907, in-8. - La Bonne Chanson, poésies. Paris, Lemerre, 1870, in-12. (Réimpr. : La Bonne Chanson, nouvelle édition. Paris, Vanier, 1899, in-18. - Romances sans paroles, poésies. Sens, Typographie de Maurice l'Hermitte, 1874. (Réimpr. : Romances sans paroles, nouvelle édition, portraits de l'auteur, sur Chine, par A. des Gachons. Paris, Vanier, 1887, in-18). — Sagesse, poésies. Paris, Soc. générale de Librairie cathelique, Palmé, 1881, in-8. (Réimpr. : Sagesse, nouvelle édition. Paris, Vanier, 1889, in-18). - Les Poètes maudits, prose. Paris, Vanier, 1884 et 1888, in-12. — Jadis et Naguère, poésies. Paris. Vanier, 1884, in-18. — Louise Leclercq, prose, Paris, Vanier, 1886, in-18. - Mémoires d'un veuf, prose. Paris, Vanier, 1886, in-18. - Amour, poésies. Paris, Vanier, 1888, in-18. - Parallèlement, poésies. Paris, Vanier, 1889, in-18. (Edition de luxe : Parallèlement, avec des lithogr. originales de Pierre Bonnard. Paris, Vollard, 1900, in-8). - Dédicaces, poésies, avec un dessin de F.-A. Cazals gravé par Maurice Baud. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1889, in-18. (Réimpr. : Dédicaces, nouv. éd. Paris, Vanier, 1894, in-18). — Femmes, poésies (175 exempl.). Imprimé « sous le manteau et ne se vend nulle part », 1890, in-18 (Réimpr. Femmes, s. l. n. d. vers 1902), tirage à 500 exempl. numérotés et dans La Trilogie érotique de

Paul Verlaine, etc., 1907, in-8). - Bonheur, poésies. Paris, Vanier, 1891. in-18. - Choix de poésies, avec un portrait d'après Eugène Carrière. Paris, Charpentier et Fasquelle, 1891, in-18). - Chansons pour Elle, poésies. Paris, Vanier, 1891, in-18. - Les Uns et les Autres, comédie en un acte en vers, représenté pour la première fois au Théâtre du Vaudeville par les soins du Théâtre d'Art, le 21 mai 1891. Paris, Vanier, 1891, in-18. -Mes Hôpitaux, prose. Paris, Vanier, 1891, in-18. - Liturgies intimes, avec un portrait par L. Hayet. Paris, Bibliothèque du Saint-Graal, mars 1892, in-8 carré. — Mes Prisons, prose. Paris, Vanier, 1893, in-18. — Elégies. poésies. Vanier, 1893, in-18. — Odes en son honneur, poésies. Paris, Vanier, 1893, in-18. — Quinze jours en Hollande. La Haye, Blok, 1893, gr. in-8 (nouvelle édition, Paris, Vanier, 1895, in-18. - Dans les limbes, poésies. Paris, Vanier, 1894, in-18). — Dédicaces, poésies, nouvelle édition. Paris, Vanier, 1894, in-18. - Epigrammes, poésies, avec un frontispice de F.-A. Cazals. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1894. - Confessions, prose. Paris, Librairie du « Fin de Siècle », 1895. in-18 (Réimpr. : Confessions, nouvelle édition, illust. de F.-A. Cazals. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-18). - Chair, poésies, frontispice de Félicien Rops. Paris, Bibliothèque littéraire, 1896, in-18. - Invectives, poésies. Paris, Vanier, 1896, in-18. — Œuvres posthumes, vers et prose [Varia. Parallèlement, Dédicaces. Vers de Jeunesse. Le Livre posthume. Souvenirs et fantaisies. Nouvelles]. Paris, Vanier, 1903, in-16. -Poésies religieuses, préface de J.-K. Huysmans, 1904, in-18. — Hombres (Hommes), poèmes. « Imprimé sous le manteau et ne se vend nulle part ». s. d. (1904), in-18 (Réimpr. dans la Trilogie erotique de P. Verlaine, etc., in-18). - Voyage en France, par un Français, publié d'après le manuscrit inédit. Préface de Louis Loviot. Paris, A. Messein, 1907, in-18. -La Trilogie Erotique de Paul Verlaine (Amies. Femmes. Hombres). Ed. illustrée de 15 eaux-fortes originales par Van Troizem et augmenté d'un avant-propos par un Bibliophile Verlainien. A Paris et à Londres, 1907, in-8.

D'aure part on trouve quelques pages qui n'ont point encore été réunies en volume : Chez soi à l'hôpital (Revue Blanche, 15 février 1895); Croquis de Belgique (Revue Encyclopédique, 1st mai 1895); Lettres. Une Saison à Alx-les-Bains, août-septembre 1889 (Revue Blanche, 15 novembre et 1st décembre 1896); Vive le Roy! fragment inédit et complet d'un drame inachevé (La Plume, 1st avril 1797); A Mademoiselle DD. Sonnet médit, autographié (La Petite Revue, 15 juin 1907). Et dans l'ouvrage de Ph. Zilcken : Paul Verlaine, etc. 1897, in-18, des lettres et des documents inédits.

EUNRES COMPLÈTES. — ŒUVRES complètes de Paul Verlaine, Tome I: Poèmes Saturniens. Fêtes galantes. La Bonne Chanson. Romances sans paroles. Sagesse. Jadis et Nayuère. Tome II: Amour. Bonheur. Parallètement. Chansons pour elle. Liturgies intimes. Odes en son honneur. Tome III; Elégies. Dans les limbes. Dédicaces. Epigrammes. Invectives. Chair. Tome IV: Les Poètes maudits. Louise Leclercq. Les Mémoires d'un Veuf. Mes hópitaux. Mes Prisons. Tome V: Confessions. Quinze jours en Holande. Les Hommes d'Aujourd'hui. Paris, Vanier, 1899-1900, 5 vol. in-16. (Cette édition est complétée par le recueil d'Œuvres posthumes, publié en 1903, et que nous avons signalé plus haut)

ŒUVRES INÉDITES. — Quatorzain de Sonnets (sur les Livres), 1896 (Manuscrit app. à M. P. Dauze).

Poèmes mis en musique. — Claude Debussy: Ariettes oubliées. Paris, Fromont, 1903, in-fol; Fêtes galantes. Paris, Durand, s. d., in-fol., — Gabriel Fauré: Cinq mélodies sur des poésies de Paul Verlaine (La Bonne Chanson). Paris, Hamelle, s. d., in-fol. — D'autres poésies de Paul Verlaine ont été mises en musique par MM. Charles Bordes, Gustave Charpentier, Ernest Chausson. Gabriel Fabre, Georges Flé, Reynaldo Hahn, Sylvain Lazzar, Maurice Ravel, G. Sandré, D. de Sévérac, R. Strohl, etc., etc.

TRADUCTION: John Gray: Silverpoints. Londres, 1893. — Gertrude Hall: Poems of Verlaine. New-York, 1895. — Arthur Symons: Silhouettes. Londres, 1896; et des poèmes divers traduits, en anglais, par M. George Moore, et en allemand, par MM. Richard Dehmel, C. Flaischlen, St. George, Otto Reuter, R. Schaukal, P. Wiegler, etc., etc.

A consulter. — Henri d'Alméras : Avant la Gloire. Leurs débuts. Paris. Soc. française d'imprimerie et de librairie, I, 1902, in-18. - Anonyme: Paul Verlaine et ses contemporains par un Témoin impartial, avec un portrait par A. Bonnet. Paris, Bibliothèque de l'Association, 1897, in-8. -Hermann Bahr: Skizzen und Essais. Berlin, Fischer, 1897, in-8. -P. Berrichon: La Vie de Jean-Arthur Rimbaud. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. - Léon Bloy: Un brelan d'excommuniés. Paris, Savine, 1889, in-18. — G. Brandès : Samlede Skrifter. Kobenhagen, 1901, VII, pp. 147-173. - Ad. Brisson: La Comédie littéraire. Paris, Colin, 1895, in-18. - W. G. C. Byvanck : Un Hollandais à Paris en 1891. Paris, Perrin, 1892, in-18. — F.-A. Cazals : Paul Verlaine, ses portraits, préface de J.-K. Huysmans, texte de Félicien Rops, Ernest Delahaye et H. Cornuty Paris, Bibliothèque de l'Association, 1896, in 8. - J. Coucke: Paul Verlaine. Bruxelles, Lamertin, 1896, in-8. - Ernest Delahaye : Arthur Rimbaud. Paris et Reims, Revue de Paris et de Champagne, 1906, in-18. - G. Deschamps; La Vie et les Livres, 3º série. Paris, A. Colin, 1896, in-18. — Ch. Donos: Paul Verlaine intime (ouvrage intéressant, mais douteux). Paris, Vanier, 1898, in-16. — M. Dullaert : Verlaine. Gand, Impr. A. Siffer, 1896, in-8. - René Doumic: Hommes et Idées. Paris, Perrin, 1903, in-18. - Anatole France: La Vie littéraire, 3º série. Paris, Calmann-Lévy, 1891, in-18. — Remy de Gourmont : Le Livre des Masques. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18; Promenades littéraires, I. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. - Fernand Gregh: La Fenêtre ouverte. Paris, Fasquelle, 1901, in-18. - J. Huret : Enquête sur l'Evolution littéraire. Paris, Charpentier, 1891, in-18. — Gustave Kahn: Symbolistes et Décadents. Paris, Vanier, 1902, in-18. - Bernard Lazare: Figures contemporaines, Paris, Perrin, 1895, in-18. - J. Lemaitre : Nos contemporains, 4º série. Paris, Lecène et Oudin, 1889, in-18. - Edmond Lepelletier : Paul Verlaine. Sa Vie. Son Œuvre, avec un portrait reproduit en héliogravure et un autographe. Paris, Soc. du Mercure de France, 1907, in-8 et in-18. - Stéphane Mallarmé: Divagations. Paris, Fasquelle, 1897, in-18. — C. Mendès : La Légende du Parnasse contemporain. Bruxelles, A. Brancard, 1884, in-18. - Ad. Mithouard: Paul Verlaine ou le Scrupule de la Beauté. Paris, Speciateur catholique, 1897, in-8. - Emile Monot: Paul Verlaine, conférence faite à l'Union

artistique Lédlonienne. Typographie de Lons-le-Saulnier, mai 1898, in 8. -- Pol de Mont : Paul Verlaine (février 1896), « s. l. n. d. », in-8. -R. de Montesquiou : Autele privilégiée. Paris, Fasquelle, 1899, in-18. — Ch. Morice: Paul Verlaine, l'homme et l'œuvre. Paris, Vanier, 1888, in-18. - L. G. Mostrailles: Têtes de pipes. Paris, Vanier, 1885, in-8. -J. Pacheu: De Dante d Verlaine, Etudes d'idéalistes et mystiques. Paris, Plon, 1897, in-18. — G. Pellissier: Etudes de littérature contemporaine. Paris, Perrin, 1898, in-18. - Vittorio Pica: Paul Verlaine, broch. illust. Bergame, 1896, « extrait de l'Emporium », in-8; Letterature d'eccezione. Milano, Baldini et Castoldi, 1899, in-8. - F. Régamey : Verlaine dessinateur. Paris, Floury, 1896, in-18. - Adolphe Retté: Le Symbolisme. Anecdotes et souvenirs Paris, Messein, 1903, in-18. - L. de Roberto : Poeti fr. contempor. Milan, Gogliati, 1901, in-8. - G. Rodenbach : L'Elite. Paris, Fasquelle, 1899, in-18. - Arthur Symons: The Symbolist movement in Literature. London, W. Heinemann, 1899, in-8. - Saint-Pol-Roux: La Rose et les Epines du chemin (Verlaine le Pâtre). Paris, Soc. du Mercuro de France, 1901, in-18. - Jules Tellier: Nos poètes. Paris, Despret, 1888, in-18. - V. Thompson: French Portraits (Being appreciations of the writers of Young France). Boston, Richard G. Badger et Co, 1900. -A. van Hamel: Franshe Symbolisten. Amsterdam, Gids, 1902, in-8. — Paul Verlaine : Les poètes Maudits. Paris, Vanier, 1888, in-18; Confessions. Paris, Librairie du « Fin de Siècle », 1895, et Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-18. — E. Vigié-Lecocq ; La Poésie contemporaine, 1884-1896. Paris, Soc. du Mercure France, 1897, in-18. - S. Waetzoldt: Paul Verlaine ein Dichter der Decadence. Berlin, Weidmann, 1892, in-8. -P. Wiegler: Baudelaire et Verlaine. Berlin, Behr, 1900, in-8. - Ph. Zilcken: Paul Verlaine. Correspondance et documents inédits. Paris Floury, 1897, in-18. - Emile Zola: Documents littéraires. Paris, Charpentier, 1881, in-18.

Maurice Barrès : Les Funérailles de Verlaine, Figaro, 10 janvier 1896. - G. Bonnamour: Paul Verlaine, La Plume, 1er juin 1889. - F. Brunetière : Etude. Revue des Deux-Mondes, 1er novembre 1888. — H. Castets: Etude biographique sur Paul Verlaine. Revue Encyclopédique 25 janvier 1896. - F.-A. Cazals: Paul Verlaine intime. The Senate (Londres), février 1897. - Clodomir: Verlaine en Allemagne. La Plume 1ºr janvier 1895. - L. Desprez: Les Derniers romantiques. Paul Verlaine, Revue Indépendante (3º série), juillet 1894. - Ch. Fuinel : La Status de Paul Verlaine. La Lyre universelle, décembre 1896. - Ed. Gosse : A First Sight of Verlaine. The Savoy (Londres), no 2, avril 1896. - Gustave Kahn : Les Œuvres posthumes de Paul Verlaine. La Revue, 15 avril 1903. - C. F. Keary : Etude, The New Review (Londres), juillet 1897. -J. Maira: Verlaine à la Toison d'Or. La Libre critique (Bruxelles), 16 fev. 1896. — Ch. Maurras: Paul Verlaine, les époques de sa poésie. Revue Encyclopédique, 1er janvier 1895; La mémoire de Paul Verlaine, Revue Encyclopédique. 25 janvier 1896. — Ch. Morice : Un portrait de Paul Verlaine. Art Moderne (Bruxelles), 6 décembre 1896. - P. Paulhan : Etude, Nouvelle Revue, 15 mars 1896. - T. S. Perry : The latest literary Fashion in France (illustre). The Comospolitan, New-York, juillet 1892. — Abbé Ponsard : Verlaine poète chrétien. La Quinzaine, 16 décembre 1904. - Adolphe Rette : Paul Verlaine, La Plume, 1er février 1896. - X. de Ricard: Les Femmes de Paul Verlaine. Droits de l'homme, 28 juillet 1898 : Petits mémoires d'un Parnassien, Petit Temps, 13 novembre, 3 et 6 décembre 1898. - B. von Sallwürk: Verlaine und Baudelaire in Deutschland, Allgemeine Zeintung, 1902, p. 241. - G. Stiegler: Paul Verlaine. Derniers moments. Echo de Paris, 10 janvier 1896. - Arthur Symons: Paul Verlaine. National Review (Londres), juin 1892, traduit en partie dans le Mercure de France, juillet 1892; Les « Invectives » de Paul Verlaine. The Savoy (Londres), no 7, novembre 1896; Etude. The Saturday Review (Londres), février 1897. - L. Tailhade: Petits mémoires de la vie littéraire. Paul Verlaine. La Plume, 15 novembre 1894; Paul Verlaine. Revue Rouge, février 1896; Souvenirs inédits sur Paul Verlaine, La Petite Revue, 15 juin 1907. - Emile Verhaeren : Paul Verlaine, Revue Blanche, 15 avril 1897. -Paul Verlaine: Paul Verlaine, Les Hommes d'aujourd'hui, nº 244. Paris, Vanier s. d., en feuille: Chez soi d l'hôpital. Revue Blanche. 15 février 1895 ; Croquis de Belgique, Revue Encyclopédique, 1ºr mai 1895; Lettres (Une saison d Aix-les-Bains, août-septembre 1889). Revue Blanche, 15 novembre et 1er décembre 1896. - Gabriel Vicaire: Paul Verlaine. Revue Hebdomadaire, 21 avril 1894. - F. Vielé Griffin: Notes inédites sur Paul Verlaine. Revue Verlainienne, no 1, novembre 1901. - Waclaw Lieder: Erinnerung an Paul Verlaine. Blatter fur die Kunst (Berlin), 1895, 8° série, 2° vol. -Magnus von Wedderkop: Paul Verlaine und die Lyrik der Décadence. Berlin, Pan, 1896, Ire année, 1re livraison. - W.-B. Yeats: Verlaine in 1894. The Savoy (Londres), nº 2, avril 1896.

La France scolaire, nº 27 (Anecdotes et documents sur P. Verlaine à propos de sa vie à Londres). Paris, Bibliothèque de l'Association.

Demain, Journal Hebdomadaire, 19 janvier 1896, no spécial sur P. Verlaine.

Revue Encyclopédique, 25 janvier 1896, nº spécial sur P. Verlaine.

La Plume, 1er février 1896, no spécial sur P. Verlaine.

L'Ermitage, février 1896, no spécial sur P. Verlaine. Jugend (Munich), février 1896, no spécial sur P. Verlaine.

# Iconographie:

(Renonçant à signaler, tant ils sont nombreux, tous les portraits de Paul Verlaine, nous indiquerons seulement les plus notoires. On pourra se reporter, pour des renseignements complémentaires, à l'*Etude Iconographique*, parus dans *La Plume* (n° du 1° au 23 février 1896) sous la signature de M. Léon Maillard.

Aman-Jean: Portrait, peinture, exposé à la Société Nationale des Beaux-Arts, 1892. — Anquetin: Dessin, frontispice de la 1° édition de Mes Confessions, 1893. — Chantala: Portrait, peinture (Musée du Lurembourg). — Eugène Carrière: Portrait, peinture, exposé à la Société Nationale des Beaux-Arts, 1893 (app. à M. Jean Doleut), gravé à l'eau-forte par Pajot et reproduit en héliogravure en tête de Choix de Poésies. Paris, Fasquelle, 1891. — F.-A. Cazals: Paul Verlaine, ses portraits (Préface de J.-K. Huysmans, texte de Félicien Rops, Ernest Delahaye et H. Cornuty), Paris, Bibliothèque de l'Association, 1896, in-8. — F.-A. Cazals: Verlaine à Broussais, crayon, 1888 (app. au D' Chauffard); Verlaine à Broussais, gouache, 1889 (app. à l'auleur); Verlaine intime, crayon, 1889, exposé à la Société

Nationale des Beaux-Arts, 1899; Verlaine d Broussais, crayon, 1890 (app. au D' Bouland); Verlaine au lit écrivant, fusain, 1894 (Musée de Nancy); Verlaine au café Procope, dessin aquarellé, 1894, exposé à la Société Nationale des Beaux-Arts, 1899; Portrait, 1894 (appartenait au roi Milan); Lithographie-Estampage d'Alexandre Charpentier (pour la représentation aux Soirées Procope de Madame Aubin, 25 octobre 1894); Croquis divers, 1894-1895 (app. à l'auteur); Verlaine sur son lit de mort, suite de Croquis, 1896 (app. à l'auteur); Affiche pour la 7. Exposition des Cent, sept. 1894. - E. Cohl: Dessincharge, « Les Hommes d'aujourd'hui », n° 244. Paris. Vanier. — Marcellin Desboutin : Eau-forte, 1896. - Fantin Latour : Coin de table, peinture (groupe d'artistes parmi lesquels Mérat, Carjat, Rimbaud, etc.). app. à M E. Blémont. — A. de la Gandara : Verlaine assis, dessin exposé à la Société Nationale des Beaux-Arts, 1896 (app. à M. de Montesquiou-Fezensac). - L. Lœwy: Verlaine sur son lit de mort, portrait à l'encre. 9 janvier 1896. - Péaron : Caricature ancienne, lithographie · représentant Verlaine en 1688, au moment de l'apparition des Poèmes saturniens ; il traverse un cirque apocalytique, monté sur un Pégase squelette » (collection Pochet). - W. Rothenstein: Portrait de Verlaine dans son lit, reproduction gravée, publiée dans Pall Mall Budget, 23 novembre 1893. — J. Valadon : Portrait, peinture, 1884 (app. à M. F.-A. Cazals). - Jan Veth : Portrait de profil, dessin, 3 novembre 1892.

De nombreux bustes ont été faits de Paul Verlaine. Signalons ceux qu'exécuta M. de Niederhausern-Rodo (un buste en marbre exposé au salon de la Rose-Croix, 1893, et divers moulages), l'auteur du monument qui sera quelque jour, et grâce à l'initiative des amis du poète, érigé dans un square de Paris.

# MON RÊVE FAMILIER

Je tais souvent ce rêve étrange et pénétrant D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime, Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même. Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend.

Car elle me comprend, et mon cœur, transparent Pour elle seule, hélas! cesse d'être un problème, Pour elle seule, et les moiteurs de mon front blême, Elle seule les sait rafratchir, en pleurant.

Est-elle brune, blonde ou rousse? — Je l'ignore. Son nom? Je me souviens qu'il est doux et sonore Comme ceux des aimés que la Vie exila.

Son regard est pareil au regard des statues, Et pour sa voix, lointaine, et calme, et grave, elle a L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

(Poèmes Saturniens. Messein.)

## CHANSON D'AUTOMNE

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffoquant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure.

Et je m'en vais Au vent mauvais Qui m'emporte Deçà, delà, Pareil à la Feuille morte.

(Poèmes Saturniens. Messein.)

## CLAIR DE LUNE

Votre âme est un paysage choisi Que vont charmant masques et bergamasques Jouant du luth et dansant et quasi Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur L'amour vainqueur et la vie opportune, Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau, Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres Et sangloter d'extase les jets d'eau, Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

(Fêtes galantes. Messein.)

# LES INGÉNUS

Les hauts talons luttaient avec les longues jupes, En sorte que, selon le terrain et le vent, Parfois luisaient des bas de jambe, trop souvent lnterceptés! — et nous aimions ce jeu de dupes.

Parfois aussi le dard d'un insecte jaloux Inquiétait le col des belles sous les branches, Et c'étaient des éclairs soudains de nuques blanches Et ce régal comblait nos jeunes yeux de fous.

Le soir tombait, un soir équivoque d'automne : Les belles, se pendant rêveuses à nos bras, Dirent alors des mots si spécieux, tout bas, Que notre àme depuis ce temps tremble et s'étonne.

(Fêtes galantes. Messein.)

# IL PLEURE DANS MON CŒUR...

Il pleut doucement sur la ville.
ARTHUR RIMBAUD.

Il pleure dans mon cœur Comme il pleut sur la ville, Quelle est cette langueur Qui pénètre mon cœur?

O bruit doux de la pluie Par terre et sur les toits! Pour un cœur qui s'ennuie, O le chant de la pluie!

Il pleure sans raison Dans ce cœur qui s'écœure. Quoi! nulle trahison? Ce deuil est sans raison. C'est bien la pire peine De ne savoir pourquoi, Sans amour et sans haine, Mon cœur a tant de peine!

(Romances sans paroles. Messein.)

## GREEN

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches, Et puis voici mon cœur, qui ne ne bat que pour vous. Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée Que le vent du matin vient glacer à mon front. Souffrez que ma fatigue, à vos pieds reposée, Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête Toute sonore encor de vos derniers baisers; Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête, Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

(Romances sans paroles. Messein.)



## STREET'S

# Dansons la gigue!

J'aimais surtout ses jolis yeux, Plus clairs que l'étoile des cieux, J'aimais ses yeux malicieux.

# Dansons la gigue!

Elle avait des façons vraiment De désoler un pauvre amant, Que c'en était vraiment charmant!

# Dansons la gigue!

Mais je trouve encore meilleur Le baiser de sa bouche en fleur, Depuis qu'elle est morte à mon cœur,

# Dansons la gigue!

Je me souviens, je me souviens Des heures et des entretiens, Et c'est le meilleur de mes biens.

# Dansons la gigue!

(Romances sans paroles. Messein.)

# ÉCOUTEZ LA CHANSON BIEN DOUCE...

Ecoutez la chanson bien douce Qui ne pleure que pour vous plaire. Elle est discrète, elle est légère : Un frisson d'eau sur de la mousse!

La voix, fut connue (et chère?)
Mais à présent elle est voilée
Comme une veuve désolée,
Pourtant comme elle encore fière,

Et dans les longs plis de son voile Qui palpite aux brises d'automne Cache et montre au cœur qui s'étonne La vérité comme une étoile.

Elle dit, la voix reconnue, Que la bonté c'est notre vie, Que de la haine et de l'envie Rien ne reste, la mort venue.

Elle parle aussi de la gloire D'être simple sans plus attendre, Et de noces d'or et du tendre Bonheur d'une paix sans victoire.

Accueillez la voix qui persiste Dans son naïf épithalame. Allez, rien n'est meilleur à l'âme Que de faire une âme moins triste! Elle est « en peine » et « de passage », La voix qui souffre sans colère, Et comme sa morale est claire !... Ecoutez la chanson bien sage.

(Sagesse. Messein.)

## MON DIEU M'A DIT...

T

Mon Dieu m'a dit: « Mon fils, il faut m'aimer. Tu vois Mon fianc percé, mon cœur qui rayonne et qui saigne, Et mes pieds offensés que Madeleine baigne De larmes, et mes bras douloureux sous le poids

De tes péchés, et mes mains! Et tu vois la croix, Tu vois les clous, le fiel, l'éponge, et tout t'enseigne A n'aimer, en ce monde amer où la chair règne, Que ma Chair et mon Sang, ma parole et ma voix.

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort moi-même, O mon frère en mon Père, ô mon fils en l'Esprit, Et n'ai-je pas souffert, comme c'était écrit ?

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits, Lamentable ami qui me cherches où je suis ? »

#### II:

J'ai répondu: « Seigneur, vous avez dit mon âme. C'est vrai que je vous cherche et ne vous trouve pas. Mais vous aimer! Voyez comme je suis en bas, Vous dont l'amour toujours monte comme la flamme.

Vous, la source de paix que toute soif réclame, Hélas! Voyez un peu tous mes tristes combats! Oserai-je adorer la trace de vos pas, Sur ces genoux saignants d'un rampement infâme? Et pourtant je vous cherche en longs tâtonnements, Je voudrais que votre ombre au moins vêtit ma honte, Mais vous n'avez pas d'ombre, ô vous dont l'amour monte,

O vous, fontaine calme, amère aux seuls amants De leur damnation, ô vous toute lumière Sauf aux yeux sont un lourd baiser tient la paupière! »

— Il faut m'aimer! je suis l'universel Baiser,

— Il faut m'aimer! je suis l'universel Baiser, Je suis cette paupière et je suis cette lèvre Dont tu parles, ô cher malade, et cette fièvre Qui t'agite, c'est moi toujours! Il faut oser

M'aimer! Oui, mon amour monte sans biaiser Jusqu'où ne grimpe pas ton pauvre amour de chèvre, Et t'emportera, comme un aigle vole un lièvre, Vers des serpolets qu'un ciel cher vient arroser!

O ma nuit claire! ô tes yeux dans mon clair de lune! O ce lit de lumière et d'eau parmi la brune! Toute cette innocence et tout ce reposoir!

Aime-moi! Ces deux mots sont mes verbes suprêmes, Car étant ton Dieu tout-puissant, je peux vouloir, Mais je ne veux d'abord que pouvoir que tu m'aimes.

## IV

— Seigneur, c'est trop! Vraiment je n'ose. Aimer qui? Vous? Oh! non! Je tremble et\_n'ose. Oh! vous aimer je n'ose, Je ne veux pas! Je suis indigne. Vous, la Rose Immense des purs vents de l'Amour, ô Vous, tous

Les cœurs des saints, ô vous qui fûtes le Jaloux D'Israël, Vous, la chaste abeille qui se pose Sur la seule fleur d'une innocence mi-close, Quoi, moi, moi, pouvoir Vous aimer. Etes-vous fous (4),

(1) Saint Augustin.

Père, Fils, Esprit? Moi, ce pécheur-ci, ce lâche, Ce superbe, qui fait le mal comme sa tâche, Et n'a dans tous ses sens, odorat, toucher, goût,

Vue, ouïe, et dans tout son être — hélas! dans tout Son espoir et dans tout son remords que l'extase D'une caresse où le seul vieil Adam s'embrase?

## v

— Il faut m'aimer. Je suis ces Fous que tu nommais, Je suis l'Adam nouveau qui mange le vieil homme, Ta Rome, ton Paris, ta Sparte et ta Sodome, Comme un pauvre rué parmi d'horribles mets.

Mon amour est le feu qui dévore à jamais Toute chair insensée, et l'évapore comme Un parfum, — et c'est le déluge qui consomme En son flot tout mauvais germe que je semais,

Afin qu'un jour la Croix où je meurs fût dressée Et que par un miracle effrayant de bonté Je t'eusse un jour à moi, frémissant et dompté.

Aime. Sors de ta nuit. Aime. C'est ma pensée De toute éternité, pauvre âme délaissée, Que tu dusses m'aimer, moi seul qui suis resté!

# VI

— Seigneur, j'ai peur. Mon âme en moi tressaille toute. Je vois, je sens qu'il faut vous aimer. Mais comment Moi, ceci, me ferais-je, ô mon Dieu, votre amant, O justice que la vertu des bons redoute?

Oui, comment? Car voici que s'ébranle la voûte Où mon cœur creusait son ensevelissement Et que je sens fluer à moi le firmament, Et je vous dis: de vous à moi quelle est la route? Tendez-moi votre main, que je puisse lever Cette chair accroupie et cet esprit malade. Mais recevoir jamais la céleste accolade,

Est-ce possible? Un jour, pouvoir la retrouver Dans votre sein, sur votre cœur qui fut le nôtre, La place où reposa la tête de l'apôtre?

## VII

— Certes, si tu le veux mériter, mon fils, oui. Et voici. Laisse aller l'ignorance indécise De ton cœur vers les bras ouverts de mon Eglise Comme la guêpe vole au lis épanoui.

Approche-toi de mon oreille. Epanches-y L'humiliation d'une brave franchise. Dis-moi tout sans un mot d'orgueil ou de reprise Et m'offre le bouquet d'un repentir choisi.

Puis franchement et simplement viens à ma table. Et je t'y bénirai d'un repas délectable Auquel l'ange n'aura lui-même qu'assisté,

Et tu boiras le Vin de la vigne immuable Dont la force, dont la douceur, dont la bonté Feront germer ton sang à l'immortalité.



Puis, va! Garde une foi modeste en ce mystère D'amour par quoi je suis ta chair et ta raison, Et surtout reviens très souvent dans ma maison, Pour y participer au Vin qui désaltère,

Au Pain sans qui la vie est une trahison, Pour y prier mon Père et supplier ma Mère Qu'il te soit accordé, dans l'exil de la terre, D'ètre l'agneau sans cris qui donne sa toison,

D'être l'enfant vêtu de lin et d'innocence,

**\*** 

D'oublier ton pauvre amour-propre et ton essence, Enfin, de devenir un peu semblable à moi

Qui fus, durant les jours d'Hérode et de Pilate, Et de Judas et de Pierre, pareil à toi Pour souffrir et mourir d'une mort scélérate!



Et pour récompenser ton zèle en ces devoirs Si doux qu'ils sont encor d'ineffables délices, Je te ferai goûter sur terre mes prémices, La paix du cœur, l'amour d'être pauvre, et mes soirs

Mystiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs Et croit boire, suivant ma promesse, au Calice Eternel, et qu'au ciel pieux la lune glisse, Et que sonnent les angélus roses et noirs,

En attendant l'assomption dans ma lumière, L'éveil sans fin dans ma charité coutumière, La musique de mes louanges à jamais,

Et l'extase perpétuelle et la science, Et d'être en moi parmi l'aimable irradiance De tes souffrances, enfin miennes, que j'aimais!

#### VIII

— Ah! Seigneur, qu'ai-je? Hélas! me voici tout en larmes D'une joie extraordinaire : votre voix Me fait comme du bien et du mal à la fois, Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.

Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes D'un clairon pour des champs de bataille où je vois Des anges bleus et blancs portés sur des pavois, Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes.

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi. Je suis indigne, mais je sais votre clémence, Ah! quel effort, mais quelle ardeur! Et me voici Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense Brouille l'espoir que votre voix me révéla, Et j'aspire en tremblant.

## IX

— Pauvre âme, c'est cela! (Sagesse. Messein.)

# LE CIEL EST, PAR-DESSUS LE TOIT...

Le ciel est, par-dessus le toit, Si bleu, si calme! Un arbre, par-dessus le toit Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit Doucement tinte. Un oiseau sur l'arbre qu'on voit Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là, Simple et tranquille. Cette paisible rumeur-là, Vient de la ville.

— Qu'as-tu fait, ô toi que voilà Pleurant sans cesse, Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà, De ta jeunesse?

(Sagesse. Messein.)

# LE PETIT COIN, LE PETIT NID...

Le petit coin, le petit nid
Que j'ai trouvés,
Les grands espoirs que j'ai couvés,
Dieu les bénit.
Les heures des fautes passées
Sont'effacées
Au pur cadran de mes pensées.

L'innocence m'entoure et toi,
Simplicité.
Mon cœur par Jésus visité
Manque de quoi?
Ma pauvreté, ma solitude,
Pain dur, lit rude,
Quel soin jaloux! l'exquise étude!

L'âme aimante au cœur fait exprès,
Le dévouement,
Viennent donner un dénouement
Calme et si frais
A la détresse de ma vie
Inassouvie
D'avoir satisfait toute envie!

Seigneur, ô merci! N'est-ce pas
La bonne mort?
Aimez mon patient effort
Et nos combats.
Les miens et moi, le ciel nous voie
Par l'humble voie
Entrer, Seigneur, dans votre joie.

Amour, Messein.)

# FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

## 1864

M. Francis Vielé-Griffin est né à Norfolk (Virginie), Etats-Unis, le 26 mai 1864. Il vint en France dès sa jeunesse et s'y est fixé depuis, habitant tour à tour Paris et la Touraine; il a pour cette belle province où

La lente Loire passe altière et d'île en île Noue et dénoue au loin son bleu ruban moiré

une affection particulière, dont il a souvent témoigné dans ses poèmes. Les premiers vers de M. Francis Vielé-Griffin parurent dans Lutèce en 1885 et furent réunis ensuite en une plaquette sous le titre de Cueille d'Avril. D'autres recueils suivirent : Les Cyones, Joies, Diptyque, La Chevauchée d'Yeldis, avec lesquels il manifesta une originalité poétique qui n'a cessé depuis de s'affirmer et de lui mériter parmi les nouveaux poètes une place de plus en plus grande. De 1800 à 1802, M. Francis Vielé-Griffin fit paraître avec Bernard Lazare et M. Paul Adam Les Entretiens politiques et littéraires, une revue où beaucoup des écrivains connus aujourd'hui publièrent leurs premières œuvres et où il exposa pour sa part, en de nombreux articles, ses théories d'une poétique nouvelle. M. Francis Vielé-Griffin a eu ce grand mérite de conformer son œuvre à ses théories, et par là il est bien à notre époque le poète le plus significatif du vers libre. Le vers libre qu'il emploie n'a rien d'une désarticulation plus ou moins habile de l'alexandrin régulier. De celui-ci. M. Francis Vielé-Griffin a tout rejeté, « les gentilles difficultés vaincues, le bon vieux rythme numérique et carré, le jeu puéril des césures, l'or un peu fané des rimes masculines et féminines, la cheville artiste, etc. v, comme il a dit quelque part, - toutes faciles pratiques qui font que beaucoup de gens peuvent faire des vers sans être le moins du monde poètes. Son vers libre, à lui, n'a bien d'autre rythme que celui des paroles qui chantent en son esprit, n'est-ce pas la définition de la forme poétique par excellence? - et

C'est peut-être la raison pour laquelle ses poèmes peuvent décon-Certer au premier abord certaines habitudes de lecture, — la 345 Vieille routine de l'alexandrin, — et pour laquelle aussi on ne peut les imiter: ils lui sont profondément ressemblants et personnels. M. Francis Vielé-Griffin n'a d'ailleurs rien voulu imiter d'autrui, ni suivre le chemin de personne. On ne trouve point dans son œu-Vre de ces « motifs » cent fois repris, véritables lieux communs des Poètes. Tel qu'il était, il a voulu le rester, et les choses qu'il a dites sont bien à lui. Comme l'a dit M. Remy de Gourmont dans le Livre des Masques, en parlant de la forme et de l'essence de son art, « il y a, par M. Francis Vielé-Griffin, quelque chose de nou-

M. Francis Vielé-Griffin a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1897. Il a collaboré aux Ecrits pour l'Art (1887), à La Wallonie (1890-1892), à Floreal, à La Revne indépendante, (1889), au Livre des Légendes (1895), à L'Echo de Paris (1896-1897), à La Revue blanche, au Mercure de France, à L'Ermitage, à Vers et Prose, à L'Occident, à La Phalange, à La Grande Revue, etc. Bibliographie :

LES ŒUVRES. — Cuellle d'Avril, [poésies. Paris, Vanier, 1886, in-18. — Les Cygnes, poésies, 1885-1886. Paris, Alcan-Lévy, 1887, in-18. — Ancaeus, poème dramatique, 1885-1887. Paris, Vanier, 1888, in-18. Joles, poèmes, 1888-1889). Paris, Tresse et Stock, 1889, in-16. — Diptyque (Le Porcher, L'Eurythmie) Paris [Pour les Entretiens politiques et littéraires], 1891, in-16. Les Cygnes, nouveaux poèmes, 1890-1891. Paris, Vanier, 1892, in-18. Swanhilde, poème dramatique, 1890-1893. Paris, Extrait de L'Ermitage. 1893, in-18 (100 ex.). — La Chevauchée d'Yeldis et autres poèmes, Paris, Vanier, 1893, in-18. — Πάλαι, poèmes, (1894). Paris, Ed. du Mercure de France, 1894, in-8 carré. — Laus Veneris, poème de Swinburne (traduction). Paris, Ed. du Mercure de France, 1895, petit in-16 (283 ex.). — Poèmes et Poésics. 1886-1893. (Cueille d'Avril. Joies. Les Cyynes. Fleurs du chemin et Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis) augmentés de plusieurs poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-18. — La Claris de Vie, poèmes (Chansons. L'Ombre. Au gré de l'heure. In Memoriam. En Arcadie). Paris, Soc. Mercure de France, 1897, in-18. — Phocas le Jardinier, precede de Swanhilde. Ancaeus. Les Fiançailles d'Euphrosine, poèmes, Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in 18. — La Partenza, poèmes. Paris, Estrait de L'Ermitage (hors commerce), 1899, in-12. Légende allée de Wieland le Forgeron, poème dramatique. Paris Soc. du Mercure de France, 1900, gr. in-8. Sainte Agnès, poème. Paris, [bors commerce], 1900, in-16 (Réimpr. dans L'Amour sacré, 1903).—Sainte Julie, poeme, Paris [hors commerce], 1902, in-16 (Réimpr. dans L'Amour saure, source dans L'Amour saur sunc, poeme, Pars [hors commerce], 1902, 11-10 (noting).

8acré, 1903). L'Amour sacré, poèmes. Paris, Bibliothèque de l'Occident 1903 in a Philippe de l'Occident 1903 in a Philippe de l'Amour sacré, 1903 in a Philippe de l'Occident sacre, 1903). - L'Amour sacré, poèmes. Paris, Biditorineque de l'action 1903, in-8. - Plus Ioin, poèmes (La Partenza. In Memoriam. Stéphane Alla Mercure de France, 1906, in-18 larmé. L'Amour sacré). Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18.

On trouve, en outre, des poèmes de M. F. Vielé-Griffin dans L'Almanach des poètes, années 1896, 1897 et 1898. (Paris, Ed. du Mercure, 1895, 1896 et 1898, 3 vol, in-16.) et une « note biographique » sur le poète Verhaeren dans l'ouvrage de M. Albert Mockel: Emile Verhaeren. Paris, Ed. du Mercure de France, 1895, in-18.

Poèmes mis an musique. — Des poèmes de M. Vielé-Griffin ont été mis en musique par M. Herscher et Mile Getty.

A consulter. — André Beaunier : La Poésie nouvelle. Paris. Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. - Remy de Gourmont : Le Livre des Masques. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — Goorges Le Cardonnel et Charles Vellay: La littérature contemporaine. 1905. Opinion des écrivains de ce temps. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — Albert Mockel : Propos de littérature. Paris, Libr. de l'Art Indépendant, 1894, in-8. — Henri de Régnier : F. Violé-Griffin, notice dans Les Portraite du prochain siècle. Paris, Girard, 1894, in-18. - Adolphe Retté: Le Symbolisme. Anecdotes et Souvenirs. Paris, Messein, 1903, in-18. -Christian Rimestad : Fransk Poesi i det de Nittende Aarhundrede. Kobenhavn, Schubotheske, 1905, in-8. - Robert de Souza: La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18. - V. Thompson: French Portraits (Being appreciations of the writers of young France). Boston, Richard G.Badger and Co, 1900, in-8. — E. Vigié-Lecocq: La Poésie contemporaine, 1884-1896. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. - Emil Zilliacus : Den Nyare franska Poesin och antiken. Helsingfors, 1905, Aktiebolaget Handelstryckeriet, in-8. - Henri Chantavoine : Poètes et poésies, Journal des Débats, 21 novembre 1895. - Jean de Gourmont : Littérature contemporaine. F. Vielé-Griffin, avec 3 illustrations. Emporium (Bergame), décembre 1903. — Henri Ghéon: Etude. L'Ermitage, septembre 1896. - A.-F. Herold: Notes sur la Chevauchée d'Yeldis. Mercure de France, juillet 1893. — Ch. Maurras: La Vie littéraire et Littérature. Revue Encyclopédique, 15 décembre 1895 et 7 août 1897. - Georges Pellissier. Poésie, Revue Eucyclopédique, 1ºº février 1895. - Pierre et Paul : (Paul Verlaine) : Francis Viele-Griffin (Les Hommes d'aujourd'hui). Paris, Vanier, s. d., en feuille. — Robert de Souza: Etude, Gil Blas, 6 juillet 1895. - A. Van Hamel: Fransche Symbolisten. Gids, 1902. - E. Vigié-Lecocq: L'Amour dans la Poésie contemporaine, Mercure de France, janvier 1897. - Tancrède de Visan: Vielé-Griffin, Vers et prose, mars 1905.

# Iconographie:

Jacques Blanche: M. F. Vielé-Griffen et sa famille. (Soc. nationale des Beaux-Arts). — Luque: Portrait-Charge (Les Hommes d'aujourd'hui). Paris, Vanier. — Salomon: Portrait de Francis Vielé-Griffen à 18 ans. peinture à l'huile, 1883 (app. à M. Francis Vielé-Griffin). — F. Vallotton: Masques, dans Le Livre des Masques, de R. de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — Théo van Rysselberghe: Portrait, peinture à l'huile, 1899 (app. à M. Francis Vielé-Griffin). — Jean Veber: Portrait au crayon, reproduit dans L'Ermitage, avril 1898.

## LES VERTS ET L'INDIGO ...

Mare livens.

Les vertset l'indigo brûlant et l'azur pâle Que roule dans ce faste impertinent ton flot, Et les étoiles d'or et la lune d'opale Que tu balances dans la nuit comme un falot,

Tu les as pris aux ciels merveilleux des aurores, Aux rêves des minuits, aux gloires des couchants Pour en farder l'éclat de tes houles sonores Et tu cherches l'écho des roches pour leurs chants!

Ne sens-tu pas en toi l'opulence de n'être Que par toi seule belle, ô Mer, et d'être toi? N'as-tu pas ton arcane où nul œil ne pénètre, Comme l'Espace! et n'a-tus pas aussi l'effroi?...

Pour toi, mon cœur, qui ris de honte et te renies, Si leur gloire sur toi pèse d'un vaste poids; Si, sous l'immensité des cieux et des génies, Ta médiocrité semble un crime parfois;

Du moins sois fier, malgré les heures d'impuissance Exulte d'être toi, puisque tu restes tel — Toi qui n'as pas, rythmant quelque réminiscence, Cherché le plagiat qui m'eût fait immortel!

(Poèmes et Poésies : Cueille d'Avril )



# LES DOUX SOIRS SONT FLÉTRIS

« Les doux soirs sont flétris comme des fleurs d'octobre — Qu'irions-nous dire au saule, aux ajoncs, aux lagunes? — Mon âme à tout jamais s'est faite grave et sobre; — Qu'irions-nous dire aux dunes?

Le vent se lève et vient, discret et sans parole : Ma tempe est fraîche de son baiser; La nuit — doucement, comme une mère console — Se lève et vient m'étreindre et me bercer, Qu'irions-nous dire au saule?

Vous fûtes mon roi pour un printemps fleuri, Vous fûtes l'élu de vos douces parole; Le savions-nous, quand nous avons ri, Que tous deux jouaient de vieux rôles?

Le savais-je, moi? vous, le saviez-vous?

— Maintenant tout est gris sur la lande nocturne —
Avec nos rires faux et doux?

Que nous en avait dit l'avenir taciturne?

Que savions-nous?

Moi, je rêvais, sans doute, les vieux poèmes,
Et vous, les vieux contes de bonnes fortunes:

« Vous m'aimez? — je t'aime! — tu m'aimes! »
Quel âge avons-nous donc pour rire de nous-mêmes?
Qu'irions-nous dire aux dunes?
Au saule, aux ajoncs, aux lagunes?
— La lune se lève en ses halos blêmes —
Nos cœurs seront morts sans rancunes. »

(Poèmes et Poésies : Joies.)

#### CES HEURES-LA

Ces heures-là nous furent bonnes, Comme des sœurs apitoyées; Heures douces et monotones, Pâles et de brumes noyées, Avec leurs pâles voiles de nonnes.

Ne valaient-ils donc pas nos rires, Ces sourires sans amertumes Vers le lourd passé dont nous fûmes? Ah! chère, il est des heures pires Que ces heures aux voiles de brumes.

Elles passaient en souriant

— Comme des nonnes vont priant —

De lueurs opalines baignées, Les douces heures résignées.

Va, nos âmes sont encor sœurs Des heures de l'automne grises, Dont la pénombre dans nos cœurs Estompait les vieilles méprises Et nous ne voyions plus nos pleurs.

(Poèmes et Poésies : Joies.)

# LES FÉUILLES, CETTE MATINÉE

Les feuilles, cette matinée, Sont toutes satinées, La pluie est tiède; Les chants d'hier reviennent en refrains, Ce gai matin, Et, si j'oublie, ta voix me vient en aide;

Et si même ta mémoire défaille, Je reprends l'air qui mène, vaille que vaille, Les mots qu'il laisse, au hasard, se poursuivre; Que chantions-nous Avec des mots si doux Que même ainsi, sans suite, ils nous enivrent?

(Poèmes et Poésies: Joies.)

## RONDE

Avec du soleil ou du clair de lune,
Et des voix de femmes, et des pas de danse,
Mêlez les rêves en ronde d'enfance:
La brise est neigeuse, l'herbe saupoudrée
Des pétales blancs que sèment les branches;
Passe la blonde et passe la brune!
Elles tournoient; vous n'en aimez qu'une;
Embrassez celle que vous voudrez.

Les bouquets levés comme des torches Essaiment, comme des étincelles, Le sang des roses que la brise mêle
A la neige des lys effeuillés sous le porche;
Je sais le balustre où vous accouderez
Ce rire timide qui voile un émoi;
La ronde tourne et vous faites un choix
Embrassez celle que vous voudrez.

On sonne du fifre et tous les rires
Vont tournant, encore, comme au vent les feuilles
Vous avez peur de son baiser d'accueil,
Vous cherchez le mot que vous vouliez dire;
La coquette d'un rire vous absoudrait,
A vous voir au cœur cette honte d'amour
Ne dites rien si vous êtes à court;
Embrassez celle que vous voudrez.

(Poèmes el Poésies : Joies.)

# BELLE HEURE, IL FAUT NOUS SÉPARER...

Belle heure, il faut nous séparer, Toi de rêve et de roses parée, Vers le vague et la nuit à jamais égarée...

Je t'attendis pourtant comme une amante, J'ai fait mon âme pure à rêver ta venue, J'ai fait ma chasteté de ton épaule nue Frissonnant du baiser de mon attente;

De loin, quand je levai les yeux, de loin, C'était toi qui fanais dans les jeunes foins, C'était toi qui cueillais la vendange nouvelle, Et c'était ton pas, tout frisson d'ailes;

Tu fus mon espoir, et te voici venue, Rieuse et frêle en ta beauté nue, Ceinte de joie et d'amour, et qui fuis... Entre hier et demain il n'est pas d'aujourd'hui Et je ne t'ai pas — sur mon ame! — connue.

(Poèmes et Poésies: Fleurs du Chemin.)

ÉTIRE-TOI, LA VIE...

Etire-toi, la Vie est lasse à ton côté

— Qu'elle dorme de l'aube au soir,
Belle, lasse,
Qu'elle dorme —
Toi, lève-toi : le rêve appelle et passe
Dans l'ombre énorme,
Et, si tu tardes à croire,
Je ne sais quel guide il te pourra rester

— Le rêve appelle et passe,
Vers la divinité.

Laisse, ne prends qu'un viatique Et de tout cet amour qui double chaque pas Ne prends que le désir, et va, Dépêche-toi: Le rêve appelle et passe, Passe — et n'appelle qu'une fois.

Marche dans l'ombre, cours!
Est-il un abîme que tu craignes?
O hâte-toi!... il est trop tard:
La belle Vie en son sommeil d'amour
Etend ses doux bras qui t'étreignent
— Trop tard: le rêve appelle et passe,
Appelle en vain,
Passe et dédaigne...

Alors,
Etreins la Vie, encore, de baisers lasse,
Engendre d'elle un art;
Si tu ne fus vers Dieu, à l'infini,
Selon le rêve muet et qui prie,
Retourne-toi, étreins la belle Vie;
Immortalise en elle ta seule heure:
De ta douleur de mort et de sa joie
Procréant quelque Verbe harmonieux
Qui te survive et rire et pleure
Quand le printemps verdoie

Au bois joyeux Du jeune leurre d'amour qu'il faut redire

Et chante dans la clarté de son sourire...

(La Glarté de Vie.)

#### LA MOISSON

Une ombre bleue
Traçait des cônes dentelés
A l'Orient des meules,
Sur l'éteule;
La plaine rose pantelait
D'un souffle maternel;
On tassait l'or réel
Des lourds blés fauves,
Sous le soleil de Dieu.

Au halo violet des meules,
On chantait en buvant :
Du levant au couchant
C'était des rires;
Là-bas,
On marchait vers le Nord
Et, à l'avant,
La ligne des faux pâles faisait teu
— Comme étincellent des miroirs virants —
Les faucheurs marchaient vers le Nord,
Couchant les grands blés derrière eux
D'un même effort;

Puis venaient ceux qui liaient les épis
Et ceux qui groupent en faisceaux les gerbes pâles
Et puis, courbant et redressant leur taille souple,
Les glaneuses méticuleuses vont par couples,
Ou l'une et l'une, d'un pas égal;
Et tous les chariots avec leurs cris
Et leurs bœufs — lents comme le blé qui monte —
Et tout le faix d'orgueil des lourds épis..
Nous eûmes honte..

Assis contre les gerbes chaudes J'ai chanté, bas et pour moi-même, Geux-là qui rôdent De porche en seuil, Qui ne labourent et qui ne sèment, Glanant la Vie selon l'accueil;

Et j'ai chanté, plus bas encor,
La faim et l'ombre de la mort
Honteuse et morne et telle qu'on n'ose
Dire qu'on a faim et pour quelles causes,
Et qu'on meurt seul et sans révolte
D'avoir semé sans qu'on récolte
— La crainte et l'orgueil sont muets;
... Tel qui mourait, on l'a tué,
La faim faisant sa bouche acerbe...

Je t'ai chanté, tout bas, ces choses Entre les blés, au mois des gerbes.

(La Clarté de Vie.)

#### OCTOBRE

La brise, déjà brusque et de voix rude,
A poussé, devant nous, le vantail d'or
Du vieil Automne auguste aux yeux de solitude.
L'herbe est joyeuse encore
Et, dès le seuil,
Le regain vêt le pré de sa verdure neuve;
Regarde: la vallée s'élargit comme un fleuve;
L'arrière été, frileux sous son manteau de feuilles,
Se lève, au loin, souriant la bienvenue,
Et chante, comme au temps des cueilles
Et les oiseaux,
Alors qu'il cherchait l'ombre et riait nu
D'entre les grands lys d'eau et les roseaux..,

L'été n'eut pas de gloire comme celle-ci : Le verdoyant orgueil de son laurier N'a pas valu les diadèmes d'or verdi
Que te voici cueillant au peuplier léger;
Et si des feuilles saignent sous nos pas
Comme une lie vive de vendange,
L'âme subtile et fauve de l'effeuillaison
Monte sous bois, en griserie étrange
Entre les ormes tors,
Quand nous passons, riant tous deux, couronnés d'or
Et tout, autour de nous, est beau comme la mort.

Seules les feuilles bruissent,
Au sillage de ta jupe hâtive;
Arrête ! écoute et retiens ton haleine :
Il n'est plus un murmure qui vive,
Le silence des rayons oblique et glisse
Furtif entre les chênes...
La brise meurt;
L'air est si calme qu'on entend son cœur
Qui bat la vieille peine...

La mort est belle comme ce soir, je crois

— Silencieuse et pâle, sans rêve et sans émoi —

Nulle douleur voilée ne guette entre les ifs
Ceux dont la voix s'éteint comme un chant qui s'éloigne
Et le geste crédule où les lèvres se joignent
Scelle d'un sceau d'enfant la loi grave du sort;
Saluons d'un baiser l'Automne aux yeux pensifs;
La Vie est un sourire aux lèvres de la Mort...

Si de la gaieté claire de ses guirlandes
J'ai fait comme un refrain au rêve de la vie,
La sente du verger ou le sentier des landes
Ondule au rythme égal de ma mélancolie;
On pleurerait, peut-être, à rêver l'ombre grande
Et le cri du tombeau où nul ne vient à l'aide;
Mais l'ombre grêle est douce sous la charmille tiède,
Le rateau à tes pieds mord des feuilles crispées;
L'Eté hésite, avec ses heures attroupées,
Au seuil de l'occident et sourit à la nuit...

...Que ferons-nous demain de ces roses coupées ? J'ai hâte du feu clair et de tavoix qui lit...

(La Clarté de Vie.)

#### L'AUTOMNE

Lâche comme le froid et la pluie, Brutal et sourd comme le vent, Louche et faux comme le ciel bas, L'Automne rôde par ici, Son bâton heurte aux contrevents; Ouvre la porte, car il est là.

Ouvre la porte et fais-lui honte, Son manteau s'effiloche et traîne, Ses pieds sont alourdis de boue; Jette-lui des pierres, quoi qu'il te conte, Ne crains pas ses paroles de haine: C'est toujours un rôle qu'il joue.

Car je le connais bien, c'est lui Qui vint l'antan avec des phrases Avec des sourires et des grappes, Parlant du bon soleil qui luit, Du vent d'été qui bruit et jase, Du bon repos après l'étape;

Il a soupé à notre table

Je le reconnais bien, te dis-je —
Il a goûté au vin nouveau,
Puis on l'a couché dans l'étable
Entre la jument et le veau :
Le lendemain l'eau était prise,
Les feuilles avaient plu sous la gelée.

Ferme la porte et les volets.

Qu'il passe son chemin, au moins, Qu'il couche ailleurs que dans mon foin, Qu'il aille mendier plus loin. Avec des feuilles dans sa barbe
Et ses yeux creux qui vous regardent
Et sa voix rauque et doucereuse;
A d'autres! moi, je le reconnais,
Qu'il s'attife d'or ou qu'il gueuse.
— Rentre la cloche: s'il sonnait!

Prépare une flambée; j'attends Le vieil hiver au regard franc.

(La Clarté de Vie.)

## D'AUTRES VIENDRONT PAR LA PRÉE...

D'autres viendront par la prée S'asseoir au banc de la porte; Tu souriras belle et parée, Du seuil, à ta jeune escorte

Ils marcheront à ta suite
Aux rayons de ton printemps
— Qu'ont-ils à courir si vite?
Moi, j'eus aussi, leurs vingt ans —

Ils auront tes sourires Et ta jeunesse enchantée... Qu'importe? qu'en sauront-ils dire : Moi seul, je t'aurai chantée.

(Plus loin.)

# DEMAIN, EST AUX VINGT ANS FIERS...

Demain, est aux vingt ans fiers; Leurs rires passent, et l'on reste accoudé; On a honte, un peu, de ses joyeux hiers, Comme d'un habit démodé.

Demain, c'est l'automne qui parle De plus près à l'oreille qui l'écoute. Je suis sans regret, mais j'ai mal; Je suis sans effroi, mais je doute;

Non, certes, de ma journée : J'ai vécu, au mieux, le poème ; Mais l'âme reste étonnée De n'être plus elle-même.

(Plus loin.)

## RESTER ? TU ES FOLLE, PENSÉE!...

Rester ? tu es folle, pensée ! On serait seul — rien ne dure — Rester comme une ombre aux croisées, Comme un portrait qui sourit au mur ?

C'est déjà trop qu'on s'attarde; Notre heure est loin sur la route — Qu'est-ce donc que tu regardes Là-bas? Qu'est-ce que tu écoutes?

Rester! il ne reste rien Des rires, des rêves, de l'été... Ils s'en furent par d'autres chemins. Je suis las d'avoir été.

(Plus loin.)

## N'EST-IL UNE CHOSE AU MONDE...

« N'est-il'une chose au monde, Chère, à la face du ciel — Un rire, un rêve, une ronde, Un rayon d'aurore ou de miel —

N'est-il une chose sacrée

— Un livre, une larme, une lèvre,
Une grève, une gorge nacrée,
Un cri de fierté ou de fièvre —

N'est-il une chose haute, Subtile et pudique et suprême — Une gloire, qu'importe! une faute, Auréole ou diadème —

Qui soit comme âme en notre âme, Comme un geste guetté que l'on suive, Et qui réclame, et qui proclame, Et qui vaille qu'on vive... »

(Plus loin.)

# IN MEMORIAM STÉPHANE MALLARMÉ

#### THRÈNE

Si l'on te disait : Maître!
Le jour se lève;
Voici une aube encore, la même, pâle;
Maître, j'ai ouvert la fenêtre,
L'aurore s'en vient encor du seuil oriental,
Un jour va naître!
— Je croirais t'entendre dire : Je rêve.

Si l'on te disait: Maître, nous sommes là, Vivants et forts, Comme ce soir d'hier, devant ta porte; Nous sommes venus en riant, nous sommes là, Guettant le sourire et l'étreinte forte, — On nous répondrait: Le Maître est mort.

Des fleurs de ma terrasse,
Des fleurs comme au feuillet d'un livre,
Des fleurs, pourquoi?
Voici un peu de nous, la chanson basse
Qui tourne et tombe,
— Comme ces feuilles-ci tombent et tournoient —
Voici la honte et la colère de vivre
Et de parler des mots — contre ta tombe.

(Plus loin.)



### LE VOYAGE

J'ai un grand voyage à faire : Par delà les horizons Fuit la route ardente et claire. Poudre d'or jaune, poussière, Parmi l'or vert des moissons: Elle s'échappe, matinale, Du baiser bleu de la forêt: Celle qui la croise dévale. Rit au fleuve et disparaît; A la prendre à contre-brise, On irait, peut-être, au ciel? Par la porte d'azur qu'irise L'aube des faites éternels... O le beau, le grand voyage! N'es-tu prêt, mon cœur trop sage? Maint est mort qui demeura Hésitant au carrefour... Beau voyage des Amours, Je ne sais qui le fera...

L'ai un grand voyage à faire: Cœur, ô mon cœur, viens, faisons route; Choisis l'ombre ou le ciel clair, Prends ta foi et prends ton doute; Faisons hâte : le temps nous gagne l Viens, à travers bois ou plaine, Descendons vers la rivière, Gravissons, à perdre haleine, Marche à marche, la montagne.... Ah! que tardes-tu, cœur tendre? L'Heure n'a que faire d'attendre; Vois ! elle s'est levée : lève-toi ! Marchons courons... mais, déjà, Tu regardes en arrière... Ah! le beau voyage à faire... Je ne sais qui le fera.

matin

J'ai un grand voyage à faire - Mon cœur, c'est bien des affaires -L'Heure s'en fût en un jeune rire; Du baiser de sa bouche ma lèvre brûle encore! J'ai fait un pas vers elle et n'ai su que lui dire; L'heure jeune s'en fut et tu battais si fort, O mon cœur solitaire, Oue le regret est pire Bien que doux amer Que ne fut jamais le remords; Pourtant cette nuit et cette ombre recèlent Le douteux avenir auguste et sidéral; Son mystère est ardent d'une pluie d'étincelles Et ton désir s'assoiffe à son baiser fatal; Ton orgueil, s'il rougit, ne se mirera pas Au rêve enténébré qu'ondule la rivière; Tu mêleras ton pas au bruit d'un autre pas ; La nuit, bandeau d'amour, enveloppe la terre; Pour l'étreinte hasardeuse, une main dans la nuit S'est tendue, et voici qu'elle effleure ta bouche, Et l'aveugle destin sous la nuit s'accomplit : Etreins ta joie; au loin l'aurore s'effarouche; Le jour monte; la plaine et la forêt se joignent; La rivière enlacante et la fière montagne Ne font qu'une en ce rêve ardent de paysage...

La route, aventuriers, vient au-devant de vous : Le beau voyage à faire, ô mon cœur, le Voyage C'est la Vie et l'Amour qui le feront en nous!

Sir

## APPENDICE

I

# Quelques définitions du « Symbolisme » et du « Vers Libre ».

#### SUR LE SYMBOLISME

« La contemplation des objets, l'image s'envolant de rêveries suscitées par eux, sont le chant: les Parnassiens, eux, prennent la chose entièrement et la montrent; par là, ils manquent de mystère; ils retirent aux esprits cette joie délicieuse de croire qu'ils créent. Nommer un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème qui est faite du bonheur de deviner peu à peu; le suggèrer voilà le rève. C'est le parfait usage de ce mystère qui constitue le symbole; évoquer petit à petit un objet pour montrer un état d'âme, ou, inversement, choisir un objet et en dégager un état d'âme par une série de déchiffrements...» Stéphane Mallarmé: Enquête sur l'Evolution Littéraire, 1891.



α Ennemie de l'enseignement, la déclamation, la fausse sensibilité, la description objective, la poésie symboliste cherche à vêtir l'idée d'une forme sensible qui néanmoins ne serait pas son but à elle-même, mais tout en servant à exprimer l'idée demeurerait sujet. L'idée à son tour ne doit point se laisser voir privée des analogies extérieures: car le caractère essentiel de l'art symbolique consiste à ne jamais aller jusqu'à la conception de l'idée en soi. Quant aux phénomènes, ils ne sont que les apparences sensibles destinces à représenter leurs affinités ésotériques avec les Idées primordiales...

«... Le rythme : l'ancienne métrique avivée, un désordre, savamment ordonné, la rime illucescente et martelée comme un bouclier d'or et d'airain, auprès de la rime aux fluidités abscondes; l'alexandrin à arrêts multiples et mobiles; l'emploi de certains nombres impairs... » JEAN MORÉAS: Manifeste, Figaro, 18 septembre 1886.

\*

« On peut noter avec quelque raison que les poètes qui nous précédèrent immédiatement, les Parnassiens et la plupart des Romantiques, manquèrent dans un certain sens de symbole; ils considérèrent dans les idées, les sentiments, l'histoire et la mystique, le fait particulier, comme existant en soi poétiquement. De là l'erreur de la couleur locale en histoire, le mythe raccorni par une interprétation pseudo-philologique, l'idée sans la perception des analogies, le sentiment pris dans l'anecdote. Et nous retrouvons tout cela grossi et grossoyé dans le naturalisme qui est la pourriture du romantisme...» Jean Moréas: Enquête sur l'Evolution littéraire, 1891.

« ... Je crois qu'il y a deux sortes de symboles : l'un qu'on pourrait appeler le symbole a priori ; le symbole de propos délibéré; il part d'abstractions et tâche de revêtir d'humanité ces abstractions. Le prototype de cette symbolique, qui touche de bien près à l'allégorie, se trouverait dans le second Faust et dans certains contes de Gœthe, son fameux Mährchen aller Mährchen, par exemple. L'autre espèce de symbole serait plutôt inconscient, aurait lieu à l'insu du poète, souvent malgré lui et irait, presque toujours, bien au-delà de sa pensée: c'est le symbole qui naît de toute création géniale d'humanité; le prototype de cette symbolique se trouverait dans Eschyle, Shakespeare, etc.

« Je necrois pas que l'œuvre puisse naître viablement du symbole, mais le symbole naît toujours de l'œuvre, si celle-ci est viable. L'œuvre née du symbole ne peut être qu'une allégorie, et c'est pourquoi l'esprit latin, ami de l'ordre et de la certitude, me semble plus enclin à l'allégorie qu'au symbole. Le symbole est une force de la nature, et l'esprit de l'homme ne peut résister à ses lois. Tout ce que peut faire le poète, c'est se mettre, par rapport au symbole, dans la position du charpentier d'Emerson. Le charpentier, n'est-ce pas? s'il doit dégrossir une poutre, ne la place pas au-dessus de sa tête, mais sous ses pieds, et ainsi à chaque coup de hache qu'il donne, ce n'est plus lui seul qui travaille, ses forces musculaires sont insignifiantes, mais c'est la terre entière qui travaille avec lui; en se mettant dans la position qu'il a prise, il appelle à son secours

toute la force de gran la contre planète, et l'univers approuve et multiplie le moisure monvement de ses muscles.

a Il en est de man de poète, voyez-vous; il est plus ou moins puissant, non pas en raison de ce qu'il fait lui-même, mais en raison de ce qu'il parvient à faire exécuter par les autres, et par l'ordre mystérieux et éternel et la force occulte des choses! Il doit se mettre dans la position où l'Eternité appuie ses paroles, et chaque mouvement de sa pensée doit être approuvé et multiplié par la force de gravitation de la pensée unique et éternelle! Le poète doit, me semble-t-il, être passif dans le symbole, et le symbole le plus pur est peut-être celui qui a lieu à son insu et même à l'encontre de ses intentions; le symbole serait la fleur de la vitalité du poème; et, à un autre point de vue, la qualité du symbole deviendrait la contre épreuve de la puissance et de la vitalité du poème.. S'il n'y a pas de symbole, il n'y a pas d'œuvre d'art... » MAURICE MAETERLINCE: Enquête sur l'Evolution littéraire, 1891.

\*

« Si l'on veut savoir en quoi le Symbolisme est une théorie de liberté, comment ce mot, qui semble strict et précis, implique, au contraire, une absolue licence d'idées et de formes, j'invoquerai de précédentes définitions de l'Idealisme, dont le Symbolisme n'est, après tout, qu'un succédané.

«L'Îdéalisme signifie libre et personnel développement de l'individu intellectuel dans la série intellectuelle; le Symbolisme pourra (et même devra) être considéré par nous comme le libre et personnel développement de l'individu esthétique dans la série esthétique, — et les symboles qu'il imaginera ou qu'il expliquera seront imaginés ou expliqués selon la conception spéciale du monde morphologiquement possible à chaque cerveau symbolisateur.

« D'où un délicieux chaos, un charmant labyrinthe parmi lequel on voit les professeurs désorientés se mendier l'un à l'autre le bout,

qu'ils n'auront jamais, du fil d'Ariane.

\* Ils voudraient comprendre, ils cherchent, quand parlent les harpes, à agripper au passage quelques clairs et nets lieux communs; ils croient qu'on va leur redire les vieilles généralités qu'ils biberonnèrent à l'Ecole, tout ce qui, applicable à un Grec, l'est encore à un Scandinave, tout ce qui, définissant la femme, définit la marcheuse et la gardense d'oies. Si le Symbolisme devait (comme d'aucuns l'ont annonce) revenir à des concepts aussi simples, à des imaginations aussi naïves, il ne serait ni ce qu'il est, ni ce qu'il sera:—il continuerait tout simplement le classicisme, et alors à quoi bon

Sans doute, il apparaît, en un certain sens, comme un retour à la



« Le Symbole dégage des signes mystiques de la nature, c'est une âme cachée qui ressemble fort à la nôtre, c'est pourquoi le symbole est possible.

a Il s'agit de forcer la nature à livrer son secret, les apparences des choses à révéler ce qui se dissimule sous la diversité de leurs aspects et la vie universelle à venir se confondre avec l'existence de celui qui l'interroge. E. Vigié-Lecoco: La Poésie contemporaine, 1884-1896.



# SUR LE VERS LIBRE ET LA TECHNIQUE DU VERS

« Le vers est libre; — ce qui ne veut nullem ent dire que le vieil alexandrin... soit aboli ou instauré; mais plus largement — que nulle forme fixe n'est plus considérée comme le moule nécessaire à l'expression de toute pensée poétique; que désormais comme toujours, mais consciemment libre cette fois, le poète obéira au rythme personnel, auquel il doit d'être, sans que M. de Banville ou tout autre « legislateur du Parnasse » aient à intervenir... » Francis Viele-Griffin: Joies, préface, 1889.



« Le vers est partout dans la langue où il y a rythme, partout, excepté dans les affiches et à la quatrième page des journaux. Dans le genre appelé prose, il y a des vers, quelquefois admirables, de tous rythmes. Mais en vérité il n'y a pas de prose: il y a l'alphabet, et puis des vers plus ou moins serrés, plus ou moins diffus. Toutes les fois qu'il y a effort au style, il y a versification. — Le vers ofüciel ne doit servir que dans les moments de crise de l'àme...

Et les poètes actuels, au lieu d'en faire leur principe et leur point de départ, tout à coup l'ont fait surgir comme le couronnement du poème ou de la période. » Stéphane Mallarmé : Enquête sur l'Evo- Chillution littéraire, Echo de Paris, 14 mars 1831.



« ... Qu'est-ce qu'un vers ? — C'est un arrêt simultané de la pensée. — Qu'est-ce qu'une strophe ? C'est le développement par une phrase en vers d'un point complet de l'idée. — Qu'est-ce qu'un poème ? C'est la mise en situation par ses facettes prismatiques, qui sont les strophes, de l'idée tout entière qu'on a voulu invoquer.

... Le vers libre, au lieu d'être, comme l'ancien vers, des lignes de prose coupées par des rimes régulières, doit exister en lui-même par des allitérations de voyelles et de consonnes parentes. La strophe est engendrée par son premier vers, le plus important en son évolution verbale. L'évolution de l'idée génératrice de la strophe crée le poème particulier ou chapitre en vers d'un poème en vers. » Gustaye Kahn: Enquête sur l'Evolution littéraire. Lettre de M. G. Kahn. Echo de Paris, 1° juillet 1891.



« La liberté la plus grande : qu'importe le nombre du vers, si le rythme est beau? L'usage de l'alexandrin classique suivant les besoins; la composition harmonieuse de la strophe, que je considère comme formée des échos multipliés d'une image, d'une idée ou d'un sentiment qui se répercutent, se varient à travers les modifications des vers pour s'y recomposer... » HERRI DE RÉGRIER: Enquête sur l'Evolution littéraire. Echo de Paris, 25 mars 1891.



« Considérez que le long repos fixe, par qui le décasyllabe et l'alexandrin sont suspendus, les distingue rythmiquement de tous les autres vers français. Or, allonger (jusqu'où? la nécessité musicale en décidera en chaque occurrence) l'octosyllabe conformément à sa césure muable... Ce dont nous voulons enchanter le rythme, c'est la divine surprise toujours neuve! » JEAN MOREAS: Le Pèlerin passionné (L'Auteur au lecteur), 1891.



«... La seule unité rationnelle est la strophe et le seul guide pour

le poète est le rythme, non pas un rythme appris, garrotté par mille règles que d'autres inventèrent, mais un rythme personnel, qu'il doit trouver en lui-même, après avoir écarté les préjugés métaphysiques et culbuté les barrières, que lui opposaient les Dictionnaires des Rimes et les Traités de Versification, les Arts poétiques et l'Autorité des Maîtres... » Adolphe Retté: Le Vers libre. Mercure de France, juillet 1893.



«Etant donné tel état de l'esprit à exprimer, il n'est donc pas seulement à s'occuper de la signification exacte des mots qui l'exprimeront, ce qui a été le seul souci de tout temps et usuel : mais ces mots seront choisis en tant que sonores, de manière que leur réunion voulue et calculée donne l'équivalent immatériel et mathématique de l'instrument de musique qu'un orchestrateur emploierait à cet instant pour ce présent état d'esprit : et de même que pour rendre un état d'ingénuité et de simplesse, par exemple, il ne voudrait pas évidemment des saxophones et des trompettes, le poète instrumentiste pour ceci évitera les mots chargés d'O, d'A et d'U éclatants...» René Ghil. : Enquête sur l'Evolution littéraire, 1891.

#### H

# « Les Déliquescences d'Adoré Floupette »

On a beaucoup écrit sur les poètes; ce furent de longs commentaires de journaux, des articles de grandes revues, enfin des ouvrages entiers allant jusqu'à emprunter la flétrissure de la pathologie, afin d'en marquer l'œuvre originale de tout à l'heure. Nous feindrons d'ignorer ce fatras qu'il serait malséant d'analyser ici. Néanmoins, nous n'omettrons pas de signaler un petit livre, sorte de pastiche dù aux plumes d'un bon poète parnassien, Gabriel Vicaire, et d'un polygraphe, M. Henri Beauclair, qui laissera dans les lettres un nom attaché à d'aimables supercheries littéraires.

Sous l'apparence d'une violente satire du procédé cher à l'époque, il parut, en 1885, sous ce titre : Les Déliquescences, poèmes décadents d'Adoré Floupette (Byzance, chez Lion Vanné [sic], in-12). Les courts poèmes de ses trente feuillets, tirés d'abord à quelques rares exemplaires pour des bibliophiles, puis en raison de leur succès de singularité à un nombre plus considérable, sont de nos jours devenus introuvables. Le lecteur nous saura donc gré de lui extraire quelques pièces de cette œuvre légère, laquelle, perdant avec les années un peu de son ton d'ironie, apparaîtrait sans doute quelque jour comme une œuvre originale de notre temps.

#### LES ÉNERVÉS DE JUMIÈGES

L'Horizon s'emplit De lueurs flambantes Aux lignes tombantes Comme un Ciel de Lit.

L'Horizon s'envole Rose, orange et vert, Comme un cœur ouvert Qu'un relent désole.

Autour du bateau Un remous clapote; La brise tapote Son petit manteau,

Et, lente, très lente En sa pâmoison, ~ La frêle prison Va sur l'eau dolente.

O doux énervés, Que je vous envie Le soupçon de vie Que vous conservez!

Pas de clameur vaine, Pas un mouvement! Un susurrement Qui bruit à peine!

Vous avez le flou Des choses fanées. Ames très vannées Allant Dieu sait où!

Comme sur la grève Le vent des remords, Passe en vos yeux morts Une sieur de rêve!

Et, toujours hanté D'un ancien Corrège, Je dis: Quand aurai-je Votre Exquisité?

#### PLATONISME

La chair de la Femme, argile Extatique, Nos doigts polluants la vont-ils toucher? Non, non, le Désir n'ose effaroucher La Vierge Dormante au fond du triptyque.

La chair de la Femme est comme un Cantique Qui s'enroule autour d'un divin clocher, C'est comme un bouton de fleur de pêcher Eclos au Jardin de la nuit Mystique.

Combien je vous plains, mâles épaissis, Rongés d'Hébétude et bleus de soucis, Dont l'âme se vautre en de viles proses!

O sommeil de la Belle au bois Dormant, Je veux t'adorer dans la Paix des roses, Mon angelot d'or, angéliquement.

#### SUAVITAS

L'adorable Espoir de la Renoncule A nimbé mon cœur d'une Hermine d'or. Pour le Rossignol qui sommeille encor, La candeur du Lys est un crépuscule.

Feuilles d'ambre gris et jaune! chemins Qu'enlace une valse à peine entendue, Horizons teintés de cire fondue, N'odorez-vous pas la tiédeur des mains? O Pleurs de la Nuit! Etoiles moroses! Votre aile mystique effleure nos fronts, La vie agonise et nous expirons Dans la mort suave et pâle des Roses!

#### IDYLLE SYMBOLIQUE

L'Enfant abdique son extase. Et, docte déjà par chemins Elle dit le mot : Anastase! Né pour d'Eternels parchemins.

Avant qu'un Sépulcre ne rie Sous aucun climat, son aïeul, De porter ce nom : Pulchérie Caché par le trop grand Glaïeul !

STEDBANK MALLARMÉ

Amoureuses Hypnotisées Par l'Indolence des Espoirs, Ephèbes doux, aux reflets noirs, Avec des impudeurs rosées,

Par le murmure d'un Ave, Disparus! O miracle Etrange! Le démon suppléé par l'Ange, Le vil Hyperbole sauvé!

Ils parlent, avec des nuances, Comme, au cœur vert des boulingrius, Les Bengalis et les serins, Et ceux qui portent des créances.

Mais ils disent le mot: Chouchou,

— Né pour du papier de Hollande,

Et les voilà seuls, dans la lande,

Sous le trop petit caoutchouc!

## Ш

Index général des ouvrages, études littéraires, etc., intéressant l'histoire poétique de ces dernières années.

#### LES LIVRES :

Anonyme: Curiosités littéraires. Les Premières Armes du Symbolisme (ouvrage contenant plusieurs manifestes de Jean

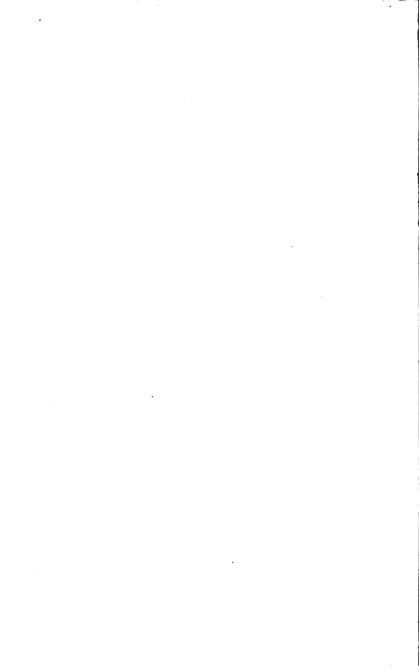
Moréas). Paris, Vanier, 1889, in-18. - Anonyme : Les Petites Revues, essai de bibliographie, préface par R. de Gourmont. Paris. Soc. du Mercure de France, 1900, in-8. - Anonyme: La Vérité sur l'Ecole Décadente, par un Bourgeois lettré. Paris, Vanier, s. d., in 12. - A. Baju: L'Ecole Décadente. Paris, Vanier, 1887. in-18; L'Anarchie littéraire. Paris, Vanier, s. d., in-18. André Beaunier : La Poésie nouvelle. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. - Henry Bérenger: L'Aristocratie intellectuelle. Paris, Colin, 1895, in-18. - W.-G.-G. Bijvanck : Un Hollandais à Paris en 1891. Paris, Perrin, 1892, in-18. - Ferd. Brunetière: Nouvelles questions de critique. Paris, Calmann-Lévy, 1890, in-18; Essais sur la littérature contemporaine. Paris. Calmann-Lévy, 1890, in-18; L'Evolution de la poésie lyrique. Paris, Hachette, 1895, in-18. - F. Brunot: La Langue française de 1815 à nos jours (Histoire de la langue et de la littérature francaises des origines à 1900, publiées sous la direction de L. Petit de Julieville). (Paris, Colin, 1900, tome VIII, pages 791 à 810). -Georges Casella et Ernest Gaubert : La Nouvelle littérature, 1895-1905. Paris, Sansot, 1906, iu-18. - Victor Charbonnel: Les Mystiques dans la littérature présente, 120 série. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. - J. Coucke : Notes sur l'Evolution littéraire et corrétation avec les phénomènes economiques. Bruxelles, Lamertin, 1896, in-18. - Virgina Crawford: Studies in Fr. litter. Boston, 1899, in-8. - R. Ghil: Traité du Verbe, avec Avant-dire de Stéphane Mallarmé. nouvelle édition augmentée et avérée. Paris, Alcan-Lévy, 1887, in-8, et En Méthode à l'Œuvre (ed. nouv. et revue du Traité du Verbe). Paris. Messein, 1904, in-18. - Edmund Gosse: Questions at issue. Symbolism and Mallarmé. Londres, Heinemann. 1803, in-8. - R. de Gourmont: L'Idéalisme, Paris, Soc. du Mercure de France, 1893, in-12; Le Livre des Masques, portraits symbolistes, gloses et documents sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui; les masques au nombre de XXX, dessinés par F. Vallotton. Paris. Soc. du Mercure de France, 1896, in-18; Le II. Livre des Masques, XXIII portraits dessinés par F. Vallotton. Paris, Soc. du Mercure de France, 1898, in-18; L'Esthétique de la lanque française. Paris, Soc. du Mercure de France, 1800, in-18: Promenades littéraires. Let II. Paris, Soc. du Mercure de France. 1905, 1906, in 18. - J. Huret: Enquête sur l'Evolution littéraire. Paris, Charpentier, 1891, in-18. - G. Kahn : Préface aux Premiers Poèmes, Paris, Soc. du Mercure de France, 1807, in-18: Sumbolistes et décadents. Paris, Messein, 1902, in-18. - E. Laurent : La Poésie décadente devant la science psychiatrique, Paris. Maloine, 1807, in-18. — Georges Le Cardonnel et Ch. Vel-

lay: La littérature contemporaine 1905. Opinions des écrivains de ce temps. Paris, Soc. du Mercure de France, 1905, in-18. -Camille Mauclair: L'Art en silence. Paris, Ollendorff, 1901, in-18. — Catulle Mendès : La Légende du Parnasse contemporain. Bruxelles, Brancart, 1884, in-18; Rapport sur le Mouvement poétique français de 1867 à 1900. Paris, Imprimerie Nationale. 1002, in-8, et Fasquelle, 1003, in-8 (ouvrage partial). - Albert Mockel: Propos de littérature. Paris, Art Indépendant, 1804. in-16. — Ch. Morice: La littérature de tout à l'heure. Paris, Perrin, 1889, in-18; Demain. Questions d'Esthétique. Paris, Perrin, 1888, in-18. - Lucien Muhlfeld: Le Monde où l'on imprime, Regards sur quelques lettrés et divers illettrés contemporains. Paris, Perrin, 1807, in-18. - F. Nautet: Notes sur la littérature moderne, tome II (voir études sur les caractères de la nouvelle Poésie). Paris, Savine, 1889, in-18. — G. Pellissier: Etudes de littérature contemporaine. Paris, Perrin, 1898, in-18. - J. Plowert: Petit Glossaire pour servir à l'Intelligence des auteurs décadents et symbolistes. Paris, Vanier bibliophile, octobre 1888, in-18. -Ad. Retté: Aspects. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-16; Le Symbolisme. Anecdotes et Souvenirs. Paris, Messein, 1903, in-18. - Thomas B. Rudmose Brown: Etude comparée de la versification française et de la versification anglaise, L'alexandrin et le blank verse, (Thèse), Grenoble, Typogr. Allier fr., 1905, in-8. - R. de Souza : Questions de métrique : Le Rythme poétique. Paris, Perrin, 1902, in-18; La Poésie populaire et le Lurisme sentimental. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18. - A. Symons: The Symbolist Movement in Literature. London, W. Heinemann, 1899, in-8. - J. Tellier: Nos Poètes. Paris, Despret, 1888, in-18. — V. Thompson: French Portraits, etc. Boston, Richard G. Badger et Co, 1900, in-8. — G. Vanor: L'Art symboliste. Paris, Vanier, 1889, in-18. — P. Verlaine: Les Poètes maudits. Paris, Vanier, 1884 et 1888, in-18. — Gabriel Vicaire et Henri Beauclair: Les Déliquescences, d'Adoré Floupette, poète Décadent. Byzance, chez Lion Vanné, 1885, in-12 (Réimpr. : Les Déliquescences, d'Adoré Floupette, avec sa Vie par Marius Tapora, 2º édition. Paris, Vanier, in-12). - E. Vigié-Lecocq : La Poésie contemporaine, 1884-1896. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. - Tancrède de Visan : Essai sur le Symbolisme, publié en manière d'introduction à Paysages introspectifs. Paris, Jouve, 1904, in-18. - W. Weigand : Essays zur Psychologie der Decadence Munich, Merhof, 1893, in-16.

# LES PÉRIODIQUES :

Agethon: Revue des Idées: Les Sentiments de la « Jeunesse ». Parnassisme, Naturalisme, Symbolisme, Catulle Mendès. Emile Zola, Stephane Mallarme, Revue Encyclopedique, 14 mars 1806. - Ad. van Bever: Notes pour servir à l'Histoire de la Poésie contemporaine. Les Origines du Symbolisme. Flegrea (Naples), 5 et 20 mars 1901. - Georges Bonnamour: La Jeunesse littéraire. Revue Indépendante, février 1891. - Arthur Daxhelet: Une Crise littéraire. Revue de Belgique, 15 janvier 1004 et fasc, suiv. - J. Delafosse : Les Evolutions du Style. Nouvelle Revue, 1er mai 1896. - A. Delaroche: Les Annales du Symbolisme. La Plume, 1er janvier 1891. - Léon Deschamps : La Jeune littérature (ill.), Revue Encyclopédique, 1 er janvier 1893. - Louis Dumur : A propos de l'accent tonique. Mercure de France, juin 1890. - Anatole France: Les Jeunes poèles, notice et extraits. Temps, 12 et 23 septembre, 6, 7 et 8 octobre 1801. - J. de Gaultier: Essai de physiologie poétique. Revue Blanche, mai, juin et juillet 1894. - Alice Gorren : The French symbolists. Scribner's Magazine, 1893, pp. 337-352. R. de Gourmont: La Poésie française contemporaine et l'influence étrangère (publié en français). Flegrea (Naples), 20 octobre 1000. — Georges Grappe: Quelques notes sur le Symbolisme. Mercure de France, 1er janvier 1907. - Tristan Klingsor: Les Musiciens et les poètes contemporains. Mercure de France, nov. 1000. - L. D. (Louis Dumur): Le Symbolisme jugé par une Russe. Mercure de France, février 1893. - Camille Mauclair: Souvenirs sur le mouvement Symboliste en France, 1884-1897. Nouvelle Revue. 15 octobre et 1er novembre 1897. - Ch. Maurras: Etude sur les Symbolistes. L'Observateur français, avril 1891; Le Repentir de Pitheas. Ermitage, janvier 1892; Défense du Système des Poètes romans. La Plume, 1er juillet 1895. - Henri Mazel : Les Temps héroiques du Symbolisme. Mercure de France, dec. 1903. - Stuart Merrill : La Poésie Symboliste. Ermitage, juin 1803. - J. Méry: Les Préludes, simples documents (sur les revues). Programme du Théâtre d'Art (représentation au bénéfice de Paul Verlaine et Paul Gauguin), 1891. - G. Moch : Le Calcul et la réalisation des auditions colorées. Revue Scientifique, 20 août 1808. Albert Mockel : La Littérature des Images. Wallonie (Liège). 1887; Les Lettres françaises en Belgique. Revue Encyclopédique. 24 juillet 1807. - Vittorio Pica: L'Art aristocratique, conférence. Don Marzio, 4 avril 1892. - J. Psichari: Le Vers francais aujourd'hui et les poètes décadents. Revue Bleue, 6 juin 1891. - E. Raynaud: Les Poètes Romans. Mercure de France.

septembre 1891; L'Ecole Romane française. Mercure de France, mai 1895. - H. de Régnier : Victor Hugo et les Symbolistes. Entretiens politiques et littéraires, septembre 1801. - Adolphe Retté : Paradoxe sur la Poésie. Mercure de France, janvier 1803 ; Le Vers libre. Mercure de France, juillet 1803; Du Vers libre. La Plume, 15 juin 1895. - K. Sachs : Ueber die neueren franz. Literaturbestrebungen, besonders die Decadents. Zeitschrift für neufranzösiche Sprach und Literature, 1893 (XV), pp. 24-60. - Saint-Antoine: Qu'est-ce que le Symbolisme? Ermitage, juin 1894. -Albert Schinz: Literary symbolism in France. Modern Language. Association of America, avril 1903. - Victor Ségalen : Les Synesthésies de l'Ecole Symboliste. Mercure de France, avril 1002. - R. de Souza : Le rôle de l'E muet dans la poésie française. Mercure de France, janvier 1895. - J. Thorel: Les Romantiques allemands et les Symbolistes français. Entretiens politiques et littéraires, septembre 1891. - P. Valin: Le Rythme poétique et l'allitération. La Plume, 1er août 1891. - A. Vallette: Les Symbolistes. Le Scapin, 16 octobre 1886; Les Jeunes Revues. Echo de Paris littéraire et illustré, hebd., du 15 oct. 1892 au 6 août 1893, et Echo de Paris, 13, 20 et 27 août, 3, 10 et 27 sep. 17 octobre et 12 novembre 1803. — A. van Hamel: Fransche Symbolisten. Gids, 1902, pp. 407-442, 448-489. - Paul Verlaine: Sur le Parnasse contemporain. Revue Indépendante, novembre 1884. - E. Verhaeren: La Renaissance actuelle des Lettres en Belgique. Revue des Revues, 15 juin 1896. - F. Vielé-Griffin : A propos du Vers libre. Entretiens politiques et litteraires, 1er mars 1890; Elucidations. Entretiens politiques et littéraires, mai 1891: Réflexion sur l'Art des vers. Entretiens politiques et littéraires, mai 1802 : Entretien sur le mouvement poétique. Entretiens politiques et littéraires, 10 mars, 25 juin, 10 juill, 1803; La Poétique nouvelle. Mercure de France, octobre 1875; Le Mouvement poétique. Mercure de France, avril 1898; La Désespérance du Parnasse. Mercure de France, mars 1899; Causerie sur le Vers libre et la Tradition. Ermitage, août 1899. - E. Vigié-Leccoq : L'Amour dans la poésie contemporaine. Mercure de France, jauvier 1897, etc., etc.



# TABLE

# TOME I

INTRODUCTION	5
INTRODUCTION A LA PREMIÈRE ÉDITION	7
HENRI BARBUSSE	•
Notice	11
LE SOURIRE	12
LE POISSON SEC	r3
LA LAMPE	13
LA LETTRE	14
COUTURIÈRE	15
HENRY BATAILLE	
Notice	17
LE MOIS MOUILLÉ	19
LA NUIT D'OCTOBRE	19
LÈS SOUVENIRS	21
L'ADIEU	22
DIALOGUE DE RENTRÉE	23
LA FONTAINE DE PITIÉ	25
NOCTURNE	25
LA DERNIÈRE BERCEUSE	26
TRISTAN CORBIÈRE	
Notice	28
LA RAPSODE FORAINE OU LE PARDON DE SAINTE-ANNE	3 r
RAPSODIE DU SOURD	39

LUCIE DELARUE-MARDRUS	
Notice	
RÉVEIL	
AVENIR	
LA FIGURE DE PROUE	
CHANT DE LA PASSION	
ÉMILE DESPAX	
Notice	į
SONNETS	!
DITES-LUI	į
BONHEUR	ļ
A NANIE	Ę
LE GARDE-FRANÇAISE	į
A MADAME DE NOAILLES	
STANCE	;
ULTIMA	!
MAX ELSKAMP	
Notice	$\epsilon$
DE SOIR	6
CONSOLATRICE DES AFFLIGÉS	6
AUX YEUX	6
UN PAUVRE HOMME EST ENTRÉ	6
OR POUR COMMENCER TOUT EN FOI	6
ET MAINTENANT VOICI L'HYVER	6
ANDRÉ FONTAINAS	
Notice	7
VOIX VIBRANTE DE RÊVE	7
SUR LE BASALTE, AU PORTIQUE	5
LA PROPICE RENCONTRE	7
FLEURS, TOUT L'ESPOIR DES CROIX	7
VERS LE NORD	7
FRONTISPICE	7
INVITATION	7
4	•

## TABLE

AUTREFOIS, DISAIS-TU	76
LA VIE EST CALME	77
PAUL FORT	
Notice	79
DES « BALLADES DES CLOCHES »	82
DES « BALLADES AU HAMEAU »	82
DES « BALLADES DE LA NUIT »	83
DES & BALLADES DE LA MONTAGNE, ETC »	84
DES « BALLADES DE LA MONTAGNE, ETC »	85
L'ALERTE	86
LE LIEN D'AMOUR	88
SUR LE PONT AU CHANGE	88
LA VISION HARMONIEUSE DE LA TERRE	90
PHILOMÈLE	92
RENÉ GHIL	
<i>Notice</i>	94
SONNET	98
POUR L'ENFANT ANCIENNNE	99
EN M'EN VENANT AU TARD DE NUIT	99
FRAGMENT	100
FRAGMENT	102
FRAGMENT	103
LA HACHE DE PIERRE	105
FRAGMENT	109
REMY DE GOURMONT	
Notice	111
LITANIES DE LA ROSE	122
HIÉROGLYPHES	125
AGATHE	126
AGNÈS	127
CATHERINE	127
JEANNE	127
MATHILDE	128
PAULE	128

ORAISONS MAUVAISES	12
LES CHEVEUX	120
LA NEIGE	130
LE MOULIN	131
L'ÉGLISE	132
LE SOIR DANS UN MUSÉE	133
FERNAND GREGH	
Notice	134
DIALOGUE	136
LE SILENCE DE L'EAU	137
MENUET	137
LE RETOUR	138
PROMENADE D'AUTOMNE	1 <b>3</b> g
DOUTE	141
JE VIS	141
HUMORESQUE	144
AU DIEU INCONNU	146
CHARLES GUÉRIN	
Notice	148
JE VOUDRAIS ÈTRE UN HOMME	150
A FRANCIS JAMMES	151
LE SOIR LÉGER	153
ENTRERAI-JE, CE SOIR, SEIGNEUR, DANS TA MAISON	153
NUIT D'OMBRÉ, NUIT TRAGIQUE	155
MAÎTRESSE, TENDRE ET NOBLE AMIE	158
ON TROUVE DANS MES ANCIENS VERS	159
AH! CE BRUIT AFFREUX DE LA VIE	159
L'AMBRE, LE SEIGLE MUR	160
BIEN QUE MORT A LA FOI	161
AFERDINAND HEROLD	
Notice	162
VOICI LA DANSE DES FEUILLES	164
MAROZIE	165
SUR LA TERRE IL TOMBE	166
RERTILLA	166

## TABLE

LE VAL HARMONIEUX	167
LE FROID	167
LA FLUTE AMÈRE DE L'AUTOMNE	168
TRIPTYQUE	168
GÉRARD D'HOUVILLE	
Notice	171
LES EAUX DOUCHES DU SONGE	172
CONSOLATION	173
LE REGRET	174
STANCES AUX DAMES CRÉOLES	175
LUNE SUR LA MER	178
OFFRANDE FUNÉRAIRE	179
LE JARDIN DE LA MUIT	179
FRANCIS JAMMES	10
Notice	181
C'EST AUJOURD'HUI	185
J'AIME DANS LES TEMPS	185
LA SALLE A MANGER	186
LE VIEUX VILLAGE	187
L'EAU COULE	188
JE SAIS QUE TU ES PAUVRE	189
VOICI LES MOIS D'AUTOMNE	190
IL VA NEIGER	191
MADAME DE WARENS	191
AMSTERDAM	192
PRIÈRE POUR OU'UN ENFANT NE MEURE PAS	195
PRIÈRE POUR ALLER AU PARADIS AVEC LES ANES	196
JEAN DE NOARRIEU	•
DANS LE SILENCE DE LA NUIT	197 198
L'ENFANT LIT L'ALMANACH.	·
ON VOIT QUAND VIENT L'AUTOMNR	199
MON HUMBLE AMI, MON CHIEN FIDÈLE	199
•	
L'ANB SAVANT	201
CONCLUSION	201

GUSTAVE KAHN	
Notice	208
VOIE DE L'HEURE IMPLACABLE	206
CHANTONNE LENTEMENT	206
LES VOIX REDISAIENT	207
FILE A TON ROUET	208
DES CHEVALIERS QUI SONT PARTIS	200
VOTRE DOMAINE EST TERRE DE PETITE FÉE	200
JE PARERAI TES BRAS	210
LE VIEUX MENDIANT	211
IMAGE	212
JULES LAFORGUE	
Notice	214
LA CHANSON DU PETIT HYPERTROPHIQUE	221
L'IMPOSSIBLE.	222
COMPLAINTE SUR CERTAINS ENNUIS	223
COMPLAINTE DU ROI DE THULÉ	223
COMPLAINTE DE L'OUBLI DES MORTS	225
ENCORE UN LIVRE	226
L'HIVER QUI VIENT	227
DIMANCHES	220
LE BRAVE, BRAVE AUTOMNE	231
DIMANCHES	232
NOTRE PETITE CAMPAGNE	233
LÉO LARGUIER	
Notice	235
2,000.00	230 237
AUTOMNE,	237 238
RÊVERIE	
REMORDS	238
PENDANT LA PLUIE	239
LORSQUE JE SERAI VIEUX	240
TU M'AS DIT QU'EN PASSANT	241
JACQUES (Fragments)	243
POÉSIE	245

RAYMOND DE LA TAILHÈDE	
Notice	<b>2</b> 46
APPARITION	247
SOLITUDE	248
OMBRES	249
SI L'ESPOIR D'UN LAURIER	251
TRIOMPHE	251
LOUIS LE CARDONNEL	
Notice	254
VILLE MORTE	256
EN FORÊT	257
A UN JEUNE AÈDE	258
LA LOUANGE D'ALFRED TENNYSON	259
INVOCATION D'AUTOMNE	262
L'AVERTISSEUSE	263
SÉBASTIEN CHARLES LECONTE	
Notice	266
SAPPHO	268
LE TOMBEAU	269
L'ORPHELIN	270
AU DIEU QUI S'ÉLOIGNE	272
LE DERNIER CHANT D'ORPHÉE	273
GRÉGOIRE LE ROY	-70
Notice	277
LA MORT	279
LES AVEUGLES.	280
ÉCHOS DE VALSES	281
LE PASSÉ QUI FILE.	281
CELLE D'AUTREFOIS	282
LES PORTES CLOSES	283
LE ROUET DE VIE	284
MUSIQUE D'OMBRE	285
AIR DE GUITARE	286
PRIÈRE	287
LA DERNIÈRE VISITEUSE	207 288
LA DERNIERE VISITEUSE	200

# JEAN LORRAIN

Notice
FÊTE GALANTE
CHANSON
EMBARQUEMENT
LA-BAS, OU L'ANCIEN PARC
FANERIE
RÉCURRENCE
TA TOMBE JOYEUSE
LA MARJOLAINE
PIERRE LOUYS
Notice
AU PRINCE TACITURNE
PÉGASE
LE BOUCOLIASTE.
CHUTE DE JOUR
SONNET ADRESSÉ A M. MALLARMÉ LE JOUR OU IL EUT
CINQUANTE ANS
L'OMBRE
TOMBEAU DE BAUDELAIRE
HAMADRYADE ET SATYRE
L'APOGÉE
X MAURICE MAETERLINCK
Notice
HEURES TERNES
DÉSIRS D'HIVER
RONDE D'ENNUI
VERRE ARDENT
AME DE NUIT
CHANSON
CHANSON
CHANSON
CHANSON

MAURICE MAGRE
Notice
QUAND LA VIE EST PASSÉE
LES HOMMES DES ROUTES
LE RETOUR DES POÈTES
QUAND JE SERAI MORT
LA COQUETTERIE DES HOMMES
JE PASSE
LA FEMME DE QUARANTE ANS
VILLES D'EAUX D'HIVER
LA MÈRE ET LE FILS
STÉPHANE MALLARMÉ
Notice
LES FENÊTRES
L'AZUR
DON DU POÈME
HÉRODIADE (Fragment)
ÉVENTAIL DE MADEMOISELLE MALLARMÉ
SONNET
LE TOMBEAU D'EDGARD POE
SONNET
SONNET
TOME II
CAMILLE MAUCLAIR
Notice
LE SOLEIL GISANT
JE NE SAIS POURQUOI
LES MAINS LENTES SOUS LA LAMPE
UNE DOUCEUR
JE SUIS ÉBAUCHÉ CE JOUR
MINUTE

PASTEL DE JEUNE FILLE	8
PRÉSENCES	10
STUART MERRILL	
Notice	11
NOCTURNE	13
CHAMBRE D'AMOUR	13
CELLE QUI PRIE	14
AU TEMPS DE LA MORT DES MARJOLAINES	15
ROYAUTÉ	16
LA CHANTEUSE A LA BAGUE	17
SOLITUDE	17
LA VISITATION DE L'AMOUR	18
ATTENTE	10
ÉCRIT DANS LA TRISTESSE	20
ÉPHRAIM MIKHAEL	
Notice	23
REFERT DE SOIR	24
TRISTESSE DE SEPTEMBRE	24 25
CRÉPUSGULE PLUVIEUX	26 26
L'HIÉRODOULE	26
IMPIÉTÉS	27 28
L'ÉTRANGÈRE	20
ALBERT MOCKEL	
Notice	31
CAR ELLES IGNORENT	34
LE LIED DE L'EAU COURANTE	37
LE DOUX VISAGE	39
ROBERT DE MONTESQUIOU	
Notice	40
MONSTRANCES	43
LE COUCHER DE LA MORTE	44
LUCIFERS	46
***************************************	16

•	
SOUS LES VILLOSITÉS VIOLETTES	48
SERVANTE-MAITRESSE	48
LIS ROSE	49
LOUIS DIX-SEPT	49
MON COKUR	5o
JEAN MORÉAS	
	52
Notice	58
ACCALMIE	
PARMI LES MARRONNIERS	59
RÉMEMBRANCES	60
VOIX QUI REVENEZ	60
LE RUFFIAN	61
L'INVESTITURE	62
UNE JEUNE FILLE PARLE	62
CONTRE JULIETTE	63
ÉGLOGUE A PAUL VERLAINE	63
QUE FAUDRA-T-IL A CE CŒUR	64
SŒUR DE PHÉBUS CHARMANTE	65
L'AUTOMNE OU LES SATYRES	65
LA PLAINTE D'HYAGNIS	66
STANCES	67
COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES	•
Notice	75
LE VERGER	79
L'IMAGE	18
LE TEMPS DE VIVRE	82
LES OMBRES.	83
J'ÉCRIS POUR QUE LE JOUR OU JE NE SERAI PLUS	84
CONSTANTINOPLE	84
OFFRANDE.	87
LA VILLE DE STENDHAL	88
PIERRE QUILLARD	
Notice	91
LE DIEU MORT	93
. 99	

L'AUTOMNE A DÉNUDÉ	
PSYCHÉ	
CHRYSARION	
L'ERRANTE (Fragment)	
LE CHÈVRE-PIEDS	
WLAMMES	
JOUVENCE	
LIED	• • • • • • •
LA MOUTE DE THÈBES	
ERNEST RAYNAUD	
Nolice	
VERSAILLES	
LE RETOUR	
ÉLÉGIE	
LA MATINÉE CHAMPÈTRE	
LE FAUNE	
BRUGES	
MUSES, JE CROIS EN VOUS	· · · <i>•</i> · · · · ·
POÈTES OUBLIÉS!	
HENRI DE RÉGNIER	
Notice.	
SUÉNE AU CRÉPUSCULE	
ENERGUE	
DISCOURS EN FACE DE LA NUIT	
LA SAGESSE DE L'AMOUR	
LE VASE	
LE VISITEUR	
ÉLÉGIE DOUBLE	
ODECETTE	
DDELETTE	
LA COURONNE	
CHRYSILLA	
SONNET POUR BILITIS	

TA	R	LR

TABLE	387
L'ONDE NE CHANTE PLUS	136
LE SANG DE MARSYAS. DÉDICACE	137
LA LUNE JAUNE	137
ÉPILOGUE	138
LA VOIX	130
LE REPROCHE	140
L'ACCUEIL.	142
ADOLPHE RETTÉ	
Notice	144
LUMINEUSE, ELLE VINT.	147
CHANSON D'HIVER	147
ANADYOMÈNE	148
SÉRÉNADE	149
GRAND VENT	150
HYMNE AUX ARBRES	151
ÉLOGE DU VENT	152
✓ JEAN-ARTHUR RIMBAUD	
Notice	154
LE CHATIMENT DE TARTUFE	158
LE DORMEUR DU VAL	159
BATEAU IVRE	159
LES CHERCHBUSES DE POUX	162
VOYELLES	163
& GEORGES RODENBACH	
Notice	164
BÉGUINAGE FLAMAND	168
DOCTEUR DU SOIR!	170
AH! VOUS ÊTES MES SŒURS	171
EN PROVINCE	172
O VILLE, TOI MA SŒUR	172
ÉPILOGUE	174
C'EST OCTOBRE QUI S'EN REVIENT	174
LE MALADE SOUVENT	175
LES YEUX DES FEMMES	176
	- , ~

PAUL	-NAP	OLÉON	RO	IN.	ARD
------	------	-------	----	-----	-----

Notice	178
FIDÈLE SOUVENANCE	182
BERCEUSE	183
LA CHANSON DE L'OSERAIE	184
REGRETS DE L'AIEULE	186
SAINT-POL-ROUX	
Notice	<b>188</b>
MESSAGE AUX POÈTES ADOLESCENTS	191
ALOUETTES	191
AIGUILLES DE CADRAN	192
CIGALES	193
CHAUVE-SOURIS	194
SOIR DE BREBIS	195
GOLGOTHA	195
LE PÈLERINAGE DE SAINTE-ANNE	196
ALBERT SAMAIN	•
Notice	199
L'INFANTE	205
ÉLÉGIB	207
KREPSAKE	208
CLÉOPATRE	200
80IR	210
LE SACRE	210
XANTHIS	211
PANNYRE AUX TALONS D'OR	211
VERSAILLES	212
SOIR DE PRINTEMPS	214
VOICI LES VIBUX MÉTIERS	215
ÉLÉGIB	216
NOCTURNÉ PROVINCIAL	217
TOUT DORT, LE FLEUVE ANTIQUE	218
AUTOMNE	219



#### TABLE .

FERNAND SÉVERIN	
Notice	222
LA COURONNE	224
LA CHANSON DOUCE	224
L'ASILE	226
L'ANGÉLIQUE ADIEU	226
SI VRAIMENT, LA TRISTESSE	227
O PENSEUR! LA BEAUTÉ	228
EMMANUEL SIGNORET	
Notice	229
LA LÉGENDE D'UN SAULE	231
ÉPOUSAILLES	<b>2</b> 31
RITE D'AMOUR	232
LES OLIVIERS	233
CHANT POUR L'AMANTE	233
CHANT POUR PROMÉTHÉE	235
ÉLÉGIE IV	235
ÉLÉGIE IX	236
ÉLÉGIE XIII	237
PAUL SOUCHON	
Notice	238
L'HEURE DE MIDI	239
HYMNE DE LA TRISTESSE	240
LOUANGE DE PARIS	242
AU JARDIN DU LUXEMBOURG	243
ÉLÉGIE A MIDI	244
HENRY SPIESS	
Notice	245
MÉLANCOLIE DU LUNDI MATIN	247
BALLADE POUR EN PRENDRE MON PARTI	248
JE MOURRAI	249
CHANSON LOINTAINE	250
LES MAINS	<b>2</b> 5 1
PARLONS BAS	252
MA JEUNESSE	252

LAURENT TAILHADE	
Nolice	254
HYMNE ANTIQUE	25 <sub>7</sub>
HÉLÈNE	250
LE CHANT DE GLAUCOS	260
BALLADE MYSTIQUE SUR LA DOUCEUR DE PAUVRETÉ	262
BALLADE POUR L'EXALTATION DE LA SAINTE PITIÉ	263
BALLADE SOLNESS	265
BALLADE SURANNÉE DE LA CONSOLATION AUTOMNALE	266
BALLADE ÉLÉGIAQUE POUR LE MOROSE APRÈS-MIDI	267
SI TU VEUK, PRENONS UN FIACRE	269
BARCAROLLE	269
MUSÉE DU LOUVRE	270
PLAGE DES VICTOIRES	270
SUR LE CHAMP D'OR	271
INITIATION	271
PAUL VALÉRY	
Notice	272
HÉLÈNE, LA REINE TRISTE	273
NARCISSE PARLE	273
BAIGNÉE	275
LA FILEUSE	275
FLAGMENT	276
ÉTÉ	277
VALVINS.	278
CHARLES VAN LERBERGHE	
Notice	279
PSYCHÉ	282
L'ATTENTE	283
BARQUES D'OR	283
L'ASSISTANCE	284
DE MON MYSTÉRIEUX VOYAGE	285
NE &GIS-JE VOUS	285
LE SEIGNEUR A DIT.	286

#### TABLE

MA SŒUR LA PLUIE	286
QUAND VIENT LE SOIR	287
JE L'Al TUÉ	288
VERS LE SOLEIL S'EN VONT ENSEMBLE	<b>28</b> 9
EMILE VERHAEREN	
Notice	200
L'ABREUVOIR	301
LES PAYSANS	30 r
SOIRS RELIGIEUX	302
RENTRÉE DES MOINES	3o3
LE MOULIN	<b>3</b> o5
LES BRUMES	306
LES HORLOGES	306
LA PEUR	307
NOVEMBRE	308
UN MATIN	309
YERS LE FUTUR	311
L'ARBRE	313
L'OMBRE S'INSTALLE	315
L'EFFORT	316
SOUVENIR	818
LES PAUVRES	320
PAUL VERLAINE	
Notice	321
ON REVE FAMILIER	$33_2$
CHANSON D'AUTOMNE	333
CLAIR DE LUNE	333
LES INGÉNUS	334
IL PLEURE DANS MON CŒUR	334
GREEN	335
STREET'S	335
ÉCOUTEZ LA CHANSON BIEN DOUCE	336
MON DIEU M'A DIT	331
LE CIEL EST PAR-DESSUS LE TOIT	342
LE PETIT COIN, LE PETIT NID	343

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN	
Notice	344
LES VERTS ET L'INDIGO	347
LES DOUX SOIRS SONT FLÉTRIS	347
CES HEURES-LA	348
LES FEUILLES, CETTE MATINÉE	349
RONDE	349
BELLE HEURE, IL FAUT NOUS SÉPARER	35o
ÉTIRE-TOI, LA VIE	35 r
LA MOISSON	352
OCTOBRE	353
L'AUTOMNE	355
D'AUTRES VIENDRONT PAR LA PRÉE	356
DEMAIN EST AUX VINGT ANS FIERS	356
RESTER? TU ES FOLLE, PENSÉE!	357
N'EST-IL UNE CHOSE AU MONDE	357
IN MEMORIAM STÉPHANE MALLARMÉ	358
LE VOYAGE	359
Appendice.	
L — QUELQUES DÉFINITIONS DU « SYMBOLISME » ET DU	
« VERS LIBRE »	36 r
11. — « LES DÉLIQUESCENCES D'ADORÉ FLOUPETTE »	366
III. — INDEX GÉNÉRAL DES OUVRAGES, ÉTUDES LITTÉRAI-	
RES, ETC., INTÉRESSANT L'HISTOIRE POÉTIQUE DE CES XX	
DERNIÈRES ANNÉES	369



### ACHEVÉ DIMPRIMER

le cinq décembre mil neuf cent huit

PAR

### BLAIS ET ROY

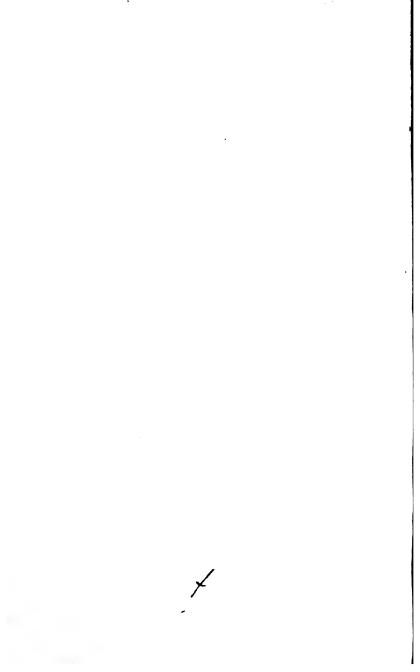
A POITIERS

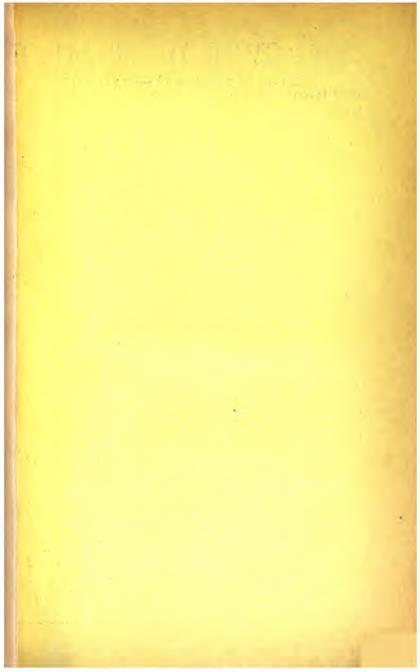
pour le

**MERCVRE** 

3d

FRANCE





## MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ - PARIS-VIº

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages Bibliophilie, Sciences occultes

Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France; elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d' « encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité): Remy de Gour-

Les Poèmes : Pierre Quillard. Les Romans : Rachilde.

Littérature : Jean de Gourmont.

Littérature dramatique : Georges

Littératures antiques : A.-Ferdinand

Histoire : Edmond Barthélemy. Philosophie: Jules de Gaultier.

Psychologie: Gaston Danville.

Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.

Psychiatrie et Sciences médicales :

Docteur Albert Prieur. Science sociale : Henri Mazel.

Ethnographie, Folklore : A. Van

Gennep.

Archéologie, Voyages : Charles Merki. Questions juridiques : José Théry. Questions militaires et maritimes :

Jean Norel.

Questions coloniales : Carl Siger. Ouestions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.

Esotérisme et Spiritisme : Jacques

Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.

Los Revues : Charles Henry Hirsch. Les Journaux : R. de Bury.

Les Théatres : André Fontainas.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril. juillet et octobre. FRANCE ETRANGER IIN NUMERO ..... 1.25 UN NUMÉRO..... 25 fr. 30 fr UN AN....... SIX MOIS..... Six mois.... TROIS MOIS ..... TROIS MOIS ......

Musique: Jean Marnold. Art moderne : Charles Morice. Art ancien : Tristan Leclère. Musées et Collections : Auguste Mar-Chronique du Midi : Paul Souchon. Chronique de Bruxelles: G. Eekhoud. Lettres allemandes : Henri Albert,

Lettres anglaises : Henry-D. Davray. Lettres italiennes : Riciotto Canudo. Lettres espagnoles : Marcel Robin. Lettres portugaises: Phileas Lebesgue

Lettres hispano-américaines ; Eugenio Diaz Romero.

néo-grecques : Démétrius Asteriotis.

Lettres roumaines : Marcel Montandon.

Lettres russes : E. Séménoff. Lettres polonaises: Michel Mutermilch. Lettres néerlandaises : H. Messet. Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.

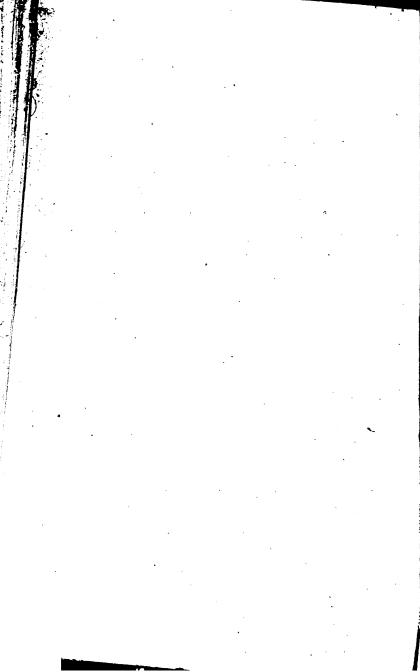
Lettres hongroises : Félix de Gerando, Lettres tchèques William Ritter. La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.

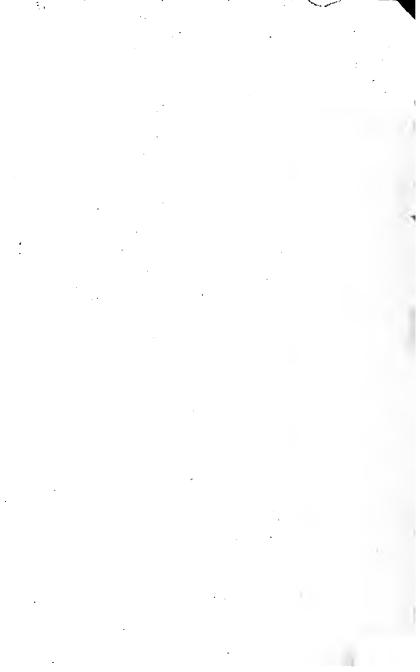
Variétés : X ...

La Curiosité : Jacques Daurelle. Publications récentes : Mercure.

Echos : Mercure.







# GENERAL LIBRARY UNIVERSITY OF CALIFORNIA—BERKELEY

## RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.

Renewed books are subject to immediate recall.

3Mar55 JLM W 9 '61 0 SEP 16 76-2 PM O O

J4 V 1 4 1963

JUN 1, 1981

LD 21-100m-1,'54(1887s16)476

